





August Ludwig Schlözers

Briefwechsel

meist

historischen und politischen

Inhalts.

Zweeter Theil, Heft VII-XII.

1777.



Göttingen,

im Verlage der Vandenhoekschen Buchhandlung.

1777.

Briefwechsel

VII. Heft.



I.

Briefe, zur Aufklärung und Widerlegung der von Hrn. D. Büsching gegen Hrn. Pinto verbreiteten falschen Nachricht.

1. Berlin, 16 Decemb. 1776,
gedruckt in den Büschingischen Wöchentl. Nachrichten unter diesem Dato.

In dem 9ten St. des Deutschen Musei hat Hr. Prof. Dohm seine im 2ten St. dieser Schrift enthaltene Nachrichten, von der Wichtigkeit des NAmerikanischen Handels für England, dadurch verteidiget, daß er den im 2ten Heft des Schlözerischen NBriefwechsels stehenden Pintoischen Aufsatz beleuchtet und widerlegt * hat. Ohne an diesen Untersuchungen Teil zu nemen, will ich hier nur dasjenige mitteilen, was mir ein in diesen Materien erfahrner Freund, aus Gelegenheit des Isten Hefts erwähnten NBriefwechsels, geschrieben hat:

"Warum

* Widerlegen halten viele mit bestreiten, dagegenschreiben rc. für einerlei. Hier aber hat auch diese Bedeutung nicht einmal statt: denn ein Pintoischer Aufsatz, der Hrn. Pinto gar nichts angeht (S. oben Heft V S. 313), ist ein Unding, und kan folglich nicht bestritten werden. Vor dem Urteilen hätte Hr. B. nachsehen sollen.

„Warum weiß Hr. Prof. Schlözer S. 29 nichts von dem zweiten Briefe des Pinto **), der doch [jetzo] in jedermanns Händen ist, und auf dessen Titel Pinto als Verfasser stehet? Kaum waren diese zwei Briefe gedruckt; so waren sie auch schon widerlegt *, und zwar sehr gründlich. Man weiß nun, daß Pinto vom Lord North 50 Guineen † bekommen hat, um den Kolonien Hohn zu sprechen, und die Holländer einzuschläfern, die wegen ihrer Foderungen an England sehr unruhig sind."

2. Copie d'une Lettre de Mr. J. *de* PINTO, à Mr. le Professeur * BUSCHING, datée du 24 Décembre 1776.

La celebrité de Vôtre Nom et l'Integrité de Vôtre Caractère m'ont determiné à me plaindre à Vous de Vous même.

Je

** Eine sonderbare Foderung! ich soll Bücher kennen, ehe sie existiren. Mein erster Heft war schon zu Anfang des Februars gedruckt. Im zweiten S. 103 (im April) kannte ich diese Sec. Lettre wol, wie Hr. B. selbst weiß.

* S. die Anmerk. auf der vorhergehenden Seite.

† Als man diese Nachricht zuerst in mereren politischen deutschen Zeitungen las, und noch keine weitere Data zur Aufklärung hatte: hörte ich sagen, es müste wenigstens bei den 50 ein Druckfeler seyn, und eine Nulle felen, falls die Nachricht oder Verläumdung nur warscheinlich seyn sollte; denn das böte kein englischer Premierminister für so einen Dienst, und das nähme kein Mann von solchen Glücksumständen, wie Hr. P. bekanntlich ist.

* Soll bekanntlich DOCTEUR *en* THEOLOGIE heissen: aber in Actenstücken müssen auch Schreibfeler copirt werden.

Je n'entends pas l'Allemand; mais mes Amis m'ont expliqué un endroit de Vôtre Feuille du 17 Decembre 1776, où Vous avés inseré une Imputation injurieuse et calomnieuse à mon égard.

Je suis surpris, que sur un Oui-dire Vous ayés osé hazarder de stigmatizer un Homme (Vous m'obligés de dire, un Philosophe) qui n'est pas fait pour essuyer une pareille Calomnie. Tous les Gens de distinction en Hollande, et un trés grand nombre dans les Pays étrangers, auroient pû Vous détromper, Monsieur, sur la fausseté qu'on Vous a dite à mon sujet. Vous êtes fait, Monsieur, pour voir tout ce qu'il y a de plus illustre; adressés-Vous à S. A. R. le Prince Henry de Prusse, de qui j'ai l'honneur d'être connu, et Il Vous dira, si je suis une Plume venale ou un Auteur à gage. Je me suis toujours fait un plaisir de rendre service aux gens de Lettres, et tout homme de merite a toujours trouvé chés moi l'accueil le plus gracieux: ce qui est héréditaire dans ma Famille (†) depuis près de deux Siecles qu'elle est établie en Hollande.

Vous me forcés, Monsieur, à un Egoisme dont je ne puis me dispenser. "*Je* ** *vous proteste et tous les honnêtes gens de ce Pays vous le confirmeront, que je ne pensois pas à publier ma prémiere Lettre sur les Colonies; je ne*

† Auch hier in Göttingen lebt ein Zeuge hievon, Hr. Prof. B—, der sich der guten Aufnahme, die er vor ungefer 40 Jaren, auf einer gelerten Reise nach Holland, in dem blühenden Pintoischen Hause genossen, noch mit Vergnügen und Dankbarkeit erinnert.

** Blos diese mit anderer Schrift gedruckte Stelle hat Hr. B. zu excerpiren für gut befunden.

ne l'ai fait que par condéscendance pour une Personne respectable de la Republique.

Je méprise souverainement tout mortel assés vil et abjet pour trahir ses sentimens par flatterie, par complaisance, et pour faire sa Cour aux Grands et aux Gens en place; et je déteste encore plus les Ames de bouë qui le font par lucre.

Je n'entends pas par là mépriser un Ecrivain honnête, que ses moyens circonscrits obligent à se faire payer de ses veilles, de ceux qui employent ses talens. Que déviendroient nos Avocats dont on reconnoit les peines? les honoraires qu'ils reçoivent ne les dégradent pas et n'infirment point la force de leurs raisons: mais ce n'est point mon cas. La Providence m'a placé fort au dessus de cette ressource, et j'attends de Vôtre Equité une Reparation que Vous ferés, je me persuade, avec plaisir."

Je sais, Monsieur, que Vos momens sont trop précieux pour en abuser. Mais puisque par une demarche un peu inconsiderée, Vous m'avés autorisé à Vous importuner, je Vous prie de lire mon troisieme Ecrit sur les Américains, qui a pour titre: *Reponse de Mr. de Pinto aux Observations* .... et sur tout le *Post Scriptum* *. J' ignore si Vous avés vu mon Précis des Argumens contre les Materialistes, qui est traduit en Allemand; mon Traité sur le Credit et la Circulation, mes Lettres sur le Luxe et sur la Jalousie du

* Die hiehergehörigen Stellen sind schon oben Heft VI S. 377 folg. ausgezogen.

du Commerce, celle que j'ai écrite à Mr. de Voltaire, qui se trouve à la tête d'un ouvrage celebre qui a eu plusieurs Editions, ainsi que mon Traité sur la Circulation.

Je ne saurois finir, dussé-je être taxé d'Egoisme, sans Vous apprendre, Monsieur, qu'avant que le feu Comte de Bentinck et d'autres Personnes de distinction m'eussent persuadé de consentir à l'Impression de cet ouvrage, que j'avois conservé pendant plusieurs années en Manuscrit, des personnes de la plus haute Naissance, entre lesquelles se trouve S. A. R. le Prince Henry de Prusse, m'avoient demandé des Copies de ce volumineux ouvrage, dont j'en ai fait tirer plus de dix à mes fraix, sans en avoir jamais regreté la depense. J'aurois pu avoir une somme assés considerable pour le Manuscrit, dont j'ai fait present au Libraire.

Je rougis d'être obligé de descendre dans un Détail aussi fastidieux à fin de Vous donner une Idée du prejugé absurde et ridicule qu'on Vous a inspiré contre moi. La juste Reparation que je me flatte d'obtenir, ne fera qu'augmenter la haute Estime, avec laquelle j'ai l'honneur d'être - - - -

3. *à la Haye* ce 11 Jan. 1777.

von Hrn. — im Haag, an Hrn. — in Hannover.

En reponse aux questions qu'il Vous a plu m'adresser par l'honorée Votre du 3 du courant au sujet de Mr. *de Pinto*, je ne saurois mieux faire que de Vous presenter ci-joint la Copie d'une lettre écrite en dernier lieu par lui-même à Mr. le Professeur *Busching* à Berlin, pour se disculper de la Calomnie en question. Je puis Vous assurer, Monsieur, de la verité de ce qui est dit dans cette lettre, connoissant personnellement ce Pinto, qui est domicilié de-

puis plus de 20 ans à la Haye et qui jouit d'un Revenu annuel de 10 à 12000 Florins, trop considerable pour l'exposer au besoin de vendre les productions de sa plume: aussi est-ce à ses propres depens que s'est fait la Publication d'une partie de ses Ecrits. Ce Pinto est d'ailleurs d'un bon Caractère, un peu trop vif peut-être dans la Defense de la cause de ses amis, mais Homme de bien, et qui par des Traits de generosité, que je lui connois, pourroit faire rougir ses Adversaires *chretiens* - - - - -

Je ne sais pas, Monsieur, si mon temoignage peut suffire pour faire paroitre, par la bonté de Vôtre entremise, à Gottingue quelque Apologie * en faveur de Pinto: mais au cas que cela se fasse, Vous me feriés grand plaisir de m'en envoyer un Echantillon. Je Vous supplie au reste &c. &c.

4. Berlin, 13 Jan. 1777,
gedruckt in den Büsching. Wöchentl. Nachr. unter diesem Dato.

Haag. Von daher habe ich unter dem 23sten Decemb. des verwichenen Jars von dem berühmten Hrn. *Is. de Pinto* einen Brief empfangen, der sich auf dasjenige bezieht, was ich in das 51ste Stück des vorhergehenden Jargangs dieser Wöchentl. Nachr. S. 415, aus dem Brief eines meiner Freunde, eingerückt habe. Sehr gerne setze ich folgende Stelle hieher, in welcher Er Sich rechtfertiget. Je vous proteste, Monsieur! et tous les - - - - - - - je me le persuade, avec plaisir. [Siehe oben Num. 2 S. 5 folg.].

5. Hans

* Zu einer weiteren Apologie habe ich keinen Auftrag. Auch wäre sie, nach dem bloßen Abdrucke dieser Reihe von Briefen und Tatsätzen, für das würdige Publicum wirklich überflüßig.

5. Hannover, 24 Jan. 1777,
an den Herausgeber dieses Briefwechsels.

Ewr. ꝛc. haben vermutlich in den Büschingischen Nachrichten die dreiste Beschuldigung gelesen, womit man den Hrn. Pinto zu einem bestochnen Schriftsteller machen, und sogar die Summe angeben wollen, welche er für seine Briefe über die amerikanischen Colonien vom Englischen Minister gezogen habe. Da ich den Mann nicht nur nach seinem Character, sondern auch nach seinen Glücksumständen, kenne: so erstaunte ich um desto mer über eine solche keinem ehrlichen Manne gleichgiltige Bezüchtigung, und nahm es mir zur Pflicht, die Schwärze davon aufzudecken. Um indessen hierunter vollen Grund zu haben, schrieb ich zuvörderst an unsern Hrn. . . . . . im Haag, daß er sich genau nach der Sache erkundigen, und mir offenherzig melden möchte, ob auch der geringste Anschein vorhanden sei, daß Pinto gedachte seine Briefe, nur auf Veranlassung des Englischen Ministers, geschrieben, und dafür eine Lohnung erhalten habe? Dieser antwortete mir darauf im Beischlusse (Num. 3), und meldete, daß jene Anklage dem Hrn. Pinto schon bekannt worden sei, und er darüber den Hrn. Büsching, mittelst des gleichfals anliegenden Schreibens an ihn (N. 2), zur Rede gestellt habe. Ich erwartete darauf den Erfolg, und Ewr. ꝛc. werden auch in den Wöchentl. Nachr. St. 2 dieses Jars ersehen haben, daß dieses Schreibens des Hrn. P. erwähnt, und eine Stelle daraus eingerückt sei. Ich zweifle sehr, daß dieser in der kalten Anzeige die mit Recht gefoderte Genugtuung finden werde; und gebe also Ewr. ꝛc. anheim, ob Sie nicht sein ganzes Schreiben Ihrem Briefwechsel, durch den doch die Pintoische Schrift zuerst bei uns bekannt gemacht ist, einrücken wollen. . . . .

Es ist unbegreiflich, wie weit doch der Parteigeist

in dieser Sache gehet *. Ich entschuldige ihn gerne, so lange nur Unwissenheit dabei zum Grunde liegt. Wenn er aber in Lügen und Verläumdung ausbricht: so muß ihn jeder ehrliebende Mann verabscheuen. Und man sollte doch billig auch in der Nachsage beleidigender Vorwürfe die äusserste Behutsamkeit gebrauchen; und den Ruhm oder das Vergnügen, besondere Nachrichten kund zu machen, nur in deren Zuverläßigkeit setzen.

2.

Universität in Ofen ꝛc.

Pest in Ungern, den 12 Jan. 1777.

Was die verbesserten Einrichtungen der Universitäten und Akademien hier zu Lande betrift: so ist endlich, nach vielen dafür und dawider angeführten Gründen, beschlossen worden, daß die bisherige Tyrnauer Universität in den Mittelpunct des Königreichs hieher nach Ofen verlegt werden solle. Zum Sitze der Universität war eigentlich das hiesige Jesuiter-Collegium bestimmt: da solches aber unsrer gnädigsten Kaiserin entweder zu enge, oder nicht prächtig genug, zu seyn schien; so wird der Universität das hiesige prächtige königl. Residenz-Schloß eingeräumt werden. Weil nun aber die sogenannten Englischen Fräulein nicht wol fernerhin auch darinnen bleiben könnten: so werden sie hieher nach Pest, in das den Jesuiten ehemals zugehörige Haus, ziehen. Dieser Ort ** wird der Universität um so viel vor-

---

* Aber freilich, zur Schande unserer deutschen Litteratur, ist es sehr gewönlich, daß man den Schriftsteller, wenn man ihn nicht überwältigen kan, faren läßt, und den Menschen angreift, und falls man auch diesen unangreiflich findet, ihn wenigstens verläumdet.

** Bekanntlich machen Pest und Ofen so zu sagen nur Eine

vorteilhafter seyn, da sowol unsre Oberste Gerichts-Tafeln, zum Behufe der Juristenfacultät, als auch die Kriegs-Hospitäler und das große Invalidenhaus, zum Vorteil der Medicinischen, sich hier in Pest befinden.

Diejenigen jungen Leute und Bürger aus Pest, die Ursache an dem Lermen im vorigen Jare waren, sind aus besonderer Milde Ihrer Kais. Kön. Maj. sowol der Zuchthaus- als der Vestungsbau-Strafe entlediget worden. Wegen zukünftiger Sicherheit sind nicht nur Laternen bei Nachtzeit hier eingeführt, sondern auch Truppen einquartirt worden.

v. P.

3.

Ueber den Geist der Verschwiegenheit in den Preußischen Staten,

Königsberg, 6 Jänner 1777.

Daß die statistischen Nachrichten von den preußischen sämtlichen Provinzen öffentlich gedruckt die raresten sind, ist ganz richtig: indessen sind sie es schriftlich gewiß nicht. Es ist zuverläßig kein Stat, der von dem, was in ihm vorgeht, so genaue Nachrichten hat, wie der Preußische. Die vielen Tabellen, und die große Accuratesse, mit der sie zu bestimmten Zeiten eingesandt werden müssen, machen dieses möglich. Diese Nachrichten sind zum Teil auch in den Händen von Privatpersonen, und also im Lande so ganz unbekannt nicht: aber der allgemeine Geist der Verschwiegenheit über alle diese Angelegenheiten, der seit 1713 bei uns eingeführt ist,

Eine Stadt aus. Blos die Donau trennt sie, und eine Schiffsbrücke verbindet sie.

ist, macht, daß ausser Landes beinahe gar nichts davon bekannt wird. Ich glaube gewiß, es ist nicht einmal ein einziger auswärtiger Hof von den waren Ressorts unserer Landesverfassung unterrichtet. Auch auswärtige Gesandte erfaren bei Leibe nicht alles: bei diesen Herren wird bekanntlich noch sehr oft mer auf Geburt und äußere Welt, als auf Kenntnisse und innere Fähigkeiten, gesehen, wie wenigstens Ihr seel. **Schmauß** in der Vorrede zu seinem Corpore juris gentium zu behaupten und zu beweisen die Dreistigkeit und Unbelebtheit hatte.

Dieser Geist der Verschwiegenheit ist nun freilich einem Professor der Statswissenschaft nicht lieb. Inzwischen erklären Sie nur, ich bitte Sie, diese Verschwiegenheit nicht geradezu für Pedanterei, Furchtsamkeit, oder Kleinmut. Ich bin überzeugt, daß wir die wichtigsten Statsvorteile dadurch erlangt haben. Blos weil niemand auf uns Acht hatte, weil man nicht vermutete, was wir wurden *, ja noch mer, weil man, da man unsern waren Zustand nicht wußte, unsere Unternemungen für ungereimt hielt, waren wir (und sind wir noch) im Stande, die **Einzigen** in vielen sehr wichtigen Umständen zu seyn. Ich will nur einige sehr treffende Beispiele kurz anführen.

I. König **Friedrich Wilhelm**, einer der größten Könige (der aber auch, welches wol zu merken ist, die größten Minister hatte, Männer von weit umfassendem Geiste, die von untenauf dienten, und erst durch Verdienste geadelt wurden, **Ilgen**, **Kraut**, **Katsch**, andrer

* *Crescit occulto velut arbor aevo.* Nach Hrn. D. Büschings Angabe, war die Summa aller Gebornen im Preußischen State im J. 1715, 69872: und im J. 1775, 198490. In Zeit von 60 Jaren also hat sich dieser neue Stat um 3mal stärker gemacht. Mir ist aus der ganzen Weltgeschichte kein ähnliches Beispiel bekannt. S.

andrer braven Minister, die auch alle bürgerlicher Extraction gewesen waren, als **Fuchs, zum Broich, Wiebahn** u. a. zu geschweigen), hatte von 1713 bis 1740 das große Statsproblem, ein faules Volk arbeitsam, ein üppiges Volk sparsam, und einen verschuldeten Stat reich, zu machen, aufgelöst. Aber ganz Europa sah nur, daß er, anstatt einer majestätischen Perücke, einen steifen Zopf trug, und, anstatt Leckerbissen, Erbsen und Speck aß. Man hielt ihn für lächerlich, nebenher auch für tyrannisch, wegen seiner (freilich höchst zu tadelnden) auswärtigen gewaltsamen Werbungen, und für geizig, weil er Geld in den Schatz legte. In dasjenige, was seine Regierung warhaftig groß machte, drang nicht ein einziger Europäischer Hof ein, blos weil ungezwungener Weise von keiner einzigen Sache etwas öffentlich geschrieben wurde. Hätte man die ware Statskunde von Preußen nur halb eingesehen: so hätte K. Friedrich II nicht so schnell Schlesien erobern und behalten können. Dies ist offenbar.

II. Wäre die ware Lage von Preußens Verfassung nicht verschwiegen, und dadurch den mächtigsten Höfen Europens unbekannt gewesen: so wäre der König 1756 nicht im Stande gewesen, den Russen und Franzosen um Ein Jar zuvorzukommen. Dies ist offenbar, wenn man die Pieces justificatives des berühmten *Mémoire raisonné* lieset: andrer nicht so unbekannten glaubwürdigen Anekdoten zu geschweigen. Hätte der Fürst Moriz von Dessau nicht allzuviel Bravour gehabt (diesmal am unrechten Orte, er attaquirte mit dem Flügel, den der König versagen wollte und mußte, wider ausdrücklichen Befel): so wäre die Bataille von Kollin gewonnen gewesen; der Friede wäre vermutlich erfolgt, und der König würde Talente und Ressourcen nicht haben anbringen können, die man bei ihm und in seinem

State

State nicht vermutet hatte. Es wären also hierin gewissen Höfen auch noch nicht die Augen geöffnet worden.

III. Mr. *Guibert* schrieb ein Werk über die Taktik, das in der ganzen Welt als etwas ganz Außerordentliches ausgeschrien ward. Kenner sahen, daß das wenige Neue, das er hatte, eigentlich aus dem floß, was er aus der gedruckten Tactique Prussienne wußte. Zum unwidersprechlichen Beweis, daß er von der Preußischen Taktik nichts mer als dieses wüßte (ob er gleich nicht allein darüber schrieb, sondern auch, wie Franzosen allemal, von der Sache, die er nicht verstand, verächtlich sprach); zeigte er in diesem nämlichen taktischen Werke, daß er das erste A B C der jetzigen Preußischen Taktik, nämlich das Marschiren ins *Point de vue*, worauf fast alles beruht, nicht wußte. Gleichwol waren die Anfangsgründe der Preußischen Taktik, zu Brandenburg, in einer Abhandlung vom Stellen der Kriegsvölker, schon deutsch gedruckt! Er erfur auch erst, was es sei, da er ein Jar darauf nach Potsdam kam, und etwas ganz anders sah, als wovon er geschrieben hatte (ob man ihm gleich gewiß nicht mer gezeigt hat, als er hat sehen sollen. Im Vorbeigehen, noch alljärlich kommen fremde Officiere zu unsern Revüen: dies ist ein Zeichen der Unwissenheit; denn für einen Officier, der die gewönlichsten Sachen weiß, ist da gar nichts zu sehen. Manche lassen sich auch erst um 7 Uhr wecken, dahingegen der König schon um 4 Uhr aufs Pferd steigt). Er gestund dem seel. Obersten Quintus seine Unwissenheit, ließ sich darüber von ihm aushunzen, drehte sich auf Einem Bein herum, und paßirte in Frankreich doch für einen ganz ausserordentlichen Taktiker. — Kurz darauf ward der Lieutenant von Pirch in Magdeburg, verabschiedet; ward gleich in Frankreich zum Major gemacht, und sollte die Preußische Taktik einfüren: und in der That ent-

enthält die von ihm entworfene Instruction die Anfangsgründe des Marschirens, und einen wiewol nur geringen Teil des Deployrens, ganz nach Preußischer Art. Aber nun glauben die Franzosen auch, die ganze Preußische Taktik im Ermel zu haben. Wir haben in Berlin Stabsofficiere gehabt, die sich schon haben merken lassen, wie sehr sie sie **verbessert** haben. Indessen wer nur einigemal ein preußisches rechtes Manövre im Großen gesehen hat (welches man Ausländern nie zeigt), und dabei die Instruction kennt, sieht bald, wie weit die eigentliche Kenntnis gehet. — Nun, die Schlacht bei **Roßbach** ward so schimpflich verloren, weil die Franzosen, die so viel von der Taktik geschrieben, und ihre eigne Taktik mit so vielem Geschrei so oft verändert haben, von der preußischen Taktik **nichts wußten**. Wir wollen den Fall erwarten, wenn sie, **auch** mit Pirchs **Instruction**, gegen Preußen stehen sollten. Sie werden gewißlich wieder sehen, was sie **nicht wußten** und vermuteten: und eben deswegen wird es große Wirkung thun.

Dies sind nur wenige Beispiele dessen, was uns unsre **Verschwiegenheit** nützt. Ich weiß es, sie schadet auch zuweilen, besonders am **Ruhm**. K. Friedrich II hat seit 1763, **vier Millionen** Rthlr., wo nicht mer, seinen Untertanen bar geschenkt, järlich wenigstens 800000 an öffentliche und Privatgebäude, die er verschenkt, verbaut, ganze morastige Gegenden (in Neumark und Priegnitz) durch Kanäle auf seine Kosten urbar gemacht, Städte und eine Menge Dörfer ganz neu angelegt 2c. 2c. 2c., ohne daß ein Wort davon geredet worden. Wäre nur ein Tausendtheilchen davon an Dedikanten, Gratulanten, heulende Weiber, und abgerichtete Kinder, die das Tempo zu treffen wissen, gekommen: wie würde es da in allen Zeitungen von Friedrich II gerauscht haben!

haben! Aber so kennt man ihn und seine Regierung auswärts nur wenig: oder man kennt beide nur aus einigen Anstalten und Verordnungen, über die man sich, zum Teil mit Recht, zum Teil mit Unrecht, beklagt. Und daher hat sein Land das Schicksal, ohne gekannt zu seyn, verachtet und gehasset zu werden. Wir ertragen beides sehr leicht.

Glauben Sie nicht, daß ich für mein Vaterland enthusiastisch bin: ich kenne unsre Feler sehr gut. Ich habe Ihnen obiges nur mitteilen wollen, um Ihnen begreiflich zu machen, woher dieser Geist der Verschwiegenheit in den Preußischen Staten entstehe; damit Sie die abschlägigen Antworten, die Sie erhalten haben *, nicht bloßem Eigensinn oder knechtischer Furcht zuschreiben. Jeder, der im Amte steht, ist besonders verpflichtet, das *silentium Collegii* gegen jedermann zu beobachten, und am wenigsten an Ausländer etwas mitzuteilen. Mancher thut dann in solchen Fällen lieber zu wenig, als daß er zu viel thun sollte. Ich selbst, wenn ich auch in keinem Amte stünde, oder keine besondre Verpflichtungen hätte, hielte es dennoch für die Pflicht eines getreuen Untertans, da ich die wichtigen Ursachen der Zurückhaltung nur allzusehr einsehe, specielle Landessachen, so bald sie nicht bekannt seyn sollen, durch mich nicht öffentlich bekannt werden zu lassen. Urteilen Sie selbst unparteiisch, ob ich Unrecht habe? Die strengen Gränzen der Pflicht, die mir der Stat vorschreibt, lassen sich

* Derjenige, an den dieser Brief gerichtet war, will nicht genannt seyn. Nur, um auch im Dunkeln nicht für Indiscret gehalten zu werden, wozu diese Stelle Anlaß geben könnte, hält er für nötig zu melden, daß er einen reisenden Deutschen blos um gedruckte öffentliche Nachrichten aus dem Preußischen, solche nämlich, die nicht in die Buchläden, aber doch ins Publicum, kommen, gelegenheitlich ersucht hatte.

sich in solchen Dingen allenfalls abstechen: aber nicht die noch strengere Gränzen der Behutsamkeit, die ich mir selbst vorschreibe; wäre es auch nur, um auch bei dem Furchtsamsten die Würde eines Mannes zu behaupten, dem man *sub rosa* alles anvertrauen kan.

4.

Weser-Zoll zu Elsfleth, 1775.

Der nunmer dem Fürstbischofe von Eutin zustehende, ehemalige Dänische, Weser-Zoll zu Elsfleth in Oldenburg, hat im J. 1775, 120000 Rthlr. in ⅔ Stücken getragen.

In der Büschingischen Erdbeschreibung (vom J. 1771) wird irrig gesagt, daß solcher alljärlich nur ungefer 30000 Rthl. bringe. Selbst im Büsching. Magaz. VIII S. 450 ist er, für das J. 1769, zu 41021 Rthlr. ½ Gr. angesetzt.

B.

5.

Berechnung der Kosten und des Gewinstes beim Stockfischfange auf Terre-neuve, 1777.

PROSPECTUS d'un Armement pour faire la pêche de la Morue, du Port et havre de *Dunkerque*, au Banc de *Terre-Neuve* et à la Côte *d'Islande*, proposé avec *l'agrément de la Cour*, par Actions de 500 Livres chacune.

Cet Armement exige un Capital de 250000 Livr. savoir

Dix Navires mis en mer, à raison de 15000 L. chacun, couteront - 150000 L.

Pour Armement, désarmement, assurance, commission, salaire de l'équipage, à raison de 1000 L. chacun, - - 100000 L.

TOTAL - 250000 L.

Somme qui forme 500 Actions, de 500 L. chacune.

En supposant ces 10 Navires ne rapporter

l'un que	— —	29 *Last*
un autre	— —	26 ——
deux autres, 24 chacun	—	48 ——
deux autres, 20 chacun	—	40 ——
trois autres, 15 chacun	—	45 ——
un autre seulement	—	12 ——

Ils rapporteroient ensemble 200 Lasts de morue, et 10 Lasts d'huile (20 last de morue rendent un last d'huile): ce qui feroit pour chaque Navire, une pêche repartie de 21 lasts, morue et d'huile.

Quoiqu' on ne calcule que sur une pêche bien médiocre, cependant, à n'estimer le Last que 720 L., ou 60 L. la tonne (prix moyen), cette pêche rendroit une somme de 145152 L.

Sur quoi, à prélever pour la pêche de l'année suivante, les 100000 L., qu' exigent l'armement, le désarmement, l'assurance, le salaire de l'équipage &c. &c. &c.

il resteroit tous frais prélevés aux termes de ce *Prospectus* - - 45152 L. de net,

qui reparties entre les 500 Actionnaires, donneroient pour chacun un Dividende de 90 L. 6 s., sans que le Capital de 250000 courre jamais aucun risque; *puisqu' à tous les voyages chaque Navire sera solidement assuré pour l'aller et le retour.*

Cette Souscription est ouverte à *Dunkerque* chez Mess. . . . ., *Paris* . . . ., *Havre* . . . ., *Rouen* . ., *Amsterdam* . . . .

6.

6.

Handel von Marseille 1776.

Bâtimens entrés et sortis de ce Port, pendant l'année 1776.	E.	S.*
du *Levant*	233	231
Barbarie	185	128
Venise	14	18
Raguse	2	2
Naples et *Sicile*	251	163
Malte	13	20
Etats du *Pape*	96	90
Toscane	76	60
Etats de *Gen.*	101	243
Piemont de *Sard.*	50	101
Corse	34	31
l'Espagne	226	255
Minorque	6	16
Portugal	6	7
Ponant	65	154
Hambourg	4	5
Suede	18	3
Hollande	18	8
Danmark	1	3
Russie	5	1
Angleterre	20	1
Terre-Neuve	41	—
St. Domingue	36	38
Martinique	28	37
Guadaloupe	10	10
Cayenne	2	2
Pour l'Inde	—	8
P. 7 ch. de vin	—	29
TOTAL	1541	1665

De quelle *Nation* ils sont?	E.	S.*
François	1153	1188
Vénitiens	14	17
Ragusois	4	7
Maltois	1	2
Napolitains	84	119
Romains	8	5
Toscans	1	—
Genois	147	165
Espagnols	30	34
Hollandois	28	35
Suédois	28	33
Danois	10	14
Anglois	34	46
TOTAL	1541	1665

* E. bedeutet *Entrés*, S. aber *Sortis*.

7.

Der "geistlichen Herrn Concubinen".

aus der Policey-Ordnung der Haupt- und Residenz-Stadt Münster in Westphalen (gedr. Fol. 1740 auf 42 Seiten, verfaßt aber ist sie schon vor dem J. 1601), Kap. VIII von Hochzeiten und Gastmahlen S. 19.

So ist auch hiebey verbotten, und zu Erhaltung Ehr und Erbarkeit acht zu nehmen, daß keines weges der geistlichen Herrn *Concub*inen oder dergleichen verdächtige oder berüchtigte Weibs-Personen, so in offenbahrer Unpflicht kendtlich leben zu einigen hochzeitlichen Gastmahlen geladen, noch beruffen, viel weniger dahin zu kommen, oder zu erscheinen verstattet werden sollen, sonsten wo deren einige bey solcher ehrlichen Beysammenkunfft betretten oder befunden würden, solle der Bräutigam, oder der sie geladen hätte, in eine Straff von fünff Marcken unverbittlich für jegliche Person zu erlegen verfallen seyn. C.

8.

Von Schwedisch-Pommern.

I. Seine Stats-Oekonomie
oder Finanz-Einrichtung betreffend,

aus einem ohnlängst von dem Schwed. Reichs-Kammer-Collegio an den König abgestatteten Rapport.

Die vielen Anstalten, die, sowol in älteren als neueren Zeiten, zur Verbesserung der Pommerschen Oekonomie gemacht worden sind, zeugen nicht minder von der gnädigen Sorgfalt der schwedischen Könige für das Aufkommen dieses Landes, als von den Unvollkommenheiten und mannichfaltigen Unordnungen, die sich dort im Polizei- sowol als Oekonomie-Wesen hervorgetan haben.

Nicht

Nicht nur in den lezteren Jaren, sondern auch im vorigen Jarhunderte schon, seitdem Pommern unter Schweden gekommen ist, sind in Pommern sowol, als hier in Stockholm, merere besondere Commißionen, zur Untersuchung und Regulirung der pommerschen Sachen und Oekonomie-Einrichtungen, niedergesezt worden: aber keine einzige hat, wegen allerlei Hinternisse und Schwierigkeiten, die ihnen bald hie bald da aufgestoßen, etwas Erhebliches ausrichten können. Endlich verordnete der Reichstag 1766 wieder eine solche Commißion, die zufolge der ihr unter dem 14 Jul. ausgefertigten Instruction, erstlich, so wol des ganzen Landes allgemeine Verfassungen und Privilegien, als jeden Standes Gerechtsame, die Verfassungen, Statuten und Oekonomie aller Commünen, samt allem, was die allgemeinen sowol als besondern Narungs- und Gewerbe-Arten, die ganze pommersche Statsverfassung mit allen ihren Zweigen, die Oekonomie, das Justizwesen, die Polizei, Kammersachen, Landescultur, Manufacturen, Fabriken u. dergl. beträfe, überschauen; zweitens über die königl. Domänen eine genaue Untersuchung anstellen, in wie ferne die Arrendatoren und Pfandhaber ihre Contracte erfüllt, und wie und auf was Art und auf wie lange Zeit diese Domänen zum Nuzen der Krone verarrendiret werden sollten; und endlich die noch unabgeschlossenen Liquidationen für Kriegsschäden und Vorschuß im lezteren Kriege, nach den darin festgesezten Grundsäzen, zu Ende bringen sollte.

Diese Commißion hörte 1769 auf, und in eben dem J. ernannte der damalige Reichstag eine andre: Diese sezte das angefangene Werk bis zum folgenden oder lezten Reichstage fort: worauf der König, laut eines von der pommerschen Regierung unter dem 14 Jul. jezigen Jares an das Reichskammercollegium erlassenen

Schreibens bemeldter Regierung anbefal, mit der Untersuchung und Abtuung dieser wichtigen Geschäfte wieder fortzufaren.

Wie weit vorberürte Commißionen mit dieser ihnen aufgetragenen Arbeit gekommen, ehe sie wieder aufgehöret haben: weiß die Kammer nicht genau. Noch dürfte aber vieles rückständig seyn, besonders in dem wichtigen Teile, der die königl. Gerechtsame, und die Gränzen zwischen diesen und den Gerechtsamen der pommerschen Landstände, nebst andern Justiz- und Polizei-Landessachen, angeht, als welche bei der Einfürung und Anordnung heilsamer Einrichtungen im Lande, so viele Unordnungen, Collisionen, und Hinternisse verursacht haben. Wobei sich auch die Kammer der vielen Collisionen erinnert, die sich in der Befassung mit Cameralsachen in Ansehung der Domänengüter und des Fori der Arrendatoren in Dingen, die ihre inhabende Contracte betrafen, ereignet haben; worüber sich die Kammer unter dem 17 Apr. 1771, und 8 Decemb. 1772 geäussert, auch eine Aenderung hierinnen im 15ten § der in Zukunft auszufertigenden Arrende-Contracte über Domänen-Güter vorgeschlagen hat. Was aber sowol diese als viele andre die königl. hohen Rechte und Einkünfte betreffende, beim Wismarschen Tribunal noch von älteren Zeiten her unabgemacht liegende Sachen und dergl. betrift: so ist auf mereren letzten Reichstagen, und besonders dem von 1769, und auch von der Kammer in ihrem obbemeldten Bedenken vom 6 Decemb. 1772, in Untertänigkeit angeraten worden, eine Tribunals-Visitation anzustellen, die in langer Zeit nicht gehalten worden, und welche gleichwol je eher je lieber vorzunemen, höchst nötig zu seyn scheint, als das einzige Mittel, wodurch die Gerechtsame aller Parteien abgemacht, und der König in den Stand gesetzt werden kan, solche Verfassungen,

gen, die zum Aufkommen des Landes für die schicklichsten befunden werden, ohne Hinterniß durchzusetzen.

Was eigentlich das königl. Domanium oder die Krongüter in Pommern betrift, die ihrem Flächen-Inhalte nach völlig $\frac{7}{24}$ oder beinahe $\frac{1}{3}$ vom ganzen platten Lande ausmachen: so wurde unter Karl XII der gröste Teil dieser Domänen, durch eine hiezu verordnete Negociations-Commißion, nach denen von der Taxations-Commißion aufgesetzten Anschlägen, an Privatpersonen verpfändet; so daß jeder Pfandhaber, nebst der Disposition über das Gut, wärend der bestimmten Pfandjare, die Einkünfte als Interessen für sein vorgeschossenes Pfand-Capital erheben konnte. Wie aber diese Pfandjare abgelaufen waren: wurde eine sogenannte Reluitions- und Liquidations-Commißion in Pommern verordnet, die diese Pfandgüter teils wieder an die Krone einlöste, teils die Einkünfte derselben durch neue Contracte höher auftrieb, als das bewilligte Interesse für den Pfandschilling gewesen war. Diese Vermerung wurde nachher unter dem Namen der Sürplüs-Mittel erhoben.

Im J. 1766 waren die meisten sowol Pfand- als Arrende-Contracte zu Ende gelaufen. Die Pfand-Capitalien, wofür die verpfändeten Güter hafteten, betrugen, nach Angabe der pommerschen Kammer, 514079 Rthl. 25 Schill. Damals trug der König, auf Verlangen des Geheimen Ausschusses, der obbemeldten damals niedergesetzten pommerschen Commißion auf, nicht allein mit den sämtlichen pommerschen Domanial-Pfandhabern und Arrendatoren über ihre vom letzten pommerschen Kriege herrürende Foderungen wegen Kriegsschaden, und über die noch bei ihnen instehende Surplus- und Arrende-Mittel zu liquidiren, sondern auch die abgelaufnen Pfand-Capitalien zu bezalen, und wenn die Güter solchergestalt von aller für die Verpfändungen auf ihnen haftenden Be-

schwerde

schwerde befreiet worden, sie durch einen allgemeinen Ausruf zu versteigern, und alle erledigte Krongüter in Pommern und Rügen auf 18 bis 20 Jare zu verarrendiren.

Dem zufolge sollen ungefer $\frac{1}{4}$ von den auf dem Domanio haftenden Pfandschillingen abbezalt, und in den J. 1768 und 1769 beinahe $\frac{3}{4}$ vom ganzen Domanio gegen neue Arrenden verpachtet worden seyn: welche Arrenden, laut des Schreibens vom Geheimen Ausschuß an den König vom 10 Jan. 1770, alle zusammen überhaupt genommen, auf $52\frac{1}{2}$ Procent mer, als sie sonst einbrachten, getrieben worden seyn sollen; so daß die Kroneinkünfte von diesen Domanial-Arrenden, die vorhin nur 44961 Rthlr. betrugen, seitdem auf 68207 Rthlr. stiegen. Nächstdem kam nun auch die Krone zum Genuß der vollen Einkünfte aus diesen Domänen, die zum Teil in den Händen der Pfandhaber waren, und sich auf 17663 Rthlr. beliefen. So viel auch die Kammer aus einigen an sie zur Beurteilung remittirten Sachen, die von der Commißion geschlossenen Arrende-Contracte betreffend, hat ersehen können: so ist auch der Krone alle mögliche Sicherheit in diesen Contracten verschaft, damit die Arrendatoren die Arrendesumme richtig prästiren, und ihren übrigen Verpflichtungen nachkommen.

Die noch in Pommern rückständige alte Pfand- und Arrende-Contracte, erlöschen allmälich bis zum J. 1790. Alsdenn wird mit diesen eben so verfaren werden, wie mit den andern bereits geschehen ist. Und so wie man mit der Einlösung der Verpfändungen weiter kommt, und diese Domanialgüter unter neuen Arrenden ausgeboten werden: ist zu vermuten, daß die Kroneinkünfte eine beträchtliche Vermerung über das, was solche Güter jetzo einbringen, geniessen werden.

Die

Die übrigen von den Domänen und dem Königl. Regale in Pommern herfliessende Einkünfte, sind von verschiedener Art: als

1. die sogenannten **adlichen Pachten**, die von einigen adlichen Gütern, von uralten Zeiten her, in gewissen Geldsummen und Getreidepachten entrichtet worden sind, und sich auf die alten Amtsregister gründen, daher sie auch dem Domanio zugeschlagen worden.

2. **Ablager-Gelder**; eine aus den fürstlichen Zeiten herrürende Abgabe, da das Land schuldig war, des Herzogs Höflinge, wenn sie Geschäfte für ihn auszurichten hatten, zu unterhalten: nachher aber wurden die Untertanen mit dem Landesherrn eins, daß sie lieber dafür ein Gewisses in sogenannten **Ablager-Geldern** bezalten, welches also nun ein Regale ist.

3. Der **Waldhaber**; eine Abgabe, die von älteren Zeiten her einige Aemter und Edelhöfe auf Rügen entrichtet haben, und die zum Unterhalt der Pferde für den fürstl. Hofstat, wenn solcher auf der Jagd war, angeschlagen war.

4. Das **Hunde-Korn**, hat davon den Namen, weil es anfänglich zum Unterhalt der Jagdhunde des Herzogs bestimmt war. — Von dieser Abgabe finden sich noch große Restanzen in den Rechnungen aufgefürt, wegen deren Berichtigungen merere königl. Befele an die pommersche Regierung, als unter dem 28 Jan. 1746, und 9 Octob. 1749, ergangen sind, ohne daß damit, so viel die Kammer weiß, etwas wäre ausgerichtet worden. Indeß hat der Geheime Ausschuß in seinem obbemeldten Schreiben vom 10 Jan. 1770 sich erklärt, er könne hierinne weder zu einem Nachlasse für das Vergangene raten, noch das Recht der Krone daran auf die Zukunft aufgeben, ehe und bevor genau untersucht wäre, auf was Grund sich bemeldtes hohes Recht stüße: wor-

nach es sodenn auf des Königes Willen ankomme, den der Billigkeit und dem königl. hohen Interesse angemessensten Ausweg zu ergreifen.

5. **Recognitions- und Grundgelder**, werden von einigen Städten für Fuhren, die sie von Alters her an die königl. Aemter thun müssen, so wie auch für die den Aemtern zuständige aber von ihnen besessene Ländereien, bezalt. Grundgeld bezalen auch die, die in den königl. Aemtern Häuser u. dergl. aufzubauen die Erlaubnis erhalten haben.

6. **Fischerei-Intrade**, fließt für einige der Krone zugehörige Fischereiwasser ein.

7. **Wald-Revenüen**, von Brenn- und Bauholz, das aus den Kronwäldern verkauft wird.

8. **Mast-Intrade**, oder Eichelgeld, für die Schweine, die in den Eichelwäldern gehen.

9. **Brennzins**, wird von Kötern, Bauern, Handwerkern, Häuslingen, und andern, die sich in den königl. Aemtern aufhalten, dafür erlegt, daß sie gewisse Fuhren Holz aus den Kronwäldern geniessen.

10. **Jagd-Intraden**, sind gröstenteils mit unter der Arrende für die Güter begriffen.

11. **Loskaufsgelder**, werden an den König von Amts-Untersassen bezalt, die sich von der Untertänigkeit loßkaufen und hingehen dürfen, wohin sie wollen.

12. **Quartals-Accise**, wird auf dem Lande statt der sogenannten Natural-Accise (siehe unten) entrichtet.

13. **Neben-Modi Abgabe**, ist ein Kopfgeld von freien unpossessionirten Leuten, die sich in den königlichen Aemtern niederlassen. Sie erlegen es sowol für sich selbst, als für ihre Weiber, Kinder, Bedienten, und Vieh. Auch die, so auf den Gütern des Adels und der Städte sitzen, bezalen diese Abgabe, welche aber von diesen selbst disponirt wird, und in die Landcasse fleußt. — Aus

älteren

älteren Acten erhellet, daß diese Neben-Modi Abgabe vormals weit größer wie nun gewesen. Sie scheint auch überall, und selbst auf den adelichen Gütern, unter Landesherrlicher Disposition gewesen zu seyn: daher befal der K. Karl XII durch einen Brief 1698, daß diese Mittel, als ein dem Könige zuständiges Regalé, simpliciter ad publicos usus verwandt werden, und dem ganzen Lande bei Erleichterung der Contributionen zu gute kommen sollten; im Quanto dieser Abgabe aber wurde eine Verminderung bewilliget, in so fern solche zur Verbesserung des Landbaues und zur Vermerung der Volkmenge etwas beitrüge. Doch diese Verfassung wurde bald darauf, durch eine königl. Resolution vom 27sten Febr. 1699 abgeändert, und die Landstände im Besitz der von den adelichen und städtischen Gütern fallenden Neben-Modi Abgabe, so lange gelassen, bis das Tribunal entscheiden würde, ob diese Abgabe als ein jus Principis et regale, oder als ein den Landständen zuständiges Recht, anzusehen sei. Dies ist noch weiter durch eine königl. Resolution vom 19 Decemb. 1720 festgestellt worden: aber die Frage liegt noch immer beim Tribunal unabgetan.

Unter allen diesen bisher benahmten Titeln kommen die königl. Revenüen aus dem Domanio in Pommern ein.

Die Contributionen der Landstände bestehen in folgendem:

I. Ordinäre Landes-Contribution, oder Hufen-Steuer, wird nach Hufenzal berechnet, und nach der zwischen der Krone und den Landständen im J. 1733 getroffenen Uebereinkunft, mit 14 Rthlr. für jede contribuable oder sogenannte reducirte Hufe bezalt: wovon 8 Rthlr. baar, und der Rest mit 12 Scheffeln Roggen, der Scheffel zu ½ Rthlr. in guten und schlechten Zeiten, ent-

entrichtet wird. — Zu einer solchen ordinären Hufensteuer ist das Land vordem in 2546 Hufen und $20\frac{23}{80}$ Morgen reducirter oder contribuabler Hufen eingeteilt worden. Jede solche contribuable Hufe machte ungefer 3 sogenannte Landhufen, oder etwa 108 Tonnenland Schwedisch, aus. Und was hie und da an Güte des Ackers felt, ist entweder dadurch, daß ein desto größeres Quantum zum Acker angeschlagen worden, oder durch andere nützliche Pertinentien, ersetzt.

Von diesen contribuablen Hufen machen aus

	Hufen	Morgen
Die königl. Aemter -	577	$2\frac{80}{120}$
Die adelichen Güter, nebst dem der Akad. Greifswald zuständigen Amte - -	964	$28\frac{119}{120}$
Die Städte *extra* moenia	379	$22\frac{2}{3}$
	1921	$24\frac{23}{80}$
Die Städte *intra* moenia	624	26
	2546	$20\frac{23}{80}$

Darunter sind nicht begriffen die sogenannten Ritterhufen, die von allen Oneribus frei sind, falls nicht Ritterschaft und Adel freiwillig eine Art von Contribution zu gewissen vorfallenden Bedürfnissen auf sich nemen. Ferner sind nicht darunter begriffen die Priester- und Kirchenäcker. Auch die zu den Städten eigentlich gehörende Stadtäcker stehen mit unter den städtischen Hufen *intra* moenia. Weil aber diese Hufenzal der Städte *intra* moenia auf Hufen gegründet ist, und die Gleichmachung derselben unter sich, samt ihrer Vergleichung gegen eine auf Land und Grundstücke gegründeten Hufe vielen Zweideutigkeiten unterworfen gewesen: so haben die Städte dafür die Consumtions-Steuer nach der Taxe vom J. 1734 übernommen, und sind hiedurch von

Exle-

Erlegung der ordinären Contribution für ihre Hufen *intra* moenia völlig frei gekommen; so daß nun die Land- oder Hufencontribution von nur 1921 Hufen $24\frac{21}{60}$ Morgen à 14 Rthlr. per Hufe, järlich mit 26905 Rthlr. 21 Schill. berichtiget wird.

Die Verteilung dieser contribuablen Hufen auf den Gütern in Pommern, ist überaus ungleich. Anstatt daß, nach dem obigen, eine solche contribuable Hufe überall aus 3 Landhufen bestehen sollte: sollen einige Güter 5 bis 6 Landhufen auf eine contribuable oder reducirte Hufe, andre dagegen nur 1 bis $1\frac{1}{2}$ Landhufen haben, und leztere müssen doch gleiche Lasten tragen. Dies verursacht einer Seits eine unbillige Gravation für einen Teil der Untertanen, und andrer Seits vielleicht einen beträchtlichen Verlust für die Krone in den ihr zuständigen Rechten und Einkünften. Schon zur Zeit der Herzoge klagte man über diese Ungleichheit in der Beschaßung, und war auf die Einrichtung eines ordentlichen Matrickelwerks oder Güterbuchs im Lande bedacht. Es wurden auch wirkliche Versuche dazu gemacht; aber wegen dazwischengekommener Interessen sind sie alle fruchtlos geblieben. Wie das Land unter Schweden kam, haben die Könige die Bewerkstelligung dieser angelegenen Sache auf alle Weise betrieben. Aus dem Hufen-Contributions-Receß 1663 erhellet, daß die Landstände damals sich über die Einrichtung einer beständigen Landesmatrickel, und über die Gründe, wornach sie errichtet werden solle, verglichen haben: welche Gründe nachher 1672 näher geprüft worden sind. Eben dieses betrieben im J. 1681 die damals nach dem Kriege zur Landes-Einrichtung verordnete Commissarien, und kamen auch damit so weit, daß verschiedene Zwistigkeiten zwischen den Städten und dem Lande, die hiebei Hinterniße in den Weg gelegt hatten, damals abgethan, und verabredet worden, daß

daß man das Land, durch gewisse Deputirte, auf seine gewisse Hufenzal setzen lassen wolle, wozu auch schon die Instruction ausgefertiget wurde. Aber wie die Arbeit angehen sollte, wurde wieder neuer Zank erregt, der endlich zum Teil durch eine königliche Resolution vom 7 Jul. 1690 beigelegt wurde: worauf im nächsten J. 1691 von hier eine Landmesserei-Commißion abgefertigt ward, die von der Zeit an bis 1702 alle in Pommern und auf Rügen befindliche Güter und Ländereien geometrisch aufnahm und beschrieb, und die gehörige Charten, die bei Errichtung einer beständigen Hufenmatrikel zum Grunde liegen sollten, an die pommersche Regierung ablieferte. Hierauf ernannte der König gewisse Commissarien, die diese Arbeit vornemen und zu Ende bringen sollten. Sie dauerte merere Jare: und nachdem verschiedene dabei entstandene Streitigkeiten und Hinternisse abgethan und aus dem Wege geräumet worden; ist endlich ein Entwurf einer beständigen Landmatrickel in Pommern und auf Rügen verfaßt, und nebst einem umständlichen Berichte von allem, an den König 1729 abgegeben worden. Noch aber ist man damit nicht weiter gekommen: ungeachtet, falls auch die pommerschen Landstände hie und da Einwendungen dagegen machen könnten, es ganz gewiß, nicht minder in Absicht auf der Krone hohe Rechte und Einkünfte vom Lande, als auf das eigene Beste der Einwoner, und auf die Beförderung des Landbaues, höchst nötig zu seyn scheint, die Sache je eher je lieber vorzunemen; besonders da sich, unter andern auch, der Schade, den ein so ungleicher Contributionsfuß mit sich fürt, im letzten Kriege genugsam gewiesen hat, da die in einer zu hohen Hufenzal stehende Güter mit Ausschreibungen so belästiget worden, daß verschiedene Possessionati und Verpachter dabei überaus viel gelitten haben, und die Güter selbst in Verfall geraten sind.

II.

II. Die Neben-Modi Abgabe, von deren Beschaffenheit und Disposition, wie auch dem darüber noch beim Tribunal hängenden Proceß, oben gehandelt worden.

III. Licent, wird nun teils nach der Taxe von 1734 von allen Seewärts ein- und auspaßirenden Waren, nach gewissen meist 4 Procenten von ihrem Werte, teils nach dem neuen Tarif von 1771, erlegt: welcher Tarif sich eigentlich auf die Waren erstreckt, die auf inländischen Farzeugen aus der ersten Hand kommen, und, zur Erleichterung des Handels und Vermerung des Gewerbes, eben so wie die Tarife der Nachbarn eingerichtet worden ist.

IV. Land- oder Fürsten-Zoll, ist von den ältesten Zeiten her als ein Regale für alle auf der Achse ein- und ausgehende Waren bei den Zollhäusern der Gränzstädte, wie auch von den auf dem Pene-Strom vor Wolgast vorbeigehenden Ruderböten, entrichtet worden.

V. Accis. Die Natural-Accis wird auf die gewönliche Art in den Städten bezalt, und wurde vordem auch auf dem Lande erhoben: weil sie aber hier eine weitläuftige Bewachung erfoderte, und Unterschleif und Dieberei doch unmöglich verhütet werden konnten; so wurde die Natural-Accise auf dem Lande, im J. 1672, auf gewisse Bedingungen und unbestimmte Zeit, in eine Quartals-Steuer verwandelt. In der Folge ist solche teils unter Verpachtung gewesen, teils aufgehoben, und die Natural-Accis wieder eingefürt worden. Endlich wurde, nach vielen darüber vorgefallenen Streitigkeiten, im J. 1728, vor dem Tribunal zwischen den Landständen ein Vergleich getroffen, daß es bei der Quartals-Steuer vom J. 1672, mit einer Erhöhung von $\frac{1}{8}$ verbleiben solle.

VI. Consumtions-Steuer ist, nach dem obbemeldten, ein Surrogatum für die Hufensteuer der Städte

Städte *intra* moenia. Sie fieng um das J. 1699 an, wurde aber nachher unter dem Kriege auf allerlei Art verändert, und 1714 ganz abgeschaft: bis endlich, nach vielen von Seiten der Stände gemachten Schwierigkeiten, 1734 eine Consumtions-Steuer-Ordnung errichtet und angenommen worden; nach welcher, und nach der 1735 darüber ergangenen Erklärung, seitdem diese Abgabe erhoben worden ist. Doch hat der 1771 herausgekommene Tarif einige Veränderungen darin gemacht.

VII. Der Städte Grundsteuer (*Oehrbör*), ist von Alters her von allen pommerschen Städten als Grund- und Schuß- (*skjuts-*) Geld an den Landesherrn erlegt worden.

VIII. Accis Septima Mittel, bestehen in der Abgabe des 7den Pfennigs von der Quartals-Steuer auf dem Lande, und sind, zur Melioration der Bauerhöfe und öffentlichen Gebäude, wie auch der Aemter, angeschlagen.

Die übrigen in das Statswerk einfliessende Revenüen sind: Confiscations- und Strafgelder, Stempelpapiers-Abgabe, Stempelpapiers Recognition, Wolgaster Recognition für das Kronwasser (*Kronowiken*), den Schloß- und den alten Licenthaus-Platz, Scheerschleifer Recognition, Bewilligung der Stände von den Besoldungen, Ueberschuß von den Post-Einkünften, und andre kleinere Einkünfte. Ausserdem wird noch von den Städten und dem Lande gemeinschaftlich erlegt, nicht aber in die Statscasse geliefert: Service an die Garnisonen; die sogenannten Römermonate, oder die deutsche Reichssteuer, als ein Kriegs-Contingent an den römischen Kaiser; ferner eine järliche Abgabe unter dem Namen Kammerzieler zur Besoldung des Kammergerichts in Wetzlar; Kreissteuer zum Behuf des Obersächsischen

Kreises;

Kreises; und die Tribunal-Steuer, zum Unterhalt des königl. Tribunals in Wismar.

Indes haben die Landes-Abgaben bisher doch nicht hingereicht, alle Bedürfnisse des pommerschen Etats damit völlig zu bestreiten; sondern das Deficit hat in vergangener Zeit aus den Schwedischen Stats-Mitteln ersetzt werden müssen. Aber diesen Mangel durch Vermerung der Kroneinkünfte im Lande, vermittelst allerhand Verbesserungen im Landbau, Handel, und Gewerbe zu ersetzen: das ist der wichtige Endzweck der Anstalten gewesen, die von Zeit zu Zeit gemacht worden, und wozu die 1766 verordnete Commission einen glücklichen Anfang gemacht, und durch die mit den königl. Domänen großenteils bereits ins Werk gesetzte Veränderungen, und die mit den resp. Pfandhabern und Arrendatoren für die vergangene Zeit abgeschlossene Liquidationen und dergl., der Krone eine beträchtliche Vermerung in ihren Einkünften * zuwege gebracht hat. Es scheint auch ausser allem Zweifel zu seyn, daß dieses Land, wenn nur seine Statswirtschaft (*allmänna Hushållning*) einmal ein rechtes Geschicke bekommt, und alle Einrichtungen ihr so, wie die Lage und Beschaffenheit des Landes es mit sich bringt, angemessen werden, ohne zu starke Bedrückung seiner Einwoner, seine eigne Statsbedürfnisse hinlänglich versehen, und wol gar einen Ueberschuß abwerfen werde, der dem übrigen Stat zur Erleichterung und Unterstützung dienen kan.

Im

* Folglich wird die Summe aller Statseinkünfte aus Schwedisch-Pommern, die Hr. Büsching für das J. 1753 nur zu 124000 Rthlr. angab, jetzo viel zu klein seyn. Einige Dutzende andrer Verbesserungen und Ergänzungen, die aus diesem und den folgenden Aufsätzen in der Büsching. Beschreibung von Schwedisch-Pommern gemacht werden müssen, will ich hier nicht selbst auszeichnen.

Im Wismarschen District gehören dem Könige 2 Aemter, Neukloster und Pihl (Poel). Das leztere ist, laut des den 31 Jan. 1771 ausgefertigten Contracts, auf 18 Jar für eine järliche Arrende-Summe von 4405 Rthlr. verpachtet. Neukloster, das einige Jare lang für 10000 Rthlr. järlich unter einer Interims-Arrende gewesen, wird nun, nachdem durch eine verordnete Untersuchungs-Commißion mit diesem Amte eine neue Einrichtung projectirt, und von dem Könige gutgeheissen worden, sobald man mit dieser Einrichtung zu Stande gekommen seyn wird, unter einer neuen Versteigerung zur Arrende ausgeboten werden.

II. Ueber die Privat-Oekonomie [Landwirtschaft] in Schwedisch-Pommern, von Herrn Barchäus *, 1776.

Landbau und ein lebhafter Handel sind die einzigen Narungsarten in Schwedisch-Pommern: Bergwerke und Manufacturen sind da nicht vorhanden. Aber die große Freiheit, mit der alle Landesproducte ausgefürt, und an die fremden Kaufleute, die sich selbst hieher bemühen, verkauft werden dürfen, scheint den Aufwand reichlich zu ersetzen, der für einkommende Kram- und Manufacturwaaren aus dem Lande geht, die hier um einen sehr billigen Preis zu haben sind.

Sehe ich den pommerschen Landbau in seiner ganzen Weite an: so ist solcher, in Vergleich gegen den schwedischen, sehr hoch getrieben. Denn im eigentlichsten Verstande ist alles Feld im Lande angebaut, und trägt etwas: wie anders dagegen bei uns!

Auch

* Vermutlich eben dem gelerten Schwedischen Dekonomen, dessen oben Vers. des Briefwechsels St. VIII S. 128 schon Erwänung geschehen.

Auch die Arbeitsamkeit des Volkes ist sehr groß; daher darf man sich nicht wundern, daß man hier zugleich noch überall viel Mäßigkeit und unverdorbne alte Sitten findet. Der freie Handel mit allem diesem glänzenden Flitterwerke hat keine Aenderung darin zu machen vermocht.

So wie sich die Umstände in Europa verändern: so eilt hier jeder Gutsherr, den Plan seiner Landwirtschaft zu ändern. Fällt das Korn zu tief im Preise; so treibt man die Stutereien höher, oder man zieht mer Rindvieh, Schafe, oder Schweine zu: immer legt man sich auf das am meisten, was am meisten einbringt. Aber solche Umwechslung kan auch eine Nation sehr leicht machen, die sich nicht nur immer Korn in Menge, reines oder minder reines, volles oder magres (*flög*), zu verschaffen, sondern auch ihr Vieh damit auf verschiedene Art zu füttern weiß.

Bei ihrer Landwirtschaft habe ich besonders folgende Hauptumstände bemerkt:

I. Das ganze freie Feld ist eigentlich nichts anders als Ackerland, welches hier gemeiniglich alle 3, in einigen Gegenden aber nur alle 4 oder 5 Jare, ruhet. Blos die niedrigen und feuchten Stellen sind Wiesenland: so läßt man hier die Natur selbst die Abteilung in Aecker und Wiesen machen.

II. Um die Aecker und Wiesen ist gar keine Verzäunung, sondern sie machen, wie eben gesagt worden, das freie Feld aus. Damit wird fast unbeschreiblich viel Wald und Arbeit erspart. Nur kleine unbeträchtliche Gränzgräben giebt es häufig, die des einen Land von des andern seinem, manchmal auch den einen Jargang von dem andern, absondern. Alle Verzäunung findet man also bei den Höfen, um ihre Gärten und sogenannte Koppeln, welches kleine Weideplätze sind. Doch sieht

man auch auf dem Felde hin und wieder gepflanzte und besäete Waldplätze, die, so lang die Plantage jung ist, eine Befriedigung haben. Alle diese Verzäunung besteht in einem Zaun, der zwischen eingeschlagnen Pfälen von Weiden oder Haselruten geflochten ist. Und damit diese Ruten so geschwinde fortwachsen, als man sie braucht: so pflanzen sie sehr häufig Weiden längst dem Zaune hin; dies kan man einen wachsenden Zaun nennen.

III. Da solchergestalt ihr ganzes freies Feld angebaut ist, so wird auch all ihr Vieh von Hirten auf die Weide getrieben. Aber dies geschieht nicht blos, um das Getreide zu sichern, so lang es auf dem Felde steht; sondern auch, damit dem Vieh nicht so leicht Schaden geschehe, damit es ohne unnötiges und abmattendes Herumlaufen desto besser weiden könne, und endlich guter Ordnung wegen: so daß hier nirgends im ganzen Lande, und zu keiner Jarszeit, kein einziges Vieh hutlos, wie sie es nennen, herumlaufen darf, nicht einmal Schweine auf den Strassen in den Städten. Die Hülfsmittel der Hirten sind Hunde und Peitschen. Ausser den angefürten Vorteilen hat das Hirtenwesen noch diesen, daß eine Menge Familien und Kinder dabei sehr gut ihr Brod verdienen. Für jede Art von Vieh sind eigne Hirten; unter allen aber sollen sich die Schäfer am besten stehen. Diesen gehört sehr oft entweder die ganze Heerde, oder doch ein großer Teil davon: für ihre Wonung, die Schafweide, und das Winterfutter, bezalen sie dem Eigentümer ein gewisses Geld järlich, das nach jedem Hundert Schafe berechnet wird.

IV. Der Gartenbau ist in Pommern sehr hoch getrieben. Da ist keine Kötersteile, und noch weniger ein Bauerhof, der nicht einen oder zwei Gärten hätte: und diese Gärten NB. sind so vortreflich unterhalten, daß bei uns, überhaupt zu reden, kein gelernter Gärtner auf dem

dem Lande sie besser hat. In denselben sieht man gemeiniglich auch etliche Fruchtbäume, und einige nette Blumenbeete: aber Kol und Rüben von merern Arten wird doch hauptsächlich darin gezogen, und gute Gerichte davon trift man in allen Häusern ohne Ausname an. Denn in Deutschland weiß man den Ueberfluß, den ordentliche Küchengärten oft abwerfen, überaus wol zu nützen. Von der Neigung der Deutschen zum Gartenbau, und ihrer Emsigkeit darinn, kan man daraus urteilen, daß selbst auf der Insel **Ruden** bei Wolgast, die aus lauter Flugsand besteht, und aller andern Cultur unfähig ist, gleichwol jeder der dort wonenden Lotsen einen sehr niedlichen Garten hat. Und bei der großen Kolonie **Leopoldshagen** auf der preußischen Seite, wo das ganze Feld mit purem Sand überdeckt ist, sieht man dennoch 60 schöne und wolangelegte Baum- und Küchengärten bei eben so viel Kolonisten. **Der Garten ist die dritte Garbe**, sagt man daher Sprichwortsweise in Deutschland: das heist, der Garten füllt ein Drittel vom Vorratshause an.

V. Auch das **Baumpflanzen** ist hier zu Lande sehr beliebt und sehr gemein. Das preußische Pommern, sonderlich bei Stettin und Stargard, hat im Fruchtbäumepflanzen den Vorzug; aber im Pflanzen wilder Bäume scheint man im schwedischen Pommern viel weiter zu gehen. Auf dem Felde selbst, wo das Getreide frei stehen muß, finden sich zwar keine Bäume, ausser etwa hin und wieder eine Allee an der Heerstrasse: aber bei und um die Wonungen herum sind sie desto zalreicher. Die Städte sehen daher in der Weite wie Lustgärten aus: und an vielen Orten aussen auf dem Felde sieht man rund um sich herum nichts als zerstreute Haine, wo blos hervorragende Thurnspitzen oder auch durch glänzende weiße Wände zu erkennen geben, daß in ihnen Dörfer oder

Höfe liegen. Bei den ansehnlichen Höfen findet sich merenteils ein alter Hain von hohen Eichen und Eschen: diese nennen sie Schutzbäume. Und die auf dem Felde angelegte kleine Wälder bestehen hauptsächlich aus Eichen und Buchen, oder Fichten (*Tall*), oder Hasel und Erlen. Jedoch überhaupt zu reden, bestehen hier die allermeisten Pflanzungen aus einer Art geradestämmigter Weide, die wir deutsche Weide und *Salix* alba zu nennen pflegen. Wie einträglich und wichtig diese Weidenpflanzungen sind, kan man ungefer daraus abnemen, was ich bei Löbnitz und Kindeshagen auf der Barthischen Seite gehöret habe: auf diesem Gute nämlich, das nicht mer als 5 Bauren unter sich hat, fanden sich bei einer im vorigen Früling angestellten Zälung 18000 Weidenbäume; doch war hier auch die Pflanzung grösser, als auf andern gut verwalteten Höfen von gleicher Grösse. Die Mühe, järlich 100 neue Weiden zu setzen, sieht man gegen den grossen Nutzen, den man nach 4 oder 5 Jaren davon erwartet, für gar nichts an. Bei dieser grossen und nationellen Pflanzungs-Industrie hört man daher auch in diesem sonst kalen Lande keine Klage über Mangel an nötigem Brenn- und Zaunholze. In Schonen hingegen und den andern ebenen Ländern von Schweden geht es oft damit so weit, daß man blos aus dem Holzmangel eine endliche Verwüstung der Ländereien selbst prophezeiet.

VI. Die landwirtschaftlichen Gebäude (*Uthusbyggnad*) in Pommern verdienen auch bemerkt zu werden. Die Dächer sind von Stroh gebunden, und ganz eben, ohne Dachfenster oder Luftlöcher. Die Wände bestehen aus Fachwerk, Thon und Stroh; und der Boden ist zusammengetretner Thon, der vorher mit Sand geknetet worden. Alles das ist eben so in Schonen: aber die Einteilung selbst der pommerschen landwirtschaftlichen

lichen Gebäude ist ganz verschieden; denn ihre Scheuren, Schafställe und Viehställe, haben immer ihre Haupteinteilung nach der Länge des Hauses. In der **Scheure** macht das erste Drittel der Länge die Tenne (*loge*) selbst aus, die folglich längst der einen langen Wand hinläuft, und vorne und hinten große Thore zum Einfaren hat. Die übrigen Zweidrittel machen die Kornböden (*Sädesgälsven*) aus, welche, in merere Räume abgeteilt, quer nach der Länge des Gebäudes hinlaufen. Dieser Kornboden sowol als die Tenne haben einen festen und ganz ebnen Boden von Thon. — Der **Schafstall** ist eben so wie die Scheune, und hat Tenne und Boden; nur mit dem Unterscheid, daß der Bodenraum des Schafstalls, wo die Schafe den Winter über sind, durch ein schwaches Zwischendach abgescheuert ist, auf dem das Roggenstroh, womit die Schafe im Winter gefüttert werden, aufbewaret wird. Dieses Stroh ist von dem Roggen, der zuerst ausgedroschen und zur Winter-Aussaat gebraucht wird: so daß dieses Dreschen jedesmal vorbei ist, ehe die Schafe in den Stall kommen. — Im **Viehstall** endlich ist der mittelste Teil, längst dem Gebäude, zum Futtergang eingerichtet, der auch hinten und vorne sein Thor zum Einfaren, und einen Boden von Thon hat, auf dem man auch mit unter drischt. Das Vieh hat seinen eigenen Eingang durch kleine Thüren an den beiden langen Wänden, und ihre einzelne Ställe (*bås-rader*) sind längsthin und auf beiden Seiten am Futtergange angelegt. Ausserdem aber haben sie keinen Weg, sondern blos durch eine Bretterwand können sie Kopf und Hals hinüber strecken, um ihr Futter zu holen, welches ihnen in diesem Gange hingelegt wird. Hinter dem Vieh ist der Boden gepflastert, auf dem sie aus- und eingehen, und den Mist fallen lassen. Die einzelnen Ställe (*båsen*) sind nicht durch Zwischenbalken

abgescheuert, und Krippen sind auch nicht nötig, da der Futtergang auf die bemeldte Art genuzet wird.

Dieses Wenige habe ich nur zum Beweis anfüren wollen, wie sehr die pommersche Landwirtschaft von der schwedischen verschieden ist. Hiezu kommt noch, daß die Art, wie das pommersche Landvolk arbeitet, so klug eingerichtet ist, daß man offenbar sieht, wie viel Zeit und Mühe damit gewonnen und ersparet wird. Auch alle ihre Gerätschaften sind dem Endzwecke vortreflich angepaßt. In beiden Stücken ist daher bei ihnen sehr viel zu lernen.

Aber noch weit merkwürdiger scheinen mir doch ihre allgemeine Haushalts- [statswirtschaftliche, im Gegensaz der land- oder privat-wirtschaftlichen] Anstalten zu seyn Ich nenne hiervon die Beschazungsart, die Einrichtung mit den Post- und Frachtwagen, und die von den Gesezen begünstigte Verpachtungen der Güter und Höfe; denn in diesem und mereren dergleichen Stücken leuchtet der trefliche Haushaltsverstand der deutschen Nation ganz ausnemend hervor. Die pommerschen Bauern zwar stehen wirklich in einer schimpflichen und nicht in Deutschland allgemeinen Untertänigkeit; dennoch kan kein Fremder merken, daß solches auf die mindeste Art gemißbraucht werde, sondern gute uralte Landessitten scheinen sich in allem erhalten zu haben.

Ich muß übrigens bekennen, daß ich, auf dieser meiner Reise, von Deutschland überhaupt, was die Oekonomie betrift, so hohe Begriffe bekommen habe, daß ich völlig überzeugt bin, die schwedische Oekonomie werde sehr dabei gewinnen, wenn wir gute Beschreibungen von den ökonomischen Kunstgriffen, Anordnungen, und Gebräuchen der verschiedenen deutschen Provinzen, in unserer Muttersprache erhalten könnten. Aber zu Erhaltung solcher Beschreibungen wird kein ander Mittel

seyn,

seyn, als daß der Oekonomie kundige Männer, jeder in gewisse deutsche Gegenden, ausgeschickt werden. Solche Reisen wären ohne Zweifel nützlicher, als die bis nach dem Oriente geschehen: sie brauchten auch nicht langwierig und kostbar zu seyn; aber es bleibt doch immer eine große Frage, wo man das Geld dazu hernemen soll.

Was ich hier zum Ruhm der pommerschen Wirtschaft gesagt, will ich weiter mit einer kurzen Beschreibung vom Zustande und der Stärke des Landes, so gut ich solche bisher habe erfaren können, beweisen.

Schwedisch-Pommern enthält ungefer 24 Schwedische Quadratmeilen; und seine Volkmenge soll auf 70 bis 80000 Menschen, ohne Kinder und Minderjärige, steigen. Es hat 12 Städte: darunter sind **Wolgast**, **Greifswald**, und **Barth**, nach unsrer Art zu reden, schöne und ziemlich ansenliche Städte; **Stralsund** aber allein ist so mächtig, daß es, nach sicheren Gründen, 14 bis 15000 Einwoner über 15 Jar alt haben soll.

Von Elend und Armut findet man hier überall keine Spur. Die Landesproducte, die in andre Länder ausgefürt werden, werden sehr gesucht, und haben immer Abnemer: es sind Erzeugnisse der Landwirtschaft, und bestehen besonders in Pferden, lebendigen Schweinen und Hammeln, Gänsebrüsten, Metwürsten, Wolle, Hammelfellen, und Federn. So häufig man nun auch in diesem kleinen Lande, so wie es nun überall Mode ist, darüber klagen hört, daß die Landesproducte, aus Mangel an Fabriken, unveredelt ausgefürt werden: so kan man doch wol die Einwoner versichern, daß, falls nur keine Landesplagen eintreten, ihr guter Zustand fest gegründet seyn werde, so lange sie ihren Landbau in der schon tief eingewurzelten guten Ordnung treiben. Doch kan dieser unstreitig zu noch weit grösserer Vollkommen-

heit getrieben werden: blos die Vergleichung mit dem benachbarten Meklenburg beweist dies schon.

Nun könnte jemand denken, daß Pommern von Natur ausserordentlich fruchtbar sei: auch hierüber muß ich also eine kurze Erläuterung geben. Hier giebt es weder Felsen (*hälleberg*), noch wilde Wälder: aber das ist auch der einzige Vorzug, den das Land von der Natur hat: denn eigentliche Fruchtbarkeit hat sie nicht an ihm verschwendet. Nirgends habe ich hier gute Thonerde oder Thon zur Dammerde (*lera til matjord*), und überaus wenig Gartenerde, angetroffen: sondern Sand und Sanderde bedeckt fast das ganze Land, welche leztere gleichwol um Greifswald und Barth herum sehr fruchtbar ist. Sonst ist die Magerkeit so groß, daß man an verschiedenen Stellen, wie bei Stralsund und Güzkow, große ebne Felder ganz wüste und mit alter Heide (*ljung*) bewachsen findet, so daß es sich nur, wenn sie viele Jare geruhet haben, der Mühe verlonen soll, sie aufzunemen. Eben so findet man auch häufig mitten auf den Ackerfeldern große Pläze leer gelassen, damit sie durch die Ruhe und Begrasung einiger Jare einen festeren Boden und einige Stärke erlangen.

Bei dem Hrn. Prof. Kellman in Greifswald habe ich einen schönen Entwurf zu einer Pommerschen Statskunde gesehen.

Alles bisher angefürte gilt nur von Pommern, und nicht von Rügen.

III. Von der Pommerschen Wolle, von einem Kaufmann, 1762.

Unser Pommern, samt der Insel Rügen, hat so zalreiche Schäfereien, daß järlich 35 bis 40000 Steine einschürige Wolle, und ein ziemlicher Teil Lammwolle, davon kan gesammlet werden. Diese Wolle wird teils durch

durch hiesige Manufacturen verarbeitet; teils durch die Kaufleute nach S... und H... *, und teils durch den Landmann nach Meklenburg, verhandelt. Die Blötereien liefern nach Beschaffenheit des viel oder wenigern Viehsterbens 2 bis 3000 Steine Raufwolle, die teils an die hiesige manufacturirende Gewerke, und teils nach L..., verkauft wird.

So gros und gesegnet unser Wollenvorrat ist; so schlecht ist doch die Güte gegen andre deutsche Wolle. Die Manufacturen, die solche verarbeiten, versichern, sie sei grob, hundhärig, kurz, filzig, nicht recht weiß, sondern schmutzig, und sehr mit grieser und brauner vermischt; auch werde sie feucht, unrein, mit Koth und und Futter angefüllt, zerrissen, und oft sehr beraubt geliefert. Die S-- Manufacturen stimmen diesem bei, und bezeugen, daß unsre Wolle die schlechtste sei, die sie verarbeiten. Und die H-- schätzen selbige um 3 bis 4 Gulden auf 100 Pfund geringer, als die von Meklenburg, mit welchem Lande wir doch gränzen, und gleiches Klima und Weide haben: daher also notwendig die Schuld nicht an der Natur, sondern an unsrer schlechten Wirtschaft, liegen muß.

Nicht durchgängig ist unsre Wolle so schlecht. Wir haben auch gute Hauswirte, denen man zum Ruhme nachsagen muß, daß sie von ihren jungen Schafen, die sie mit feinhärigen Böcken belegen, und auf hohen süßen Weiden nären, auch feine und gute Wolle liefern. Allein sie geben solche dem Kaufmanne, unter der gemeinen verpackt, in gleichem Preise: sie sollten ihre feine Wolle tragende Schafe besonders scheeren lassen; und die Ma-

* S. bedeutet vermutlich Schweden, H. Holland u. s. w. Ich weiß nicht, warum der Verf. mit diesen Namen so geheimnißvoll gethan.

Manufacturisten, die mer auf die Güte als den Preiß sehen, werden ihnen den waren Wert, ohne sich an den Marktpreis zu binden, gar gerne bestehen. Die gemeine und Mittelfeine Wolle, wenn die feine davon getrennt ist, findet doch ihre Abnemer: sind doch viele Heerden im Lande, die kein einziges feine Wolle tragendes Schaf haben; und doch nimmt der Kaufmann die Wolle, wenn sie nur rein und unberaubt ist, nach dem marktgängigen Preise. Hier ist nicht die Meinung, daß der Landwirt die bei den Schafen befindliche feine Seiten- und Bauchwolle abreissen, und die schlechte Rücken- und Halswolle unter der gemeinen verpacken soll; dies wäre unerlaubt und ungerecht: sondern er soll sowol gute als schlechte Wolle, die er von jedem feinen Schafe schiert, in ein Fell zusammenwinden und so verkaufen.

Daß wir unsre Wolle verbessern, und mer feine erzielen können, ist möglich und tunlich. Den Beweis hievon giebt erstlich unsre ältere Geschichte, und dann die feine Wolle, die wir wirklich noch, obgleich so wenig als ehrliche Schäfer, im Lande haben.

Zur Zeit der Hansa war der Tuchhandel eine unserer Hauptwaren. Wir fürten niederländische und unsere eigne Landestücher und Zeuge nach Schweden, Dänemark, Norwegen, und über Novgorod nach Rußland. Unsre Schiffart nach Antwerpen verschafte uns die ersten Wollweber, und aus England die Wolle und Schafböcke. In einem hier noch vorhandenen alten Landwirtschafts-Inventario finden sich englische Schafböcke verzeichnet: ein Beweis, daß wir ehemals unsre Heerden damit verbessert haben, wogegen unsre Schäfer sich jezt bemühen, durch grobhärige Böcke schwerwiegende grobe Wolle zu erzielen. In allen unsern Städten blühten die Wollmanufacturen; und **Franzburg** wurde zu einem Manufacturorte vom Landesfürsten besonders bestimmt.

Wie

Wie die Hansa getrennt, u. die Ausfur der englischen Wolle verboten würde, und der 30jährige Krieg unsre Manufacturisten (die sich zuerst nach Sachsen wandten, und da den Grund zu den jetzt noch blühenden Wollmanufacturen legten) jagte: so verfiel unser **Tuchhandel**, und mit demselben unsre **Manufacturen** (vor 40 Jaren waren nur 4 Tuchmacher im Lande, die nichts als Futter-Boye arbeiteten), [und mit beiden verfiel auch unsre **Wolle**]. Seit der Zeit sind alle Läden unsrer Tuchhändler mit fremden Tuchmacherwaren angefüllt; ja sogar die groben Tücher, Friese, Futterflanelle, und Pferdedecken, die noch aus unsrer eignen Wolle gemacht werden können, holen sie für unser bares Geld aus der Fremde. Alle Bauern und geringe Leute, kleiden sich in diese fremde Waren: welche Summen gehen also verloren!

Sollen unsre Manufacturen erweitert, soll unsre Wolle wenigstens bei den Ausländern in besseres Ansehen wieder gesetzt, und unsrem ganz verfallnen Wollhandel wieder aufgeholfen werden: so müssen wir durchaus feinere und reinere Wolle schaffen, d. i. die Ursachen wegräumen, weswegen unsre Wolle bisher so schlecht beschaffen gewesen. Diese Ursachen liegen I. im Schafvieh und dessen Wartung, II. im Schäfer, III. im Kaufmanne.

I. Im **Schafvieh**. 1. Man wält die von alten grobhärigen Böcken und Schafmüttern fallende Bocklämmer zur Belegung der Herden. Diese sind wie ihre Eltern, und pflanzen also ihre grobhärige Art wieder fort: so wird zulezt die ganze Heerde schlecht. Ganze Herden haben wir, wo kein einziges feinwolligtes Schaf ist. Der Schäfer selbst will keines: er will blos Wolle, die schwer ins Gewicht fällt; denn je mer er an Gewichte liefert, desto mer Geld zieht er für seine Wolle. Daher schafft

schafft er sich mit Fleiß Heideböcke (grobhärige dänische Böcke) an: oder was noch künstlicher ist, so muß wol gar der Ziegenbock den Buler spielen. Diese schädliche Böcke müßten abgeschafft, und die von feinhärigen Schafen fallende feine Bocklämmer, wenn es auch Spätlinge sind, oder ausländische feine Schafböcke, zur Belegung der Herde künftig gewält werden.

2. Auch im Alter der Schafe liegt eine Ursache schlechter Wolle. Man findet, daß sogar die Lämmer hundhärige Wolle haben, wenn die alten Schafe, von denen sie gefallen, stachelhärig sind. Je älter das Schaf wird, desto gröber werden die Hare und die Wolle. Daher behalten die sächsischen Hauswirte nicht leicht ein Schaf bei, das über 5 bis 6 Jar alt ist, weil es alsdenn keine feine Wolle giebt, auch nicht mer so fruchtbar im Lammen ist. Nach dem 4ten und 5ten Jare werden auch die Böcke vom Belegen abgesetzt, weil sie grob von Wolle werden, und die Schafe auch besser mit jungen Böcken bestehen.

3. Auch die Beschaffenheit der **Schafweiden** tut viel. Schafe, die sich auf hohen Feldern, auf süssen mit feinem Grase und Kräutern bewachsenen Weiden und Heiden nären, setzen feine Wolle: die aber auf niedrigen nassen Feldern und salzen Weiden mit langem groben Grase gefüttert werden, tragen nur grobe. Schafe, die von süssen auf salze Weiden getrieben werden, arten aus, und setzen schlechtere Wolle.

4. Man übertreibt die Schafweiden, und verabsäumt das nötige **Salzlecken** gänzlich. Unsre Landwirte irren, wenn sie auf jetzigen hin und wieder schon häufig angebauten wüsten Aeckern und Heiden eben so viel Schafe halten wollen, als ihre Vorfaren darauf gehabt, da solche noch wüste gelegen. Wo die Schafe nur mit notdürftigem Futter unterhalten werden: da kan

kan die Wolle nicht recht auswachsen, und die Schafe bleiben mager, und aus Mangel der Kräfte, besonders wenn wenig Winterfutter vorhanden ist, fallen sie häufig hin und sterben. — Ein Landwirt, der mit notdürftiger Weide und Winterfutter 1000 Schafe unterhält, kan, wenn er sie auf 800 vermindert, eben so viel Nutzen davon haben. Zwar geben 800 Schafe nicht so viel Wolle, Milch und Lämmer, wie 1000, und bringen auch weniger Mist in den Hürdenstall. Aber beim Ueberflusse des Futters setzen sie mer Wolle, und geben gleich einer wolgefütterten Kuh mer Milch: die Lämmer werden eher fett und verkäuflich, und die Haushaltung geneußt mer Milch, als wenn sie lang saugen müssen. Die Lämmer sterben nicht so leicht bei überflüßiger Narung; sie werden dabei stärker und werhafter, so daß sie eher wie sonst als Zeitschafe beigelassen werden können: dies vermert die Lammzucht. Beim Absetzen der Lämmer wird der Hauswirt gewiß befinden, daß er nicht so starken Abgang als bei seiner sonstigen Anzal schlecht gefütterter Schafe leidet. Ein Schaf, das sich den Bauch ganz voll frißt, giebt mer Dünger, als ein hungerndes: folglich mag der Hürdenstall eben so groß, wie vorher, gebaut werden; die Aecker kommen nicht an der Bemistung zu kurz. Endlich gesunderes Vieh fällt nicht so leicht um, fetteres gilt beim Schlächter mer, Ein Schäferknecht oder Junge darf weniger besoldet, und die Schafställe können kleiner gemacht werden. — Das **Salzlecken**, das in Polen, in der Mark Brandenburg, und in andern Ländern gebraucht, bei uns aber verabsäumt wird, ist für Schaf und Wolle nützlich. Wolle und andere Hare sind zarte hole mit einer dünnen ölichten Feuchtigkeit angefüllte Röhrchen: sie entstehen aus der Ausdünstung einer mit irdischen und ölichten Teilen vermischten Feuchtigkeit, die die Luft erhärtet,

und

und ihr ihre Form giebt; dies beweißt die Verbrennung des Hars, wobei das Oel im Rauch aufgeht, die irdischen Teile aber zurückbleiben. Je zärter nun der Schweis und die Schweislöcher, und je weniger irdische Feuchtigkeiten mit der ölichten vermischt sind; desto feiner ist das Har: dies beweisen die Lämmer und järige Schafe, die, weil sie nicht so große Schweislöcher und so grobe Ausdünstung wie die alten Schafe haben, auch feinere Wolle wie diese tragen. Da es nun bei den Schafen auf Beförderung der Ausdünstung und des Schweißes zur Erzielung einer längern und luckern Wolle ankommt: so tut das Salz hiezu gute Dienste, indem es durch seine abfürende Kraft den Körper reinigt, viel ungesundes wegtreibt, wodurch die Gesundheit der Schafe gestärkt wird, die Lust zum Essen erweckt, und die Dauung mehrt. So bekommt man durch guten Fraß längere Wolle und fettere Schafe. Man hat auch bemerkt, daß das mit Salzwasser besprengte Futter die Schafe fett macht. Die Wolle der Länder, die sich des Salzleckens bedienen, ist nicht so filzig und schmutzig, wie die unsrige: denn mit der Ausdünstung, die sie dadurch befördern, verfliegt die Unreinigkeit. — Zu 100 Schafen werden järlich 2 à 3 Scheffel Salz erfodert, die etwa 1½ Rthlr. kosten. Diese Ausgabe wird gedoppelt ersetzt, wenn man alsdenn nur 3 à 4 Stein Wolle von 100 Schafen mer schiert.

5. Durch eine schädliche Gewonheit setzen wir unsere Lämmer schon um alten Urbani, und also zu zeitig, vom Saugen ab; daher kan das Lammvieh, besonders die Spätlinge, nicht recht zu Kräften kommen, und keine gute Wolle setzen. Eben dies geschieht mit den alten Schafen, wenn sie durch vieles Milchen entkräftet und ausgemergelt werden. Wenn der Hauswirt sich der wenigen Schillinge Milchpacht entschläge, seine Schafe nicht

nicht milchen, und die Lämmer völlig aussaugen liesse: so würde er weit bessere, fettere, und grössere Lämmer, und mer Wolle als jetzo, bekommen. Will er das nicht: so verlängere er wenigstens die Absetzungszeit auf 4 oder 6 Wochen.

6. In verschiedenen unsrer Heerden ist $\frac{1}{4}$ schwarze, bunte und griese Schafe. Fragt man nach der Ursache solcher Vermengung, so sagt der listige Schäfer: er habe sein Vergnügen an einer scheckigten bunten Heerde, und die braune Wolle sei dem gemeinen Manne sehr nützlich, weil er die daraus gemachte Strümpfe nicht dürfte färben lassen. Aber die ware Ursache ist diese, daß die schwarze und griese Wolle gemeiniglich gröber und schwerer als die weiße ist, und daß der Schäfer unvermerkter Sand und Unrat darin verbergen kan. Nun aber ist die griese und braune Wolle den Manufacturen nicht dienlich, weil sie keine rechte Farbe annimmt. Folglich müssen alle griese und scheckigte Schafe abgeschafft, und die Schäfer angehalten werden, von ganz braunen oder schwarzen Schafen nur so viel zu halten, als sie zu ihrem Hausbehufe bedürfen. Die scheckigten und braunen Böcke aber müssen gänzlich vertilgt werden, weil sie sogar mit weißen Schafen bunte Lämmer zeugen, und dadurch die Heerde verderben.

Die zweite Hauptursache der schlechten Pommerschen Wolle liegt

II. in dem **Schäfer**, der die Wolle unrein und schlecht gewaschen, mit Sand, Koth und Futter angefüllt, naß und sehr beraubt, zur Stadt bringt.

An guter **Wollwäsche** ist den Manufacturen viel gelegen. In Frankreich giebt man für den Centner Wolle 5 à 6 Livres mer, wenn solche in der Bievre oder Gobelin, als wenn sie in der Seine, gewaschen ist (SAVARY): die Ursache ist, daß das Wasser der Bievre

die Wolle zur Bearbeitung, Walke, und Farbe, weit geschickter macht, als das Wasser der Seine. Im Brandenburgischen sind der Wollwäsche halber so gute Anstalten, daß man oft die Schafe etliche Meilen zu klaren fliessenden Wassern treiben muß, um sie wol zu reinigen. Diese Mühe hält der pommersche Schäfer für überflüßig und unnötig: der nächste Pful oder Teich, er sei klar oder unrein, ist ihm zur Schafwäsche der beste. Rürt auch das Schaf durch Widerstand und Bewegung den modrigen oder sandigen Grund auf, und macht das Wasser trübe: so schadet es nicht, weil der Sand, wenn er in die Wolle dringt, besseres Gewicht bringt. Hat er aber klares und fliessendes Wasser: so fårt er doch nur sanft und hurtig über die Pelze her, damit er bald mit der Arbeit fertig werde, oder vielmer, damit nicht alles Unreine herauskomme. Liegen die Schäfereien am Meerufer: so wird das salze Seewasser dem süßen vorgezogen, weil solches nicht so bald austrocknet, und die Wolle schwerwiegend macht. Dabei werden die Hürden nahe am Ufer auf sandigem Boden aufgeschlagen: weil nun das salze Wasser den Schafen ein Jucken verursacht; so wälzen sie sich auf der Erde herum, und füllen zum Vorteil des Schäfers ihre Pelze mit Sand. Nach der Wäsche werden die Schafe auch wol durch Streckäcker (sandige Triften) heim getrieben, damit Staub und Sand, das sich an der nassen Wolle sezt, auch etwas zum guten Gewicht beitragen möge.

Noch hat der kunsterfarne Schäfer mer Kunstgriffe, die ihm zu einer schwerwiegenden Wolle verhelfen. Bei der Schur bestreut er wol gar die Scheundielen mit Staub und Sand, anstatt solche rein abzukehren, und kert die geschornen Pelze darinne derb herum. Er streut Saat, Stroh, und Futter in die Wolle. Er schneidet die sich an der Wolle sezenden Knöpfe oder Klätern nicht

weg;

weg; und packt wol gar Steine, Knochen, Eisen und dergl. mit unter die Wolle.

Die Wolle zieht wie ein Schwamm das Wasser an sich: selbst wenn sie in trocknen Zimmern liegt, wird sie doch durch die feuchte und nasse Luft angefeuchtet und schwerer gemacht. Das weiß der Schäfer, und schiert daher die Schafe, ehe noch die Wolle halb trocken ist. Und damit die Nässe ja nicht verfliege, bindet er sie sogleich in Flüsen zusammen. Ein sanfter Regen, wenn er den Schafen bald nach der Wäsche auf die Pelze fällt, ist ihm sehr willkommen. Ist die Wolle gar zu trocken; so besprengt er die Flüse mit Wasser: und damit ihr die warme Sommerluft nicht schaden möge, steckt er sie einige Wochen lang in kühle Keller, ehe er sie zu Markte bringt. Fährt er endlich damit zur Stadt; so wält er einen Tag dazu, der ihm den Regen am Horizonte schon von ferne zeigt: und dann wird der Wagen, auf dem die Wolle geladen ist, gleich nach Sonnenuntergang in die freie Luft gefaren, damit der Tau sie fruchtbarer mache. Ist der Ort etwas weit von der Stadt abgelegen: so fårt er die Nacht durch, damit die Sonnenhitze Menschen und Vieh nicht steche (d. i. um den anfeuchtenden Tau aufzufangen). Trift er unterweges einen Teich an; so fårt er den Wagen bis an die Achse ins Wasser, damit die Pferde sich mit einem külen Trunke laben (d. i. damit die Wolle die Nässe anziehe). Zu allen diesen Kniffen hält er sich für berechtiget; denn er muß ja dem Kaufmann 3 Procent Wassergewicht geben, und sich folglich auf diese Art seines Schadens erholen. Aber der arme Handwerker, der seine Wolle verarbeitet, verliert 20 Procent daran; denn der Raschmacher bekommt von 10 Pf. Wolle, wenn sie gewaschen und gekämmt worden ist, nur 8 Pf. an gekämmter Wolle und Kämmling.

Auch mit Austauschen, Auslesen, und Verhökern der Wolle weiß der Schäfer seinen Nutzen zu befördern. Von den Bauern, Müllern, und andern, die nur etliche wenige Schafe unter der Schweinhude halten, nimmt er die schlechte unreine Wolle gegen eine gewisse Zulage an, und giebt ihnen dafür gute und reine Wolle: die eingetauschte schlechte verpackt er unter seiner andern Wolle, die ihm dann eben so teuer bezalt werden muß. Denen, die einen Stein oder etliche Pf. Wolle brauchen, und ihm das Pf. einige Schill. teurer bezalen, läßt er solche aus der ganzen Partei auslesen: diese klugen Wollsortirer suchen nun die feinen weichen Pelze hervor, reissen die beste Seiten- und Bauchwolle ab, und werfen die schlechte Rücken- und Halswolle zurück; finden sie Klettern und Unreines daran, so nemen sie es heraus, und dieses wird nicht weggeworfen, sondern unter die andre Wolle mit verpackt. Eben so verfärt der Schäfer mit der zu seinem Hausbehuf benötigten Wolle. Je näher die Schäfereien den Städten liegen; desto häufiger wird das Aussuchen und Verhökern mit den bei der Schur sich einfindenden Bürgern getrieben: und da findet der Schäfer oft so guten Abgang, daß er von seinen geschornen 50 Stein Wolle kaum 20 zu Markte bringen darf. Dieser geplünderte Ueberrest ist nun so beschaffen, daß kaum so viel ganze Felle, als zur Einpackung der Klettern und Brocken nötig ist, darin gefunden werden. Fragt man, wo die Bauch- und Seitenwolle von der vorhandenen Rücken- und Halswolle geblieben sei; so weiß der kluge Schäfer zu antworten: die Wolle sei abgewachsen, das Schaf habe sie verloren, die Brocken wären von verlorner Wolle gesammlet, oder beim Scheren zerrissen. Zwar ist es billig, daß man denen, die Wolle zu ihrem Hausbehufe brauchen, solche verkaufe: aber dies muß bei ganzen Flüsen geschehen, die der Schäfer

ser aus einem oder 2 Fellen zu machen hat; und dabei muß das Aussuchen gänzlich vermieden werden.

Auch beim **Einpacken** der Wolle weiß der Schäfer sein Profitchen zu machen. Er schnürt die Bünde mit dicken aus Heede gedrehten Stricken zusammen: diese fallen gut ins Gewicht, und müssen ihm für Wolle bezalt werden, wenn gleich Gesetz und Ordnung ihm solches verbieten.

Die lezte Ursache der schlechten pommerschen Wolle liegt

III. in dem **Kaufmann**. Dieser kauft die Wolle im Sack, und weiß also nicht, ob sie gut oder schlecht sei; und wüßte er es auch, so macht er doch unter feiner und grober Wolle keinen Unterschied im Preise, denn Wolle ist ihm Wolle, wenn sie nur rein ist. Folglich ahmt der, der noch gute Wolle bringt, seines Vorteils wegen dem, der schlechte grobe Wolle liefert, in der Zuzucht grobhäriger Schafe nach. Findet er beim Auspacken auf dem Boden schlechte unreine und beraubte Wolle: so könnte er zwar den Schäfer verklagen; aber thäte ers, so wird der Schäfer unausbleiblich unter seinen Mitgenossen einen Aufstand erregen, und sie dahin bringen, daß sie diesem Kaufmanne nie wieder Wolle liefern: also muß er schweigen, um nicht um seine Narung zu kommen. Folglich darf auch kein Kaufmann zum Fiscal oder Aufseher der Wolle genommen werden, sondern Leute, die weder Nutzen noch Schaden vom Schäfer haben.

Bei dieser übeln Wirtschaft mit unsrer Wolle verlieren die Manufacturen, der Kaufmann, der Stat, und der Landmann selbst. Die **Manufacturen** haben **20 Procent** Abgang an der unreinen Wolle; ihre aus grober Wolle gemachte Zeuge und Tücher fallen zu schwer ins Gewicht, und nemen nicht so gute Farbe und Berei-

tung an; der ausländische Käufer wird nicht zum Ankauf gelockt, weil unsern Waren die Güte und das Ansehen felt; und aus Mangel feiner Wolle wird unsern Manufacturen die Gelegenheit zur Verfertigung feinerer Tücher und anderer Zeuge benommen. Der **Kaufmann** muß für grobe und schlechte Wolle nur geringe Preise in Schweden und Holland bedingen. Er muß sein Geld, aus Mangel eines leichten und baldigen Absatzes, lange darinn lassen, da ihm doch am öftern Umsatze gar sehr gelegen ist. Er muß sich oft Nachrechnung und Abkürzung vom Ausländer, wenn der die Wolle schlecht befindet, gefallen lassen. Auch der **Stat** leidet dabei. Das Volk wird mit Waren beladen, die aus schlechter Materie gemacht, und nicht so gut und tragbar wie andre sind. Viele müßige Untertanen können, wegen Mangels des ausländischen Absatzes, nicht bei den Manufacturen arbeiten. Wir aber müssen, mit Verlust unsrer Barschaft, Waren aus der Fremde holen, die wir, wenn unsre Wolle nur feiner und besser wäre, selbst im Lande machen könnten. Endlich der **Landmann** selbst leidet dabei. So wie ein aus englischer Wolle gemachtes Tuch teurer als ein deutsches Tuch verkauft wird: so würde seine Wolle, wenn sie besser wäre, auch teurer bezalt werden. Da ein Schaf, das feine Wolle trägt, nicht mer Wartung und Futter braucht, als ein grobhäriges: so verliert ja der Landwirt $\frac{1}{4}$ oder $\frac{1}{3}$ des Werts, den feine Wolle mer gilt, da er solchen doch mit gleichen Unkosten haben könnte. Und da gute Ware leichter Abnemer als schlechte findet: so würde er um den Verkauf nicht so, wie nun, verlegen seyn.

Die Landesregierung hat die Verbesserung der pommerschen Wolle schon öfters beherzigt. In der Schäferordnung vom J. 1723 wird den Schäfern befolen, die Wolle rein trocken und aufrichtig zu liefern, und keine gute

gute gegen schlechte auszutauschen. Ein Patent vom 7 Maj 1729 befielt, die Schafe in süssen, klaren, und nicht in salzen Wassern zu waschen, und die Wolle nicht eher abzuscheren, als bis sie völlig trocken ist; ferner keine Seiten- und Bauchwolle abzureissen, auszusuchen, und zu vertauschen; die Wolle nicht mit Wasser anzufeuchten, nicht mit Kaff, Sand, und Stroh zu bestreuen, keine Klettern, Sterb- und Raufwolle oder Unrat darunter zu mengen; endlich kleinere Bünde zu machen, und solche nicht mit Stricken oder Bast, sondern mit gedrehter Wolle, zuzubinden; besonders aber, alle grob- und hundhärige schwarze und scheckige Böcke abzuschaffen. Diese heilsame Verordnungen sind durch ergangene Patente vom 6 April 1730, 11 Maj 1742, und 14 Maj 1751, mit einer den Uebertretern angedrohten Geldbuße und Leibesstrafe, erneuert worden. Aber alles umsonst. Ungeratne Kinder widersetzen sich den das gemeine Beste suchenden Vätern, und verscherzen dadurch Lohn und Segen.

Indessen bleibt die Möglichkeit feinerer und besserer Wolle, als wir wirklich haben, immer ausgemacht. Nichts aber kan uns dazu verhelfen, als eine **Schafbesichtigungs-Commißion** und eine **Wollwrake.** Hier wird der Landwirt schreien, von Besichtigern und von Wrakern könne er sich nicht in Versäumnis und Schaden setzen lassen; und ihren Vorschriften sich zu unterwerfen, laufe wider seine Freiheit. Aber in Danzig liefert auch der Landmann seine Wolle, und in Livland seinen Hanf, auf die Wrake: und den ganzen Nutzen hat ja der Landmann selbst davon. Er würde seine verbesserte Wolle um $\frac{1}{4}$ oder $\frac{1}{3}$ teurer wie nun verkaufen, oder seinem Schäfer die Pacht höher anschlagen können. Ihm nutzt die Wollwrake, die seine feine und gute Wolle für gut erkennt, und ihr einen höheren Wert als

schlechterer Wolle beilegt; da man sonst im Preise zwischen feiner und grober Wolle keinen Unterschied macht*.

9.

Bevölkerungs-Liste von Göttingen, 1776.

Kirchen	Copul.	Nati			Denati		
	Paare	M.	W.	Summa	M.	W.	Summa
St. Johannis	12	39	27	66	24	29	53
S. Jacobi	14	31	27	58	21	19	40
S. Albani	23	26	29	55	14	19	33
S. Nicolai	9	16	20	36	16	15	31
S. Mariä	11	36	27	63	17	23	40
Hospit. S. Crucis	—	12	12	24	2	4	6
	69	160	142	302	94	109	203

Also mer geboren als gestorben, — 99, oder fast 3:2 (eine in Städten äusserst seltene Proportion).

Mer Knaben als Mädchen geboren, — 80:71.

Mer Weibl. als Männl. Geschlechts gestorben, — 109:94.

Unter Gebornen und Gestorbnen waren 10 Todtgeborne; worunter (wie immer) weit mer Knaben: nämlich 8 Knaben, und 2 Mädchen. Also 50 aufs Tausend Gestorbner (weit mer, wie gewönlich anderswo).

Unter den Gebornen waren 3 Paar Zwillinge; 2 Knaben, 2 Mädchen, und ein Paar von beiden Geschlechtern.

Unter

---

* Nun folgt in dem Aufsatze eine nähere Bestimmung der oben für Pommern projectirten Schaf-Visitations-Commißion und Wollenwrake: die ich hier weglasse, weil ich nur Facta von der pommerschen Oekonomie sammlen wollte.

Unter den Gebornen waren 50 Uneheliche. Verhalten sich also diese zur Summe aller Gebornen, wie 1:6 (gerade wie in Leipzig).

v. D.

10.

Bevölkerungs-Liste von den Herzogtümern Bremen und Verden, 1776.

	Copul.	Nati			Denati		
	Paare	M.	W.	Summa	M.	W.	Summa
St. Bremen*	1	10	4	14	1	1	2
- Stade	50	85	66	151	74	90	164
Garnison das.	34	25	17	42	52	39	91
- Buxtehude	27	28	33	61	48	73	121
Bremer Sup.	186	418	225	743	336	329	665
Pr. Altenland	130	359	319	678	312	296	608
- Kedingen	181	413	375	788	345	349	694
- Neuhaus	98	190	173	363	173	171	344
- Wursten	59	122	110	232	122	98	220
- Osterstad	86	166	153	319	165	161	327
- Bederkese	56	113	108	211	106	128	234
- Zeven	143	214	229	443	211	186	397
- Bremervörde	122	229	211	450	169	177	346
Herz. Verden	222	374	402	776	287	324	611
	1395	2746	2425	5271	2401	2422	4823

Also

---

* Aus der Stadt Bremen sind nur die dortigen königl. Bedienten in Anschlag gebracht. Bei der dasigen Evangelisch-Lutherischen Gemeine waren in diesem J. 9064 Communicanten, mer als in ganz Stade.

St. bedeutet Stadt, Sup. Superintendentur, Pr. Prä-

Also mer geboren wie gestorben, — 348, etwa 13:12 (sehr wenig, wie in Dänemark).

Mer geborne Knaben als Mädchen, — 321, etwa 27:24.

Mer weibl. als männl. Geschlechts gestorben, — 21, oder 2422:2401.

Mer männl Geschlechts geboren als gestorben, — 345, oder 2746:2401.

Mer weibl. Geschlechts geboren als gestorben, — 3, oder 2425:2422.

Verhältniß der Ehen zu den Geburten, — nur etwa 14:53 (in Göttingen 14:60).

Warscheinliche Summe der ganzen **Volkmenge** in den Herzogtümern **Bremen** und **Verden** (ohne die Stadt Bremen, und ohne das Land Hadeln), — 165000 Seelen: wenn man nämlich, nach Süßmilchs Regel, die Gebornen mit 30, und die Gestorbnen mit 36 multiplicirt, beide Producte addirt, und die Summe wieder halbirt. (Vergl. mit unten S. 64).

P.

II.

Von einem gewissen Hofgerichte in Deutschland.

Von einem Hofgerichte, das ein Appellations-Gericht in einem ziemlich beträchtlichen deutschen Lande vorstellen soll, einem Justiz-Collegio, worunter nicht allein meist alle sogenannte Schriftsäßige des ganzen Landes in prima instantia gehören, sondern wohin auch de jure ausschließlich alle Appel-

---

Präpositur. *M.* und *W.* bedeutet bekanntlich Männlichen und Weiblichen Geschlechts. Unter Jeven ist auch Ottersberg mit begriffen.

pellationes und andre remedia deuolutiua gegen die Urteile von 7 landesherrlichen Untergerichten angebracht werden müssen, ist mir, im vorigen Jänner, folgende Nachricht, ohne Orts- und Namens-Unterschrift, mit ausdrücklichem Verlangen, solche meinem Briefwechsel einzuverleiben, zugekommen.

"Bei diesem Hofgerichte sollten seyn: 1 Hofrichter, 2 adliche Beisitzer, 1 gelerter Beisitzer. Aber Hofrichrichter — vacat, gelerter Beisitzer — vacat; bleiben also nur 2 adliche Beisitzer über. Von diesen ist der eine künftiger ... Domherr, von dem der Verf. vermutet, daß er das statutenmäßige tempus studiorum et peregrinationum in seiner Jugend nur more solito zugebracht habe; der andre ist ein ausländischer Edelmann, dem also der deutsche Proceß gar nicht bekannt wäre. Von dem einen sei es nichts ungewönliches, daß er das Hofgericht nicht ein einzigesmal im Jar mit seiner Gegenwart beehre; der andre aber habe sich im vorigen J. 1776, so viel dem Verf. wissentlich wäre, nur 3mal von seinem 12 Stunden entlegenen Gute zu den Hofgerichts-Seßionen, die alle 14 Tage gehalten werden, zu verfügen bequem gefunden. Jeder dieser beiden Herren bekomme für seine Stelle 200 Rthlr. Besoldung: diese genössen sie also blos als järliche adliche Präbenden gegen eine Quittung aus der Landes-Casse, und bekümmerten sich übrigens wenig um das Hofgericht. Sonderbar sei es, daß dagegen dem Hofrichter nur 100, und dem gelerten Beisitzer gar nur 80 Rthlr. an järlichem Gehalte zugelegt wären; da es doch in Ansehung der Arbeit und der erfoderlichen Fähigkeiten billig ein umgekertes Verhältnis haben müßte, so wie beim kaiserl. Reichshofrat, wo ein adlicher Reichshofrat 2600 Gulden, ein gelerter hingegen 4000, an järlichem Gehalte habe. Mit Recht sei daher auf dem vorigjärigen Landtage, wegen der Erhöhung dieser beiden niedrigen Salarien,

larien, den Landständen ein Antrag von der landesherrlichen Commißion geschehen: und es sei zu bewundern, daß sich jene geneigter zu andern Geldbewilligungen, als zu dieser Erhöhung, gezeigt hätten. Billig, meint mein Auctor, sollten sie sich schämen, dem Landesherrn zuzumuten, einem studirten Menschen, der mer als ein Communicetur abfassen kan, diese Aemter antragen zu lassen, die nicht einmal die Interessen dessen, was ihn sein Studiren gekostet hätte, abwürfen! Wenigstens solle man, so bald möglich, diese beide Präbenden der adelichen Herrn, mit den beiden niedrigen Salarien des Hofrichters und gelerten Beisitzers, umtauschen: denn zu der Hebung einer Präbende von 80 Rthlrn., und zu dem Titel eines adlichen Hofgerichts-Assessors, meint mein Auctor abermals, würden sich noch allezeit Adliche genug finden.

Alldieweilen nun Hofrichter, seit dem im März vorigen Jars erfolgten Absterben des lezteren, *vacat*, und gelerter Beisitzer *vacat*, und die beiden adlichen Herren Beisitzer nicht zu kommen pflegten: so sei dem Secretär des Hofgerichts inzwischen das Directorium Collegii aufgetragen worden. Lezterer stelle demnach eine doppelte sonderbar contrastirende Person vor: eine personam *principalem*, als Commissarius, mit voto nicht nur, sondern auch Directorio Collegii; und eine *minus principalem*, als Secretarius und Actuarius, ohne votum. Als dieser stehe er unter den adlichen Beisitzern, als jener sei er über sie.

Dieser Commissar wolle sich, wegen andrer Amtsgeschäfte, mit der Abfassung der Urteile oder Beiurteile, zu denen mer gehöre, als zu einem Decreto *Fiat inrotulatio*, und *Fiat publicatio*, nicht abgeben, wenn gleich die Parteien die Verschickung zur Ersparung der Zeit und Kosten verbäten. Hiedurch werde nun die Arbeit,

heit, die von dem Hofgerichte billig müßte verrichtet werden, um ein merkliches reducirt; und sie bestehe nur blos darinn, daß die mündlichen Recesse der Procuratoren protocollirt, neue Klagen angenommen, selbige mit einem Decreto oder unzeitigen Mandato C. C. communicirt, das Datum der sonstigen Schriften dem gegenseitigen Procuratori, nach vorgängig inscribirtem die productionis, alsbald zugestellt, dilationes erteilt, Acten inrotulirt und verschickt, die eingeholten Urteile publicirt, Executiones verhängt, auch wol die übergebene Taxa aduocatorum et procuratorum moderirt werden.

Diese fast blos mechanische Verrichtungen, die in diesem Hofgerichte lediglich vorgenommen würden, fårt der Verf. fort, könne kein Kunstverständiger für Verrichtungen eines Justiz-Collegii ansehen: sonst würde ja alle Erlernung der Theorie des Rechts und Processes auf Universitäten eine unnütze Beschäftigung seyn. Das Hofgericht also sei kein Justizhof, sondern ein Proceß-Comtoir, unter dessen allgemeiner Aufsicht die Parteien ihre Schriften einander, ohne daß sie erst von einer Gerichtsperson eingesehen werden, mitteilen, durch welches ferner, wenn dieses eine geraume Zeit geschehen ist, der zusammengebrachte Stoß Acten an eine Juristen-Facultät verschickt, und das zurückgekommene Urteil den Parteien bekannt gemacht wird. Bei solcher Verschickung der Acten hätten die Parteien nun zwar wol unparteiische Urteile zu erwarten; aber das allzuhäufige Verschicken der Acten habe doch große Incommoda: einmal verzögere es den Proceß sehr, denn nicht selten blieben auch kleine Pakete Acten 6 bis 8 Monate aus; und dann koste den Parteien jedes Beiurteil sehr viel Geld, denn das Porto und sogenannte Procure der Postmeister steige gemeiniglich über das alterum tantum der eigentlichen Urteilsgebüren; wozu dann noch die Trans-

Transmissionskosten des Hofgerichts kämen. Dadurch kämen den Parteien solche Urteile oft auf 8 bis 16 Rthl. Banco zu stehen, welches Geld für die Handhabung der Justiz alles ausser Landes gehe, da man doch ein Justiz-Collegium im Lande zu haben glaube, das vermutlich nicht blos zur collegialischen Verschickung der Acten angelegt sei.

Auch findet es der Verf. hart, daß die Moderation der Advocaten- und Procurator-Taxen von dem Commissarius geschehen, der doch die Exhibita gemeiniglich gar nicht einsieht, weil er nicht willens ist, in der Sache selbst zu sprechen, folglich selbige nur ihrer Zal und Größe nach in Erwägung zieht, ohne auf den innerlichen Wert Rücksicht zu nemen. — Und schließt endlich seinen ganzen Aufsatz mit Verweisung auf die Stellen der Reichsgesetze C. O. C. P. 2. tit. 31. §. 9. Rec. I. N. §. 108."

Schlechte Justiz intereßirt die Menschheit, und schlechte Justiz in Deutschland intereßirt die deutsche Menschheit. Folglich sind Geschichts-Erzälungen von der Art sehr erhebliche Stücke für das deutsche Publicum: und gerne wollte ich ihnen alle ausländische Statsnachrichten nachsetzen, wenn ich oft das Glück haben sollte, mit solchen vaterländischen Reichsangelegnen Beiträgen zu diesem Briefwechs. beehrt zu werden.

Publicität ist ein herrliches Mittel, die heil. Justiz in solchen Gegenden, wo sie krank danieder liegt, einigermaßen zu curiren. Auf sie, die heil. Justiz, hat die Preßfreiheit eben so woltätige Einflüsse, als auf die bürgerliche und kirchliche Freiheit. Man frage hierüber England und Schweden.

Aber obiger ganze Aufsatz kam mir, wie schon erwänet worden ist, ohne Unterschrift des Namens und Orts zu. Nach eingezogener näherer Erkundigung erfur ich zwar, daß das meiste darinn in facto gegründet seyn möchte: aber dies machte mich doch nicht dreiste genug, mer als obigen kurzen Auszug mitzuteilen, wobei ich alle Namen verschwieg, und viele Personalien, samt allem, was Ort und Leute irgend kenntlich machen konnte, ausließ. Es tut mir leid, daß ich

so-

so lesbare Sachen dem Publico habe vorenthalten müssen. Aber je wichtiger und auffallender ein Beitrag ist: desto notwendiger wird es für mich, meinen Mann zu wissen, der mir im Notfalle (NB. im Notfalle nur, denn ausser dem versteht es sich, daß die Namen der Beitragenden heilig verschwiegen werden), für die Warheit der ganzen Erzälung, und jedes einzelnen Facti in derselben, haften kan.

S.

12.

Bevölkerungs-Listen von den Herzogtümern Bremen und Verden, von 21 Jaren, zwischen 1748-1776.

	Copul.	*Nati*	*Denati*
1748	1314	4572	4053
49	1346	5461	3908
50	1309	6039	4858
51	1546	5560	4831
52	1481	5550	5837
53	1449	5604	4808
54	1501	5566	5254
55	1525	4796	3887
—			
57	1143	5300	5899
58	1661	4751	7004
59	1568	5953	6142
60	1916	5601	5020
61	1630	5659	5068
62	1495	5493	5493
—			
66	1406	6428	4273
67	1340	6238	4057
68	1347	6100	4285
69	1365	6272	3885
—			
74	1349	6081	4203
75	1328	5656	4547
76	1395	5271	4823

Nach

Nach einer Mittelzal von 21 Jaren also, wäre die järliche Anzal der

Getrauten: $1443\frac{1}{2}$
Gebornen: $5616\frac{2}{3}$
Gestorbnen: $5339\frac{2}{3}$

Folglich wäre, nach Süßmilchs Regel, die Summe aller Seelen: etwa 180000.

Daß alljärlich, nach einer Mittelzal von 21 Jaren, gegen 56 Todte kaum 59 Geborne kommen: ist eine unerhörte Proportion, und muß notwendig gewalttätige Ursachen haben, die ich nicht weiß.

Inhalt des VII Hefts.

Im Februar 1777.

Briefwechsel

VIII. Heft.

13.

GYMNOTUS *electricus*,

aus einem Schreiben von Sir Pringle an Hrn. Ritter Michaelis; London, 4 Febr. 1777.

Seit meinem leztern ist der sonderbarste Vorfall auf dem Wege der Naturkenntniß, das Experiment mit dem Surinamischen Aale, Gymnotus *electricus*, gewesen. Dieser ist diesen Sommer hieher gebracht worden; und Hr. **Walsh** hat zu wiederholten malen Feuerfunken aus ihm herausgebracht. Auch der Mann, der diesen Aal vorzeigt, kan es nun, seit dem es ihn Hr. Walsh geleret hat. Nun ist ausgemacht, daß die Materie des Lichts, der Leidner Bouteillen, des Krampffisches (*Torpedo*), und dieses Aals, völlig einerlei ist.

14.

London, 7 Febr. 1777.

Ich besitze eine *Mühr*ische Grammatik, d. i. von der Sprache, die in Bengala im gemeinen Leben gebraucht wird; auch eine Grammatik der Sprache der Wilden in NeuEngland. Der Portugisische Ambassadeur, Ritter **Pinto**, lieh mir auf eine Zeit eine geschriebene Sammlung von Wörtern der Brasilischen Sprache. Hr. **Banks** besizt zwei gedruckte Lexica der Sprachen in

Luçon

Luçon oder *Manilla:* die eine ist die Sprache der Tagulas, und die andre die Sprache der Pampangos. Das erste hat den Titel: P. Juan de Noceda y el P. Pedro de San Lucar *Vocabulario de la Lingua* TAGALA. *Manilia*, 1754. fol. Und das zweite: Fr. Diego Bergaño *Bocabulario de* PAMPANGO en Romance, y *Diccionario* de Romance en Pampango. *Manila*, 1732, fol. Eben derselbe hat auch Collectanea *Malaica* Vocabularia, Pars I. *Batauiae*, 1707, 4. *Tweede Deel* van de Collectanea *Malaica* Vocabularia, *Batauiae*, 1708, 4.

Ein gewisser George PERRY ist nach einem Schiffbruche auf Anjoan oder Joanna nach *Goa* gekommen, und hat durch einen glücklichen Zufall verschiedene Schriften der Jesuiten in die Hände bekommen. Darunter sind sehr viel Original-Relaciones der Patrum an ihre Oberen, die Bulla Canonisationis des heil. Xaverius, und viele Reisebeschreibungen, auch hin und wieder Grammaticalia und Vocabularia, auch Indische Schriften.

Ich werde, so bald Hr. BRUCE uns seine äthiopische Reisen giebt, diese Reisen mit dem vergleichen, was ich unter seinen Papieren aus den Jesuiter-Schriften finde, um zu sehen, wie weit er authentisch ist: denn er hat die Original-Relacion, daraus Ludolf nur einen Auszug des P. Tellez hatte. Nebst dieser Schrift sind noch 2 andre Relaciones, in 4, Portugiesisch vorhanden, vom P. Paiz, und von noch einem andern. Er gedenket künftiges Jar noch nach Indien zu gehen; und dann hofft er die übrigen Schriften der Jesuiten zu Goa und zu Macao dazu zu holen. Welch ein Schatz von Nachrichten wird das seyn! Auch will er sich alle die Pourams des Brahmischen Gesetzes abschreiben, und wo möglich übersetzen lassen: er hat verschiedene derselben jetzo in England.

Da

Das was im Museo von Japanischer und Sinesischer Litteratur ist, bedeutet nicht viel; und was man noch hat, ist da begraben: denn es sind so viele Umstände dabei, daß mans nicht brauchen kan. Das Museum hat keine Leute, die eine Wendung für morgenländische oder irgend eine fremde Litteratur hätten: und überhaupt ist England nicht mer, was es vor diesem war .....

Hrn. Försters Reise wird bald erscheinen, Capit. **Cook's** seine auch; allein des leztern seine ist nicht seine Arbeit, sondern Dr. *Douglas*, Canon Residentiary of St. Pauls London, hat sie aus seinen Journalen compilirt, und dafür das reiche Canonicat erhalten. Seine Charte aber soll sehr nachläßig gemacht, und *Valparaiso* z. Ex. über 10 Grade falsch darinn gesezt seyn.

15.

Ob die Erfindung, das Seewasser süße zu machen, Irwin dem Britten, oder Poissonnier dem Franzosen, gehöre?

Ueber den waren Eigentümer einer großen Entdeckung, die unserm Zeitalter Ehre macht, sollen jezo schon, da sie kaum gemacht worden ist, Varianten seyn? Welche Kritik wird ihn erst nach Jarhunderten heraus finden können! Und ihn wissen wollen, ist doch nicht bloße Neugier; es ist weltbürgerliches Gefül der Dankbarkeit, und schuldige Achtung für das *Suum cuique*.

Hr. Prof. Gmelin weiset mir folgende Stelle, in der *Chymie expérimentale et raisonnée par M.* BAUMÉ, Tome III (Paris, 1773, gr. 8) S. 588 folg., nach.

"Seit dem J. 1763, in welchem Hr. Poissonnier seine Maschine, das Seewasser zu distilliren, bekannt gemacht hat, sind über 80 Versuche, sowol auf den kö-

niglichen als auf den Kaufardei-Schiffen und den Schiffen der ostindischen Compagnie, damit angestellt worden. Diese Versuche sind seit dem J. 1764, auf die vorteilhafteste Art, durch förmliche und in den Büreaux der Marine niedergelegte Protocolle, attestiret worden. Alle die, die das durch diese Maschine distillirte Wasser gebraucht haben, haben sich unendlich besser dabei befunden, als bei dem gewönlichen Schiffstonnenwasser (*Eau de la* cale), und haben nicht die allergeringste Ungelegenheit davon verspürt. Hr. von **Bougainville** sagt sogar, in der Beschreibung seiner Reise um die Welt, ausdrücklich, daß er dem Gebrauche des durch diese Maschine distillirten Wassers die Erhaltung seiner Schiffsleute zu verdanken habe.

Trinkbares Seewasser ist eine Sache, die die Menschheit so stark interessirt, daß Hrn. Poissonniers Proceß nicht genug verbreitet werden kan. Dieser Naturforscher hat seine Erfindung seit dem Jar 1764, nachdem die Vorteile seiner Maschine durch eine hinlängliche Anzal von Erfarungen bestätiget worden waren, der königl. Akademie der Wissenschaften in Paris beschrieben, und sie ihrem Urteil unterworfen. Dennoch hat Hr. **Irwin**, ein Engländer, für gut befunden, Hrn. Poissonnier's Entdeckung sich selbst zuzueignen. Vor kurzem stellte er dem englischen Parlement diese Maschine, aus Seewasser am Bord eines Schiffes süsses zu machen, als seine eigne Erfindung vor, und bekam dafür eine Prämie von 5000 L. järlicher Rente. Aber Hr. **Louis du Tens**, auch ein englischer Naturforscher, hat in einem vom 7 Aug. 1772 datirten, und zu London in einem Pamphlet gedruckten Briefe, gewiesen, daß das englische Parlement von Hrn. Irwin betrogen worden, und daß Hr. Poissonnier, ein französischer Naturkundiger, der ware Urheber dieser Erfindung sei. Er zeigt zugleich, daß

daß man die Maschine des Hrn. Poissonnier schon etwa 9 Jare lang auf den französischen Schiffen gebraucht habe, ehe sich solche Hr. Irwin zugeeignet. Wir haben geglaubt, diesen Artikel vom Distilliren des Seewassers mit dieser Nachricht schliessen zu müssen, um dem Herrn Poissonnier seine Entdeckung zu versichern, und um zu zeigen, daß Philosophen, wie Hr. **Louis du Tens**, nicht minder Eifer für den Fortgang der Wissenschaften, als dafür haben, daß sie den Naturforschern aller Länder, ohne Rücksicht auf die kleinen National-Jalousien, die Ehre der ihnen zuständigen Entdeckungen erhalten.

16.

Jubiläum der Rußisch-kaiserl. Akademie der Wissenschaften in St. Petersburg,

den 29 Decemb. 1776.

Mit Genemigung der Kaiserin beschloß die Akademie, ihr 50järiges Jubiläum zu feiern, und sezte dazu den 29 Decemb. an. Der Großfürst und die Großfürstin wollten mit zugegen seyn. Und durch besondere Billets wurden hiezu die vornemsten Standespersonen beiderlei Geschlechts, die ausländischen Minister, und andre Liebhaber der Wissenschaften, eingeladen.

Vormittags um halb 12 Uhr wurde, nach Ankunft beider kaiserl. Hoheiten, bei einer zalreichen Versammlung, die akademische Conferenz, nach ausgebetener Erlaubnis von dem Großfürsten, eröffnet. Zuerst hielt der Sekretär der Akademie, Hr. J. A. Euler, eine kurze Rede an Ihre Hoheiten, worinn er die Ursachen zu dieser Feier vortrug. Er bemerkte darinn, "Peter der Große habe nur den Entwurf zu dieser Akademie machen können. Die Wissenschaften, die unter seiner Regie-

rung in Rußland gleichsam erst geboren worden, hätten von der Wiege aus keine andre als wankende, furchtsame Schritte thun, hätten nur eine schwache Stimme von sich hören lassen können. Aber gegenwärtig, unter Katharina II, sehe man sie in der völligen Reife ihres Wachstums und ihrer Kräfte; genärt und gestärkt durch die weise und zärtliche Vorsorge dieser über alle Vergleichung erhabnen Beschützerin, unterstüzt durch Ihre Macht, ja selbst geleitet durch Ihre Einsichten, erhielten sie aus Ihrer eignen Hand die Fackel, die sie erleuchte, und kännten bereits keine andre Gränzen, als die den Kenntnissen des menschlichen Geschlechts gesezt sind. Weder das immerwärende Eis unter dem Pol, noch die unermeßlichen Wüsten dieser nordlichen Gegenden im Osten, wo noch so reiche Schätze der Natur verborgen liegen, könne sie von deren Untersuchung abschrecken, und keine Hinternisse sie aufhalten: sie überstiegen alle Schwierigkeiten, und hinterliessen der Nachwelt die herrlichsten Denkmale ihres Fortgangs und guten Erfolgs unter einer an Wunderwerken so fruchtbaren Regierung".

Hierauf hielt der Director der Akademie, Hr. **Domaschnev**, eine rußische Rede: **von der Pflicht, die geleRten Hesellschaften obliegt, die physischen Bemerkungen mit Bemerkungen der moralischen Vorfälle** [Physik mit Historie?] **zu verbinden.** Zum Beispiel ihrer Wichtigkeit fürte er eine Menge Begebenheiten aus der rußischen Geschichte dieser leztern Zeit an, deren Denkwürdigkeit er abbildete.

Hierauf hielt der Akademikus, Hr. **Güldenstädt**, eine französische Rede, **von den Mitteln, das Uebergewicht in der auswärtigen Handlungs-Balanz für Rußland beständig zu unterhalten.** Hiezu schlug er 3 Mittel vor: die Vermerung der bisher ausgefürten rußischen Producte, deren innere Consumtion

größer

grösser wird; die Zubereitung einiger bisher roh ausgefürten rußischen Producte; und die einheimische Darstellung einiger bisher von Fremden für Rußland gekauften Waaren. Er zeigte hiebei die Gegenden und Oerter des rußischen Reichs an, wo die Erreichung dieser Mittel möglich und leicht zu seyn scheine. Die ganze Rede gründete sich auf die Instruction Katharinä II §. 607, 608, 613.

Nun kamen die Preisaufgaben vor. Bei der einen vorjärigen, "die Blutsbereitung zu erklären", erhielt Hr. *Thouvenel*, D. der Arzneikunst in Montpellier, den Preis, und ein andrer noch Ungenannter das Accessit: obgleich keiner der Frage ein völliges Genüge geleistet hatte. Bei der zwoten vorjärigen, "die Natur der Töne, die aus Rören, die von gleich großer Weite, und an der Seite mit einer Oeffnung versehen sind, hervorgebracht werden, und die Verschiedenheit dieser Töne in Betracht ihrer Höhe oder Tiefe nach Masgabe der verschiedenen Lage und Weite dieser Oeffnung zu erklären", ward die einzige eingekommene deutsche Abhandlung verworfen, und die Frage auf das J. 1778 aufs neue aufgegeben. — Die neue Preisaufgabe, zur Beförderung und zum Nutzen des Schiffbaues, hauptsächlich in Rußland, auf das J. 1779, ist: Wenigen Aufwand kostende Mittel und Dinge, es sei aus welchem Reiche der Natur es wolle, auszufinden, die in kurzer Zeit Eichenstämme oder andres zum Schiffbau bestimmtes rohes oder trocknes Holz dergestalt durchdringen und durchbeitzen, daß es der Fäulung länger als gewönlich Widerstand thun könne, ohne dadurch zur Bearbeitung ungeschickt, oder mer feuerfangend zu werden, als vorher, noch etwas von seiner Festigkeit und Stärke zu verlieren. — Der Preis für jede dieser Aufgaben ist 100 Dukaten. Die Aufsätze können rußisch, lateinisch, deutsch, oder französisch seyn.

Sodann verlas der Academicus, Hr. Rumovskij, einen Entwurf zu einer politischen und physischen Geographie von Rußland, in der nicht blos die Lage

der Oerter, sondern auch ihre Producte und die aus ihnen erzielten Vorteile, und was selbige noch sonst hervorbringen können, beschrieben werden soll. So ein Buch felet noch von Rußland. Der Hr. Director hat diesen Zeitpunct zur Abfassung einer solchen Geographie ergriffen, da die im Innren des Reichs angestellte Reisen der Akademiker neuen Stoff dazu liefern.

Nun wurden die neuen Ehrenmitglieder kund gemacht. Der 1. war FRIEDRICH II. Diese Ehre hatte der Akademie ihr Director, Hr. Domaschnev, bei seinem Aufenthalte in Berlin verschafft. Jetzo wurde folgender Brief verlesen:

Monsieur de Domaschnev,

Je reçois avec bien de la reconnoissance les offres de l'Académie de Pétersbourg. Je ne suis que ce que les Italiens appellent *Dilettante*, et par conséquence peu propre à me trouver dans la compagnie de quelques uns des plus savans hommes de l'Europe, dont la profondeur des connoissances m'est connue. Cependant ce qui peut justifier le choix de l'Académie de Pétersbourg, c'est la part sincère que Je prends à tout ce qui peut augmenter la prosperité et la splendeur de l'Empire de Russie, de son Auguste Souveraine, et de Son illustre famille; et comme certainement les sciences éclairent, en repandant leurs connoissances et leurs decouvertes, qu'elles adoucissent les moeurs, servent de consolation à ceux qui les cultivent, et étendent la gloire des états qui les protegent, aussi loin que les armes de guerriers: Je m'interesserai toujours vivement pour cette Académie, qui publiera et transmettra à la posterité les talens insignes du grand Génie qui est à sa tête. Sur ce Je prie Dieu qu'il vous ait, Monsieur de Domaschnev, en sa sainte et digne garde.

Potsdam, den 17 Novemb. 1776.

Fédéric.

Andre neue auswärtige Ehrenmitglieder waren: 2. von Haller, in Bern. 3. Gr. von Buffon, in Paris. 4. Wallerius, Prof. in Upsala. 5. Marggraf, in Berlin. 6. Louis de la Grange, in Berlin. 7.

7. Sir **Pringle**, in London. 8. **Melander**, Prof. in Upsala. 9. Marquis von **Condorcet**, in Paris. 10. **Burmann**, Prof. in Amsterdam. 11. **Gleditsch**, in Berlin. 12. **Mallet**, Prof. in Genf. 13. **Toaldo**, Prof. in Padua. 14. **Sigaud de la Fond**, Prof. in Paris. 15. **Maskelyne**, Astronom zu Greenwich. 16. **Bergius**, Prof. in Stockholm. 17. **Bernoulli**, Astronom in Berlin. 18. Antonio Maria de **Lorgna**, Ingenieur-Oberster und Prof. zu Verona. 19. Ignatz **von Born**, zu Alt-Zedlitz bei Prag. 20. **Messier**, Astronom in Paris. 21. **D'Aubenton** der ältere, in Paris.

Als einheimische wurden 13 bekannt gemacht: der **Großfürst**, die Erzbischöfe von **Novgorod** und **Slawensk**, die Grafen Petr. Alexandr. *Rumänzov-Zadunajskoj*, Nikita Iwan. *Panin*, Iwan Grigorjew. *Czernyszev*, und Alexandr Sergej. *Strogonov*; die Fürsten Grigorej Grigorj. *Orlov*, und Grigorej Alexandr. *Potemkin;* die Knäsen Alexandr Alexej. Wäzemskoj und Michajlo Michajl. *Sczerbatov*, Hr. Iwan Iwan. *Szuwalov*. und der kaiserl. Leibmedicus von **Rogerson**.

Sodann überreichte der Hr. Director Ihren Hoheiten eine neue Charte des rußischen Reichs, und meldete, "Katharina II habe die Charte von Rußland, durch Beifügung zweier Gouvernemens, vieler der übrigen Welt bisher unbekannten Inseln und Häfen, des ganzen Asovschen Meers, und eines Teils der Küsten des Schwarzen Meers, mit den auf selbiger liegenden Festungen, unvollständig gemacht. Daher habe Ihre Akademie sich verpflichtet gesehen, eine neue General-Charte Ihres Reichs, nach den neuen von Ihr erweiterten Gränzen, zu verfertigen, welche sie hiemit überreiche".

Auf dieses Fest war eine eigne Medaille geprägt worden. Auf der Vorderseite steht das Brustbild der Kaiserin, mit der russischen Umschrift: **von Gottes Gnaden Katharina II Kaiserin und Selbstherrscherin von ganz Rußland.** Auf der Rückseite ist der Ruhm, der den Namenszug der Kaiserin mit einem Blumenkranz umwindet, und an einen Obelisk befestigt, der vor dem akademischen Gebäude errichtet ist, und auf dessen Fusgestelle der Namenszug Peters des Großen, Stifters der Akademie, so wie an der Zockel der Name der gleichfalls von ihm gestifteten Stadt zu sehen ist; wonächst die Genies Rußlands, umgeben mit Büchern und Sachen aus allen 3 Reichen der Natur, mit mathematischen, astronomischen, und mechanischen Instrumenten, ihre Blumensträusse zum Kranze und zur Windeschnur um den kaiserl. Namenszug, dem Ruhm darreichen, mit der Umschrift: **durch Sie bringen die Pflanzungen PETERS Früchte,** und unten: **Jubiläum der Akademie der Wissenschaften, gefeiert 1776.** — Dergleichen Medaillen wurden nun in Golde dem Großfürsten und der Großfürstin überreicht. Eben solche waren für die Kaiserin, das kaiserl. Kunstkabinet, und für den König in Preussen geschlagen. Den andern Mitgliedern sind eben dergleichen silberne ausgeteilt und zugeschickt worden.

In der Versammlung aber wurden andre kleine Münzen oder Jettons ausgeteilt, die in Gold, Silber, und Bronze geschlagen worden. Sie enthalten auf der einen Seite das Brustbild **Peters I** mit einem Lorberkranz, und der Umschrift: **Kaiser Peter der Große,** und unten: **Stifter der Akademie der Wissenschaften 1725.** Auf der andern Seite ist das gleichfalls mit einem Lorberkranz gekrönte Brustbild der Kaiserin, mit der Umschrift: **Kaiserin Katharina II,** und unten:

Be-

Beschützerin der Akademie der Wissenschaften 1776.

Nach 1 Uhr kerten beide Hoheiten nach Hofe zurück. Die Hrn. Akademiker speißten diesen Mittag bei dem Hrn. Director, wobei die Gesundheiten der beiden neuen hohen Mitglieder der Akademie feierlichst ausgebracht wurden. Abends war das akademische Gebäude prächtig illuminirt.

Den andern Tag übergab der Herr Director obige goldne Medaille und Landcharte der Kaiserin selbst, die hiebei Ihr besondres Wolwollen für die Wissenschaften bezeigte, auch die Akademie mit Ihrer eignen Gegenwart nächstens zu beglücken versprach.

Zu diesem Jubiläo war das akademische Gebäude von Innen mit allerhand von dem wirklichen Statsrath, Hrn. von Stählin, inventirten und besorgten allegorischen Verzierungen ausgeschmückt worden. Z. Ex. im obern Vorhause waren, an den einander gegen über stehenden Wänden, die Statuen zweier merkwürdigen und verdienstvollen rußischen, oder wie sie damals hießen, scythischer Weltweisen, des Anacharsis und Toxaris, aufgestellt. In dem Vorzimmer hiengen in großen Medaillons die Brustbilder der 6 berümtesten Philosophen, Diophant und Newton, Ptolemäus und Copernicus, Aristoteles und Leibniz. In dem Versammlungs-Sale zur Linken waren die beiden Portraits in Lebensgrösse, in goldnen Ramen, von Peter I und Elisabet, welche leztere der Akademie ihr erstes ordentliches Reglement erteilet hat: und zur Rechten an der Hauptwand war ein noch größeres Gemälde, in einem künstlich geschnitzten und mit verschiednem Farbgold als gewundenen Lorber- und Eichen-Zweigen prächtig verguldeten Ramen, mit überlegten Palmen von grüner Lasur eingefaßt, worüber der mit der Kaiserkrone geschmückte Namensschild Katharina

rina II, von zween Genies, dem Sieg und Ruhm, gehalten, stralt. Von oben bis unten ist der Rahm, an den Zwischenräumen der herumgeflochtenen Eichen= Lorbern= und Palmzweige, mit 26 Medaillons behangen, auf deren Rückseiten ein Auszug Ihrer Großtaten medaillenmäßig ausgedruckt ist; welche Kette von Medaillen sich unten mit dem rußischen Wapen schließt. Das in diesem Rahm eingefaßte Hauptgemälde stellt die Akademie der Wissenschaften in 4 lebensgroßen Figuren vor, als die 4 gewönlichen Klassen einer Akademie der Wissenschaften, nämlich Mathematik, Astronomie, Physik, und Historie. Auf der Schreibtafel, die die **Mathematik** in der linken Hand hält, stehen zwo algebraische Berechnungen, die sich auf Hrn. L. Eulers neu angegebene Theorie der Mondsbewegung beziehen. Die **Astronomie** hat einen Erdglobus bei sich, auf dem der Teil des Erdbodens erscheint, auf welchem der unter Katharina II entdeckte Nord=Archipelagus im Anadyrschen Meere vorgestellt ist. Die **Geschichte** blickt in die Höhe nach der erschienenen Schutzgöttin, und hält in der Rechten ihre Feder zum Schreiben bereit. Ueber ihr läßt sich Katharina II, wie Minerva mit dem Wapenschildchen des rußischen Reichs an der Brust, auf einem leichten Gewölke hernieder, hält über sie Ihren mächtigen Schutzschild am linken Arm, und schüttet mit der Rechten ihr Horn des Ueberflusses über sie aus. — Neben diesem Hauptgemälde, und auf den Wänden zur Rechten und Linken, sind noch die einzelnen Wissenschaften in Gruppen von Genies vorgestellt. Derjenige, der die Physiologie vorstellt, hält vor sich eine Tafel, auf der die ohnlängst vom Hrn. Akademiker **Wolf** entdeckte dem Fötus eigene Circulation des Bluts bezeichnet ist [S. *Commentar. novi Petropol.* Tom. XX.].

Auf dem Tische der akademischen Conferenz stand der

der zu dieser Feierlichkeit verfertigte Kasten von vergoldetem Bronze, in welchem die eigenhändig von der Kaiserin geschriebene Urschrift der Instruction für die Gesetz-Commißion aufbehalten wird. Auf diesem Kasten ist folgende rußische Aufschrift:

Glas Mudrosti dajet Rossii zdēs' ustawy.
Zdēs' czelowēczestwo i prawosudja prawy
JEKATERINoju Vtoroj *sjedineny,*
I Rossam k' sczastiju puti otworeny.

d. i. Die Stimme der Weisheit giebt hier Rußland Verordnungen. Hier sind Menschenliebe und Regeln der Gerechtigkeit durch Katharina II vereint, und den Russen die Wege zum Glück geöffnet.

17.

Handel von Stettin*,

in den J. 1772-1776.

I. Ein- und Ausgegangene Schiffe.

Eingekommen sind	1772	1773	1774	1775	1776
Hauptschiffe beladen	489	385	420	400	389
- - mit Ballast	683	673	590	656	784
leichter beladen	384	374	348	373	292
	1556	1432	1358	1429	1465

Darun-

---

* HE bedeutet Holland und England, FSp Frankreich und Spanien, DN Dänemark und Norwegen, SM Schweden und Meklenburg, RD Rußland und Danzig, HLb Hamburg und Lübek, PP Preußen und Pommern, I Italien. Denn unglücklicher Weise sind diese Länder in den Listen, die ich vor mir habe, blos zur Ersparung des Raums, in Eine Columne immer zusammengeworfen worden.

Meines Wissens ist vom Stettinschen Handel noch nichts gedruckt, als das sehr wenige in der Büsching. Erdbeschreibung.

Darunter kamen aus		HE	FSp	DN	SM	RD	HLb	I	PP
1772	Hauptschiffe —	72	51	58	104	52	21	1	130
	mit Ballast —	28	—	222	382	1	3	—	47
1773	Hauptschiffe —	68	67	53	63	40	13	1	80
	mit Ballast —	16	—	221	353	12	6	—	65
1774	Hauptschiffe —	76	62	64	69	41	17	2	89
	mit Ballast —	18	1	169	327	23	10	—	42
1775	Hauptschiffe —	61	52	77	75	48	14	—	73
	mit Ballast —	29	—	187	362	10	10	—	58
1776	Hauptschiffe —	81	55	74	66	83	13	3	59
	mit Ballast —	27	—	265	420	14	2	—	56

Ausgegangen sind	1772	1773	1774	1775	1776
Hauptschiffe beladen	1032	952	865	926	1069
- - mit Ballast	142	129	174	174	123
leichter beladen	247	261	290	340	336
	1421	1342	1329	1440	1528

Darunter gingen nach		HE	FSp	DN	SM	RD	HLb	PP
1772	Hauptschiffe beladen	119	42	270	416	20	12	153
	—— mit Ballast	—	1	38	79	14	4	6
1773	Hauptschiffe beladen	107	35	250	350	40	14	156
	—— mit Ballast	3	—	25	61	28	—	12
1774	Hauptschiffe beladen	89	26	230	313	50	21	136
	—— mit Ballast	2	—	37	82	36	4	13
1775	Hauptschiffe beladen	84	38	232	376	44	14	138
	—— mit Ballast	2	—	57	74	20	5	16
1776	Hauptschiffe beladen	115	19	329	424	44	5	133
	—— mit Ballast	—	—	44	45	13	8	13

II. Importen in Stettin.

Amidom	1772 Ctr. 984	aus HLb 952,	aus PP 32
	73 — 186	—— 180,	—— 6
	74 — 126	—— 117,	—— 9
	75 — 153	←——	
	76 — 159	—— 118,	—— 41

Baumwolle * 1772 Ctr. 377 | aus HE 232, DN 122, HLb 3, PP 20

Baum-

* Die Berliner Fabriken ziehen die meiste über Wien. Z.

Baum-	73	Cr. 402	a. HE 254, FSp 4, DN 25, HLb 1, I 87, PP 31
wolle	74	— 148	—— 136, — 11, HLb 1
	75	— 253	—— 243, — 10
	76	— 226	—— 201, — 3, — 5, I 17

Blei	1772	Ctr. 5594	aus HE	Zinn	Ctr. 149 aus HE
	73	— 5063			— 439, — 292, a. DN 147
	74	— 7134			— 655, —
	75	— 2771			— 666, —
	76	— 1442			— 852, — 848, HLb 4

Brand-	72	Oxh. 365	a. HE 6, FSp 290, DN 10, HLb 52, PP 7
wein	73	— 262	—— 11 — 212 — 21 — 18
	74	— 150	—— 18 — 86 — 43 — 3
	75	— 136	—— 6 — 112 — 17 — 1
	76	— 221	—— 4 — 191 — 26

But-	72	Tonn. 640	a. HE 7, DN 342, RD 68, HLb 39, PP 184
ter	73	—— 641	— 22 — 292 — 4 — 55 — 266, SM 2
	74	—— 711	— 576 — 4 — 20 — 103 — 8
	75	—— 793	— 1 — 626 — 19 — 32 — 115
	76	—— 957	— 21 — 744 — 80 — 44 — 68

Coffee-	72	Ctr 6620	a. HE 3341, FSp 2921, DN 3, HLb 355
boh-	73	— 6146	—— 2383 — 3590 — 12 — 161
nen	74	— 6811	—— 2916 — 3798 — 97
	75	— 8081	—— 3660 — 4302 — 119
	76	— 8322	—— 3307 — 4877 — 138

Citronen	72	Kisten 300	aus HE 2, FSp 21, HLb 277
	73	317	18 299
	74	357	33 324
	75	370	aus HE 4 2 364
	76	452	aus FSp 71, DN 24, HLb 357

Corinten	72	Ctr 1932	aus HE 20, HLb 381, I 1531
	73	2979	96, FSp 3, HLb 468, I 2412
	74	505	100 89 316
	75	1152	87 414 651
	76	2475	43 477 357 15[illegible]8

Ei-	72	Schpf. 14629	HE 266, DN 16, SM 14317, RD 24, HLb 6
sen	73	14005	58 3 13416
	74	14191	532 13646 13
	75	12786	421 14 12351
	76	13586	198 17 13286 85

Wein-

Wein-Eßig	72	Oxh. 395	aus HE 185,	FSp 198,	HLb 12		
	73	573	193	371	9		
	74	605	85	518	2		
	75	432	124	301	7		
	76	600	105	486	9		
Färbeholz*	72	Ctr 6149	HE 5270,	FSp 142,	HLb 647,	I 90	
	73	10642	9778		806	58	
	74	10592	9883,	RD 65,	644		
	75	11577	10457		1120		
	76	9254	8490,	DN 9	695	60	
Felle	72	Dech. 4389	a. DN 4038,	RD 211,	PP 140		
	73	3249	2795	98	356		
	74	4159	3490	148	491,	HLb 30	
	75	3238	2598	195,	HE 357,	FSp 88	
	76	4147	3010	85,	PP 1052		
Fische trocken	72	Ctr. 3840	aus HE 9,	DN 3808,	HLb 23		
	73	5976	6	5970			
	74	7200		7185	15		
	75	10497		10488	9		
	76	7984	7	7948	29		
Flachs	72	Ctr. 192	aus RD 40,	PP 152			
	73	465	195	270			
	74	329	102	227			
	75	279	103	135,	SM 41		
	76	71	5	66			

Getreide.

Erbsen 72 Lasten 4 || 73. 5 Lasten || 76. 4, alle aus PP.
74 u. 75 nichts

Gerste 72 Lasten 75. aus RD 19, PP 56
73 32 || 74. 4 || 75, 8 || 76 9, alle aus PP.

Haber	72	Last. 683.	aus HE 195,	RD 284,	HLb 3,	PP 201	
	73	322	aus SM 33,	PP 289			
	74	36	1	35			
	75	54	und				
	76	23	aus PP				

Malz

* Geht meist nach den Berlinischen Manufacturen, auch nach Schlesien. Z.

Malz	72	L.	424	aus SM 416, PP 8
	73		151	— — ‖ 74 und
	75		124	— — ‖ 76 nichts.
Rocken	72	L.	4429	aus SM 106, RD 407, HLb 49, PP 3867
	73		1428	78 1350
	74		2223	‖ 75, 2151 ‖ 76, 1445: alles aus PP
Weizen	72	L.	322	aus RD 20, HLb 6, PP 296 ‖ 75 u.
	73		79	PP ‖ 74, 7 aus PP ‖ 76 nichts.
Glas-Erde *	72	Rthlr.	1748	‖ 73 — 624 ‖ 76 — 1856
	74		4405	‖ 75 — 1714 ‖ Alle aus HE
Haar von Pferden und Ziegen	72	Ctr.	nichts	
	73		370	aus HE 3, RD 346, PP 21
	74		292	1 288 3
	75		141	3 82 56
	76		32	5 27
Häute	72	Decher	222	aus HE 53, DN 15, HLb 30, PP 124
	73		145	3 16 126
	74		52	28, RD 10, 14
	75		421	HE 358, FSp 3, DN 36, RD 10, PP 14
	76		1095	9 19 87 980
Hanpf	72	Ctr.	8951	aus HE 3, RD 1058, PP 7890
	73		6240	948 5292
	74		7912	1954 5958
	75		5588	929 4659
	76		5422	1011 4411
Heede	72		4564	536 4028
	73		2778	594 2184
	74		3531	1271 2260
	75		2906	183 2783
	76		2018	698 1320
Heering	72	Tonnen	21576	HE 12154, DN 1150, SM 8272 [PP 5
	73		23114	14582 1365 7098, HLb 64
	74		25756	16886 3649 5013, HLb 208
	75		27527	17385 4869 5240 33
	76		30418	21866 3784 4730 38

Indigo

* Geht zur weissen Glashütte zu Zechlin bei Reinsberg.

Waare	Jahr	Menge	aus HE	FSp	HLb
Indigo	72	Ctr. 133	56	72	5
	73	242	96	146	
	74	250	54	195	1
	75	240	41	198	1
	76	160	25	135	

Waare	Jahr	Menge	HE	FSp	DN	HLb
Ingber	72	Ctr. 316	292	3		21
	73	905	769	1		135
	74	898	806	2		90
	75	455	407	2	DN 15	HLb 31
	76	736	634	26		76

Waare	Jahr	Menge	SM	HE	RD	HLb	PP
Juchten	72	Ctr. 9615			aus RD 9521	HLb 57	PP 37
	73	8157	SM 9		RD 7902	246	
	74	11749		HE 259	11265	HLb 174	PP 51
	75	12478			12460		18
	76	8490			8490		

Waare	Jahr	Menge	aus HE	DN	HLb	PP
Käse	72	Ctr. 2198	389	1653	55	101
	73	1667	457	1165	11	34
	74	1703	406	1286		11
	75	1626	658	968		
	76	1876	693	1097	51	35

Steinkohlen 72 Tonnen 23069, aus HE.
73 — 76 Nichts. Da die Schlesischen ergiebigen Gruben sind, so cessiret dieser Handel von selbst.

Waare	Jahr	Menge	aus HE	DN
Kreyde	72	Lasten 304	107	197
	73	162	77	85
	74	202	44	158
	75	283	68	215
	76	953	579	374

Kupfer, Nichts. Inländisches aus Rotenburg rc. ist zum Verbrauch hinlänglich.

Waare	Jahr	Menge	aus RD	PP
Leinsaat	72	Tonnen 7806	2369	5437
	73	13934	2508	1426
	74	10641	3395	7246
	75	21892	9621	12271
	76	11177	2059	9118

Waare	Jahr	Menge	aus HE	FSp	HLb
Mandeln	72	Ctr. 430	329	17	84
	73	751	417	243	91
	74	913	506	153	254
	75	830	581	128	121
	76	809	312	449	48

Mate-

		Ctr.	HE	FSp	DN	SM	RD	HLb	I	PP
Mate-	72	9306	6899	879	69	—	—	1027	—	432
rial-	73	12950	9648	1714	43	24	—	575	350	596
Waa-	74	12927	8483	1515	82	—	494	1465	175	713
ren	75	15987	11144	1235	577	96	408	1279	—	1248
	76	16191	9387	1740	1388	129	401	2016	213	917

Oel	72	Piepen 351	HE 159,	FSp 47,	HLb 145	
Baumöl	73	352	190	69	93	
	74	853	56	243	171,	I 383
	75	286	52	27, DN 2,	HLb 205	
	76	628	24	137,	HLb 99,	I 368

Hanföl	72	Ctr. 14988	aus	RD 14743,	HLb 217,	PP 28
	73	7775	—			
	74	5725	—			
	75	11548	—	11515		33
	76	5625	—			

Leinöl	72	Ctr. 642	aus	HE 555,	HLb 87
	73	197	—		
	74	332	—		
	75	356	—	351	5
	76	368	—		

Rübenöl	72	Ctr. 1144	aus	HE 929,	HLb 215
	73	627	—		
	74	885		872	13
	75	614	—		
	76	845		839	6

Pfeffer	72	Ctr. 1310	aus HE 999,	DN 309,	HLb 2
	73	899	764	134	1
	74	3198	2885	305	8
	75	1736	1446	282	8
	76	1781	1685	96	

Reiß	72	Tonnen 4974	aus HE 4546,	HLb 428
	73	3839	3795	44
	74	3423	3407	16
	75	4861	4727	134
	76	463	416, FSp 5,	HLb 42

Rosi-	72	Ctr. 2120	a. HE 46,	FSp 1749,	DN 14,	HLb 311
nen	73	5137	227	4318		592
	74	5934	496	4953		485
	75	6095	158	5560		377
	76	8717	63	8416		238

Salpeter	72	Ctr. 2884	aus HE			
	73	2995		FSp 1832,	DN 1163	
	74	5799		5439	360	
	75	3335		3305	30	
	76	5789	aus HE	3970	1819	

Salz	72	fehlt in der diesjärigen Liste.			
	73	Tonnen 44304	aus HE	38937,	RD 5367
	74	15630		13750,	FSp 1880
	75	11598	——		
	76	16909	——		

Wird meist portugiesisches seyn.

Schwefel	72	Ctr. 462	aus HE 411,	HLb 51			
	73	2399	676,	DN 16,	I 1707		
	74	750	654,	FSp 52,	DN 24,	HLb 20	
	75	838	643	152	43		
	76	763	589	91	52,	I 31	

			HE	FSp	DN	HLb
Syrop *	72	Ctr. 30711	1579	21403	6549	1180
	73	44136	7233	27046	7006	2851
	74	31263	4314	15842	9001	2106
	75	38674	1071	18869	16126	2608
	76	47048	214	29292	14833	2709

Tallig,	72	Ctr. 20028	HE 6,	FSp 4,	RD 19340,	HLb 256,	PP 422
Lichte,	73	21492		30	21244		218
und	74	29778	3	41	29734		
Seiffe	75	24610	3	224	24383		
	76	28184		15,	DN 5,	RD 27963,	201

			HE	FSp	DN	SM	RD	HLb
Thee	72	Pf. 11781	5394	172	4953	—	117	515
	73	17495	2579	—	14006	76	29	769
	74	16649	8296	265	7772	64	124	128
	75	34343	8483	998	24559	—	27	2761
	76	14898	5163	94	9338	43	32	228

Tobak	72	Ctr. 3621	aus HE 3076,	HLb 506,	PP 39
	73	6964	6133	800	31
	74	9512	9332	180	
	75	5171	5047,	DN 124	
	76	5464	5440	24	

Trahn

* Zu den Berlinischen Raffinerien, auch zum Verkauf.

				HE	DN	SM	RD	HLb
Trahn	72	Tonn.	3471	1164	552	—	42	1713
	73		1665	946	363	4	34	318
	74		2715	1502	615	—	—	598
	75		2294	580	631	39	165	879
	76		3729	1537	1006	32	285	869

Victriol	72	Ctr. 1109	aus HE		
	73	1883	——		
	74	1490	——		
	75	1482	——	1467,	HLb 15
	76	1681	——	1654,	SM 27

Wein.

Champ. und Burgunder	72	Rthlr. 4438	aus HE 3144,	FSp 583,	HLb 711
	73	8200	7840	280	80
	74	4804	3929	341	534
	75	7325	6347	572	406
	76	7098	6122	436	540

Canarien-Sect	72	Piepen Nichts.	
	73	22	aus FSp 5, HLb 17
	74	9	——
	75	4	——
	76	2	——

Franz-Wein	72	Oxh. 12724	HE 27,	FSp 12473,	DN 1,	HLb 217,	PP 6
	73	20330	7	20141		181	1
	74	17281	9	17139		131	2
	75	14302	8	14171,	RD 1,	121	1
	76	17740	18	17617		105	

Rhein- und Mosel-Wein 72 Ohm 173. ‖ 73 — 289 ‖ 74 — 168.
75 118. ‖ 76 — 145. alles aus Holland.

Sereser-Sect	72	Booth 381	aus HE 4,	FSp 319,	HLb 58
	73	317	11	248	58
	74	390	31	304	55
	75	362	13	304	45
	76	306	2	273	31

Spanischer Wein	72	Piepen 99	aus FSp		
	73	85	HE 1,	FSp 76,	HLb 8
	74	66	6	60	
	75	110	3	106	1
	76	50	2	48	

Zucker, roher* 72 Oxh.	6843	HE 30, ESp 6760, DN 13, HLb 40		
73	6863	64	6586	200 13
74	7587		7435	152
75	7867	7135		732
76	6372		6158	214

III. Exporten von Stettin.

in den J. 1772-1776.

Alaun **	72 Tonnen	874	nach HE 167,	PP 707
	73	248	RD 47	201
	74	278		278
	75	434	33	401
	76	380	28	352

Pot- und Weid-Asche ***	72 Tonnen	92	n. HE 30, HLb 62
	73	215	100 103, PP 12
	74	45	20, DN 2, HLb 23
	75	17	13 4
	76	18	HLb 16, PP 1 HE 1

Antimonium 72, 74, und 75: Nichts.

73 Tonnen	40	nach HE
76	53	38, PP 15

Arsenicum 75 Tonnen 7 nach PP.
In den übrigen 4 Jaren nichts.

Crahm-Waaren 72 Ctr.	2302	HE 8,	DN 12,	SM 7,	RD 196,	HLb 350,	[PP 1729
73	2761	12,			RD 511,	HLb 33,	PP 2205
74	6133		DN 500,		1135	37	4461
75	3464	HE 53			859	7	2545
76	3631				430		3202

Ettas

* Dieser wird in 3 Berlinischen Raffinerien gesotten.

** aus Freyenwalde.

*** Seitdem Stettin in Preußischen Händen ist, hat der französische Weinhandel, wegen der Mark und Schlesien, stark zugenommen, und wieder eine starke Ausfur von Stabholz nach Frankreich verursacht. Es scheint, daß man seit der Zeit an Potasche desto weniger denken kan, zumal da die rußische so sehr in Menge da ist.

Etamine und Serge*	72	Stück	9511	nach PP.		
	73		6859	nach RD 6,		PP 6853
	74		6838		SM 60,	6778
	75		8200		RD 100,	8100
	76		7156		40	7116

Flanell und Rasche*	72	Stück	2339		SM 40,	RD 593,	PP 1706	
	73		3421	DN 1,	SM 66,	RD 1410,		PP 1944
	74		2689		52	743		1894
	75		3922			659		3263
	76		4389		92	1511		2786

Getreide: Erbsen, Gerste, Haber, Malz, Roggen, Weizen: Nichts. Ausser

Malz	74	Lasten	11	nach SM 9, HLb 2
Roggen	74		10	nach HLb.
Weizen	73		5	——
	74		14	nach PP.
	75		5	——

Pommern ist sehr kornreich, aber jetzt ist die Ausfur verboten. Auf der Elbe nach Hamburg wird polnisches Korn als Transito ausgefürt.

				HE	DN	SM	RD	HLb	PP
Glas in Kisten	72	Kist.	2847	452	416	199	1132	256	392
	73		2728	115	202	3	1713	387	308
	74		2644	—	520	58	1005	420	641
	75		1874	—	569	36	493	60	716
	76		2107	—	471	—	560	497	579
Hohl-Glas	72	Rthlr.	3105	102	426	471	236	643	1227
	73		3124	113	552	—	978	314	1167
	74		4115	10	988	177	1191	186	1563
	75		3860	—	873	—	739	857	1391
	76		3375	—	652	—	1529	370	824

Böhmisch Glas 72 fehlt in der diesjährigen Liste.

	73	Rthlr.	4970	n. SM 75,	RD 4745,	PP 150
	74		11420	nach RD		
	75		11712		10240	1472
	76		19403		18288	1115

Gallmey

* Alles inländische Manufacturen.

Gallmey	72	Tonnen 300	nach SM		
	73	232	——		
	74	272	nach DN 12,		SM 260
	75	477	12		465
	76	800	16		784

Holz. *

		Rthlr.	HE	FSp	DN	SM	RD	HLb
Bau-	72	234608	63984	50932	85556	33136	—	1000
holz	73	214968	51520	7628	136436	10200	—	9184
	74	152676	41420	7352	96924	4748	2192	40
	75	96772	23548	21272	41028	4832	—	6092
	76	66872	15872	7730	37222	4632	1416	—

Brenn-	72	Faden 12798	DN 6149,	SM 6630,	RD 19	
holz	73	9959	5117	4822		HLb 20
	74	10169	5744	4367	44	14
	75	8849	4285	4530		34
	76	10705	5510	5152	8	35

Diehlen	72	Schock 103	HE 14,	FSp 22,	DN 4,	SM 63	
	73	72	13	15	3	41	
	74	49		5	4	40	
	75	64		2	10	50,	HLb 2
	76	102	1	14	37	44	6

Franz-	72	Schock 186	nach HE 108,	FSp 78	
holz	73	320	173	145,	DN 2
	74	807	529	278	
	75	896	637	151	8
	76	660	478	182	

Klapp-	72	Schock 566	nach HE 528,	FSp 30,	DN 8	
holz	73	923	825	61	29,	SM 8
	74	1304	1131	153	20	
	75	1411	997	396	9,	RD 9
	76	1772	1212	293	259	8

Ox-

* Alles inländisch, aus der Mark und Pommern. Nach dem königl. französischen Reglement mußten sonst alle französische Kriegsschiffe gewisse Stücke von preußischem Holze haben; dies kam zum Teil über Stettin. Seitdem Frankreich Corsica besitzt, nimmt es sein Schiffsbauholz von da her, und wenig mer von Stettin.

Oxhoft-Boden	72	Schock	858	n. HE 432, FSp 426
	73		944	412 452, DN 80
	74		619	305 274, SM 40
	75		526	279 222, HLb 25
	76		1080	843 29, DN 208

Oxhoft-Stäbe	72	Sch.	3044	HE 2435, FSp 603, DN 6
	73		3082	2263 809 3, SM 6, HLb 1
	74		3708	1918 1475, HLb 315
	75		4173	3406 499, DN 65, HLb 203
	76		5163	4677 184 299, SM 3

				HE	FSp	DN	SM	HLb
Piepen-Stäbe	72	Schock	9797	6811	2942	32	4	8
	73		6388	4036	1971	48	7	26
	74		8871	4304	2140	97	8	2322
	75		12155	8889	2034	231	3	998
	76		15254	13707	583	958	6	

				HE	FSp	DN	SM	RD	HLb
Planken	72	St.	8234	5480	864	1890	—	—	—
	73		13732	10132	97	2977	526	—	—
	74		12769	6449	1727	3722	847	24	—
	75		11630	2755	1003	4189	3649	43	43
	76		12273	2696	100	8083	1159	29	206

				HE	FSp	DN	SM	RD
Schiffsholz	72	Rthlr.	86740	68572	1516	16652	—	—
	73		61892	41036	2976	17824	56	—
	74		39596	18680	—	20676	140	100
	75		13924	8976	84	1212	3620	—
	76		16888	2916	332	12332	1308	—

Tonnen-Boden	72	Schock	482	nach HE 315, FSp 161, DN 6
	73		453	343 98 12
	74		300	232 78 —
	75		676	291 373 12
	76		462	359 17 86

				HE	FSp	DN	SM	HLb
Tonnen-Stäbe	72	Schock	11613	5940	5639	31	3	—
	73		16516	7613	8305	590	8	—
	74		13725	6406	6152	33	231	903
	75		18098	9021	7448	1002	29	598
	76		22938	19328	2228	1382		

Kupfer	72	Ctr.	411	nach SM 37,	PP 374
	73		461	7	454
	74		512	‖ 75 — 250	‖ 76 — 390
		Alles nach PP			

Leinen	72	Kist.	32	HE 5,	DN 18,	RD 1,		PP 8.
	73		180	144	1	7,	HLb 7,	PP 21
	74		22	2		1	1	18
	75		13		1	2		10
	76		32	FSp 3	7	3	1	18

Mauersteine	72	Hundert	2217	SM 1807,	RD 160,	PP 250
	73		535	——		
	74		240	SM 210,	HLb 30	
	75		407	145,	RD 175,	PP 87
	76		554	444	110	

Meßing	72	Ctr.	291	nach SM 12, PP 279
	73		277	74 — 380
	75		440	76 — 308
		Alles nach PP		

Obst frisches	72	Tonnen	238	nach RD				
	73		2078	—	DN 10,	SM 14,	RD 2054	
	74		1069		6		1063	
	75		1748		30	45	1647,	PP 26
	76		2594		22		2567	5

Parchent*	72	Stück	1235	nach PP	
	73		1911	——	
	74		2370	nach RD 44,	PP 2326
	75		3047	3	3044
	76		2015	96	1919

Porcellain	72	Kisten	98	nach	SM 3,	RD 5,		PP 90
	73		112		DN 1	2		109
	74		197			35		162
	75		130	DN 1,	SM 2,		HLb 1	126
	76		83		4,	RD 12		67

Röthe

* Aus inländischer Manufactur.

Röthe	72	Ctr. 923	DN 189,	RD 562,	HLb 12,	PP 160	
(1)	73	2158	190	1708	24	236	
	74	1719	114	1429	15	161	
	75	1006	237	89	33	647	
	76	1682	HE 18, DN 192,	RD 966,	HLb 30,	PP 476	

Salz	72	Tonnen 68532	nach RD 1800,	PP 66732
(2)	73	97518	8178	89340
	74	99948	20160	79788
	75	96804	19128	77676
	76	94512	17520	76992

Seiffe	72	Tonnen 39	nach SM 36,	PP 3
schwarze	73	11	———	
	74	18	8	10
	75	22	10	12
	76	7	4	3

Sensen	72	Ctr. 6399	nach RD 4311,		PP 2088
(3)	73	4928	3444,	HLb 27,	PP 1457
	74	4627	2868		1759
	75	4681	2250		2431
	76	3501	1548		1953

Tobak	72	Ctr. 2707	nach HLb 112,	PP 2595
	73	2707	74 — 2632	alles nach PP
	75	2526	76 — 4037	

Tobacks-Pfeiffen 72 Kisten 583 ‖ 73 — 773 ‖ 74 — 594
75 992 ‖ 76 — 1218 Alles nach PP

Tücher	72	Stück 15018	SM 1,	RD 13135,	HLb 833,	PP 1049
(4)	73	14607		13835		772
	74	12948	HE 15	12815	7	111
	75	15171		14867		304
	76	18081	SM 34	17773	6	268

Weine	72	Oxhoft 194	nach SM 2,	RD 23,	PP 169
(5)	73	157	2	29	126
	74	191	5	5	181
	75	210	3	24, HLb 1, PP 180, DN 2	
	76	265	12	28	225

Wolle

1. Pommersche, und Schlesische besonders. 2. Ist nicht blos Hallisches Salz (s. die Importen). Im Lande bleibt kein fremdes Salz. 3. Aus inländischer Fabrike. 4. Alles inländische Manufactur, darunter viel Schle-

Wolle	72 Ctr. 22	nach HE 19,	HLb 3
	73 93		
	74 — 76 nichts. Die Ausfur ist verboten.		

Aus 10 überaus compressen Quartseiten auf diese 14 Octavseiten und in diese zum Ueberschauen und Vergleichen bequemere Form, gebracht, und Zal für Zal mit den Urkunden verglichen, von L—, C—, und S.

Ueber die im J. 1776 eingefürten **Weine** habe ich eine eigene Liste auf einer Quartseite vor mir, wo die 35 Stettinische Kaufleute, die solche einverschrieben haben, und wie viel jeder, namentlich angegeben sind. Man sieht daraus, daß in den obigen Wein-Importen S. 85 auch die blos für fremde Rechnung durchgehende, die beinahe eine volle Hälfte ausmachen, mit einberechnet sind.

18.

Einkünfte von Oldenburg und Delmenhorst, um das J. 1775.

Die Grafschaft **Oldenburg** hat bisher järlich etwas über 240000 Rthlr., und die Grafschaft **Delmenhorst** etwa 33000 Rthlr., an ordentlichen Intraden, und hierüber der Kopfschatz aus beiden Grafschaften 50000 Rthlr., eingetragen. Der Kopfschatz fällt nun bei der veränderten Regierung weg; dagegen aber können bald wiederum ein par neue **Groden** (Land, so das Wasser ansetzt) eingedeichet werden, wovon der Kaufmann Hanneken bereits einen hinter Steinhausen, von circa 400 Jück, angenommen; nicht weniger will der Fürst einen vor Alters an die Freiherrn von Fridag zu

Schlesische. 5. Die eingefürten Weine werden meist in der Mark, Schlesien, und Sachsen, verbraucht.

zu Södens versetzten Groden, gleichfalls von meist 400 Jück groß, der Kielgroden genannt, von dem jetzigen Besitzer, Baron von Wedell, wieder einlösen, durch welche Vermerung der Domanial-Stücke die Revenüen für die Grafschaft Oldenburg auf einige tausend Rthlr. järlich werden gesteigert werden, dergestalt, daß die ordentlichen Revenüen dieser Grafschaft auf 250000 Rthl. können geschätzt werden. Und überhaupt sind die Einkünfte von beiden Grafschaften auf 300000 Rthlr. nach Louisd'or anzusetzen, weil die Revenüen der herrschaftlichen Domain- und Pachtstücke, ingleichen der Weserzoll zu Elsfleth, samt einigen andern Gefällen, in $\frac{2}{3}$ Stücken nach dem Leipziger Fuß eingehen. Die Grafschaft Oldenburg ist mer denn 4mal so groß, als Delmenhorst: und danebst bringt der Weserzoll zu Elsfleth järlich, ein Jar ins andre gerechnet, 35000 Rthlr. ein [S. oben Heft VII S. 17], welches alles die Intraden von Oldenburg so ansenlich macht.

vom Hrn. Landdrost von D --.

19.

Beschreibung der neusten Schwedischen auf Species-Thaler gestellten Banco-Transportzettel, vom J. 1777.

Ein bisher ganz versäumter Teil der Numismatik! Und Papiergeld sollte doch noch fleißiger als Metallgeld beschrieben werden, weil jenes sich, seiner Natur nach, leichter wieder aus der Welt verliert, und, aus nicht verwerflichen ökonomischen Gründen, seltner in Münz-Cabinetern aufbewahret wird. Ich wünschte künftig auch englische und dänische Bancozettel, österreichische Coupons, sächsische Steuerscheine, französische

zösische Rescriptions ꝛc., auf änliche Art beschreiben zu können.

Der Bancozettel, den ich vor mir habe, ist vom 24 Jan. 1777, und auf 2 Rthlr. Spec. (etwa einen Dukaten) gestellt. Dieses Individuum will ich hier beschreiben: man wird sich daraus leicht einen Begriff, von den schwedischen Bancozetteln überhaupt, machen können. Die Terminologie vom Bancozettelmachen, falls es eine bereits festgesetzte giebt, ist mir nicht bekannt; daher wurde mir die Arbeit so sauer, wie einem, der ein nie beschriebenes Kraut vollständig beschreiben soll, und zwar Ausmerksamkeit genug besitzt, sich kein wesentliches Teilchen entwischen zu lassen, aber nie in Linné's Schule gewesen ist. Ich hoffe mich aber doch verständlich zu machen.

Dieses papierne Geldstück, welches eben so metallisches Geld repräsentirt, wie metallisches Geld jede andre Ware; und das in der Hand seines schwedischen Inhabers eben das Verhältnis zu zween SpeciesRthlrn hat, als diese, in der Hand fast aller heutigen cultivirten Völker des Erdbodens, zu jeder andern bestimmten Ware haben: ist ein halber Bogen Papier, der aber wie ein Brief in Quart zusammengelegt ist; und besteht folglich aus 2 Blättern, wovon das erste gezeichnet, gestempelt, bedruckt, und beschrieben, das andre aber nur gezeichnet, und gestempelt, übrigens aber so lange ganz weiß ist, und dem ersten oder Hauptblatte zum Couverte dient, bis es von den Namen derer, unter denen der Zettel umläuft, mit der Zeit ganz voll geschrieben wird.

Das Papier selbst ist, der Stärke, Weiße, Feine, und Größe nach, wie ganz ordinäres Schreibpapier, nur etwas kleiner von Format.

Erstes Quartblatt.

Dieses ist I. beim Machen selbst in der Papiermüle schon

schon **gezeichnet**: folglich kan es niemand nachmachen, ohne eine Papiermüle zu seinen Diensten zu haben. Diese Zeichnung, die man aber nicht anders sieht, als wenn man das Blatt gegen die Sonne oder gegen das Licht hält, besteht in einer Einfassung um das ganze Quartblatt von Buchstaben und Verzierungen. Linker Hand, unten angefangen, stehen hinaufwärts die Worte: SVERIG. RIKES, und dann eine Art von Cartouche bis oben ganz hinauf. Am obersten Rande folgt nun: STÅND BANCO, und dann wieder eine Figur zur Ausfüllung der Ecke. Denn rechter Hand von oben nach unten folgt: TRANSP SEDEL [d. i. der schwedischen Reichsstände Banco-Transportzettel]. Die allerunterste Einfassung besteht in einer bloßen Verzierung, die über eine just in der Mitte liegende Krone vom linken Ende bis zum rechten hinläuft.

Nächstdem ist dieses Quartblatt auch II. **gestempelt**. In der oberen Hälfte, wenn man es nochmals in Octav bricht, stehen 2 große ovalrunde Figuren neben einander, von der Größe, daß von ihnen bis zum Bruche in der Mitte, und von ihnen bis an den obersten, ferner zwischen ihnen selbst, und dann seitwärts bis an den linken und rechten Rand, nur ein Daumen breit Raum ist. Auf der einen dieser Figuren linker Hand, die ich *A* nennen will, sitzt, sehr schön und deutlich ausgedruckt, Schweden als ein Frauenzimmer mit dem Schilde in der rechten Hand, und auf dem Schilde die 3 Kronen; ihr zur Rechten liegen Fruchthörner und Mercuriusstab: unten liegt der Gotische Löwe; ganz oben stralt der Nordstern; und neben herum steht: HINC RO-BVR - nun jenseits des Nordsterns nach der rechten Hand zu - ET SECVRITAS. Auf der andern Figur *B*, die völlig so groß wie die vorige ist, stehen, eben so deutlich, oben 3 Kronen; dann in 4 Zeilen die Worte: SVERI-

GES

GES RIKES STÅNDERS BANCO TRANSP. SEDEL ANNO 1777; und unten ein Oel- und Palmzweig geschlungen, mit einem Löwengesicht in der Mitte. — Alles dies ist, ohne Schwärze, in das Papier blos gestempelt, und weiter sieht man nichts, wenn man den Zettel vor sich hat. Hält man ihn aber gegen das Licht, so entdeckt man in der Figur A, in der Mitte, die ersten Zeilen von den auf der Figur B stehenden: SVERIGES &c., aber verkert: und in der Figur B erscheint oben, wo der Stempel blos die 3 Kronen zeigt, durchs Licht der Nordstern, und um den ganzen Medaillon herum die Worte: HINC ROBVR &c., aber auch rückwärts, beide aus der Fig. A. Ob diese nur durchs Licht sichtbare Figuren und Worte schon ins Papier gemacht sind; oder ob beim Stempeln die obere Hälfte des Quartblatts abermals senkrecht gebrochen und über einander gelegt gewesen, und folglich die beiden Stempel sich wechselsweise auf einander ausgedruckt haben: kan ich nicht bestimmen. Lezteres aber ist warscheinlicher.

Was nun auf dieser ganzen ersten Seite III. gedruckt, und IV. geschrieben steht, ist folgendes. Oben zwischen den beiden gestempelten Medaillons ist geschrieben: *N 13296*;
und unten zwischen denselben steht gedruckt:

Rd *2Sp.* (der Wert des Zettels).

Nun gleich unter diesem Rd2Sp. fängt, etwa einen Finger breit über dem Bruche, wenn das Quartblatt in Octav zusammengelegt wird, der Zettel selbst an, der meist gedruckt ist, und 7 Zeilen ausmacht; ausser dem, was unter ihm, in 2 Zeilen, seinen Werth in schwedischer und finnischer Sprache, und neben dran in 4 Zeilen die Strafe der Nachmachung, bestimmt. [Was in die ersten 7 Zeilen geschrieben ist, folgt hier mit kleinerer Schrift und in Klammern eingeschlossen].

Uti

"Uti Riksens Ständers Wäxel-*Banco* haswer [*Banco* Kammereraren Hr. C. *Robsahm*] insatt på *Transport*-Räkningen Twå Riksdaler *Spec.* Hwilka 2 Riksdaler *Sp.* böra egenhändigt och tydeligen *transporteras* med dag och åhre-tahl, ifrån man til man; Och skal sista *transportens* innehafware utbekomma denna *Summa.* *Stockholm* d. [24. Januarii] 1777."*

Twå Riksdaler *Spec.* **
Kaxi Kowaa Riikin Daleria.

Den som Denne Sedel på 2 Riksdaler *Specie* efterapår skal warda hängd; Men den, som bewisligen uptäcker efteraparen, skal undfå det uti Kongl. Maj:ts Nådige Kungörelse af den 20 *Decemb.* 1754 utfäste *Præmium.* †

Rechter Hand, gleich unter der fein gedruckten Strafendrohung, steht geschrieben ein Name, und senkrecht unter demselben, an der untern rechten Ecke des Zettels, ein andrer Name; beide ausgeschrieben, aber unleserlich undeutlich: vermutlich Namen von Banco-Officianten.

Der

---

* d. i. In der Reichsstände Wechselbank hat der Banco-Cammerier .... auf die Transportrechnung eingesetzt 2 Rthlr. Spec. Welche 2 Rthlr. Sp. eigenhändig und deutlich transportirt werden müssen mit Tag und Jarzal von Mann zu Mann. Und soll der Inhaber des lezten Transports diese Summe ausbekommen u. s. w.

** d. i. 2 Rthlr. Spec., auf Schwedisch u. Finnisch.

† d. i. Der so diesen Zettel auf 2 Rthlr. *Spec.* nachäfft, soll gehangen werden; der aber, so den Nachäffer erweislich entdeckt, soll das in Kgl. Majt gnädigen Bekanntmachung vom 20 Dec. 1754 versprochne Prämium bekommen.

Auf diese Art muß der falsche Zettelmacher sein eigenes Galgen-Urtel mühsam und künstlich, folglich wolbedächtig, selbst auch nachmachen, und mit hinsetzen.

Der Druck scheint mit beweglichen Lettern gemacht zu seyn; aber die Lettern, wenigstens die deutschen, sind nicht wie die gewönlichen, sondern sind unten scharf abgestümpft, und sehen zum Teil wie deutsche Mönchsschrift aus. Die Schwärze des Gedruckten ist so äzend, daß man alle Buchstaben auch auf der andern Seite lesen kan; ungeachtet das Papier so stark ist, daß nichts Geschriebenes durchschlägt.

So viel von der Isten Seite des ersten Quartblatts. Auf der IIten steht nichts, als was vom Stempel und Drucke der ersten Seite durchscheint. Nur unten, wo alles Gedruckte der ersten Seite aufhört, steht wieder gedruckt: Rd2*Sp*. Und unter diesem fangen, auf dem noch wenig leeren Raume zu etwa 3 Zeilen, die Transportanten an, linker Hand das Datum, und rechter Hand ihre Namen samt dem Orte, zu schreiben: womit in der Folge auf das 2te Blatt hin fortgefaren wird.

Zweites Quartblatt.

Noch ist dieses ganze Blatt ganz weiß, weil der Zettel erst durch drei Hände gegangen ist.

Das Papier ist auch schon in der Papiermüle mit 3 Kronen, jede etwa von der Größe eines 6 Pfennigstücks, gezeichnet: 2 sizen oberhalb des Bruchs (wenn man das Blatt in 8 bricht), und die dritte unterhalb.

Sonst ist auf der Isten Seite dieses 2ten Quartblatts gar nichts, ausser daß die auf der IIten Seite gestempelte Figuren sich auch hier, wiewol verkert, sehr kenntlich präsentiren.

Diese Figuren auf der IIten Seite des 2ten Quartblatts, oder der 4ten und lezten des ganzen Zettels, sind die nämlichen Medaillons, wie auf der allerersten; auch blos gestempelt, und nicht geschwärzt, und eben so oben

neben

neben einander gestellt. Auch hier ist die Figur A linker, und die Fig. B rechter Hand.

20.

New-Yorks Island, im Gebiete Harlem, 5 engl. Meilen von der Stadt Neujork, und 100 Yards von Hornhuck am East-River,

den 18 Sept, 1776.

Von dem seel. Hrn. Lieut. Hinrichs, an den Herausgeber.

Leicht war es mir freilich, da ich zulezt die Ehre hatte, Sie in Göttingen zu sprechen, Ihnen einen Brief von Amerika aus zuzusagen; aber gewiß bis jezt ist es mir schwer geworden, mein Versprechen zu erfüllen. Und noch würde ich es nicht erfüllen können, wenn ich nicht jezt, als Invalide, einige Wochen für mich in der angenemsten Weltgegend, rückwärts vom Geräusche des Kriegs lebte, und als Invalide meine Absichten erfüllte, um die ich, wie Sie wissen, Soldat wurde. Also nur einige Bruchstücke von dem, was ich gesehen, so wird der Bogen voll seyn, und schwerlich mer Plaz für das, was ich gehört, und was ich empfunden habe, übrig bleiben.

Vorigen Sonntag (den 15 Sept.) landeten wir unter dem donnernden Geprassel von 5 Kriegsschiffen, in platten Booten von LongJsland, auf Neu Jork Jsland, ungefer 4 Meilen von *New Yorks* city. Als Jäger machten wir gewönlich die Avantgarde aus, u. s. w. Kurz, den Nachmittag war dieser Teil der Insel unser. Aber als wir eben ins Quartier rücken wollten, machten die Rebellen einen neuen Lerm, und wir mußten heraus. Ich hatte den rechten Flügel der Vorposten, wir marschirten nach Kingsbridge, folglich kam ich hart am

East-River weg, welches mit den schönsten Häusern besetzt ist. Ich hatte das Vergnügen, alle diese Häuser in Besitz zu nemen, nebst der feindlichen Batterie, wo ich 5 Kanonen fand: die Rebellen flohen alle weg. Alle Häuser waren mit Meubeln und ländlichen Glücksgütern und Pretiosen vollgestopft; die Leute aber waren alle geflüchtet, und hatten ihre Sklaven zurückgelassen. Allein den andern Tag kam ein Hausvater nach dem andern wieder, und Freudenthränen der Dankbarkeit rollten von den Gesichtern dieser vormals glücklichen Leute, als sie ihre Häuser, Früchte, Vieh, und alle ihre Meubeln wieder fanden, und ich ihnen sagte, daß ich es blos für sie in Besitz genommen hätte, und es ihnen überlieferte. — Den andern Tag rückten die Rebellen 4000 Mann stark gegen unsre Vorposten an, und wir hielten ein hartes Feuer aus, bis gegen den Nachmittag, da sie, wie ich hernach hörte, weggetrieben wurden *: denn um 1 Uhr mußte ich mich zurückbegeben, da ich von einer Büchsenkugel in der linken Seite der Brust, 4 Finger breit vom Herzen, durchschossen war. Zu wem konnte ich mich sichrer begeben, und wer nahm mich freundlicher auf, als eben die, die mich gestern ihren Woltäter, ihren Erhalter, genannt hatten? Da ich das Geräusch nicht liebe, jetzt noch weniger wie jemals; so wälte ich mir, da ich sonst Paläste wälen konnte, ein kleines Haus an dem East-River, wo die Wittwe eines Predigers aus Neujork *Oglyby*, mit einer zalreichen Familie von Kindern

---

* Dieses kleine Treffen habe ich blos, in dem *London Chronicle* Num. 3114, in dem Schreiben eines Officiers aus Neujork vom 23 Sept., mit folgenden Worten erwähnt gefunden: "Vor etwa 4 Tagen drang die leichte Infanterie, die den Vortrab unsers Heers ausmacht, zu mutig auf ein sehr überlegnes Corps von Rebellen ein, und trieb sie ab, jedoch mit Verlust von 125 Mann an Todten und Verwundeten". S.

dern und Stiefkindern, hingeflüchtet war. Nicht weit davon war das Haus oder vielmer der Palast ihres alten Vaters, der ein großes Lager von Porcellain, Wein, und Branntewein hatte, und nichts davon verloren hatte. Alle diese Leute kamen gestern Abend wieder; und meine Empfindung, die ich hatte, da ich Mutter und Kinder und Großvater und Enkel ꝛc. bis auf die schwarzen Kinder der Sklaven, sich herzen und küssen sah, griff mich so sehr bei meiner Wunde an, daß ich die Nacht ein Fieber bekam. Nicht zu gedenken der Schmeicheleien, die die guten Leute mir machten, und die ich nicht verdiente, weil ich blos nach Ordres handelte. — O wie vieles hätte ich ihnen von diesem glücklichen Lande zu sagen! Aber ich sehe, der Bogen ist schon halb voll, und Sie wissen noch nicht, wie ich in dieses Land gekommen bin, oder vielmer, was ich in der Zeit, da ich von Ihnen war, bis heute gesehen habe. X

Meine Geschichte teilt sich natürlich in 2 Teile, die **Wasser- und Land-Geschichte.**

halt. Forts. 103

I. Von Bremerlehe über Portsmouth und Halifax nach *State-Island.*

Unsre Leben und Taten hier werden sie schon in allen Zeitungen, jezo schon Warheit und Lügen durch einander gemischt, gelesen haben: ich übergehe also alles, und beziehe mich auf den **Hamburg. Correspondenten.** Jezt nehme ich mein Journal zur Hand; und so wie mir etwas aufstößt, das ich glaube, es werde Ihnen nicht unangenem seyn, schreib ich es nieder, ohne mir über Chronologie und Synchronism eine schlaflose Nacht zu machen.

Das Seewasser ist nirgends grün, auch im Biscayischen Busen nicht schwarz, wie es einige Hrn. Officiere neulich beschrieben haben: sondern es nimmt seine Farbe vom Himmel an.

Die Luft auf den Fischerküsten von Newfoundland ist so kalt, daß ich mitten im Junius im Pelze fror. Dies kommt von dem Nebel her, welcher Jar aus und ein hier die Bänke und die ganze Küste von NAmerika, bis auf 5 deutsche Meilen vom Lande, deckt.

Das Seewasser hat verschiedene Grade von Salzigkeit. Auf den Sandbänken hat es weniger Salz, als im hohen Meere; und auf den schottländischen Küsten hat es noch weniger. Am allerwenigsten hat es, je näher es gegen den Aequator zu geht.

Ich sah auf der Fischerbank Schiffe der Franzosen herumkreutzen, und sah sie mit Mitleiden an. Man betrachte auf der Charte von NAmerika von 1755 die damaligen Besitztümer der Franzosen in diesem Weltteile, und werfe dann einen Blick auf d'Anville's NAmerika, wo noch der ganze Ueberrest der Conquete: *Miqueron* und *St. Pierre* ist: zwo Inseln, deren jede keine 200 Menschen ernären kan!

Hallifax ist eine elende Stadt. Die Strassen sind ein sandigter Weg, der an beiden Seiten mit einer Reihe Baracken besetzt ist, worinn Schuster, Brauer (die hier Bier mit Baumrinde brauen, welches recht gut ist), und dergl. Leute wonen. Die Kirchen sind ein par Häuser von 20 und etlichen Schritten groß: das Arsenal und Gouvernementshaus sind mittelmäßig. Armut, rohe Kunst, und Mangel der Cultur, blicken allenthalben heraus. Häuser nur noch mit Brettern vernagelt standen auf einer Wiese, noch ohne weitere Anlage. Hornvieh sah man wenig, und sehr klein, ohne Hirten. Die Forts und Batterien sind alle nur von frischem Rasen aufgeworfen. Viele NeuEngländer sind von Boston &c. jezt hieher geflüchtet: dies wird vielleicht der Provinz mer Aufkommen geben.

Als wir in *Sandy-hook* vor Anker giengen, nahm ich

ich die Gegend da herum und den Hafen auf, und fand; daß die Charten alle die OSOliche Spitze von State-Island falsch zeichnen. Sie zeichnen sie nämlich in einen stumpfen Winkel; sie geht aber so stark hervor, daß, wenn man hart an Sandyhook's Spitze einlauft, man noch nicht den Ravelin sehen kan, sondern erst etwas südlich faren muß, und dann nördlich, und dann westlich im Flusse. Ich habe diesen Feler in meiner Charte verbessert.

Den 12 Aug. liefen wir in New-York's Harbour oder in Sandy-hook ein, und warfen bei Hendriks point Anker. Eine Flotte in dem Hafen von mer als 450 Schiffen, und dann noch eine Menge Böte, die die Küste des Feindes belauschten, daß kein Feuer in die Flotte käme, oder Ausreisser durchwischten, war alles, was man sehen konnte. Man denke sich den schönsten Hafen, worinn auf 1000 Schiffe Platz hatten, alle diese wirklich vorhandene Schiffe, alle mit Menschen voll besetzt, und rund umher ein feindliches und freundliches Lager, in der herrlichsten Gegend, bei dem schönsten Wetter, und alle diese Menschen zu einer Bestimmung bereit, von der ganz Englands, dieses mächtigen, stolzen Landes, Wolfart abhieng, und bestimmt zu einer Unternemung, auf die der Erdkreis aufmerksam war . . . . So weit meine Reise zu Wasser.

II. Aufenthalt auf *State-*, *Long-*, und *New-Yorks* Island.

Die StatenInsel hat ein bergichtes Land mit schönen Wäldern, die eine Art von Fichten sind, und die man auf 2 Stunden weit in die See riecht: sie ist aber überhaupt wenig angebaut. Der Boden ist sehr fruchtbar. Pfirsiche, Kastanien, Nüsse, Aepfel, Birn, und Weintrauben wachsen hier mit Rosen- und Brombeersträuchen wild durch einander. Das Klima und die Erdart

ist gewiß die schönste, die gesundeste, die angenemste von der Welt; und ein oder ein par Privatpersonen könnten hier ihren Nachkommen einen Schaz bereiten, wenn sie nur erst eine ansenliche Summe hineinstecken könnten. Jezt aber ist alles noch sehr roh, arm, und durch die Pressungen der Rebellen, und die Campirungen der königl. Truppen, jezt auch von den notwendigsten Dingen entblöst. Die sogenannte Alt- und Neustadt (*Old*-town und *New*town) bestehen jede aus 2 Häusern, deren Wände und Dach mit Brettern vernagelt, und die kaum 25 Fus groß sind. Das Hornvieh ist wenig, weil die Soldaten alles verzehrt hatten, aber recht gut. Die Pferde sind elend. Die Einwoner sind meist Holländer von Abkunft, und deswegen ist die deutsche Sprache hier ziemlich gäng und gebe. Das Haus des Obersten von Donop gehört einem, Namens Koch, aus Hanau. Ich sehe verschiedene Schwarze hier, die eben so frei sind, als die Weissen. Im Ganzen ist hier alles so, wie bei uns: einerlei Gesträuche, einerlei Holz; nur weil der Boden fetter ist, werden die Blätter größer, und das Holz stärker. Diese Staten Insel war 2 Monate hindurch das einzige Land, was England, wenn ich die Eroberungen des lezten Kriegs Kanada und Neuschottland ausneme, in ganz N Amerika besas.

Die Lange Insel ist eine schöne Insel: sie hat die Menge Wiesen, Fruchtfelder, Fruchtbäume aller Art, und schöne Häuser; auch Vieh ist noch in großem Ueberfluß da, obgleich die Rebellen schon vieles mitgenommen hatten. Die Einwoner waren fast alle aus den Häusern weggelaufen. Wir marschirten, als wir den 22 Aug. landeten, durch Gravesend und NeuUtrecht: hier sind ein par geräumige Kirchdörfer mit hübschen Häusern. Den Abend rückten wir in *Flack buſh* ein. Von Flackbusch habe ich einen Riß gemacht, weil wir 5 Tage in dem-

demselben standen, und uns mit den Rebellen herumschmissen: es war ein schönes Dorf, ehe diese Mordbrenner den grösten Teil desselben verbrannt hatten. Es standen, und stehen noch, verschiedene Lusthäuser da. Newtown hat merere Straßen. Brooklinn, Kirk &c ist alles eine lange Strasse, mit Bäumen und an einander gebauten Häusern besetzt. Man sieht hier kleine artige Häuser, mit Gärten und Wiesen und Fruchtbäumen in großer Menge. In Newtown sind 2 englische und 1 holländische reformirte Kirche. Zu Newtown gehört Freesh bone und little Battein, beide von wenigen Häusern. Die meisten Einwoner von Freeshbone sind Quäker, welche hier ein Versammlungshaus haben. Diese Quäker gehören nicht mit unter die Rebellen: sie haben vielmer in allen ihren Versammlungen oder Kirchen bekannt gemacht, daß, wer die Waffen ergriffe, dessen Name ausgestrichen werden solle. — In Jamaica-town sind 3 Kirchen, 1 englische, 1 presbyterianische, und 1 holländische. Quäker sind nicht hier. Der Marktflecken *New York-ferry* hat an einander gebaute Häuser, und Handwerker und Künste blühen noch jetzo daselbst. Ich habe einen Riß davon gemacht, weil er so angenehm liegt. Die Gegend um Jamaica ist sehr anmutig, und meist eben. Von hier geht ein Weg nach *Hemstead*, wo schöne Ebenen und an der Seite hin laufende Hügel und kleine Gehölze sind. Die große und kleine Hemsteader Plainen verschaffen dem Auge, von einer Anhöhe auf denselben nach der Seeseite gen Beach zu, eine der herrlichsten Aussichten. — *Hemstead* ist ein Kirchdorf, mit 2 Kirchen, einer englischen und einer presbyterischen: es hat ein weitläuftiges Gebiet, obgleich nur wenige Häuser in dem eigentlichen Hemstead stehen. Die Einwoner sind, so wie auf der ganzen Insel, reiche, wolhabende Leute, die den waren Reichtum des Stats

haben; d. i. es sind begüterte Landleute. Hier wonen auch viele Quaker. — Zwischen Bush und Newtown liegen viele Häuser, und das Dorf Kirk*, welches zu Newtown gehört. Die Gränzen der beiden Districte *King's*- und *Queen's*-Counties sind auf allen Charten, selbst auf Hollands seiner, falsch angegeben. Die Nordergränze geht vom Meer in der Gegend von *Blackwell's*-Island an, läuft durch Krick, läßt Newtown, Freesbone, little Battein und Flushing links, und lauft quer durch die Straße, die nach Jamaica führt, bis nach einer Bucht in Jamaica-Bay. Ich habe dies und auch die Lage von NeuUtrecht auf meiner Charte verbessert, und von dem ganzen westlichen Teile von Long-Island, der die King's- und Queen's Counties begreift, eine neue Charte verfertiget. Die ganze Insel ist wie eine gemalte Landschaft. Man kan in diesen beiden Grafschaften fast keine englische Meile reisen, ohne Häuser anzutreffen. Die Einwoner haben ein frisches Blut, und sind meist Schelmen in der Haut. Die Luft ist hier jetzo noch (im September) sehr angenem. Der Winter geht mit dem December ein, und dauert bis Anfang oder Ende des März. Oft fällt hier tiefer Schnee, so daß alljärlich Schlittenfart ist. Manchmal sind die Winter auch naß; im Sommer aber ist es gewönlich trocken, ausser im Augustmonat, wo viele Gewitter einfallen. Tobak wird in Kings-County nicht gebaut, aber in Jamaica. Alles lebt hier in Friedenszeiten ein angenemes, einförmiges, gesundes Leben. Das Vieh ist hier stark und häufig. Gartengewächse sind hier eben solche, wie bei uns. Das Frauenzimmer ist hier nicht

häss-

* oder Kreck; es wurde mir schwer, die nomina propria alle zu lesen, weil die Dinte so bleich war. S.

häßlich; und auf dem festen Lande soll es gar hübsch seyn. Die gute und zu gute Lebensart war Ursache, daß die Leute übermütig wurden: aber ohne Kabalen, von England und selbst von London aus, wäre der Tumult nie so arg geworden. Je mer ich dieses Land, den schönen Wieswachs, den gesegneten Korn- und Hanfbau, und die schönen Fruchtgärten betrachte: desto mer beneide ich die vormals glücklichen Einwoner dieses vortreflichen Landes; desto mer bedaure ich die Unglücklichen, die durch Kabalen und Privatneid ihrer Mitbürger und andrer jetzo mit leiden müssen. Allenthalben, wo ich hinkam, waren gepfropfte Scheunen voll Reichtum des Landmanns; aber nirgends oder doch nur selten traf ich ein Haus an, wo Einwoner inne waren, wo Krieg und Ausgelassenheit der Engländer nicht alles zu Grunde gerichtet hätten. Von Fruchtbäumen waren Pfirsiche und Aepfel die meisten, von beiden Sorten waren die Strassen besetzt: Birne aber waren nicht so viele.

Blackwell's-Island gehört zu NewYorks-Island, und ist ein mageres dürres Land, 2 (engl.) Meilen lang, und an der breitsten Stelle keine Viertelmeile breit. Es wonen freie Schwarze hier, es sind aber überhaupt nur 3 Häuser da. Es giebt auf der Neujorks Insel viele Schwarze, aber wenig freie. Diesem Inselchen in Norden liegt

Bahama oder [Passons-] Island, eine hübsche angenem gelegene Insel. Sie hat Wiesen und Fruchtland, und etwas Holz an der SWSeite. Noch weiter gen Norden liegt hart daran

Belle Isle, auch ein artiges Inselchen. Sie hatte nur Ein Haus, das die Rebellen ruinirt haben. Sie liegt just über Harlem, und hat an der andern Seite WestChester. Sie gehört dem Capit. *Montresor* von dem englischen Corps du Genie, der sich bei der Armee auf-

aufhält, und wird deswegen oftmals Montresor's Island genannt.

New-York's Island ist das schönste Land, was ich je gesehen habe. Kein überflüßiger Stamm, kein unnützer Zweig, kein unbrauchbarer Halm, ist auf demselben. Abhängende fruchtbare Hügel wechseln mit Fruchtländern, Wiesen, und Gärten voll Fruchtbäume mit einander ab; und einzelne auf Anhöhen an beiden Seiten des Flusses gebaute Häuser gaben dem Auge einen reitzenden Anblick. Alle sind weiß angemalt, ein Stockwerk über dem Parterre, mit Umläufen, und oben einer Altane und Gewitterableitern; übrigens alle im besten Geschmack gebaut und meublirt. Der Hudsonsfluß hat einen heftigen Strom, und ist doch, so weit ich ihn kenne, noch 15 Meilen ins Land hinauf salzig. Es giebt aber schöne Brunnen auf der Insel.

So viel für diesmal, als ein Beobachter, der immer auf dem Vorposten steht, beobachten, und in abgerissnen Stunden aufzeichnen konnte. Nur noch eins. Sie kennen die Hugenotten-Kriege in Frankreich: was dort *Religion* war, ist hier *Liberty*; eben der Fanaticismus, und einerlei wütende Wirkungen ....

21.

Von den Niederlanden, Lower oder Delaware Counties, der 13ten rebellischen Kolonie in NAmerika.

Die Anzal der jetzo aufrürischen Colonien wird durchgängig, in Zeitungen nicht nur, sondern auch in feierlichen Acten, auf 13 gesetzt. Aber nach der gewönlichen Rechnung kommen nur 12 heraus, weil man oft, wiewol ganz irrig, ein eigenes beträchtliches Stück Landes

des mit unter Pensylvanien begreift, mit dem es doch weiter nichts als den Gouverneur gemein hat. Dieses Land, eine eigne Kolonie für sich, führt den Namen: die delawarischen oder die drei niederen Grafschaften. Eine gute Nachricht von denselben giebt der schwedische Propst Acrelius, um das J. 1756, mit folgenden Worten:

"Wie unter dem Erbeigentümer, William Penn, im J. 1681 das Gouvernement von Pensylvanien aufgerichtet wurde; so wurden die 3 Niederen Counties, *Newcastle*, *Kent*, und *Sussex*, der Provinz Pensylvanien mit einverleibt. Wie aber Penn zum 2tenmal im J. 1700 ins Land kam, und die Regierungsform in Pensylvanien änderte: so behaupteten die 3 Niedern Grafschaften, sie hätten das Recht, ein ganz eignes Gouvernement auszumachen, denn das wären sie in der Zeit des Herzogs von York gewesen. Penn widersetzte sich aus allen Kräften, mußte aber doch endlich darein willigen, weil die ersten Privilegien aufgehoben waren *. Er bot ihnen neue Privilegien für sein neues Gouvernement an; aber sie verwarfen solche auf dem Landtage zu Newcastle 1700: hier trennten sich die Deputirten aus Pensylvanien völlig wie Unfreunde von den Deputirten der 3 Niedern Grafschaften, in ihres Eigentümers Gegenwart.

Seit der Zeit haben diese 3 Niederen Grafschaften ein Gouvernement für sich ausgemacht, und haben ihre eigene Assembly, die järlich beinahe eben so wie in Pensylvanien erwälet wird. Sie erkennen auch den Gouverneur von Philadelphia, der järlich zu ihrer Versammlung den 20 Octobr. in Newcastle herunterkommt. Sie machen sich ihre eigene Geseꝛe, die der Gouverneur jedesmal,

---

* *upgifne* woro, oder, weil die Leute ihre erste Privilegien verwiesen?

desmal, ohne den geringsten Streit, gut geheissen hat. Sie halten sich an die Privilegien, die Pensylvanien hat, und auch an dessen Regierungsform, in so fern ihre eigene Gesetze keine Veränderung darinn gemacht haben. Aber ob diese Pennische Familie Proprietors-Recht über sie habe, das ist bei ihnen noch eine grosse Frage. Denn einmal sind die Lehenbriefe, die der Herzog Jacob von York dem Penn auf diese 3 Niedere Grafschaften gab, von K. Karl II, wegen dessen bald nachher erfolgten Absterbens, nicht bestätiget worden: auch Jacob selbst bestätigte sie als nachheriger König nicht, weil er unvermutet entthronet wurde. Und nächstdem ist schon seit William Penns Zeiten, über 40 Jare lang, ein Proceß anhängig zwischen Lord Baltimore's Haus in Maryland, und Penn's Haus in Pensylvanien, ihre ware Gränzen betreffend, die in diesen Niedern Grafschaften an einander stoßen: welche Irrungen vermutlich von der Abweichung der Magnetnadel herrüren, an die man ehemals bei den Landmessungen nicht gedacht hat. Dem zufolge haben einige ihre Grundbriefe (engl. *Charters*, schwed. *Fastebref*) vom Herzog von York, die völlig sicher sind: andre haben sie von Penn, noch andre von Lord Baltimore, und einige von allen beiden. Indessen sind seit dem J. 1715 keine Landrenten bezalt, und nicht einmal eingefodert worden. Was einmal daraus werden werde, wenn der lange Proceß zu Ende kommt, darüber sind viele Vermutungen. Die Absicht der Leute ist, so bald möglich, unter ein königliches Gouvernement zu kommen.

Die Hauptorte in diesem Gouvernement waren um das J. 1756:

I. In NEWCASTLE County, *Newcastle* die County-Stadt, am Delaware, 35 Meilen unterhalb Philadelphia, hat 240 Häuser. *Wilmington*, 30 Meilen

Meilen von Philadelphia, wo der Christina Kihl in den Delaware fällt, hat 260 Häuser. *Newport* und *Christina*-Brücke, sind kleine Handelsplätze am Christina-Kihl, jeder von 70 bis 80 Häusern. *Noxen*town, am Flusse Apoqniminy, ein Marktplatz.

II. In Kent-County, ist *Dower* die County-Stadt, 80 Meilen von Philadelphia, hat 100 Häuser.

III. In Sussex-County, ist *Lewis*town die County-Stadt, 128 Meilen von Philadelphia, auf dem Cap Inlopen, hat 100 Häuser. Die Einwoner sind meist Lotsen".

Diese *Lower* Counties hatten sich, wie das erstemal auf dem Congreß zu Philadelphia von Unabhängigkeit die Rede war, eben so wie NeuYork, NeuJersei, Maryland, und NordCarolina, gegen dieselbe erklärt; 7 andre Kolonien, MassachusetsBaj, Connecticut, Neuhampshire, Pensylvanien, Virginien, SüdCarolina, und RhodeIsland (Georgien war noch nicht mit dabei), waren für dieselbe. Dickenson aber, nachdem er die Sache verschlafen hatte, zog den andern Tag zurück, und rief die Pensylvanischen Deputirten ab. Nun waren also die Stimmen gleich, und dies erstemal wurde nichts entschieden. *Rights of Great Britain* (8te Ausgabe, 1776) p. 92.

22.

Citation von Horchheim nach NAmerika,

Worms den 25 Febr. 1777.

"Heinrich Fretter, von Horchheim im Stifte Worms, erkrankte im J. 1775 auf seiner Rückreise von St. Croix in Nordamerika, auf der Fregatte Adrian und Jean, und starb.

Seine

Seine Frau, Anna Maria geb. Habermehl, starb auch, zu Kölln in einem Wirtshause, den 12 Novemb. 1775.

Bei dieser fand man ein Testament von ihrem seel. Manne, worinn derselbe sein Vermögen der elenden Brüderschaft in Horchheim vermacht hat; jedoch so, daß diese Brüderschaft, gleich nach seinem Tode, dem Caspar Schönebrugh zu Marbrunsch in Nordamerika, 124 Gulden, die er ihm schuldig seie, auszalen soll.

Das Hochfürstl. Bischöfliche Wormsische General-Vicariat, macht ein solches, unter dem Dato Worms den 25 Febr. 1777 (gedruckt in einer Frankfurter politischen Zeitung, unter dem 14 März 1777), benanntem Schönebrugh zu Marbrunsch in Nordamerika hierdurch bekannt, und beraumet demselben eine 9monatliche Frist an, des Endes, daß derselbe, binnen solcher, die obbesagte Schuld bei der obbenannten elenden Brüderschaft zu Horchheim in Empfang neme, und dagegen Fretters ausgestellten Schuldschein aushändige, oder aber gewärtige, daß nach verfloßnem Termin mer bemerkte Schuld ad 124 Gulden der elenden Brüderschaft zu Horchheim verabfolgt werde".

Diese Citation mag wol nach allen Regeln der Justiz oder Formula richtig seyn: aber sonderbar würde es uns Europäern doch vorkommen, wenn die englische York-Factorei, jemanden aus Horchheim in Europa, an die Hudsonsbaj citirte, um da innerhalb 9 Monaten eine Erbschaft von 12 Pf. Sterl. abzuholen. —— So ein dringendes Bedürfnis, für deutsche Zeitungsleser nicht nur, sondern auch für deutsche Justizhöfe, ist eine Erdbeschreibung von Amerika, damit sich niemand unter NordAmerika so etwas wie Nordholland oder Norder-Ditmarsen denke. Und so erfreulich muß die Nachricht für das deutsche Publicum seyn, daß jetzo drei dergleichen Erdbeschreibungen auf einmal im Werke sind, da man sonst keine einzige hatte.

23.

23.

Pera bei Constantinopel, 17 Jan. 1777.

Von Hrn. Prof. Björnståhl, an Hrn. Biblioth. Gjörwell in Stockholm *.

Selbst hier an Ort und Stelle hat es ganz unglaubliche Schwierigkeiten, Türkisch zu lernen. Denn einmal begreift diese Sprache drei besondre, sich ganz ungleiche, und in Worten wie in Grammatik von einander völlig verschiedene Sprachen in sich, nämlich das türkische, persische, und das unerschöpfliche arabische; die alle

* Ein sehr wichtiger Brief: nicht nur für den Philologen und Kalendermacher, sondern noch mer für den philosophischen Historiker wichtig. Immer war es noch für diesen ein Problem, warum die osmanischen und andern Türken und Tataren, (ein Volk, das von seiner körperlichen sowol als geistigen Seite alle mögliche Anlage hat, das menschlichste, aufgeklärteste, und ehrwürdigste Volk der Welt zu werden, und das schon 400 Jare cultivirte Völker zu Bekannten und sogar zu Untertanen hat), noch bis auf den heutigen Tag rohe Barbaren sind, und allem Anschein nach es so lange bleiben werden, bis sie ihr ewiges Widerstreben gegen alle Civilisirung mit ihrer völligen Verjagung aus Europa werden büßen müssen. Ihre despotische Regierungsform, und ihre alberne Religion, erklären diese Erscheinung bei weitem nicht hinlänglich: beide Hinternisse der Cultur waren gerade auch bei den Arabern, und doch überwanden diese sie, und cultivirten sich. Aus den von Hrn. Björnståhl angegebenen Datis erhellet, daß ein Hauptgrund der unüberwindlichen Barbarei der Türken in ihrer Schrift und Sprache (wie bei den Sinesern) liege: ein Gedanke, der eine weitere Entwickelung verdient und bedarf. — Uebrigens hätte der Feler, den Hr. Büsching mit Mohammed V begangen, ihm nicht so hoch aufgemutzt werden sollen: denn er hat ihn nicht eigen, sondern mit allen europäischen Zeitung-, Almanachs-, und Compendienschreibern gemein. Die wenigsten dieser Herren haben

alle drei, durch einander, ohne Unterscheid, von den Türken im Sprechen und Schreiben gebraucht werden, und wodurch die türkische zur reichsten, aber auch zur schwersten Sprache der Welt, wird. Und dann kan ein Christ nicht so mit der Nation umgehen, und sich in der Sprache üben, wie in Italien, Frankreich, England, Deutschland, Holland ꝛc. Denn niemand darf ihr Frauenzimmer sehen, nicht mit ihnen in öffentlichen Wirtshäusern speisen, nicht in ihren Häusern wonen. Selbst die Armenier sind hierinnen Türken worden, und wollen keinem Fremden den Umgang in ihren Häusern verstatten: so daß es hier an Ort und Stelle fast um nichts leichter ist, die Sprache zu lernen, als anderswo in Europa. Denn das einzige Mittel ist, daß man sich einen gelerten Türken oder Chodsha hält, der des Tags eine Stunde für schweres Geld zu einem kommt. Aber dieser Weg ist herzlich langweilig: man lernt mer die Sprache lesen und allenfalls schreiben, als reden; denn diese Uebung ist blos für die Augen, aber nicht für die Ohren, gerade so wie wir in Europa griechisch lernen. Sehr oft paßirt es mir, daß eine Seite im Msct, von der ich im Lesen jedes Wort verstehe, für mich, wenn mir sie mein Sprachmeister vorließt, ein versiegeltes Buch ist, weil hier die Augen keine beständige Uebung haben, sich an den Laut der Sprache zu gewönen, und das Lesen nur eine

---

ben den Beruf, arabisch zu verstehen, und nahmen es also mit dem Unterschied der Namen محمد und محمود nicht so genau. Aber lächerlicher ist es freilich, daß wir gelerte Europäer zwei andre weit mer verschiedene Namen, احمد und عبد الحميد, mit einander verwechselt haben, und daher der jetzige türkische Kaiser in allen europäischen Almanachen einen falschen Namen hat.

eine Mechanik für die Augen ist. Nächstdem ist auch das Lesen selbst sehr schwer, wegen der vielen ganz verschiedenen Alphabete und **Charactere**, deren man sich im Schreiben bedient. Denn eine ganz andre Schrift hat man in der Kanzlei, eine andre in Briefen, eine andre in Rechnungen, und wieder eine andre brauchen die Gelerten u. s. w. Wer die eine Schrift ganz fertig lesen kan, kan vielleicht in der andern kein Wörtchen lesen. Und endlich wird diese Sprache beständig ohne **Vokale** geschrieben; dies macht einem Anfänger das Lesen äusserst beschwerlich und zweideutig. Stehen auch manchmal die Vocalen mit dabei; so sind deren doch, der Figur nach, nicht mer wie drei: wirklich aber hat das Türkische mer Vocalen, als das Schwedische, å, ä, und ö mit eingerechnet. Alle diese Laute lassen sich nicht anders, als durch eine lange und vieljärige Uebung, lernen. Was aber noch schlimmer ist, so felen in manchen Handschriften gar auch die **Buchstabenzeichen** (puncta *diacritica*), die sonst ganz verschiedene Consonanten unterscheiden, welche ohne diese Puncte völlig wie einerlei aussehen. So hat das ganze türkische Alphabet 33 Consonantbuchstaben, aber ohne diese Puncte nur 17 eigene Figuren; so daß, wenn diese felen, Ein Buchstabe 5 oder 6 ganz verschiedene Consonanten bedeuten, und *b*, *p*, *t*, *th*, *s*, *n*, und *i*, seyn kan, welches alles man alsdenn blos erraten muß. Und je mer dergleichen Buchstaben in Einem Worte vorkommen, desto ungewisser wird es, so daß es oft 30, 50, ja 200 ganz verschiedene Worte, je nachdem es lang ist, nach einer verschiedenen Combinations-Methode bedeuten kan. Hat nun ein solches Wort vollends noch andre eben so ungewisse Worte vor und hinter sich: so sollte man es gar für unmöglich halten, aus einer solchen Schrift oder Chiffre den Verstand herauszubringen. Und das ist doch die gewönliche Art zu schreiben bei den

Türken, wenn sie geschwinde schreiben wollen. Ein Ausländer bricht wol endlich durch diese Schwierigkeit: aber es gehört Zeit, und schrecklich viel Gedult dazu, ehe man eine Fertigkeit erhält, so vieldeutige Räzel, wie die arabischen Münzen mit kufischen Buchstaben sind, die niemals diakritische Puncte haben, richtig aufzulösen.

Die Morgenländer haben auch solche Buchstaben und Laute, die unsre Organe nicht nachmachen, und die noch weniger unsre gewönliche Alphabete ausdrücken können. Gewisse Laute werden tief unten aus dem Magen heraufgeholt, andre werden in der Kehle mühsam gebildet, und noch andre bestehen in verschiedenen Schärfungen (*hväsningar*). Manchmal lautet es, als wenn man Brechweinstein im Leibe hätte: ein andermal muß der Laut eines Kalbes, einer Katze, einer Schlange u. s. w. das schöne Modell werden, das man nachäffen muß; aber dies kan so leicht keiner, der nicht das Glück gehabt hat, daß seine Organen von Kindheit an an diese tierische Töne gewönt worden sind. Anstatt daß wir nur ein s und z (ein scharfes und gelindes s) haben: so haben die Türken 7 bis 8 Buchstaben, wo jeder durch seinen eigenen Laut und seine eigene Schärfung genau von dem andern unterschieden werden muß, wofern man im Sprechen und Lesen verstanden seyn, und nicht ganz verschiedene Stammwörter und Bedeutungen verwechseln will. Wer lang im Lande bleibt, überwindet auch diese Schwierigkeit; denn je länger man irgendwo ist, desto besser lernt man eine Sprache pronunciren: aber statt derselben komt dann eine andre.

Hat man eine Pronunciation an Einem Orte gelernt, so versteht man doch von der in einem andern Lande gewönlichen nicht das geringste. Anders wird das Türkische hier in Constantinopel und Romilien gesprochen, anders in Anatolien, anders von den Tatarn, anders

von

von den Armeniern, und wieder anders in einigen Afrikanischen Staten. Nicht besser geht es der so reichen und in unzälichen Ländern ausgebreiteten arabischen Sprache: überall ist es Eine Sprache; aber sie wird so verschiedentlich hier und in Persien von den Gelerten, und in Syrien, Palästina, Mesopotamien oder Dijarbekir, Arabien, Aegypten, und der ganzen Strecke von Afrika bis an die Strasse hin, wo sie doch Landessprache ist, ausgesprochen, daß der Einwoner des einen Landes nicht einmal den im andern versteht. Ja in einem ganz kleinen Bezirke kan die Aussprache mer verschieden seyn, als das Schwedische und Dänische.

Ich übergehe andre Schwierigkeiten, die das Verstehen der geschriebenen oder geredeten Sprache, oder was entweder für das Auge, oder für das Ohr, und die Zunge ist, betreffen: aber noch eine muß ich berüren. Es hält unendlich schwer, sich von dem Character, der Denkungsart, den Sitten, Gebräuchen, Künsten, Belustigungen, Festen, Spielen, und Zeitvertreiben der Nation, ihrer Lebens- und Regierungsart, den Aemtern und Geschäften ihrer Bedienten, ihrer Historie und Geographie 2c., eine vollkommene und vollständige Kenntniß zu verschaffen, ohne die sich doch keine Sprache recht und gründlich verstehen läßt. Diese Schwierigkeit wird noch um so viel größer, weil die Sitten der Türken, so wie aller andern Morgenländer, von den unsrigen himmelweit verschieden, und wirkliche Antipoden davon sind. In diesen sind wir desto mer blind und unwissend, weil wir in Ansehung derselben die grösten und gröbsten Vorurteile haben, wovon alle europäische Bücher und Reisebeschreibungen, die nur irgend den Orient angehen, voll sind. Ohne den Tulband aufzusetzen, ist es auch so leicht nicht, hiervon richtige Begriffe zu kriegen. Denn ein Franke (so heissen hier alle Europäer, doch die Griechen aus-

ausgenommen; wiewol *lingua* franca nur die Italienische Sprache bedeutet, so wie sie im Orient geredet wird) kan kaum mit den strengsten und scharfsinnigsten Untersuchungen das Ware herausfinden, ohne oft betrogen zu werden. Der einzige Weg ist wol, ein langwieriger Aufenthalt im Lande: da kan einen oft der Zufall etwas leren, was man sich kaum zu vermuten getraut hatte. Reist man aber nur im Fluge durch ein Land; so lernt man blos, wie es in den Gasthöfen aussieht. Dies gilt von allen Ländern, ganz vorzüglich aber von dem Morgenlande, wo die Leute so eingezogen leben, und besonders die Franken verachten, und wo man nie mit demjenigen Geschlechte umgehen darf, das am meisten spricht, und gerne aus der Schule schwazt.

Eine gute Geschichte von den Türken ist noch nicht vorhanden. Die lezthin herausgekommene *Histoire de l'Empire Ottoman* depuis son origine jusqu' à la paix de Belgrade en 1740, par Mr. *l'Abbé* MIGNOT, à Paris 1771, in 12, in mereren Bänden, ist schlecht geschrieben, und ist an vielen Stellen weiter nichts als ein Roman, wenn gleich der Verf. aus den guten in der königl. Bibliothek zu Paris befindlichen Quellen geschöpft zu haben versichert. Hr. **Mignot** ist ein Neffe von Hrn. Voltaire, und gleicht wirklich diesem grossen Dichter, der die Fiction sogar in die Geschichte gebracht; aber im Styl gleicht er ihm gewißlich nicht. Des Prinzen **Kantemirs** Geschichte taugt gleichfals nichts; aber seine beigefügte Noten und Anmerkungen sind gut, denn die Türken und ihre Statsverfassung kannte er. *Leunclauius* ist ziemlich gut, nur zu alt: er kam im J. 1596 heraus, und folglich felen ihm fast 2 Jarhunderte bis auf unsre Zeit. **Ricaut, de Geer**, und andre enthalten viele apokryphische und ganz ungegründete Nachrichten. Eben dies gilt vom **Chalkokandyles** und andern grie-

chischen Geschichtschreibern: sie waren Feinde der Türken, in deren Munde selbst die Warheit verdächtig ist. Ich rede mit Fleiß von diesem Mangel, besonders weil ich die Ehre habe, an einen Historiker zu schreiben, um Gelegenheit zu haben, die Notwendigkeit einer guten türkischen Geschichte zu zeigen, und wie viel Verbindlichkeit ganz Europa dem geschickten Manne schuldig ist, der auch in schwedischen Diensten ist, und sich viele Jare lang mit der Ausarbeitung der Geschichte des ganzen Osmanischen Hauses, nach türkischen und authentischen Urkunden und Handschriften, und dies hier an Ort und Stelle in Constantinopel, wo die Quellen anzutreffen sind, beschäftiget hat. Diese Nachricht wird Ihnen um so mer willkommen seyn, je unerwarteter sie ist, der Mann, von dem ich spreche, ist Hr. *Muradgea*, königl. Sekretär und erster Drogoman bei der hohen Osmanischen Pforte: dieser hat vor etwa 9 Jaren diese nützliche aber zugleich sehr schwere Arbeit unternommen. Er schreibt sie französisch, d. i. für ganz Europa, und ist bereits mit dem schwersten Teil, dem ältesten und unbekanntesten nämlich, völlig fertig. Er fängt mit dem Stammvater dieses Hauses oder dieser Dynastie, Osmán I (denn so muß man schreiben, nicht Othoman oder Otschman) an; doch berüret er ganz kurz dessen Vater **Erdogrul**, und seinen Großvater **Sülejmán**, der um das J. 1250 aus Turkistan und Persien mit einem Heer nach Anatolien gezogen kam, womit seine Geschichte anhebt. Nun ist er bis zu **Mühammed** IV gekommen, der der 19te Sultan in der Ordnung, und der Grosvater des nun regierenden türkischen Kaisers **Abdul-Hamid**, des 27sten in der Ordnung, ist. Mühammeds Regierung war lang und merkwürdig: er kam sehr jung 1648 auf den Thron, und wurde 1687 entthront. Folglich ist Hr. Muradgea nun mit ungefer 400 Jaren fertig; und ich hoffe, er

werde meinem Rath und Wunsche folgen, und fürs erste diesen Teil drucken lassen, und nachher den folgenden bis auf unsre Zeit ausarbeiten; denn sonst könnte ein Brand, oder ein andrer unglücklicher Zufall, alles das bereits geschehene zu nichte machen, und das Publicum um die Frucht einer so reifen und vieljärigen Arbeit bringen. Ausser andern Proben von seiner Freundschaft für mich, hat Hr. Muradgea auch die Güte gehabt, mir verschiedene Stücke seiner hübschen Arbeit vorzulesen: ich fand darinn interessante Vorfälle und große Revolutionen, die bisher allen Historikern unbekannt gewesen sind; als die sonderbare Entthronung von **Ibrahim I**, und die Erhebung seines erst 6 oder 7järigen Sohns **Muhammeds IV.** Diese Arbeit kostet ihn viele Mühe; denn die türkischen Geschichtschreiber schreiben nicht in der Ordnung und dem Geschmack und mit der Genauigkeit, die wir in der Geschichte fodern: folglich hat Hr. M. weit mer zu thun, als blos zu übersetzen; er muß ein Buch erst ganz durchlesen, ehe er den ganzen Faden davon findet, und eine gute und pragmatische Historie daraus machen kan. Ein Glück ist es, daß er jung ist, Muth und viele Sprachenkenntniß hat, und schön französisch schreibt. Er ist einer der geschicktesten Drogman's, die hier zu haben sind; und besitzt ausserdem Tugend, Witz, und viel sanftes Wesen in seinem Umgange. Darf ich noch hinzu setzen, daß er voriges Jar durch eine Heirat mit einer reichen, sehr hübschen, und dabei tugendhaften Tochter eines Armeniers, glücklich geworden ist, und ohnlängst eine Tochter bekommen hat.

Einige türkische Historiker sind hier, in türkischer Sprache, in derjenigen Druckerei gedruckt, die **Ibrahim Effendi**, ein Renegat aus Ungern, angelegt hatte, die aber schon seit vielen Jaren gänzlich ruinirt worden. Die Schwierigkeit, hier in Constantinopel selbst Bücher und

und Subsidia der Sprache zu kriegen, vermert die Anzal der obbemeldten Hinternisse: denn man muß sich Mscte kaufen, die selten, und daher teuer sind. Noch mer, es sind auch keine gute Lexika zu haben: und den **Meninski** kriegt niemand, als wer ihn mit fast so viel Silber aufwiegt, als ein ganzes Reise-Stipendium ausmacht. Der Hr. Gesandte **Celsing**, der mir viele Gütigkeit erzeigt, hat mir seinen Meninski zum täglichen Gebrauch überlassen: ausser dem wäre ich nicht vom Fleck gekommen. Ich finde täglich Feler in Meninski's Lexiko, wenn es gleich das beste, oder gar das einzige, ist, das wir im Türkischen und Persischen haben: es müßte mit Veränderungen, Verbesserungen, und Vermerungen herausgegeben werden; aber wer in unsern Zeiten wird den Verlag eines so teuren Werkes wagen wollen?

Indem ich hier von geschickten Männern rede, die in Constantinopel arbeiten, welches etwas ganz ausserordentlich seltenes ist: so kan ich nicht umhin, eines andern feinen Mannes zu erwänen, der auch in schwedischen Diensten ist, und ausser andern Dingen, die er versteht, sich auch gründlich auf die Musik gelegt hat, so daß er, nach meiner Ueberzeugung, der größte Musicus ist, der je im Morgenlande gewesen, und noch ist. Es ist Hr. **Murat**, königl. zweiter Drogman bei der Pforte, und auch ein Armenier, wie Hr. Muradgea. Bei ihm liegt eine sehr interessante und vollständige **Beschreibung der türkischen Musik** fertig, die so viele in Europa, und besonders Hr. Jean-Jaques Rousseau, kennen zu lernen gewünscht haben; denn noch hat man nicht den mindesten Begriff davon. Ja was noch schlimmer ist, so hat Hr. **Chardin** in seiner Voyage en Perse, die sonst die beste in ihrer Art ist, eine Probe von persischer Musik eingerückt, aber sich dabei vergriffen, und statt persischer Musik ein wirkliches italienisches Menuet publicirt. Hr.

Murat ließ mich einst sein Mſct durchsehen; es ist gut französisch geschrieben, und hat zum Titel: *Essai sur la Melodie Orientale*, ou explication du Systeme des modes et des mesures de la *Musique Turque*, par Antoine de MURAT. Ich habe ihm geraten, dieses curieuse Werk bald herauszugeben, und es einem gewissen vornemen Herrn in Schweden zuzuschreiben, der die Musik sowol als andre Künste und Talente liebt und schäzt. Die türkische Musik stammt aus Persien ab, wo **Hodsha**, der Orpheus der Perser, die morgenländische Musik auf einen guten Fuß sezte, und sie auf gewisse Principien gründete. Diese persische Musik kam zuerst nach Constantinopel unter **Sålim** I, der bei der Einname der Stadt Tibris (Tauris) unter andern Künstlern auch den berümten Virtuosen, **Hussein Beykara**, der von sehr vornemer Abkunft in Persien war, vorfand, und solchen nach Constantinopel schickte: dies geschah um das J. 1514, oder 920 der Hidschret (nicht Hegyra). Hier erst fängt die Musik der Türken an, denn vorhin hatten sie gar keine. Aber Sålims beständige Kriege waren Schuld, daß die Musik bei der Nation noch nicht Wurzeln schlagen konnte: dies geschah erst unter **Mürad** IV (nicht Amurath), in Constantinopel aber kam sie erst unter Mühammed IV in ein rechtes Geschicke. Denn wie Mürad im J. 1637 den Persern Bagdad wegnam, fand er 5 Virtuosen da, die er nach Constantinopel schleppte, wo man sie **Adschemler** oder Perser nannte. Die jezigen Griechen und Armenier haben keine andre Musik als die türkische, nur ihre Kirchen-Musik ausgenommen, die ihnen eigen ist. Hr. Murat erklärt die türkische oder persische Musik aus dem Grunde, und hat 2 Tabellen erfunden: die eine stellt das allgemeine System dieser Musik mit den Tönen vor, die Gamma ꝛc. ausmachen; die andre aber enthält die Töne von dem

dem italienischen Gamma rc. Diese Tabellen haben ihn über 6 Monate Arbeit gekostet, und haben den Nutzen, daß man, mit Hülfe derselben, sogleich und in einem Augenblick nicht nur den rechten Ton der türkischen Musik finden, sondern auch den Unterscheid zwischen ihr und der italienischen sehen, und türkische Musik auf italienische Noten setzen kan. Solchergestalt hat Hr. Murat die Kunst erfunden, türkische Musik auf Noten zu setzen; dies hat niemand vor ihm gekonnt. Der Prinz Kantemir scheint auch an dieser Entdeckung gearbeitet zu haben: aber sein Exemplar ist auf der See verloren gegangen, und nun hat man keinen Schlüssel mer zu seiner Invention. Hr. Murat hat auch seinem Werke eine große Sammlung von Sonaten, Liedern, und andern Poesien, türkischen sowol als griechischen, beigefügt, um von ihrer gegenwärtigen Verskunst den Ausländern einen Begriff zu geben: die Melodien stehen in Noten neben an, nebst einer französischen Uebersetzung dieser Gedichte.

Sie sehen hieraus, wie sehr sich hier die schwedischen Drogmänner auszeichnen: sie sind die einzigen, die in der Litteratur arbeiten; in ganz Constantinopel findet sich kein änliches Beispiel, denn hier denkt man mer darauf, wie man gut und lustig leben möge, als daß man sich den Kopf mit gelerten Grillen zerbrechen sollte. Ich muß es rein heraus gestehen, daß ich gleich bei meiner Ankunft fand, daß die königl. schwedische Legation die alleraufgeklärteste wäre, und sich am meisten distinguirte. Des Hrn. Envoyé Celsing's große Verdienste sind zu allgemein, so wol hier als zu Haus, bekannt und anerkannt, als daß ich hier von ihnen sprechen sollte: sie sind weit über mein Lob. Er ist der einzige von allen hiesigen Ministern, der ganz fertig türkisch spricht und liest, und kan folglich mit eignen Augen sehen, und alles, was bei der Pforte oder sonst vorfällt, ohne Tolmetsch, wenn er

es

es für nötig findet, abmachen. Ausser ihm versteht kein andrer Türkisch, als nur der Neaplische Minister, Hr. **Ludolf**, ein Enkel des durch die äthiopische Geschichte und Litteratur so berümten *Jobus Ludolphus*. Was unser königl. Sekretär von **Heidenstam**, und unser schwedischer Legations-Prediger Hr. Mag. **Blomberg**, für geschickte und einsichtsvolle Leute sind, wissen Sie ohnehin schon. Alle beide lernen nun ganz mörderisch Türkisch, finden aber, wie alle Menschen, gewaltig viele Schwierigkeiten dabei.

Doch es ist noch eine andere oben berürte Schwierigkeit, bei Erlernung der türkischen Sprache, übrig: diese besteht darinn, daß wir noch keine zuverläßige **Geographie** über den Orient haben. Die Türken sowol, als Araber und Perser, haben fast alle alte Namen der Städte, Oerter, und Länder geändert: so daß der, so an die gewönlichen Namen, die nun in Europa üblich sind, oder ehedem von Griechen und Römern gebraucht wurden, gewönt ist, nicht weiß, wo er zu Haus ist, wenn er die türkischen Geschichtschreiber liest, und beständig auf Städte und große Landschaften stößt, die von dieser erobernden Nation eingenommen worden, die aber auf keiner Charte stehen, und die er all sein Tage nie hat nennen hören. Auch ist kein geleŕter Türke zu finden, der die Geographie recht verstünde, und einen wißbegierigen Franken auf den rechten Weg leiten könnte: denn die allergeschicktesten unter ihnen verstehen doch nie eine einzige europäische Sprache, und können also unsre bekannte Geographie nicht mit der ihrigen vergleichen, falls sie auch die leztere inne hätten, welches doch sehr selten ist. Ich selbst erfare diese Schwierigkeit täglich, da ich eben jezt ein türkisches Msct lese, das von der Osmanischen Geschichte handelt. Denn immer war es eine meiner Haupt-Reiseregeln auf allen meinen Reisen, daß ich in jedem

jedem Lande, wo ich hingekommen bin, die Geschichte, Geographie, und Altertümer des Landes in der Landessprache selbst gelesen habe; denn an Ort und Stelle sezt man doch immer voraus, daß die Quelle am reinsten und klarsten sei, und die nötigen Aufklärungen am leichtesten zu erhalten sind. Eben dies wollte ich nun hier thun: ich kaufte mir bei meiner Ankunft ein historisches Mscr in türkischer Sprache, und bin jezo beinahe damit zu Ende; aber wie viele Städte, Flüsse, Seen, Landschaften ꝛc. kommen täglich vor, die niemand weiß, wo sie liegen! Wenn auch die Türken manchmal die alten Namen beibehalten haben; so sind sie doch so wunderlich, und so geradebrecht, daß man sie unmöglich erkennen kan: oft beugen und biegen sie auch die alten Namen mit Fleiß so, damit sie im Türkischen eine Bedeutung kriegen.

Ich dachte Wunder, was mir Hrn. Büschings Erdbeschreibung helfen würde, welche, so wie alle andre Hülfsmittel, die ich in der türkischen Sprache habe, mir der Hr. Gesandte Celsing zu leihen beliebt hat: aber ich fand weniger darinn, als ich vermutete. Sie ist von Felern vollgepfropft, welches auch von seiner Beschreibung der europäischen Türkei gilt. Ueberall felen Städte und Oerter, sogar solche manchmal, die doch auf d'Anville's Charten stehen: und sehr oft sind die Beschreibungen unrichtig. Am meisten habe ich mich darüber gewundert, daß ein so großer Sammler, wie Hr. Büsching ist, *Leunclavii* Annales Turcicos nicht gekannt, wenigstens nicht gebraucht hat: diese würden sonst die Anzal seiner Versehen ansenlich vermindert haben. Ich übergehe alles andre, die Geographie betreffend, damit mein Brief nicht zu läng werde; und will nur einen andern Feler rügen, den Hr. Büsching begangen, und der um so viel unerwarteter ist, da er unser eigenes Zeitalter betrift. S. 1526 nennt er Ahhmeds III Nachfolger

Me-

Mehemmed den V (oder, wie man ausſprechen muß, Mūhammed, denn Mehemet oder Mahomet iſt blos Verhunzung des Pöbels). Aber ein Mūhammed V hat nie in Conſtantinopel regiert; ſondern Ahhmeds Nachfolger war Mahhmud I, der in der bekannten Revolution 1730 auf den Thron erhoben wurde, und der erſte Kaiſer dieſes Namens aus dem ganzen Osmaniſchen Hauſe iſt. Folglich hat Hr. Büſching eben ſo unrecht, wenn er ihn S. 1531 Máhmud V nennt: denn er iſt und bleibt Mahhmud I. Weiter ſagt er, dieſem Kaiſer habe ſein Bruder Ōsmán III (nicht Otſchman) in der Regierung gefolgt; dies iſt richtig: aber nachher, ſagt er, folgte dieſem wieder ſein Bruder Mūſthafa III, dies iſt falſch; denn dieſer war Couſin von ſeinen beiden Vorweſern, die Mūſthafa des II, des Bruders von Ahhmed III, Söhne waren. Mūſthafa III aber war dieſes Ahhmeds III Sohn, ſo wie auch der nun regierende Kaiſer Abd-ul-Hamid I, der ſeinem Bruder Mūſthafa im J. 1774 folgte.

Hrn. Büſching hat vermutlich ein Almanach verleitet, welchen Quellen aber nicht immer zu trauen iſt. Daher will ich Ihnen auch einen Feler anzeigen, der in unſerm Hofkalender ſteht, damit er im nächſten Jare berichtiget werde. Der jetzige türkiſche Kaiſer wird darinn Achmed IV genannt: corrige meo periculo, Abd-ul-Hamid I. Denn noch hat kein Achmed IV auf dem osmaniſchen Throne geſeſſen: ganz kürzlich erſt, den 7 Decemb. 1776, iſt ein Prinz Namens Achmed geboren worden; dieſer erſt, wenn er bei Leben bleibt, und zur Regierung kommt, wird Achmed IV ſeyn. Ich weiß nicht, aus welchem Almanach dieſer falſche Name in den ſchwediſchen eingefloſſen iſt; ich erinnere mich aber wol, ihn eben ſo in einigen franzöſiſchen Kalendern gefunden zu haben. Die Urſache iſt vermutlich wol, weil des Kaiſers Name

den

den Europäern so ungewönlich vorkam, indem er sowol, als Mahhmud, der erste dieses Namens unter den türkischen Kaisern ist.

Abd-ul-Hhami'd bedeutet auf Arabisch den **Diener** des **Hochgelobten** oder **Gepriesenen**, welches einer von den vielen Namen Gottes im Arabischen ist. **Hamid** oder **Hhamid** wird mit einem so starken h geschrieben, als wir mit unsern Alphabeten so wenig, als mit unsern Kehlen (die Florentiner ausgenommen), ausdrucken können. Auch das a in **Abd** kan niemand als ein geborner Morgenländer aussprechen, denn es ist ein *Ain*. Solchergestalt kommen in diesem Namen die zwei Buchstaben zusammen, die für einen Ausländer am allerschwersten auszusprechen sind. **Abdulhhamid** also ist Sr. kaiserl. Majt rechter Name! Solche Feler, die man in gleichzeitigen Büchern sogar bei den Namen der Kaiser begangen, die doch so leicht zu erfaren wären, weil sie in aller Leute Munde sind, und auf allen Münzen stehen, die in so vielen diesen Kaisern unterworfenen Reichen und weiten Ländern geschlagen werden, dienen zum Beweis, wie gräulich die Unwissenheit in Europa, in Ansehung dieses Volks, von allen Seiten sei.

Wie ich hier ankam, wollte ich gleich wissen, was für welche, und wie viele, türkische Bücher hier in Constantinopel gedruckt wären, um mir solche nach und nach anzuschaffen: aber das konnte mir niemand sagen, kein einziger hat auch eine Sammlung davon, ja nicht einmal eine Liste oder einen Catalogus darüber. Ich gab hierauf den gelertesten Leuten von Christen, Türken, und Juden, die ich kannte, Commißion: aber nach der Zeit mußte ich eine schwere und langwierige Krankheit ausstehen, die mir zu gleicher Zeit die Kräfte nahm, und den Beutel ausleerte. Von dieser Krankheit habe ich mich Gottlob! wieder völlig erholt; nun bin ich in allem gegen

gen 8 Monate hier, und doch bin ich mit allem meinem Nachsuchen noch nicht weit gekommen. Einige dieser Bücher habe ich hie und da angetroffen, und einige habe ich gekauft: sie sind überaus teuer, und kosten fast so viel wie Mscte, denn sie sind selten geworden. Ein arabisches Lexicon, das nach seinem Verfasser *Vanculi* genannt wird, und in welchem die Worte auf türkisch erklärt sind, ist hier vor etwa 50 Jaren gedruckt worden, und jetzo schwer zu haben: es besteht aus 2 kleinen Teilen in Folio, und wo es noch vorkommt, wird es nicht unter 60 bis 70 Piastern, d. i. über 500 Kupferdaler nach unserm auszerenden WechselCours, verkauft. Dieses Lexikon ist nicht so, wie die unsrigen, nach der Ordnung geschrieben, den des Wortes erster Buchstabe im Alphabet hat; und gleichwol ist es nach dem Alphabete. Da rathe nun einer, wie das zugeht! Es ist nämlich, wie alle arabische Lexika, nach des Wortes leztem Buchstaben geordnet: und so ist das Wörterbuch zugleich ein ReimRegister, und Reime lieben sie im Schreiben und Reden ganz ausnemend. So verkerte Welt ist nun hier in allen Dingen, und alles ist unsern Gebräuchen entgegen. Ein persisches Lexikon ist auch gedruckt, es heist *Ferhente*, und ist ein kleiner Band in Folio: man kan es etwas wolfeiler haben, als das vorige; aber so kosten doch diese beiden Lexika allein gegen 1000 Daler. Nun **Meninski** vollends, denn ein andres brauchbares türkisches Lexikon kenne ich noch nicht; der ist hier nicht für 200 Piastern zu haben. Solche Summen braucht man blos für Lexika in diesen Sprachen; nachher sind noch so viele andre Hülfsmittel, Bücher, und Mscte, nötig, so daß die Auslage einem armen Manne überaus schwer fallen muß.

Ist man endlich so weit gekommen, daß man den einen Auctor wol versteht; so versteht man doch deswegen

gen

gen einen andern nicht, und sollte er auch von eben derselben Materie handeln: denn jeder hat seinen eignen Styl, der eine braucht ganz andre Worte wie der andre, besonders da die in so vielen Ländern und Provinzen, und zugleich in so vielen Jarhunderten, geredete und bereicherte arabische Sprache eine unbeschreibliche Menge sogenannter Synonymen hat. Der eine mengt mer Persisches, der andre mer Arabisches ein, je nachdem sein Geschmack ist; rein Türkisch aber zu schreiben, wird für ungelert und sehr einfältig gehalten. Von ihren **Dichtern** will ich gar nicht sprechen; diese fliegen immer in den Höhen, so schön sie auch sonst sind, und wenige bringen es so weit, daß sie die schwersten Dichter verstehen können. Ueberhaupt sind diese Sprachen so schwer, daß verschiedene Drogmänner, die hier geboren sind, und das Türkische von Kindheit an wie ihre Muttersprache gesprochen, nachher noch Sprachmeister angenommen, und es 20 ja 30 Jare lang studirt haben: und gleichwol treffen diese noch Bücher an, die sie nicht verstehen, sondern einen gelerten Türken, der all sein Tage nichts anders getan, als Türkisch, Arabisch, und Persisch studirt, zu Hülfe nemen müssen. Und vielleicht bleibt auch dieser noch manchmal stecken; meinem Sprachmeister wenigstens, der doch der gelerteste ist, den man hier für mich auftreiben können, und in diesen Sprachen 40 Jare lang Unterricht gegeben, ist dieser Fall mer wie einmal begegnet. Wie wird es mir nun gehen, da mir eine so kurze Zeit vorgeschrieben ist, und ich einen Ocean, une mer à boire, vor mir habe? Es ist war, ich habe vorhin schon Arabisch gelernt; aber das gereicht mir sehr oft zum Hinternis im Sprechen: denn ich habe es von einem gebornen Araber aus Aleppo gelernt, der es wol ganz richtig pronuncirte, aber doch nicht so, wie die Türken hier, die die harten arabischen Worte nach dem lieblichen türkischen Accent, der überaus weich und süß ist, accommodirt haben; so daß ich also,

was ich im Lesen gewinne, im Sprechen verliere. Noch eine andre große Schwierigkeit kommt vom Alphabet selbst her; denn dieses paßt nicht auf alle türkische Laute, und daher muß Ein Buchstab oft für merere Töne stehen. Die Ursache ist, weil die Türken kein Alphabet selbst hatten, sondern der Araber ihres annamen, welches sich nicht immer zur türkischen Sprache schickt: folglich wird Ein Buchstab manchmal ganz verschieden ausgesprochen, wenn er den türkischen Kehlschall und Zungenschlag ausdrücken soll. Eben so geht es auch mit dem **Persischen**; auch diesem ist das arabische Alphabet angepaßt worden.

Und endlich noch ein wichtiges Hinterniß für lernbegierige Leute hier. In ganz Constantinopel, ja im ganzen Orient, ist kein türkischer Sprachmeister und Gelerter, der eine **europäische Sprache** oder auch nur die neugriechische versteht, die doch sonst hier allgemein gäng und gebe ist. Folglich hat man keine Langue commune mit den aufgeklärten Leuten, wenn man hieher kommt, und alles, was unter den Türken paßirt, bleibt lauter Statsgeheimniß für den Franken, der sich mit dem abspeisen lassen muß, was ihm ein andrer vielleicht eben so unwissender Franke in den Kopf zu setzen beliebt. Was muß das also nicht für ein ärmliches Informiren seyn, wenn der Schüler nicht mit dem Lerer, und dieser nicht mit jenem, sprechen kan! Ich wünsche, daß mir alle diese Schwierigkeiten überwindlich werden; und ich hoffe es, Deo auspice, fauente Rege, Virtute duce, comite Fortuna.

24.

Aus dem Rußischen Amerika *, 1776.

Aus den Inseln *Amnak*, *Umnak*, und *Unalakſza*, des

* Dieser, obgleich neue und ungewönliche Name, ist viel

des von rußischen Seefarern entdeckten Nord-Archipels, ist das einer Compagnie rußischer Kaufleute gehörige Schiff, S. Paul, in dem ochotzkischen Hafen zurückgekommen. Der Anfürer und Tolmetsch des Schiffes, das den 21 Maj von gedachten Inseln abgegangen, und den 16 Jul in Ochotzk angekommen ist, war der tobolskische Kaufmann, Hr. Solowjew. Die Ladung besteht aus eingehobner Schatzung für die Krone **, und aus Kaufmannsgütern, die in Biberfellen, schwarzen und rothen Füchsen, und verschiednen andern Pelzwerken bestanden. Der Werth der Kaufmannswaren allein beträgt, nach den dasigen Preisen, über 150000 Rubel.

Aus eben diesen Inseln sind auch einige der dasigen Einwoner, nämlich 5 männlichen und 2 weiblichen Geschlechts, angekommen. Das eine Rußisch-amerikanische Frauen-

vielleicht der schicklichste für eine ganz nagelneue und folglich noch namenlose Weltgegend. Den ostwärts von Kamczatka liegenden Archipel haben die Russen zuerst entdeckt, und förmlich bereits davon Besitz genommen. Das gegen über liegende feste Land haben sie schon längst gesehen; und wenn sie es über lang oder über kurz in Besitz nemen, wird ihnen keine andre europäische Nation, weder wegen Californiens, noch wegen Neu-Albions, darüber Dispüten machen. Dem zufolge zerfiele ganz NordAmerika in 4 Hauptteile: 1. das brittische, 2. das spanische, 3. das rußische, und 4. das freie oder noch unentdeckte Ur-NordAmerika. (Denn was der Europäer entdeckt, das unterjocht er. Dieses Naturrecht galt wenigstens bis auf den Pariser Frieden; nach der Zeit haben Britten und Franzosen den fünften Weltteil entdeckt, meines Wissens aber keinen Tribut daraus genommen). S.

** Ein Leser des Grotius, des Pufendorf's, und der Instruction, wird hier neugierig seyn, den *titulum juris* zu wissen, unter dem die rußische Krone von diesem neuentdeckten Archipel Schatzung erhebt: aber meine St. Petersburger Urkunde verläßt mich hier. S.

Frauenzimmer soll von vornemer Abkunft seyn, welches sie durch ihren vorzüglichen und unterscheidenden Putz beweist. Ihr Gesicht ist nach dasigen Schönheitslinien ausgenäht, ihre Nase ist mit Ringen, und ihre Unterlippe mit schönen Wallroßknochen in Zahnsgestalt versehen. Das andre Frauenzimmer hat zwar auch ein benähtes Gesicht und Nasenringe, aber keine Wallroßzähne in der Lippe. Diese guten Insulaner haben keinen andern Beweggrund zu ihrer so weiten und ungewöhnlichen Reise, als das Verlangen, die große Beherrscherin des größten Reichs der Welt, zu sehen!

25.

Pest in Ungern, 18 März 1777.

Den 16 Febr. sind zu Wien folgende große Promotionen in Ungern vorgefallen. Der Bischof **Joseph** von *Bajzát*, bisheriger Vice-Kanzler an der ungrischen Kanzlei, hat das Bistum zu Veszprém erhalten. Der Graf **Ludwig** *Erdödi*, vorhero Referendarius an der ungrischen Kanzlei, ist als Vice-Kanzler an des vorigen Stelle gekommen, und zugleich wirklicher Geheimer Rat geworden. Der Graf **Leopold** *Pálfi*, ebenfals Referendarius an der Kanzlei, ist Baro Regni, nämlich Janitorum Regalium Magister, und zugleich wirklicher Geheimer Rat, geworden. Da durch den Tod des Neitraer Bischofs, Hrn. von Pusztinyi, die Ober-Gespan-Stelle in dem Comitate gleiches Namens erlediget worden ist; so hat man sie mit dem Grafen **Niklas** *Forgács* besetzt, der zugleich wirklicher Geheimer Rath geworden. Gleichergestalt ist der Baron **Joseph** *Splényi* zum Obergespan des Csanader Comitats ernannt. (In diesen beiden Comitaten war bisher die Obergespanswürde mit den Bistümern gleiches Namens verbunden: jetzo wird sie zum erstenmal Weltlichen verliehen). Hr. von *Szili* endlich

lich, bisher Propst des Raaber Domkapitels, ist zum Bischof zu Stein am Anger (Sabaria) ernannt worden. (Hier war vorhin zwar ein Domkapitel, aber kein Bischof; dieser wird der erste da seyn). v. P.

26.

Bevölkerungs-Listen von der rußischen Reichs-Statthalterschaft Novgorod in den Jaren 1774 und 1775 *.

I. Im J. 1774.

1. Provinz Novgorod.

	Cop.	Nati M.	Nati W.	Denati M.	Denati W.
St. *Novgorod*	84	92	120	64	82
Kr. Novgorod	3530	4812	3622	2539	1989
Staraja Kussa und Kr.	314	464	405	375	229
Alt- u. Neu-*Ladoga* &c.	214	316	227	232	151
Gdow &c.	189	197	162	160	146
	4219	5772	4473	3294	2540
		10245		5834	

2. Pro-

* Diese Listen sind auf Veranstaltung des jetzigen Reichsstatthalters von Novgorod, Twer, und Pskov, des Hrn. General-Lieut. von Sievers, mit möglichster Richtigkeit und Genauigkeit aufgenommen.

Sind diese Listen zuverläßig, wie wol zu glauben ist, und geht das so fort im Rußischen Reiche: so wird Süßmilch unbrauchbar, und wir kriegen eine ganz neue Stats-Rechenkunst. Oben (Heft I S. 3) in der Ukraine 3 Geborne gegen 2 Gestorbne, hier in Novgorod gar $2\frac{1}{10}$ Geborne gegen 1 Gestorbnen: wer hat je solche Proportionen erhört! *Pri velikom blagopoluczii Gosudarstwa legko umnoshajetsä czislo grashdan*, bei großer Glückseligkeit eines Reichs vermert sich leicht die Zal seiner Bürger, sagt Katharina II in Ihrer Instruction.

St. bedeutet Stadt, Fl. Flecken, Kr. Kreis (*Ujezd*). Das Zeichen &c. bedeutet, daß auch der ganze Kreis mit unter dem Ort begriffen sei.

2. Provinz Twer.

	Cop.	Nati M.	Nati W.	Denati M.	Denati W.
Twer &c.	1028	1759	1464	737	655
Torshok &c.	468	572	322	237	223
Rshew &c.	575	1018	820	370	312
Staritza &c.	396	680	481	222	196
Zubtzov &c.	184	353	243	115	102
Ostashkov &c.	373	681	526	252	214
	3024	5063	3856	1933	1702
		8919		3635	

3. Provinz Bêlozero.

	Cop.	Nati M.	Nati W.	Denati M.	Denati W.
Bêlozero &c.	1029	1837	1254	796	763
Kargopol &c.	492	703	492	614	522
Ustüshna &c.	249	347	235	182	205
	1770	2887	1981	1592	1490
		4868		3082	

4. Provinz Olonetz.

	Cop.	Nati M.	Nati W.	Denati M.	Denati W.
Olonetz &c.	476	672	415	380	288
Wytegra &c.	198	201	152	158	140
Fl. *Padansk &c.*	30	59	30	25	18
	816	1041	660	639	503
		1701		1142	

II. Im J. 1775.

1. Provinz Novgorod.

	Cop.	*Nati* M.	*Nati* W.	*Denati* M.	*Denati* W.
St. *Novgorod*	90	109	82	69	73
Kr. Novgorod	3960	5514	4040	2389	1943
Staraja Russa und Kr.	321	456	406	192	192
Alt- u. Neu-*Ladoga &c.*	30	27	42	23	25
dessen Kr.	88	195	151	120	83
Gdow	24	17	27	19	16
dessen Kr.	145	176	151	150	106
	4658	6494	4893	2962	2438
		11387		5400	

2. Pro-

2. Provinz Twer.

Twer &c.	984	1705	1383	655	629
Torshok &c.	474	565	343	213	186
Rshew &c.	564	1011	730	320	293
Staritza &c.	424	636	478	232	202
Zubtzov &c.	231	345	269	126	94
Ostashkov &c.	472	854	604	266	197
	3141	5117	3807	1812	1601
		8924		3413	

3. Provinz Bělozero.

Bělozero	36	54	37	25	32
dessen Kr.	828	1404	997	626	543
Czaronsker Kr.	207	360	270	179	155
Kargopol &c.	580	778	608	450	355
Ustüshna &c.	223	324	264	117	115
	1874	2924	2176	1397	1200
		5100		2597	

4. Provinz Olonez.

Olonetz &c.	634	790	545	413	304
Wytegra &c.	250	316	218	194	141
Fl. *Padansk &c.*	57	106	88	51	19
	941	1212	851	658	464
		2063		1122	

Allgemeine Summe aller in Novgorod

	im J. 1774		1775	
Getrauten	9829		10622	
Gebornen	M. 14763 W. 10970	25373	M. 15747 W. 11733	27480
Gestorbnen	M. 7458 W. 6235	13693	M. 6829 W. 5701	12530

Unter den Gestorbnen männlichen Geschlechts starben

	im J. 1774	1775
im 1sten Jar	310	259
im 2ten Jar	197	194
im 3ten Jar	117	145

im 4ten Jar	105	76
im 5ten Jar	104	91
vom 5-10ten	304	159
vom 10-20	524	405
von 20-30	563	478
von 30-40	669	590
von 40-50	810	564
von 50-60	770	703
von 60-65	309	744
von 65-70	480	
von 70-75	275	636
von 75-80	290	
von 80-85	116	245
von 85-90	157	
von 90-95	36	47
von 95-99	26	24
von 100 Jaren	8	14
von 101	—	1
von 102	1	1
von 105	—	2
von 108	—	2
von 109	1	1
von 110	3	—
von 114	1	—
	6176*	5496**

* Von 1228 Personen männlichen Geschlechts ist das Alter nicht angegeben.

** Von den übrigen 1333 hat man das Alter nicht erfaren.

27.

Volkmenge von Wirtemberg.

Zur Ergänzung von oben, Heft VI S. 384.

Im J. waren	Seelen
1765	490080
1766	493385
1767	499370
1768	500671

1769

1769	-	505208	1772	-	514236
1770	-	506123	1773	-	515630
1771	-	517011	1774	-	514575

So wäre nun die Liste von 1755-1774 vollständig: nur die Jare 1763 und 1764 felen noch. In 20 Jaren also wäre das Herzogtum, ungeachtet 5 schwere Kriegsjare mit darunter sind, um etwa 34000 Menschen reicher geworden. Ein gesegneter Anwachs, wenn er gleich nicht an den in Schweden (Vers. des Briefwechs. St. VI. S. 88) kommt. Denn in Schweden hat die Volkmenge in 19 Jaren etwa $\frac{6}{41}$, in Wirtemberg aber in beinahe gleich langer Zeit, nur um $\frac{6}{80}$, zugenommen. Aber Wirtemberg ist auch kein ödes Schweden nicht, folglich kan es da, nach der Natur der Sache, mit der Volksvermerung nicht so geschwinde gehen.

Mömpelgard und Justingen sind hierunter nicht begriffen. Auch Juden sind nicht mitgezält: ausser seit 1765 sind ungefär 200 Juden darunter, die sich in Freudental, unweit Vayhingen an der Enz, aufhalten; die sonst im Lande herum zerstreute Juden aber sind nie mitgerechnet.

Das schöne Wirtemberg gehört unter diejenigen Länder, die den deutschen Statskundigen ganz vorzüglich intereßiren. Es ist so stark bevölkert, als nur wenige Länder auf Gottes Erdboden: 2500 Seelen wonen auf Einer □ Meile (falls die Almanachs-Angabe richtig ist, daß das ganze Herzogtum nur 200 Quadratmeilen hat.) Es ist frei in seiner Regierungsform. Es ist voller Industrie, wenigstens was den Landbau betrift. Schade, daß das Publikum von diesem lehrreichen State bis auf den heutigen Tag so wenig eigentliche Statskenntniß hat.

28.

Volkmenge der Stadt Nordheim *.

Die Einwoner dieser Stadt sind seit 20 Jaren dreimal gezält worden.

Iste Zälung, im J. 1756.

	männl.	weibl.	Summa
unter 15 Jaren -	386	362	748
von 15 - 30 Jaron -	477	425	902
von 30 - 50 Jaren -	402	321	723
über 50 Jare -	246	272	518
	1511	1380	2891

Unter dieser Summe 2891 war auch die Besatzung zu 350 Mann mit eingeschlossen.

IIte Zälung, im März 1766.

1. Hauswirthe und Hausfrauen	345	394	739
Kinder über 14 Jare -	74	111	185
Kinder unter 14 Jare -	258	260	518
Anverwandte über 14 Jare	39	86	125
Anverwandte unter 14 Jare	37	20	57
Gesinde -	67	76	143
2. Häuslinge -	101	213	314
Kinder über 14 Jare -	10	21	31
- unter 14 Jare	92	89	181
Gesinde -	18	15	33
3. Besatzung -	176	†	176
	1217	1285	2502

† Die Frauen und Kinder der Besatzung sind in dieser Tabelle unter den Häuslingen mit aufgefürt.

Zt

* Eingesandt aus Braunschweig, den 14 März 1777. Daß dergleichen detaillirte Aufsätze hier eingerückt werden, geschiehet nicht aus vaterländischer Mikrologie.

Die

Zu der Summe 2502 kommen noch etwa 100 Seelen, die in hiesigen Klosteramtsgebäuden wonen. Die ganze Summe aller Einwoner wäre also 2602.

Hierunter waren ungefer 460 Ehepare, 20 Wittwer, und 160 Wittwen.

IIIte Zälung, im August 1775.

1. Hauswirte und Hausfrauen	341	400	741
Kinder über 14 J. -	116	151	267
- über 14 J. -	270	283	533
Anverwandte über 14 J.	30	42	72
- unter 14 J.	16	14	30
Gesinde -	81	56	147
2. Mietsleute und Häuslinge	127	198	325
Kinder über 14 J. -	17	29	46
- unter 14 J. -	111	94	205
Gesinde -	22	22	44
3. auf dem Kloster-Amte, Hausw. u. Fr.	4	4	8
deren Kinder über 14 J. -	2	1	3
- unter 14 J.	—	4	4
Anverwandte über 14 J.	1	1	2
Gesinde - -	14	14	28
Häuslinge daselbst -	18	16	34
deren Kinder über 14 J.	5	2	7
- unter 14 J.	7	13	20
Gesinde - -	—	1	1
4. Besatzung, und deren Familie	176	44	220
Kinder über 14 J. -	—	3	3
- unter 14 J. -	43	61	104
Gesinde - -	4	10	14
5. Fremde Militärpersonen *	24	17	41
deren Kinder ** unter 14 J.	5	1	6

An-

Die Statsrechenkunst überhaupt kan in solchen Verzeichnissen neue Proportionen, oder zu bereits bekannten Proportionen neue Beweise, finden.

Anverwandte -	—	1	1
Gesinde - -	9	8	17
	1442	1491	2923

* D. i. solche, die zwar zu andern Regimentern gehören, in Nordheim aber wohnhaft sind.

** Ihre Kinder sind größtentheils unter Num. 1 und 2 bereits aufgeführt.

Unter dieser Summe 2923 sind, so viel ich weiß, 250 Ehepare: darunter sind 12 Ehen unfruchtbar geblieben, und 6 andre lassen eben dies vermuten; 5 Ehen aber sind als getrennt anzusehen, weil sich die Eheleute an verschiedenen Orten aufhalten. Ferner sind darunter 30 Wittwer und 150 Wittwen, also 1 : 5.

Nach unsern Geburtslisten werden, seit 12 Jaren, im Durchschnitt järlich $110\frac{1}{2}$ Kinder geboren. Mit der Anzal unsrer Ehen verglichen, geben järlich beinahe 5 Ehen Eine Geburt. In den Jaren 1770-1772 aber, da die Teurung auch unsre Gegend drückte, nahm diese Fruchtbarkeit um etwas ab. So wurden z. Ex. in diesen 2 Jaren 54 Kinder weniger, als in den vorhergehenden 2 Jaren, und 17 Kinder weniger, als in den folgenden 2 Jaren, geboren.

29.

Von den Slavanischen Schrift- und Mund-Arten,

aus einem Briefe an Hrn. Prof. Büttner, Augsburg 7 März 1777.

De characteribus Slauicae nationis glagolicis, quorum exemplar his adnexum habes, tecum loqui impraesentiarum volui, quum constat mihi, characteres hos paucis admodum notos esse *.

Memi-

* Was aus diesem Briefe in Frisch's *Origo characteris*

Meminisse Te existimo, qua ratione in penitiorem horum characterum notitiam venerim, nempe ab Aquiliensium vno Symbolum quod vocant apostolicum ex libello quodam peruetusto legere utcunque didici. Quum autem plurimarum dialectorum linguae Slauicae, quam Illyricam dicunt, gnarus essem: occasione epistolarum Pauli apostoli, Vitembergae saeculo abhinc editarum, perfectam quantum existimo lectionem horum characterum adeptus sum. Nullus dubito, in regionibus Aquilejae, Siscii, &c., exstare plura monumenta veterum Slauorum in ipsis his characteribus, quae erudito orbi *ignota* esse, vehementer boni omnes dolent. Cogitatio haec ad scribendum Drama characteribus his me impulit. Sic enim mecum reputabam; postquam Drama hoc admodum probari expertus sum in superiori Slauonia, ubi aliquot abhinc annis agens succesiuis horis illud scripseram; plurimi ex omni conditione aut prelo subiici aut eius copiam a me petierunt. Verum nunquam eo amoris proprii adduci potui, ut juuentutis opus hoc luci publicae darem. Etsi enim Drama hoc comicum

ris *Slauonici* vom J. 1727, und meiner Allgem. Nord. Geschichte, und umgekehrt aus lezteren beiden Schriften in jenem Briefe, zu berichtigen sei, will ich dem kundigen Leser hier selbst zu suchen überlassen. Hr. Petrosa scheint den glagolischen Character für unbekannt in Deutschland zu halten, da doch vor 200 Jaren eine eigene glagolische Druckerei in Wirtemberg gewesen, und, nur so viel ich weiß, und mit Augen gesehen habe, in den öffentlichen Bibliotheken zu Göttingen und Kassel, vorzüglich aber in Straßburg, merere mit glagolischen Lettern gedruckte Bücher längst vorhanden sind. In Rom bei der Propaganda ist noch jetzo eine glagolische Druckerei: siehe oben Vers. des Briefw. St. IV S. 58.

cum plurimis scatere erroribus comicis, quos Crisis seria nulli ignouit, viderem: tamen probe sciebam, quantum elegantiae Drama cumprimis hoc accepturum esset, si maturiori aetate illud perpolirem. Natio illa, cui tam auide expetebatur opusculum hoc, nata ad poesim est, gustum tamen comicum in paucis reperies. Aemulatio fortasse aliarum Nationum plurimos impellebat, Drama comicum in sua lingua legere. Utut haec se habeant, postquam characteres veteres hi noti mihi facti sunt, ad perpoliendum opusculum meum animum induxi eo consilio, ut hoc inducti eruditi nationis eius, characteres simul hos perpolire satagant, sicque monumenta, *quae apud eos esse plurima existimo*, tanto auidius colligant, atque ad illustrandam historiam eruditis elucubratoribus materiam suppeditent.

Inter Presbyteros graeci ritus, non quidem communiter usitatos, plurimis tamen eorum notos utcunque hos characteres, ex eo colligo, quia cum de nomine characterum horum Viennae plurimos consulerem, licet nulli admodum noti essent ex iis, qui Viennam negotiorum aut commercii causa ex Slauicis partibus commeant, tamen dicebant: hic aut ille Vladyka (Episcopum dicere volunt), aut ille Archimandrita, aut illi Eruditi, characteres hos Cyrilianos vocant, et legere nouerunt.

En *Cyrillianos* dicunt esse hos characteres, uti fama communi percepi; non ergo *Glagoliticos*, uti titulus Epistolarum Pauli Vitembergae editarum ait (die Episteln des heil. Paulus in Kroatischer Sprache mit Glagolitischen Buchstaben). Glagoliticos characteres inuenies in Dictionnario *Jambreschii* sane ab

ab his diuerſos. Quod autem lingua Croatica non ſint ſcriptae Epiſtolae Pauli dictae, habes puto conuincens argumentum hoc, quia ego linguae Croaticae tam bene gnarus quam latinae, aſſertum illud arbitrarium tanto pertinacius nego, quanto certius mihi eſt, plurimas voces epiſtolis illis contentas tam peregrinas eſſe Croatis, quam ſermonem anglicum. Conſtructio item verborum, declinationum &c., diuerſa eſt, in quibusdam quidem Croaticae Dialecto, in aliis modernae Illyricae conformis, in aliis ab utraque diſcrepans. Vides ergo, characteres hos linguae Croaticae minime conuenire; niſi forte eo nomine, quo quis linguam italicam pro gallica nominaret propter conuenientiam vocum, quod ſane dialectos omnes confundere eſſet.

Certum ergo mihi eſt, lingua Croatica non eſſe ſcriptas epiſtolas S. Pauli Vitembergae editas, neque characteres hos glagoliticos eſſe. Nam praeter alia nemo unus ex iis, qui ſeu glagoliticis ſeu Ruthenorum characteribus utuntur, interroganti mihi viſus eſt vel a longe hos characteres noſcere. Viennae certe, ubi e Moſcouia, toto Ruſſico imperio &c., inuenire eſt variarum linguarum et characterum diuerſorum Slauicae cumprimis linguae gnaros viros, ne unum quidem inueni, qui probe legeret aut interpretaretur dictas epiſtolas S. Pauli.

Ad haec quamuis aliqui Cyrillianos hos characteres dicerent vulgo *Cſurulicza*; magno mihi argumento eſt, ut id quoque negem, adagium Croatis et Illyris modernum uſitatum, quo exprimere volentes ſcripturam inordinatam et ſine lege vagantem, dicere ſolent: *to je cſurulicza*, id eſt, haec

haec scriptura est Cyrilliana. Ex quo ita arguo. Croatae et Illyri scripturam quamcunque, puta characteribus latinis aut aliis exaratam, quae lituris multis et ductibus inordinatis susque deque exarata est, *Czuruliczam* (Cyrillianam) vocant. Atqui characteres, de quorum denominatione sermo est, sunt characteres ordinati, nullis lituris obnoxii, quin visu elegantissimi, quadrati &c. Ergo dicti characteres, teste hoc adagio, non sunt Czurulicza (Cyrilliani), id quod ex sequentibus patet. Primum, adagia in omni lingua a vetustissimis temporibus plerumque habent originem. Dein, Czurulicza, hoc adagio teste, fuerit scriptura aliqua vetus, inordinata, literis difformibus, et utrinque procurrentibus sine lege; forte Czurulicza erat initium Glagoliticorum et Ruthenorum characterum. Argumentum hoc ex ductibus, prominentiis, et symmetria literarum, tanto efficacius mihi videtur, quanto certius mihi est, viros eruditissimos ob inaequalitatem et ductus irregulares dissensisse in constituenda primigenia forma literarum hebraicarum; et quantam ipsorum argumentis pugnantibus vim praebuit contemplatio characterum symmetricorum et inaequalium, tanto mihi est argumento ratiocinatio, quam attuli. Ceterum quidquid sit de nomine, certum est, veteribus Slauis et modernis quibusdam notos fuisse characteres hos, et probabile mihi videtur, antiquos monumenta aliqua nobis reliquisse, quae injuria temporum et inscitia characterum horum apud finitimos Croatis et modernis Illyris populos in obliuione haerere dolendum est. Inter Dalmatas hodiernos *, nullus dubito, plures esse characterum

* Für diese ist wenigstens im vorigen Säculo das Missale

rum horum gnaros etiam de plebe; verum mihi neque tempus neque occaſio erat, de hoc penitius indagandi ea aetate, qua in Slauonia totoque Turciae Europaeae confinio eram.

Ad illuſtranda, quae dixi, non ſuperfluum judicauerim, Tibi ideam facere *dialectorum linguae Slauicae*, quantum ad eas partes pertinet, quae regna Dalmatiae, Slauoniae, et Croatiae, nunc conſtituunt. *Slauoniam* Geographi limitibus iis definiunt, ut regio intra Sauum et Drauum ſita Slauonia vocetur; intra Sauum vero et Vnnam fluuios, *Croatiam* dicunt; *Dalmatiam*, mari Adriatico adjacentem appellant. Jam de Dialectis. A Belgrado tota modo definita Slauonia Illyrico idiomate vtitur, NB. quantum, circiter X milliaria a limitibus Turciae, verſus interiorem Slauoniam vergunt. Poſegae in ſermone vulgari multas voces Turcicas audies: v. g. *Pengyer* feneſtra, *cſupria* pons, *marama* ſtrophium, *cſaira* pratum; et pleraque ad victum veſtitumque pertinentia, v. c. *ſarba, baſlamacha, cſikomake* &c., quae ſunt ſpecies ciborum; *jorgan, jaſztuk, mamuze* &c., tegumen lecti, puluillus, calcare &c.: quae pauculis mutatis a Bosnienſibus Turcis in ſuam linguam transtulerunt. Ceterum in ſcribendo Poſegienſes puriſſimo Illyrico idiomate utuntur, uti et Eſſekinenſes, et pars bene multa Quinque-eccleſienſium in Ungria, ubi terminus eſt linguae Slauicae, cuius diuerſae dialecti ſparſim in quibusdam locis Ungriae ſunt. Poſega eunti verſus Varasdinum et

---

Miſſale mehrere male zu Rom mit glagolitiſcher Schrift gedruckt worden, wie Valvaſſor in ſeiner Beſchreibung von Krain verſichert. S. den Friſch.

et Zagrabiam, occurrit dialectus abſona, dura, et adeo varia, ut licet neceſſaria obuia nominans intellecturus ſit Illyrus Poſeganus (ſic enim ſe ad diſtinctionem aliorum nominant), tamen vix riſum continebit, dum eam dialectum Varasdini aut Zagrabiae audiet: nam natio ea delicatum omnino auditum habet adeo, ut omnem accentum a ſuo diuerſum riſu explodat. Contigit mihi ſermonem Illyrico-Poſeganum habenti, vt vocem *boſhje* (diuinum), quae Zagrabiae et Varasdini dicitur cum *o longo*, ſic pronunciarem; Poſegani vocem eandem cum *o breui* loquentes dicebant: *eto Kranjacz*, ecce Carniolum. Et ſi forte Zagrabienſium aut Varasdinenſium idiomate *kaj* (quid)? quaererem, dicebant Poſegienſes, qui pro *kaj* dicunt *ſtho*: ecce peccatorem dolentem de peccatis, quia *kajatiſze* dolere de peccatis dicunt &c. &c.

Varasdinenſes ergo, Zagrabienſes, Zagorienſes (ſeu Transmontanos), et Turopolienſes, proprie Croatico ſermone utentes, hodie *Croatas* vocant: et Croatiam his 4 comitatibus ſeu circulis, addito comitatu Criſienſi quantum ad politicum regimen, determinant.

Varasdino Styriam verſus inuenies idioma Vindicum, ex Croatico modo dicto et germanico mixtum. V. g. dicunt: *vaſha Gnada*, Euer Gnaden ꝛc. Idem dictum puta de Carniolia, 9 vel 10 milliaribus Zagrabia Labacum verſus, quod a Caroloſtadio, verſus Golfo di Venezia &c., Dalmatico utitur idiomate, qui in ſcribendo puriſſimus eſt Illyricus ſermo. *Raguſani* ſemper utuntur Praedicatore verbi Dei uno ex Poſeganis Illyris. Flumine accentus eſt Poſegienſis Illyricus, cuius elegantiam aliquantum deſiderabis circa Aquilejam: item

item Anconae in iis, qui Illyricum loqui profitentur.

Haec est vera descriptio Idiomatum horum, uti nunc sunt. In Ungria ad Sopronium ad lacum Fertö dictum Croatae, uti eos descripsi superius, habitant, parum a Zagrabiensi dialecto in Posegiensem deuiantes: hos vocant Wasser-Kroaten. — Pars ea Ungriae, quae Tyrnauiam, Nitriam, Szemniczium, Neosolium, Trenchinium, Szakoleszam, complectitur, Slauicum sermonem habet ad Morauicum accedentem; qui vero Leutsoviam, Eperjesinum, Caszoviam, incolunt, Slauicam propriam habent dialectum.

Dicuntur ergo Slaui Ungrici *Shlaui*, Slaui vero Posegienses *Slauones*. Aliqui Slaui Ungrici *Pannones* se vocant, appellatione vulgo saltem ignota. Has appellationes adnexui eo fine, quia maximae aliquando lites inter eos * de nomine, h. e. de *Sclauis*, *Slauis*, *Shlauis*, *Slauonibus*, *Pannonibus* &c. oriuntur. - - - -

Andreas Aloys. Purulich *Petrosa*.

30.

Vom Elsflether Weserzoll.

Noch etwas, zu oben Heft VII S. 17, und VIII S. 93.

Oldenburg, 30 März 1777.

Ewr. 2c. haben in Dero Briefwechsel VII pag. 17 den Weserzoll zu Elsfleth auf 120000 Rthlr. N⅔tel St.

---

* Diese Dispüten können nur unter halbgelerten Antiquariern vorfallen. Slaven sind Slaven, man mag sie auf Latein Slaui, oder Slauones, oder gar Sclauones, nennen. Und welches heutige Volk in Ungern an den alten Namen Pannonier genealogisch Anspruch machen könne, weiß kein Mensch. S.

St. angeben, als wenn er nemlich 1775 so viel getragen haben sollte.

Unterdessen habe ich Gelegenheit gehabt, desfalls die Original-Nachrichten einzusehen, und kann daraus versichern, daß er niemals, selbst nicht in dem vorigen Kriege, so viel eingebracht habe, und 1775 nicht die angegebene Hälfte erhoben worden. Des Hrn. OCR. Büschings Angabe nähert sich sehr der Wahrheit; und müssen seine Quellen demnach weit richtiger, als die des Ungenannten, gewesen seyn.

Möchte es doch dem Ungenannten, der mich mit diesem Schreiben beehret, und sich um das deutsche Publicum durch diese Verbesserung verdient gemacht hat, gefallen haben, detaillirte Listen von einer ganzen Reihe von Jaren beizufügen: so wäre das Factum aus allen Varianten heraus, und völlig ins Reine gebracht. Denn daß Stats-bedenklichkeiten eine solche Bekanntmachung widerrieten, sollte ich in gegenwärtigem Falle nicht denken.

Ein Factum, es sei groß oder klein, ist immer "ein eigensinniges Ding". Aber lehrreich würde es für mich und andre seyn, wenn wir erfüren, wie ein so geübter Beobachter, als Hr. B. (oben S. 17), sich hier irren können; oder falls es ein bloßer Mißverstand ist, worinn der Mißverstand stecke, und was dazu Anlaß gegeben habe?

31.

Künftige Rußische Kriegs-Flotte am Don, auf das J. 1779.

Für diejenige, die den Bau einiger Fregatten am Don übernemen wollen, hat das Reichs-Admiralitäts-Collegium folgende Bedingungen bekannt gemacht.

Die Fregatten sollen bei oder nahe bei der Festung St. Dimitri gebauet werden. Sie sollen zwischen 114 bis 130 Fus lang, etwa 30 breit; und 11 Fus tief seyn.

Ihre

Ihre Anzal ist unbestimmt. Sie müssen zur Eröffnung der Wasserfart im Früling 1779 fertig seyn.

Das Holz dazu soll neben der Wolga und in andern Gegenden, nur nicht beim Don oder den darein fallenden Flüssen, gehauen werden. Hierüber wird noch eine besondere Instruction gegeben.

Jeder Contrahent besorgt das **Holz** selbst, und fürt es auf seine Kosten an Ort und Stelle: es werden ihm aber von Seiten der Krone Leute zugegeben, die für die Güte desselben stehen müssen. Auch besorgen die Contrahenten alles, was zur Ausrüstung und Auszierung der Fregatten erfodert wird; über die Art und Güte der Tauen und Stricke erhalten sie eine besondere Instruction.

Die **Masten** werden im Kasanschen Gouvernement an der Wolga oder andern Flüssen, die den Transport nach St. Dimitri erleichtern, gehauen. Sie müssen von den zugegebenen Kronbedienten approbirt, und an beiden Enden gestempelt, auf Kosten des Contrahenten aber besorgt und angefürt werden.

Von den zur Ausrüstung der Fregatten nötigen Sachen, die die Contrahenten zu besorgen haben, werden nur **Anker, Ballast, Artillerie, und Segeltücher**, ausgenommen.

Kolen und Pech soll in den am Don oder andern Nebenflüssen liegenden Kronwäldern aus unnützem gefällten oder Lagerholz gebrannt, oder auf Kosten der Contrahenten von dasigen Erbherren erstanden werden.

Die Aufstellung der Masten, die Kompasse, und dergleichen, werden von der Krone besorgt. Das Ablassen der Fregatten geschieht auf Kosten der Contrahenten von Kronleuten und auf deren Gefar. Die Fregatten können auch, nach den Umständen des Contrahenten, auf der Stelle, wo sie gebauet worden, abgenommen werden.

Die Tauen und andre dergleichen Sachen werden

auf der Stelle angenommen. Für die Proportion und den ganzen Bau müssen die dazu gegebne Kronleute, die von dem Contrahenten unterhalten werden, aufkommen. Die Fregatten werden von der Festung St. Dimitri den Don herab, bis zum Hafen, von Kronbedienten gefürt; die Contrahenten aber liefern alles dazu erfoderliche. Was noch nicht völlig ausgebauet ist, muß auf Kosten des Contrahenten in Taganrog besorgt werden.

Wenn die Fregatten eher als im Früling 1779 fertig sind, so macht solches im Contract keinen Unterscheid. Wird der Bau der Fregatten durch bloße Zufälle ohne Schuld des Contrahenten verhintert oder aufgehalten; so soll ihm solches nicht zugerechnet werden: geschiehet es aber durch seine Schuld, so werden sie auf seine Kosten ausgebaut.

Das Reichs-Admiralitäts-Collegium wird den Contrahenten offene Ukasen geben, daß ihnen niemand in Besorgung der Sachen und nötigen Leute Hinterniß in den Weg legen soll. In Aufsuchung verlaufner Arbeiter werden ihnen die Kanzleien behülflich seyn. Zu ihren Reisen werden sie Päße und Postpferde erhalten.

Der Contract wird nach der gewönlichen gesetzmäßigen Form geschlossen, nach welcher auch die Gelder ausgezalt werden. Das übrig gebliebene Holz wird an die Krone abgeliefert.

Der bis jetzt gefoderte Preis steht auf 61000 Rubel. Wer es um einen geringern Preis übernemen will, soll sich desfalls im Admiralitäts-Collegio melden.

Für die Arbeiter besorgt die Krone Wonung; oder die Contrahenten schliessen desfalls besondre Contracte.

Folgende Leute sollen den Contrahenten von Seiten der Krone zugegeben werden:

1 Schiffsbaumeister oder Unterbaumeister.
1 Schiffszimmermann oder Lerling von der 1sten Klasse.
2 Zimmerer.

1 Säger

1 Säger von der 1sten Klasse.
1 Mastenmeister oder Untermeister der Blockarbeit.
1 Untermastenmeister oder Lerling der 1sten Klasse.
1 SchaluppenUntermeister oder Lerling der 1sten Klasse.
1 Ruder-Untermeister.

Vorstehende Leute werden so lange, bis der Bau seinen Anfang nimmt, zur Aufsicht des Holzes gebraucht.

1 Lerling der Maschinenarbeit.
1 Untermeister der Kalfaterarbeit.
1 Kalfaterer.

Alle diese Leute werden zu Einer Fregatte bestanden: aber auch nicht merere zu 4 Fregatten, wenn sie auf Einer Stelle gebauet werden; ausser daß in letzterem Falle noch 1 Schiffszimmermann, 1 Säger, und 2 Zimmerer zugegeben werden.

32.

Rußischer Holzhandel, 1764.

Der Holzhandel nach Norden steigt wieder seit den Unruhen in Nord-Amerika. Wie unerschöpflich noch zur Zeit der rußische Norden an diesem schätzbaren Producte sei, kan folgender Contract leren (wann solcher gleich, meines Wissens, schon lange wieder aufgerufen worden ist).

Die Kaiserin hatte dem Senateur Panin die Prüfung des in dem archangelschen Gouvernement von dem englischen Kaufmann Gomm zu treibenden Holzhandels übertragen. Den 3 März 1764 bestätigte Sie Panins hierüber gethanen Vorschlag, und sandte Befel an den Senat, dieses Handlungsgeschäfte in völlige Activität zu bringen, und solches durch eine zwischen der hohen Krone und ihm, Gomm, zu treffenden Verbindung auf einen dauerhaften Fuß zu setzen. Und damit solches

Ihrem Willen gemäß in allen Stücken zur Wirklichkeit gebracht werden möge, committirte Sie solches dem 1sten Senats-Departement, und in selbigem dem gedachten Senateur Panin zur speciellen Besorgung und Beförderung. Zu Erfüllung dessen wurde den 31 Jul. 1764, in dem dirigirenden Senate, mit dem englischen Kaufmann **William Gomm** eine Verbindung getroffen, wovon der hauptsächliche Inhalt dieser war:

I. Dem Gomm wird, zufolge des den 10 März 1760 mit dem verstorbnen Grafen Schuwalov geschloßnen Contracts, der Verker mit Holz aus den Wäldern des Gouvernements von Archangel, auf 30 Jare, dergestalt verstattet, daß solcher erst mit dem Jare 1789 völlig aufhören, und er wärend dieser Zeit Freiheit haben soll, järlich eben so viel Holz zum Ausschiffen zu fällen, als ihm nach den vorigen Privilegien erlaubet worden, nämlich:

250000 runde u. behauene Balken von Tannen u. Fichten,
1000 Masten, 1000 Raastangen,
200000 Stück geschnittene Bretter,
5000 Faden Brennholz von Birken,
200000 Stück Stangen von Fichtenholz,

und zwar mit dem Beding, daß, falls er wärend der Freijare die ihm erlaubte Partei nicht ganz ausschiffen sollte, ihm nach Verfliessung des Termins weiterhin die Ausschiffung derselben im geringsten nicht mer verstattet seyn soll.

II. Der Kaufmann Gomm soll sich möglichst angelegen seyn lassen, zum Ausschiffen sothaner Holzwaren ausländische Schiffe anhero zu ziehen, so, daß wenigstens 20 Schiffe anhero kommen, um Holz einzunemen. Hiernächst aber soll er selbst wenigstens 20 eigene Schiffe haben; zu dem Ende ist er schuldig, in Archangel järlich 3, aber nicht mer, Schiffe zu bauen, und soll er die Erlaubnis haben, zu solchen Schiffen, an den Flüssen

Vyczegda,

Vyczegda, *Jug*, *Lusa*, *Suchona*, und andern kleineren, die sich in diese ergiessen, der Wald mag von den Ufern so weit als er will entfernt seyn, so viel Tannenholz zu fällen, als zu jedem Schiffe unumgänglich erfoderlich seyn wird. Nächstdem soll er auch die Freiheit haben, auf seinem Onegischen Schiffswerfte järlich so viel Schiffe zu bauen, als er nötig haben möchte: jedoch mit dem Beding, daß das zu solchen Schiffen verbrauchte Holz mit in der ihm auszuschiffen erlaubten Quantität begriffen sey, nicht aber etwa noch überdem gerechnet werde.

III. Zu solchem Schiffsbau, wie auch zum Ausschiffen, soll er Gomm an dem Flusse Onega und allen andern in selbigen fallenden Flüssen und Seen, als die in solchen Gegenden liegen, wo Holz zu fällen nicht verboten ist, die erlaubte Anzal Tannenholz, auch selbst ganz nahe an den Ufern der Flüsse, zufolge der Waldmeister-Instruction, die starkes Tannenholz von 12 Werschok dick nur an solchen Flüssen zu schlagen verbeut, die für die Admiralität bestimmt sind, frei fällen dürfen. Indes soll er nicht mer Masten und andres Holz, als die in seinem Privilegio verstattete Anzal, auch keine verbotne Bäume, bei gesetzmäßiger Strafe, fällen.

IV. Bei der Ausfur sothaner Holzwaren soll er, Gomm, wärend der ihm accordirten Jare, den in dem Tarif von 1757 unter Lit. B. für Kola und die benachbarten Häfen angesetzten See- und Landzoll, ohne alle Einwendung entrichten.

V. Zu den Comtoirs des Kaufmanns Gomm sollen, von Seiten der Krone, Aufseher bestellt werden: und zwar zu seinem Comtoir in St. Petersburg, der Collegien-Rat von Baumann; zum Archangelschen aber der dasige Gouverneur, General-Major Golovtzyn. Beiden soll aufgetragen werden, ohne sich übrigens in dessen Handlungsgeschäfte zu mischen, einzig und allein

dahin zu sehen, daß dieser Handel ungehintert seinen Fortgang habe, und ihn bei allen Vorfällen zu schützen. Beide sind bereits dazu verordnet, und haben diesfals schon die nötigen Instructionen erhalten. Auch aus dem Senate sind bereits die Befele an ihre Behörden ergangen.

Inhalt des VIII Hefts.

Im April 1777.

Briefwechsel

IX. Heft.

33.

Briefe aus Mailand vom 20 Jan. und 2 März 1773, wie auch aus Pavia vom 22 April 1773, von Hrn. Björnståhl *.

Verona ist eine lustige Stadt. Die Einwoner haben hier ein aufgeräumtes Wesen, das man nicht überall findet. Auch giebt es hier eine große Menge Gelehrte, die einen guten Geschmack haben. Der bekannte Marquis, Scipio Maffei, der vor 20 Jaren starb, war einer der gelertesten Männer in Italien. Sein Schüler, der gelerte Hr. Torelli, ist nun damit beschäftiget, sein Leben zu beschreiben. Dieser Torelli hat schon viel andres geschrieben: aber sein merkwürdigstes Werk ist wol sein Archimedes, den er schon seit 1754 zum Drucke völlig fertig hat, aber keinen Verleger kriegen kan. Bekanntlich ist des Thomas Venator's Ausgabe von Archimedis Werken, Basel 1544, äusserst selten und felerhaft. Aber Hr. Torelli hat den griechischen Text nach einer Handschrift in Venedig verbessert, und eine neue Uebersetzung davon in schönem Latein gemacht. Hier

* In diesen Briefen kommen eine Menge sehr kleiner Nachrichten vor. Dergleichen sehr kleine Nachrichten, wenn sie ganz neu und dabei zuverläßig sind, machen Lesern, die selbst gereist sind, unglaublich viel Vergnügen; andern hingegen sind sie gemeiniglich unausstehlich. S.

Hier gebe ich ein Verzeichniß von dem, was das Werk alles enthält: "*Josephi* Torelli Veronensis Praefatio. *Archimedis* Syracusani, quae ad aetatem nostram pervenerint, Opera omnia; id est: de Planorum aequilibriis Liber primus. Quadratura Paraboles. De Planorum aequilibriis Liber secundus. De Sphaera et Cylindro libri II. Circuli Dimensio. De Helicibus Liber. De Conoidibus et Sphaeroidibus Liber. Arenarius. De iis quae vehuntur in humido Libri II. Lemmata. *Eutocii* Ascalonitae Commentarii in nonnulla Archimedis Opera. Josephi *Torelli* quorundam Archimedis Theorematum Demonstrationes. *Archimedis* Opera mechanica, ut cujusque mentio ab antiquis scriptoribus facta est". Alles dies ist fertig, und sehr reinlich abgeschrieben: denn Herr Torelli hat unter andern Talenten auch dies, daß er Griechisch und Latein schön schreibt. Es ist Schade, daß ein so vortrefliches Werk im Dunkeln bleiben soll. Herr Torelli zeigte mir, daß Archimedes ganz augenscheinlich von der Bewegung der Erde und dergl. rede. Dieser Archimedes würde gewiß an Güte und Gelehrsamkeit dem Euklides nichts nachgeben, welchen David Gregory, zu Anfang dieses Jarhunderts, in Oxford, Griechisch und Lateinisch herausgab: auch nicht dem Apollonius, den Edmund Halley eben daselbst edirte. — Verona hat immer große Männer gehabt, einen Plinius, Cornelius Nepos, Catullus, C. Aemilius Macer, Vitruvius Cerdo; in spätern Zeiten die beiden Skaliger aus fürstlichem Geschlechte, und den Hieronymus Fracastore. Jezt lebt ein gelerter Arzt hier, Hr. Targa, der den Celsus mit Verbesserungen aus Handschriften und mit Anmerkungen herausgegeben hat; er hat mir ein Exemplar davon geschenkt, es hat den Titel: *A. Corn.*

Corn. Celsi Medicinae Libri octo, ex recensione Leonardi TARGAE. Patavii. 1769, in 4to. Dies ist die schönste und beste Ausgabe dieses Auctors, den man mit Recht Medicorum Cicero nennt. Von der Bibliothek, welche bei der Domkirche stehet, und 900 Handschriften hat, deren viele über tausend Jare alt sind, findet man Nachricht in *Verona illustrata Maffei*. Diese Bibliothek war, vom 8ten Jarhundert an, in einem Behälter in der Mauer eingeschlossen, mit einer eisernen Thüre davor: wärend der Pest in Verona 1630 kam sie gänzlich in Vergessenheit, bis sie der Marquis **Maffei** entdeckte. Die Handschrift, welche mir am mehrsten gefiel, war die, welche die vier **Evangelisten** lateinisch enthält. Sie ist auf violet Pergament durchgehends mit silbernen Buchstaben geschrieben, und gleicht aufs genaueste unserm Manuscript vom Ulfilas in Upsala, sieht auch wie dieses aus, als wenn es gedruckt wäre: die Buchstaben sind auch auf der einen Seite hohl, und auf der andern Seite herausstehend. Ich sagte den Canonicis von der neuen Hypothese des Hrn. Ritters Ihre, die sie sehr fürprenirte; besonders nahm sich der Herr Graf **Priame**, einer von den Canonicis, vor, diese Handschrift zu untersuchen, um zu sehen, ob sie gedruckt sei. Gewisse Perioden, z. E. das **Vater Unser**, der **Name Gottes**, 2c. sind mit goldenen Buchstaben geschrieben. **Bianchini** hat dieß Manuscript im Evangeliario Quadripartito herausgegeben. Er hält es für 1200 Jare alt; aber **Maffei** glaubt, es habe ein Alter von 1400 Jaren. Es wird sonst auch Codex argenteus genannt. Ich müßte zu viel schreiben, wenn ich Ihnen von allen großen **Bibliotheken**, **Handschriften**, **Museen**, **Münzsammlungen**, und **Marmor-Kabineten** sagen wolte, die in Verona sind. Des Marquis **Muselli** Münzsammlung ist sehr groß und kost-

kostbar: *Numismata antiqua*, a Jacobo Musellio collecta et edita, *Veronae* 1752, 4 Bände in Fol., durchgehends mit Kupferstichen. *Antiquitatis Reliquiae*, a Marchione Jacobo Musellio collectae, tabulis incisae, et brevibus explicationibus illustratae, *Veronae* 1756, fol. In dieser Sammlung sind mehrere merkwürdige Münzen, die sich nicht einmal im Pariser Kabinet finden. Von den **Gemälden**, dem **Maffeischen Museum**, den **Akademien**, **Theatern**, von der **Kriegsschule** ꝛc. will ich nichts sagen, denn alle Reisebeschreibungen sind voll davon. Es wäre auch zu weitläuftig, alle gelerte Männer zu nennen, die ich hier unter dem Adel und andern gefunden habe. Doch darf ich den Hrn. Baron **del Abaco** nicht übergehen, den grösten Meister auf dem Violoncell, den man finden kan. Er hält sich die mehrste Zeit am Baierschen Hofe auf.

Mehr gehört es hieher, etwas von den vermeinten **Cimbern** zu sagen, welche in einem Thale zwischen Verona und Trident wonen, von denen man glaubt, daß ihre Sprache einerlei mit der Dänischen sei. Man nennt sie *Sette Communi*, weil sie in 7 Kirchspiele abgeteilt sind; sie mögen etwa in allem 50000 Seelen ausmachen, und stehen unter Venedig: man hält sie für Nachkommen jener **Cimbern**, welche vor dem **Marius** flohen, nachdem sie am Flusse Athesis (jezt Adige) geschlagen worden, und sich in diesem Thale zwischen den Bergen sollen niedergelassen haben. Ich nahm mir vor, hin zu reisen; denn was konnte sonderbarer seyn, als ein ganzes Volk **dänisch** in Italien reden zu hören? Merere Ratsherren in Venedig boten mir Empfelungsschreiben und Befele an die dortigen Gerichtsleute an; denn dieser hat man sehr nötig, weil dieses Volk mißtrauisch gegen Fremde ist, die zu ihnen kommen, weil sie nicht daran gewönt sind, und sie daher alle für Spione halten.

Seine

Seine Exc. Morosini gab mir ein Buch zu lesen, das von ihrer Sprache handelt; nachher bekam ich selbst einen Mann von dieser Nation zu sehen, und fand, daß es ein alter Dialekt des Deutschen ist, und daß die Sprache dieser Cimbern in allen Wörtern, durch welche sich der Deutsche vom Dänen unterscheidet, mit dem Deutschen übereinstimmet. Das Buch, von dem ich sagte, will beweisen, daß es wirklich Dänisch sey; aber alle darin angefürte Wörter beweisen das Gegenteil. Der Verfasser merkt an, daß der König von Dänemark bei seiner Reise durch Italien 1709 mit diesen Leuten gesprochen habe: aber der König hat wol Deutsch gesprochen; ich habe auch mit Leuten aus mereren Nationen gesprochen, aber das beweist nicht, daß ihre Sprache die Schwedische gewesen. Der Titel des Buches ist: *Dei Cimbri Veronesi e Vincentini*, libri due di *Marco* PEZZO, P. Veronese, in *Verona* 1763, in 8. Man hat 3 Ausgaben davon gemacht; so verbreiten sich Irrtümer. Das Sonderbarste ist, daß Hr. Pezzo selbst von dieser Nation ist, und nicht einmal wuste, welche Sprache er rede; er ist der andre Italiäner, den ich gefunden habe, der seine eigne Muttersprache nicht kannte: ich werde Ihnen schon einmal von Hrn. Hagius, einem Maltheser, geschrieben haben, welcher beweisen wollte, daß auf der Insel Maltha nicht Arabisch, sondern das alte Punische oder Karthagische, gesprochen würde. — Hier bei Verona ist der Berg Baldo; seine perpendikuläre Höhe soll anderthalb ital. Meilen betragen, und also wäre er höher als der Canegou in Dauphiné, der für den höchsten gehalten wird. Ich darf hier nicht vergessen, daß die Königin Christina 2 oder 3mal durch Verona gekommen ist, und daß man hier Inschriften zu ihrem Andenken findet.

Von

Von dem schönen Verona reisten wir nach **Mantua**. Wir waren kaum angekommen, so machten wir uns auf den Weg, **Virgils** Geburtsort zu sehen, der 2 Meilen von der Stadt liegt; so daß wir nun sagen können, die Stelle, da er begraben liegt, in Neapel, und die, da er geboren worden, beim Dorfe **Andes**, das nun **Pietolo** heist, gesehen zu haben. Man zeigt hier einen großen **Pappelbaum**, unter welchem ihn seine Mutter soll geboren haben: dieser Baum bleibt immerfort auf derselben Stelle, denn wenn er vertrocknet oder ausgehet, so pflanzt man einen andern; er steht nahe am Flusse **Mincius**. Nicht weit davon ist eine Stelle, die man jezt **Virgiliana** nennt; es war der Acker, den Kaiser **August Virgilen** schenkte, ein sehr fruchtbares Stück Land, das Rosinen, Wein, Waizen, Lein, Hauf ꝛc. trägt. Die Bauern reden noch jezt vom **Virgil**, als einem grossen und sonderbaren Manne. — In **Mantua** hat die Kaiserin-Königin vor 4 Jaren eine *Académie* Royale *des Sciences et des belles Lettres* nach allen Colonien oder Zweigen der schönen Künste, errichtet. Ihre Majestät giebt järlich 4 Preise, nemlich 4 Goldmünzen, für die beste Beantwortung der Fragen, die die Akademie aufgiebt: fallen aber die Antworten nicht nach Wunsche aus; so werden die Fragen zum zweitenmal aufgegeben, und der Preis wird verdoppelt. Dies ist die einzige königliche Akademie der Wissenschaften und schönen Künste, die jezt in Italien ist; nicht einmal in den deutschen Staten der Kaiserin ist eine. Der Hr. Graf d'Arco, kaiserlicher Kammerherr, und Mitglied dieser Akademie, hat einen doppelten Preis für die schöne und gründliche Beantwortung der Frage gewonnen: **Wie muß die Proportion zwischen der Bevölkerung und dem Handel einer Stadt und ihrem Territorium seyn? welches sind die Ungelegenheiten,**

die

die daraus entstehen? und die Mittel, wodurch eine leichtere und gegenseitige Hülfe und Aufname verschaft wird? Seine Antwort ist 1770 der Akademie übergeben, und nun in diesem Jare gedruckt worden. Ich erhielt ein Exemplar dieser gelerten Abhandlung vom Hrn. Grafen selbst, mit welchem wir nähere Bekanntschaft gemacht haben: wir hatten Briefe an ihn. Er verschafte uns den Zutritt in eine Zusammenkunft dieser Akademie, welche sehr zalreich ist: ihr jetziger Präsident ist der Hr. Graf Colloredo. Die Akademie gedenkt eine große Bibliothek anzulegen. Die Goldmedaillen, welche die Kaiserin giebt, stellen auf der einen Seite ihr Brustbild mit ihrem Namen vor; und auf der andern Seite eine sitzende Minerva, in der Hand einen Lorberkranz, mit ihren Attributen zu beiden Seiten, und der Umschrift: *Deus nobis haec otia fecit.* Auf der Exerge stehn die Worte: *Artes et Scientiae restitut. Acad. Mant. instaur.* MDCCLXVII. Der Hr. Graf d'Arco ist ein junger, artiger, gelerter, und belebter Herr; er fürte uns allenthalben in der Stadt herum, die Merkwürdigkeiten zu besehen, und Bekanntschaften in guten Häusern zu machen. Er gab uns auch Briefe an den berümten General Paoli in London, mit dem er Briefe wechselt. Ueber einem von den Stadtthoren stehen drei marmorne Büsten: auf der einen Seite Virgilius Maro, auf der andern Johannes Baptista Mantuanus, und zwischen beiden Franciscus *I* Gonzaga, Marquis von Mantua; unten drunter steht dieser Vers: *Argumentum utrique ingens, si secla coissent;* ein großes ehrenvolles Lob für den Marquis Gonzaga, welcher Souverain von Mantua war. — Keinen Ort hab ich noch gesehen, wo die Juden so gut wonten, als in Mantua; selbst Livorno nicht ausgenommen. Hier habe ich einen sehr gelerten Rabbi, Jacob Saravalle, kennen lernen,

nen, der jezt an einer neuen Auslegung des Prediger-buchs arbeitet; er will beweisen, daß Cohelet eine Akademie bedeute, und daß es ein Dialog zwischen merern Personen sey.

Ich eile von hier nach **Guastalla**. Sie sehen, daß ich nun auf der Post in Galop fahre; auch da will ich mich nicht lange aufhalten. Die Stadt ist schön, und auf dem Markte steht eine herrliche Bildsäule von Bronze, die den Prinz **Ferdinand Gonzaga** vorstellet. Ich schrieb mir die Aufschrift ab; aber sie ist zu lang, um sie Ihnen hier mitzutheilen. Der herzogliche Pallast wird noch von der verwitweten Prinzeßin von **Hessen-Darmstadt** bewont. Sie wissen, daß diese Stadt nun dem Herzog von Parma gehört. **P. Alfeo** schreibt jezt an einer **Geschichte von Guastalla**.

Wir reisten von hier nach **Parma**, wo wir sogleich die so berümte **Königl. Bibliothek** besahen: sie ist sehr schön und ganz neu, sowol in Ansehung des Gebäudes als der Bücher; denn die alte **Farnesische** Bibliothek führte **Don Carlos**, der jezige König in Spanien, mit sich nach Neapel, wo sie nun bey Capo di Monte aufbewahret wird: er meynte damals nicht, daß einer seiner Verwandten in den Besiz von Parma kommen würde. In einer Zeit von fünfthalb Jahren ist wol nie eine so schöne Bibliothek zu Stande gekommen, die ohngefähr 50000 Bände hat, alle gut eingebunden, die meisten in rothem Safian, mit vieler Vergoldung und Zierrathen; sie stehen alle in Schränken mit Thüren, die in kupfernen Bändern laufen, und mit Schlüsseln geöffnet werden: sie haben alle Drathgegitter, das Holzwerk daran ist sehr schön ausgeschnitten u. s. w. So viel kan ein geschickter Bibliothekar thun, wenn er von einem freygebigen Fürsten unterstüzt und aufgemuntert wird: dieser Bibliothekar ist der **P. Paciaudi**, ein Theatiner-

Mönch

Mönch und Ordens-Priester der Malthefer Ritter, der sich so sehr hervorgethan hat; in allen Handschriften und seltnen Büchern, deren hier eine große Menge ist, ist eine kritische und historische Anmerkung von seiner eignen Hand beygeschrieben. Der Katalogus ist zwar gemacht, aber nur auf Zettelchen geschrieben, und braucht nur noch von diesen kopirt zu werden. P. Paciaudi versicherte mich, die Samlung seltner Spanischer Bücher sey hier so groß und vollständig, daß man kaum ihres gleichen irgendwo in Spanien fände. Die hiesige Bibel-Samlung ist groß; auch die Lettische Bibel ist hier, die 1689 dem K. Karl XI dedicirt wurde; ja sogar Luthers deutsche Bibel, Augspurg 1523 ꝛc. Eine Schwedische Bibel fehlte; er bat uns, in des Infanten Namen, ihm eine zu verschaffen: Herr Baron Rudbek cedirte seine, (gedruckt Götheborg 1757, und dem Prinz Karl dediciret), und erhielt dafür Diodati's Italienische Bibel, die auch sehr selten ist. Hier in der Bibliothek sah ich auch eine geographische Charte vom Jahr 1367, die älteste, die ich jemals gesehen habe. Sonst findet man auch noch hier Alterthümer, Büsten, Bildsäulen, Inschriften ꝛc. von allerhand Art, die aus der unter der Erde entdeckten Stadt Veleia, in der Nähe von Parma, genommen sind; man entdeckte sie 1760, grub daselbst nach, und fand 6 Jahre nach einander schöne Sachen; man kan aber nun nicht weiter graben, weil ein großer Berg über die Stadt herfiel, und jezt alles bedeckt. Hier ist eine Königl. Zeichner- und Maler-Akademie; deren Sekretär, Herr Graf Rezzonico, Kapitän bey des Infanten Garde, im Lateinischen, Griechischen, und andern Studien, die man sonst selten bey einem Offizier findet, sehr bewandert ist: er ist ein Sohn des Grafen Rezzonico, Gouverneurs von Parma, der die weitläuftigen Disquisitiones Plinianas herausgegeben hat. Hier ist eine gute

Universität in dem Hause angelegt, das sonst die Jesuiten bewonten. Der Abt, Herr Doktor de Rossi, Professor der Orientalischen Sprachen, hat hieselbst ein gelertes Buch auf Italienisch geschrieben: **Von der Muttersprache Christi, und der Sprache, welche die in Palästina eingebornen Juden zur Zeit der Mackabäer redeten**, Parma 1772, in 4. Er zeigt, daß es Syro-Chaldäisch war, und widerlegt mit vieler Stärke Hrn. Diodati in Neapel, welcher behauptet, es sey Griechisch gewesen. Herr Girardi, Professor der Anatomie, ein berümter Schüler von **Morgagni**, besitzt alle nachgelassene Handschriften dieses großen Mannes, 17 Bände in Folio, die er herauszugeben denkt. Hier ist auch ein Gymnasium, oder *Collège des Nobles*, ein vortrefliches Institut, das von dem Prinzen Farnese errichtet ist: die jungen Herren bekommen da Unterricht in allerhand Studien, im Fechten, Reiten, und allen ritterlichen Uebungen, in einem und eben demselben Pallast; in diesem haben sie auch ein Theater, wo sie zur Zeit des Carnevals dramatische Stücke aufführen. Bey unserm Besuch in diesem Kollegio überreichte uns der Professor Eloquentiä folgende Verse: Nobili Sveco Juveni, dum Italiam peragrans Parmae esset, ac Parmense Nobilium Collegium inviseret, *Dominicus Antonius* PACCHIONVS, ibidem Rhetor, Salutem & felix Iter.

Svecia longinquis generosos mittit ab oris
  Italicas juvenes consulere historias.
Advenisse illos, nostrosque invisere fines,
  Facta, situs, ac res conspicit Ausonia.
Hospitibus gratans, exemplum provida natis
  Monstrat, et ardentes injicit igniculos.
Ne sibi fors veterum studiorum gloriam ademtam
  Esse ab Hyperboreis denique dispudeat.

Von dem großen Theater, den Gemälden, und

andern

andern Merkwürdigkeiten, haben schon so viele geschrieben. Hier ist eine vortrefliche Druckerey angelegt, welche an Schönheit der Buchstaben und Vignetten wenige ihres gleichen hat. Herr **Bodoni**, welcher Director davon ist, macht und giesst die Buchstaben, wozu er ein grosses Talent hat; auch hat er sich vorgenommen, alle andere zu übertreffen. In dieser schönen Druckerey ist der Briefwechsel des Herrn Prof. **Melanders** in Upsala mit dem **P. Frisi** in Meiland gedruckt worden, unter dem Titel: *Danielis* MELANDRI & PAULLI FRISII alterius ad alterum de *Theoria Lunae* Commentarii. *Victi penetralia coeli:* Halley. *Parmae*, ex Typographia Regia 1769, in 4. Ich freute mich nicht wenig, den Namen eines so gelerten und verdienstvollen Landsmannes in diesen Gegenden so bekant und so berümt zu sehen. —— Von den **politischen Unruhen** und Veränderungen im Ministerio von Parma, welche sich im vergangnen Jare und jezt von neuem ereignet haben, und an denen der gelerte Bibliothekar **Paciaudi** auch Anteil nemen muste, finden Sie in allen Zeitungen. —— Der Infant hat viel Embonpoint, und soll ein sehr guter Herr seyn. Seine Gemahlin, des Kaisers Schwester, ist jezt in gesegneten Umständen. **P. Paciaudi** ist wieder in seine Stelle eingesezt: er arbeitet jezt an einem treflichen Werke *de studio Homericae Poëseos*, worinnen er beweiset, daß alle Alter und Zeiten, alle Völker und Nationen, von je her den Homer geschäzt und verehrt haben; er fängt von Homers Zeiten an, und geht alle Jahrhunderte bis auf unsre Zeit durch.

Von Parma reisten wir nach **Placentia**, wo wir Weyhnachten feyerten; wir machten hier Bekantschaft mit vielen vom Adel, um ihre Lebensart kennen zu lernen. Hier in Italien wont allezeit der vornemste Adel

in den Städten, also gerade das Gegentheil von dem, was der Adel bey uns thut. Jede Dame hat ihren *Cavaliere servente*, oder *Cicisbeo*, von dessen Geschäfte Sie die französischen Reisebeschreiber nachlesen können, die sich um solche Sachen sehr bekümmern. Merere von Adel haben in ihren Häusern schöne Gemälde und Raritäten-Sammlungen. Der Marquis **Tedaldi** hat des Baron **Bielefelds** Werke übersetzt, und gedenket sie drucken zu lassen. Sonst sind hier eben nicht viele Gelerte. Der Herr Probst **Poggiati** hat die Geschichte von Placentia italienisch in 12 Quartbänden geschrieben, von denen der erste 1754, und der letzte 1766, heraus kam. Er fängt von Hannibals Zeit an, da die Stadt angelegt wurde, und die Römer da ihr Lager hatten, und geht bis 1731, da das Farnesische Haus ausging. Ich darf hier eine Anekdote nicht vergessen: **Campi** gab im vorigen Jarhundert *Historia ecclesiastica Placentina* heraus, in welche er ein kleines Buch einrückte: T. Tinea de Origine Placentiae. Dieser **T. Tinea** war ein Redner und Cicero's Zeitgenosse; man hat nachher den Betrug entdeckt, daß das Buch nicht von ihm seyn könne: vielleicht hat **Campi** das Buch selbst gemacht, wie **Annius** von **Viterbo** seinen Berosus, und **Sigonius** seine Ciceronis Consolatio ad Liviam. Von den 2 herrlichen Statues equestres aus Bronze, welche 2 Prinzen Farnese, Vater und Sohn, vorstellen, haben alle andere geschrieben. Hier sind merere Bibliotheken. Die Benedictiner bey S. **Sixtus** haben in ihrem Archiv eine prächtige Handschrift, die ich nirgends angezeigt gefunden habe: es ist ein lateinischer **Psalter**, mit großen Goldbuchstaben überall auf purpurfarbenes Pergament geschrieben; es ist im eigentlichsten Verstande ein Codex *aureus*. Diese Handschrift hat der Königin **Engilberga**, Kaiser Ludwigs des

des 2ten Gemalin im 9ten Jahrhundert, zugehört: ein sehr seltnes und schönes Manuscript.

Von Placentia reisten wir nach **Milano** oder **Meiland**, einer sehr grossen Stadt. Hier machten wir sogleich unsre Aufwartung bey Sr. Exc. dem Herrn Grafen **Firmian**, dem Premier-Minister, und überreichten ihm den Brief, welchen wir von seinem Vetter, dem Grafen d'Arco in Mantua, an ihn hatten. Wie wohl er uns aufgenommen, und wie viel Gefälligkeiten er uns täglich erzeigt, läßt sich nicht mit Worten beschreiben.

Das ganze Land um Meiland herum ist überall durch Canäle gewässert; man hat Cisternen, und leitet daraus so viel Wasser auf die Aecker und Wiesen, als sie bedürfen: daher kömmt es, daß man hier die Wiesen jährlich 4 mal abmähet, und von den Aeckern 2 mal Getreide einerntet. Hier wächst auch vieler **Reis**, der oft gewässert wird. Herrliche Anstalten! da lernte ich einsehen, was **Virgilius** in seinen **Georgicis** sagen will: *Claudite jam rivos pueri, sat prata biberunt.*

Wer kan von **Meiland** schreiben, ohne mit dem Grafen **Carl von Firmian**, der allen Reisenden so viel Vergnügen und Aufklärungen in jeder Sache verschaft, anzufangen und zu schliessen? Er ist Ritter vom goldnen Vlies, und hat unglaublich viele Titel; aber keiner ist grösser als der, daß er ein grosser Minister, von dem edelsten Herzen, und dem scharfsinnigsten Verstande, ist. In seinem Umgang mit andern zeigt er eine Moderation, ja eine so seltene Bescheidenheit, als wäre er ein bloßer Privatmann. An seiner Tafel sind täglich wenigstens 20 Personen, und er zeigt sich da so wenig als den Wirth, selbst gegen seine Bedienten, daß man ihn für einen Fremden halten könnte. Niemals habe ich einen Herrn so sehr als ihn über ganz Italien rühmen hören; und gleichwol fand ich alsbald, daß er das Lob noch sehr übertrift, das man

ihm giebt. Wir wünschten ganz unendlich, ihn kennen zu lernen, und nun haben wir das Glück, täglich mit ihm umzugehen. Er ist ein sehr gelerter Mann, und könnte merere Professuren mit Ruhm bekleiden: alles was er spricht, sind lauter Anekdoten, so wol aus alten als neuern Schriftstellern, in Politik, Erdkunde, Dichtkunst, Geschichte, Allianzen, Statshändeln, gelerten Streitigkeiten, Kriegen, Reisen, &c. Man sollte glauben, er wisse alles, und habe alles gelesen. Er besitzt eine vorstrefliche und ausgesuchte Bibliothek, die er täglich vermert: jezt hat er schon 7 große Zimmer voll; in einem sind blos Englische Bücher, die er ungemein liebt; in einem andern klaßische Schriftsteller, Lateiner und Griechen; in einem andern schöne Wissenschaften; in einem andern Bibeln in allerhand Sprachen, Kirchenväter, und Bibel-Erklärer; in einem andern Jurisprudenz und Politik; endlich in einem andern Medicin, Anatomie &c. Er besitzt Graf Dalbergs *Suecia illustrata*, Peringskjölds *Uplandia*, alle Werke des Hrn. Ritters von Linne', auch seine Reisen nach der deutschen Uebersetzung. Er wünschte ungemein, Herrn Ritters Ihre *Glossarium* und seine andern Schriften zu bekommen; einige davon hat er schon. Was am mehrsten zu bewundern ist; so kennt der Hr. Graf Firmian ein jedes von seinen Büchern, ob sich gleich ihre Anzal auf 40000 Bände beläuft. Er besitzt die sämtlichen Hedlingerschen Münzen der Schwedischen Könige. In seiner Jugend studirte er zu Leyden, wo er den Baron Lantingshausen gut gekannt hat; er rühmt ihn auch sehr wegen seines großen Fleisses und Anhaltens im Studiren. Er freut sich sehr darüber, daß der Hr. Reichsrath, Graf Scheffer, uns die Briefe des großen Oxenstierna verschaffen will. König Gustaf Adolf ist sein Held. Einst sagte er zu mir: obgleich Gustaf Adolf unser Feind war, so haben wir ihm

ihm doch in Deutschland mehr Gerechtigkeit wiederfaren lassen, mer Beschreibungen seiner Heldenthaten herausgegeben, als man in Schweden gethan hat; da, glaubt er, habe man ihn vergessen, man habe auch zuerst in Deutschland angefangen, ihn den **Großen** zu nennen. **Hartes** Werk ist auch in seiner Bibliothek; er hat den Verfasser persönlich in Leyden recht gut gekannt. Der Hr. Graf besizt auch schöne Gemälde, und eine große Menge alter Statüen, unter denen er eine schöne Andromeda von Marmor seine Maitresse nennt; ferner eine Menge von Münzen, die großen Männern zu Ehren geschlagen sind, z. E. auf den K. **Gustaf Adolf**, da er die Akademie in Upsala errichtete, auf **Colbert**, **Newton** 2c.; eine große Sammlung von Zeichnungen und Kupferstichen, eine ganze Menge von seltnen Handschriften u. s. w. Und wer kan alles das Schöne nennen, was dieser große Minister besizt? Er hat hier in Meiland den Geschmack so gebildet, daß jedermann, Vorneme und Geringe, sich mit Studiren abgeben, und sich aufzuklären suchen. Er hat auch die Wissenschaften in die Klöster herum verteilet, so daß jeder Mönchsorden einen gewissen Zweig bearbeiten soll, einige die Sprachen, andere die Mathematik, andre die Naturgeschichte 2c. Und dies ist auch gewiß das rechte Mittel, diesen müßigen Leuten Beschäftigung zu geben, und die Wissenschaften in Aufname zu bringen.

Aber nun auch etwas von der **Ambrosischen Bibliothek**. Sie ist sehr groß, und hat ungefär 55000 Bände, unter denen 15000 Handschriften sind: sie wird alle Tage, Vor- und Nachmittags, geöffnet, hat viele Bedienten, und überdieß 3 Doctores, welches sehr gelerte Männer sind. D. **Oltrocchi** ist Präfectus derselben; er ist stark in den schönen Wissenschaften, der Geschichte, und Diplomatik, und hat S. Caroli Borromaei

romaei Leben in schönem Latein herausgegeben: Doctor Branca, ein guter Orientalist und Belletrist: und D. Redaelli ein Kenner der Kirchengeschichte und Kirchenväter; beide sind jezt mit Bücherschreiben beschäftiget, und arbeiten fleißig. Die hiesigen Handschriften sind vortreflich; viele davon sind über 1000 Jare alt. Noch ist kein Verzeichnis derselben herausgegeben; aber Montfaucon recensirt viele davon in seinem *Diar. Italicum*, und Mabillon im *Iter Ital.* Aber diese gelerte Männer irren, wenn sie sagen, daß *Flavii Josephi* Antiquit. Judaic. Versio Latina *Ruffini*, geschrieben auf Papyrus Aegyptiaca, beim 6ten Buch anfange; denn sie fängt mit dem 10ten Kapitel des 5ten Buches an, und endigt sich beim 12ten Kapitel des 10ten Buchs, geht folglich nicht bis auf die Stelle, welche von Christo handelt. Diese seltene und in ihrer Art einzige Handschrift ist in Folio, und hat 184 Seiten, alles auf Papyrus: sie ist in XI Quinternionen abgeteilt, mit Longobardischen Charactern, oder eher möcht ich sagen, mit römischer Cursiv geschrieben, und ist für ein ungeübtes Auge schwer zu lesen; aber nun ist jeder Buchstabe gelesen und kopirt, Zeile für Zeile, und Seite für Seite, vom Abt de Monti, Custos der Ambros. Bibliothek, welcher neulich diese Arbeit geschlossen hat, so daß nun eine leserliche Handschrift von diesem Codex da ist. Antonius Olgiato, der erste Bibliothekar bei dieser Bibliothek, hielt das Mscr für Ruffini eigenhändige Urschrift, das ist aber falsch: denn diese kleinen Cursiv-Lettern waren noch nicht zu seiner Zeit im Brauch; zudem ist auch der Papyrus selbst nicht so alt, wie man ganz deutlich sieht.

Nun aber muß ich Ihnen von einer andern Handschrift sagen, von der noch niemand etwas geschrieben hat, und von deren Existenz niemand in Europa etwas

weiß,

weiß, als die hiesigen Bibliothekare. Es ist ein grosser Teil des alten Testaments auf Syrisch, mit Estrangelischen Charactern, im 7ten Jarhundert, aus den 70 Dolmetschern übersezt; zudem, was das merkwürdigste ist, findet man am Rande Varianten aus Aquilä, Symmachi, und Theodotions Uebersezungen, nebst vielen Scholien: kurz, es sind *Origenis Hexapla* Syrisch. Ich habe diese seltne, und wie ich glaube, in Europa einzige Handschrift genau untersucht. Sie gehörte ehemals einem Kloster in Aegypten, und enthält folgende Bücher: die Psalmen, den Hiob, die Sprüchwörter Salomons, das hohe Lied, Buch der Weisheit, Jesus Sirach, dann die 12 kleinen Propheten, hierauf den Jeremias, Baruch, die Klaglieder, den Brief Jeremiä, Daniel, die Historie von der Susanna, vom Drachen, den Ezechiel, und zulezt den Jesaias. Am Rande stehen Obelisci, Asterisci, Lemnisci &c. Fast unter jedem Buch findet sich die Anmerkung: "übersezt nach dem Text der 70 Dolmetscher, und zwar nach dem Exemplar, welches Eusebius und Pamphilus aus *Origenis Tetraplis* abgeschrieben haben" ꝛc. Masius gab das Buch Josua zu Antwerpen 1574 nach einer Syrischen Handschrift, die er hatte, in Folio heraus: in der Zuschrift an König Philip II sagt er, sein Manuscript enthalte noch ausser dem Josua, das Buch der Richter, die Bücher der Könige, Chronik, Esdras, Esther, Judith, und Tobias, wie auch einen guten Teil vom Deuteronomion. Man weiß nicht, wo diese Handschrift vom Masius hingekommen ist. Der gelerte Renaudot glaubte, es wäre ein Betrug dahinter; denn er hielt es für unmöglich, daß Origenis Tetrapla oder Hexapla ins Syrische übersezt seyn sollten (S. *le Long* Bibliotheca Sacra, p. 66, edit. Paris. 1723). Aus

allen

allen Umständen, und den Zeichen, die Mäsii Handschrift hatte, kan ich schliessen, daß sie mit diesem Manuscript in der Ambrosischen Bibliothek verwandt, oder vielleicht gar desselben Erster Teil war; so daß beide Handschriften zusammen das ganze Alte Testament ausmachten. Dies Manuscript hätte man bei der neuen Ausgabe des Daniels in Rom vergleichen sollen; aber niemand wußte davon. Neulich hab ich nach Rom geschrieben, und diese Entdeckung bekannt gemacht.

Ich komme nun zu der so schönen Pertusatischen Bibliothek, worinnen viele hundert Bibeln von allerhand Ausgaben sind, so daß es eine wirkliche Bibliothek ist. Der Bibliothekar zeigte mir auch eine Bibel, von der er nicht wußte, in welcher Sprache sie geschrieben wäre, und noch kein Reisender hatte es ihm sagen können; nur der Prinz von Braunschweig hatte ihm gesagt, er hielte es für einen Dialekt des Schwedischen. Es ist nichts mehr und nichts weniger, als Molins schwedische Bibel in kleinem Format: auf dem Titelblatt steht geschrieben Coyet. Ich fand hier auch Rudbeks Atlantica; Catholicon gedruckt zu Maynz; es versteht sich, daß die drei ältesten Ausgaben der Bibel von Maynz auch alle hier sind. Man ist jezt daran, den Catalogus zu machen. Graf Pertusati war ein großer Bücherliebhaber. Als er noch Minister in Wien war, widmete er jede Woche einen Mittag den Gelerten, da ihn denn jeder die guten und seltenen Bücher in seiner Wissenschaft kennen lehrte. Eben das that er auch in Holland rc. Nach seinem Tode wollte sein unwissender Sohn, der nichts weniger als die Leidenschaft seines Vaters für Bücher hatte, die ganze Bibliothek an den Infanten Herzog von Parma verkaufen: der Kauf war auch schon gemacht, als der Herr Graf von Firmian der hiesigen Staatskongregation rieth, sie an sich zu handeln;

deln; und da es immer die Gewohnheit ist, dem neuankommenden Gouverneur in einer Provinz ein Geschenk zu machen, so gab er den Deputirten den Rath, Sr. Königl. Hoheit, dem Erzherzog **Prinz Ferdinand**, des Kaisers Herrn Bruder, diese Bibliothek zu verehren, welches auch geschah. Aber als dies an die Kaiserin berichtet wurde, dankte sie für das Geschenk, das man ihrem Sohne machen wollte, und gab die Bibliothek an die Stadt zurück, mit dem Befel, eine **öffentliche** Bibliothek daraus zu machen: und so blieb diese schöne Bibliothek im Lande.

Herr Abt Don **Carlo Trivulzi** hat ein schönes Kabinet von Altertümern, Cameen, und alten und neuen **Münzen** von allerhand Art, worunter auch viele Arabische; er hat auch eine schöne Sammlung von Diptychis, eine Bibliothek mit allerhand Manuscripten: er ist ein großer Sammler von Seltenheiten, und ist selbst in seiner Person die gröste und sonderbarste.

Sonst giebt es überhaupt noch viele gelerte Männer in Meiland, obgleich die **Universität Pavia** so nahe dabei liegt. Sie wissen, daß **Muratori**, wärend seiner Aufsicht über die Ambrosische Bibliothek, den Anfang machte, seine Werke herauszugeben, die er nachher in Modena fortsezte, wo er als Herzoglicher Bibliothekar starb: viele Gelerte und Reiche vom Adel in Meiland vereinigten sich, Auszüge und Kopien von allen Handschriften in Italien, die zu dessen Geschichte gehörten, zusammen zu bringen, Briefwechsel deshalb zu füren, eine Druckerei im Pallaste zu errichten, auch Geldvorschuß zu thun; sie gaben sich den Namen Socii Palatini. Von ihr lebt keiner mehr, als der Hr. Graf **Donato Silva**, ein gelerter und munterer Greis, der eine schöne **Bibliothek** hat, und viel Botanik studirt nach Linneischer Methode. Muratori, welcher die Feder beim

ganzen

ganzen Werke fürte, gab nun seine *Rerum Italicarum* Scriptores in 28 großen Folianten heraus; seine *Antiquitates Italicae* medii aevi in 6 Folianten ꝛc. - Ganz Europa kennt den Hrn. Marquis Beccaria, dessen kleines aber wichtiges Buch, *dei Delitti e delle Pene*, so viel Aufsehen gemacht, und in so viele Sprachen übersezt worden; er hat auch noch andre Bücher geschrieben, und ist noch ein sehr junger und munterer Mann. Hr. Graf Verri hat über Handel und Statswirtschaft, und Herr Graf Giulini die Geschichte von Meiland geschrieben, die er noch fortsezt: er ist ein gelerter und gründlicher Geschichtkenner, aus dessen Umgange viel zu lernen ist. Unter den hiesigen Jesuiten giebt es viel gelerte Leute, die besonders in der Mathematik und Naturlehre stark sind. P. Lechi hat viel über die Hydraulik geschrieben; er ist hierinn der gröste Mann, den Italien hat. P. Boscowich, ein großer Astronom und Dichter, ist jezt in Venedig; ehemals war er hier Professor, und hat viel geschrieben. Bei den Jesuiten ist das schöne Observatorium mit den auserlesensten Instrumenten; P. Boscowich hat großen Anteil an ihrer Ordnung und Einrichtung. P. Frisi, ein Barnabitermönch, ist bereits wegen seiner Einsichten in die Astronomie, Naturlehre ꝛc. bekannt. Er spricht immer mit vielem Lobe von den Herren Ferner, Wargentin, Melander, Bergmann ꝛc. - Hr. Prof. Moscati hat ein Buch geschrieben, in welchem er aus anatomischen Gründen zu erweisen sucht, daß der Mensch auf vier Füßen gehen sollte, und daß fast alle Krankheiten, besonders Melancholie ꝛc. daher rüren, daß wir auf zwei Füßen gehen. Dieser Saz machte viel Lermen, und der Verfasser, der in der Anatomie, Medicin, Chirurgie ꝛc. wirklich sehr gelert ist, mußte Pavia und seine dasige Professorstelle verlassen, und lebt nun hier in Meiland unter dem

Schuße

Schutze des Hrn. Gr. von Firmian. P. Alegranza druckt jezt an seinem Buche *de Monogrammis Jesu Christi*; noch wird er ein anderes herausgeben, das schon fertig liegt, *de Sepulcris Christianorum in Italia*: er hat auch Erklärungen über einige Monumenta sacra, antiqua, et inedita, in der Stadt Meiland, und sonst noch andre Bücher herausgegeben. P. Porta ist der Verfasser eines Buches de *Linguarum Orientalium ad omne doctrinae genus praestantia.*

Aber ich darf nicht vergessen, Ihnen etwas von den zwey gelertesten Frauenzimmern zu sagen, die in ganz Italien sind. Das eine ist die Frau Gräfin **Cloelia Borromäa**, geborne Herzogin Grida, von Genua, des Cardinal **Borromäus** Mutter. Diese Dame, die nun schon neunzig, einige sagen gar, hundert Jahre alt ist, spricht von allen Wissenschaften, kan sich auf alles noch besinnen, räsonnirt mit vielem Scharfsinn, und hat eine bewundernswürdige Munterkeit. Sie erzählt noch von den physischen Versuchen, die sie ehemals auf ihrer Reise durch Italien in der Grotta del Cane bey Neapel, auf dem Vesuv 2c. gemacht hat, als wärs ehegestern geschehen, ob es gleich schon auf sechszig Jahre sind. Sie hat viele Sprachen gelernt, sogar das Arabische, und liest noch alle Bücher, die herauskommen; man lernt mehr in ihrer Gesellschaft, als aus mancher Vorlesüng vom Katheder. Sie ist ein Wunder von Frauenzimmer. Schon seit mehreren Jahren braucht sie Opium wegen ihrer Schlaflosigkeit, und in so starker Dosis, daß man ein Pferd damit auf ewig einschläfern könte; aber sie ist einmal daran gewönt, wie ein zweyter Mithridat. Wir sind oft in ihrer Gesellschaft, und jedesmal erstaune ich über ihr Gedächtnis, welches ein wahres Magazin ist.

Das zweyte Frauenzimmer ist Mademoiselle Agnesi, welche ein tiefsinniges Werk über die Analyse herausgege-

gegeben hat, unter dem Titel: *Instituzioni Analytiche ad uso della Gioventa Italiana*, di Donna *Maria Gaetana* Agnesi, Milanese, dell' Accademia delle Scienze di Bologna. In Milano, 1748, 4. 2 Bände von 1020 Seiten. Dies Werk ist der Kaiserin dedicirt. Sie war erst 25 Jare alt, da sie es herausgab. Nachher hat sie sich auf das Studium der Theologie und der griechischen Kirchenväter gelegt, welche sie sehr liebt. Sie spricht mehrere Sprachen, und kan auch Hebräisch. Seit 21 Jahren lebt sie so eingezogen und für sich, daß sie fast niemand zu sehen bekömmt. Wir sind die einzigen Reisenden, denen dies Glück wiederfahren ist, worüber sich auch Se Königl. Hoheit, der Erzherzog selbst, und Herr Graf Firmian, höchlich verwunderten: denn, wie gesagt, niemand kriegt sie zu sehen. P. **Boscowich**, der wegen ihrer mathematischen Kentnisse sehr wünschte, mit ihr Bekanntschaft zu machen, konnte seine Absicht nie erreichen. Herr **de la Lande** und andre beklagen sich auch sehr in ihren Reisebeschreibungen über ihre Eingezogenheit. Wir sind schon dreimal bei ihr gewesen, und sie hat sich auch in mein Stammbuch eingeschrieben. Dies haben wir einem jungen Marquis **Brivio** zu verdanken, der, als er ersucht wurde, einem von ihren Verwandten einen gewissen Dienst zu erweisen, es unter der Bedingung zu thun versprach, daß sie uns einen Besuch bey sich erlauben sollte, weil er wuste, daß wir ungemein wünschten, sie zu sehen: und so muste sie sich gefallen lassen, etwas zu versprechen, was sie seit 21 Jaren nicht hatte thun wollen. Sie ist sehr artig und munter, sehr korpulent, und Cicero ist ihr Lieblings-Auctor. Jetzt hat sie die Mathematik liegen lassen, und liest griechische und lateinische Schriftsteller; aber den Homer will sie nicht goutiren. Ihre Schwester, die an Herrn P. notini verheyrathet ist, hat große Talente in der Musik,

auch

auch werden ihre Kompositionen sehr geschäzt, welches in Italien viel sagen will. Madame Carcani, jezt die Gemalin eines Senators della Croce, liest lateinische und englische Bücher: besonders liebt sie den Tacitus, und zieht ihn allen andern vor; ein sicherer Beweis ihrer Scharfsinnigkeit, denn seine Lakonismen und Pointen sind nicht jedermanns Sache. Die Herzogin Serbelloni hat den des Touches ins Italiänische übersezt. In wenig Städten findet man so viele vom schönen Geschlecht, die die Litteratur lieben, als hier in Meiland: ich kenne noch viele andere, die ich hier übergehe, um nicht zu weitläuftig zu werden. Das macht, sie haben ein so gutes und illustres Beyspiel an Ihrer Königl. Hoheit, des Erzherzogs Gemalin, der Prinzeßin Beatrice d'Este, welche unter andern großen Eigenschaften auch die hat, daß sie die Wissenschaften liebt: Sie versteht Lateinisch, Deutsch, Französisch, Italienisch 2c., beschäftigt sich mit Historie, und druckt sich in den genannten Sprachen mit Fertigkeit aus; Hr. D. Oltrocchi, Bibliothekar an der Ambros. Bibliothek, ist ihr Lehrmeister gewesen, und auch noch, nachdem sie verheiratet ist, befragt sie ihn oft über die besten Schriftsteller, die sie lesen will: ein wahres Vergnügen ists, sie sprechen zu hören. Der Erzherzog selbst hat eben den Geschmack an den Wissenschaften, kennt die klaßischen Schriftsteller, hat ein unglaubliches Gedächtnis, und ist äusserst wißbegierig. Er hat uns oft die Gnade erzeigt, in Gegenwart des ganzen Hofes mit uns über unsre Reisen zu sprechen; und jedesmal fragt er mich, was ich in der Ambros. Bibliothek für Entdeckungen gemacht, oder was ich sonst neues in der Stadt gesehen hätte? Oft hat er mir gesagt: "*Vous êtes heureux*, Monsieur, *de pouvoir voyager en Philosophe, voir tout, et toujours apprendre. Nous autres ne pouvons voyager avec ce fruit.*" Ich antwortete, ich

hätte doch überall in Italien von Sr. Königl. Hoheit Herrn Bruder, dem Kaiser, rühmen hören, daß er alles mit philosophischen Augen bereist und besehen, und an allen Orten ohne Gepränge und Aufsehen gewesen wäre ꝛc. Das ist wol wahr, sagte der Prinz, aber er reiste doch zu geschwinde, und hielt sich nicht genug an jedem Orte auf, um die Sachen recht genau zu penetriren ꝛc. Ihre Königl. Hoheiten haben eine so gute Meinung von unsrer Art zu reisen, weil sie einmal zu unserm Vorteil von unserm Mäcen, dem Hrn. Gr. von Firmian, eingenommen sind, der uns immer sagt: das nenn ich doch reisen, aber andre laufen nur. Wir sind von Sr. Königl. Hoheit zu ihren Privat-Bällen eingeladen worden, wir haben wärend des ganzen Carnevals bei Hofe zu Abends gespeist, und mein Reisegefärte, Hr. Baron Rudbeck, hat vielmals mit Ihrer Kön. Hoheit getanzt: ich hab' auch die Gnade von Ihrer Hoheit haben sollen, hab's aber verbeten. Diese Gnade will um so viel mehr sagen, da, nach der Etiquette am Oesterreichischen Hofe, niemand zu den Privatbällen kommen darf, der nicht wenigstens Kaiserlicher Kammerherr ist; aber mit Fremden wird das nicht so genommen: man braucht keine Verdienste [soll wol heissen, keine Ahnen oder Charakter], wenn man des Hn. Gr. Firmians Vorwort hat. In der That haben wir nirgends auf unsern Reisen so viel Vergnügen gehabt, nirgends ist uns mehr Ehre wiederfaren, als hier: in einem Lande, wo Philosophen herrschen, hilft einem die Philosophie fort. Der Hr. Gr. Firmian hat uns dazu verholfen, alle Bekanntschaften zu machen, die für einen neugierigen Reisenden interessant seyn können: den einen Tag bittet er Professoren und Gelerte zur Mittagstafel, den andern Tag Minister und Hofleute, ein andermal Ordensgeistliche von Verdiensten ꝛc. Einem jeden präsen-

sentirt er uns selbst, sagt uns, worinn dieses oder jenes seine Verdienste bestehen, was er geschrieben hat 2c. Kurz, es ist ein Minister, der seines gleichen nicht hat.

Nachschr. Wir haben auch die Ehre gehabt, mit dem Herzog von **Modena, Franciscus**, der Erzherzogin Grosvater, zu sprechen. Er hält sich beständig in Meiland auf, ob er gleich regierender Herr von Modena ist; er ist alt, und beinahe blind, ob er sich gleich selbst nicht dafür erkennen will: die Anstalten sind so gemacht, daß, wenn er und sein Herr Sohn sterben, seine Staten an das Oesterreichische Haus, durch die Prinzeßin **Beatrice d'Este**, die hiesige Erzherzogin, zurückfallen. Wenig Prinzeßinnen haben Länder in ihrem Vermögen, und geben Staten zum Brautschatze. Es sind nicht allein die Herzogtümer **Modena, Reggio, Mirandola**, sondern auch **Cibo**, und das Fürstentum **Massa-Carrara**: lauter schöne, und an Wein, Oel, Getraide, Früchten 2c. fruchtbare Länder. **Carrara** hat auch den schönsten und weissesten Marmor, der nur zu finden ist.

Wir machten eine Lustreise von Meiland nach **Monza**, der alten Residenz der Longobardischen Könige, 10 Meilen von Meiland. In der Kirche verwahrt man noch viele Reliquien der Königin **Theodelinda**, des Königs **Agilulfi** Gemalin, welche 627 starb; ihre beiden goldnen Kronen werden auch noch vorgewiesen, so auch der Königin Fächer, ihr großer Kamm von Elfenbein 2c. — Hier sind viel seltne Diptycha. Man verwart auch hier die sogenannte *Corona ferrea*, womit die Kaiser gekrönt wurden; Kaiser Karl V ist der lezte, der damit in Bologna gekrönt wurde: die Krone selbst ist von Gold, aber sie heißt *ferrea* wegen eines eisernen Ringes an derselben, der aus einem der Nägel gemacht seyn soll, womit unser Heiland ans Kreuz genagelt wor-

 den,

den, welches sie denn zu einem großen Heiligtum macht. Die Kaiser mußten sich mit drei Kronen krönen lassen, und an drei Orten: mit einer goldnen Krone in Rom vom Papste selbst, mit einer silbernen in Aachen, und mit einer eisernen in Monza oder Pavia; die erste machte sie zum Rex Romanorum, die andre zum König über das deutsche Reich, und die dritte zum Rex Italiae. Hier sahen wir auch das Reichs-Kreuz, welches man den Longobardischen Königen bei ihrer Krönung um den Hals hieng. Sonst sind hier noch viele andre Seltenheiten und kostbare Gefäße, unter andern eine Schale von Saphir, woraus die Königin Theodelinde getrunken hat; ich zweifle, daß es ein Saphir ist, sie ist größer als eine große Kaffetasse. Auch Handschriften giebt es hier, unter denen eine mit goldnen Buchstaben geschrieben ist. Im Archiv sah ich *Secunda Secundae divi Thomae d'Aquino*, gedruckt von Petrus Schäffer de Gemsheym 1467, auf Pergament in Fol. Der Ort ist nicht angegeben; — ein seltnes Buch. Hier sind ohngefär 1000 Diplomen (eins von Berengarius ist im J. 920 geschrieben): und ohngefär 150 Handschriften, unter denen ein sehr seltner Paulus Diaconus ist. Herr Canonicus Frisi, der Bruder des P. Frisi, schreibt jezt an einer Geschichte von Monza: seine ersten Einwoner waren Umbrier, so wie auch in der ganzen Lombardei Moditia oder Modicia der alte Name von Monza ist; Modoëtia findet man nicht eher, als nach dem 12ten Jarhundert. — Wir haben nun auch das sonderbare Echo beim Palast Simonetta, eine Meile von Meiland, gehört: es wiederholt 20 bis 30mal, erst, die 3 lezten Sylben, dann die lezte allein, und hört endlich auf wie eine klingende Glocke, mit kleinen Vibrationen; es ist ehemals noch stärker gewesen, aber das Gebäude ist etwas verfallen.

Ich

Ich muß Ihnen doch auch sagen, daß wir nun gesehen haben, wie man den berümten Parmesan-Käs macht; es geschiehet aussen vor Mailand auf dem Lande, wie auch bey Lodi und Pavia. Der Kaiser selbst ist so neugierig gewesen, darnach zu gehen, und dessen Zubereitung zu sehen; es ist in der That sehenswerth. Es ist falsch, daß man ihn Parmesan- oder Placentiner Käs nennt; denn da wird kein Käs gemacht: aber der Name kömmt daher, weil in Parma und Placentia Käs-Magazine waren, um ihn von da über ganz Italien und an die Ausländer zu debitiren, welche den im Mailändschen Gebiete gemachten Käs daselbst kauften. Es war und ist noch ein grosser Handel, besonders für die Holländer, die diesen Käs begierig aufkaufen, weil er sich unter der Linie hält, besonders die Art, welche in Lodi gemacht wird, und die man für die allerbeste hält. Er ist auch gut gegen den Scorbut; man hat mir gesagt, daß das von einer Art Trifolium *Melilotus humilis* herkömmt, das die Kühe fressen. Hier in der Stadt sagt man Fromaggio di *Lodi*, wenn man einen schönen Käs nennen will; aber anderwärts in Italien behält er noch den Namen Fromaggio di *Parma*, so auch an manchen Orten *Fromaggio* di Piacenza.

Ich habe in Mailand auch das Haus besehen, das der zu seiner Zeit große Philosoph Cardanus bewont hat; es sind noch Gemälde al Fresco darin, die er selbst hat malen lassen; sie stellen verschiedene griechische Philosophen vor. Dieses Haus hat nun der Herr Graf Rezzonico in Parma geerbt; ich habe nicht herauskriegen können, wo dieser sonderbare Astrolog gestorben, und wo er begraben liegt, ob nicht etwa in Rom? Seines Vaters Grabstein hab ich in Mailand gesehen; der starb 1524.

Sie wissen, daß Arcimboldi, der in Schweden Ablaß verkaufte, aus Mailand, und auch nachher Erz-

bischof daselbst, war: jezt ist die Familie ausgestorben. Der jezige Erzbischof in Mailand, Cardinal **Pozzobonelli**, hat uns viele Gefälligkeiten erzeigt, und wir haben vielen Umgang mit ihm gehabt. Se. Eminenz ist, so wie Hr. Graf **Firmian**, von den Eigenschaften unsers großen König **Gustafs** eingenommen; überall wo wir hinkommen, spricht man mit Verwunderung davon. Madame Clälia Borromäa sagte oft, sie habe in ihrem Leben von keinem größern König sprechen hören, und das will viel sagen. Eine so große Revolution, sagen alle, ohne einen einzigen Tropfen Blut zu vergiessen! Ein Mailändscher Dichter machte ein Italiensches Sonnet auf König **Gustaf**. In Mailand sind merere große Dichter. Der Cardinal macht schöne lateinsche Verse; er las uns selbst ein ganzes Gedicht vor, das er gemacht hat.

Aber wir musten das liebe Mailand verlassen, und reisten nach **Pavia**: doch besahen wir noch vorher das prächtige **Kartheuser-Kloster**, wo schöne **Gemälde** sind, und auch eine **Bibliothek**. Die Kirche ist das schönste Gebäude in Gotischem Geschmack, das man finden kan. —— Die **Universität** in **Pavia** ist jezt in guten Stand gesezt: die Kaiserin hat geschickte und gelerte Professoren dahin berufen, es sind ihrer 25; wir lernten sie schon alle in Mailand beym Hn. Grafen **Firmian** kennen. Die Kaiserin hat jedem von ihnen eine große Silbermünze geschenkt, und dem Rector noch ausserdem eine von Gold, die er bei gewissen Functionen an einer grossen goldenen Kette um den Hals trägt; auf der Einen Seite ist das Brustbild der Kaiserin, um welches die Worte stehen: *Maria Theresia Augusta*; auf der andern Seite steht eine Minerva, die der gefallenen Universität aufhilft; um sie herum sind Genien, mit geometrischen und astronomischen Instrumenten, Mercur, Pegasus rc. Die Umschrift dieser Seite ist: *Athenae Insubricae*

bricae Restitutae. Auf der Exerge steht: *Gymnasium Ticinens. et Palat. Instaur.* MDCCLXX. Hr. **Borsieri**, Prof. der Chemie und Medicin, ist jezt Rector Magnificus; er folgt unserm Herrn **Wallerius**, hat viel Bücher geschrieben, und wird sehr gelobt. Der so berümte Abt **Lorenzo Spallanzani** ist Professor der Naturgeschichte, er ist derselbe, von dem wir die schönen Beobachtungen an Tieren haben: er hat die reproductions animales entdeckt, er schneidet nemlich einer Schnecke den Kopf ab, und nach einiger Zeit wächst wieder ein neuer; er hat ein Buch darüber geschrieben (gedruckt Modena 1768), das nun auch eine französische und englische Uebersetzung hat. Er machte uns merkwürdige Experimente an dem Blutumlaufe durch Hülfe des Sonnenmicroscops vor. Ganz kürzlich hat er ein Buch dem Grafen **Firmian** dedicirt, das den Titel hat: *De' Fenomeni della Circolazione* osservata nel giro universale de' vasi; de' Fenomeni della circolazione languente; de' moti del Sangue independenti dell' azione del cuore e del pulsas delle arterie. Dissertazioni quattro dell' Abbate SPALLANZANI, regio Professore in Pavia. Modena 1773, 8. In diesem sind viel Beobachtungen und Entdeckungen. P. **Capsoni** schreibt jezt die Geschichte von Pavia; eine Beschreibung der Domkirche und der Bischöfe hat er schon herausgegeben.

Ich habe hier eine Inschrift auf den Gotischen König **Atalric** gefunden: sie ist lateinisch, wie ich auch schon an mereren Orten angetroffen habe. Es ist sonderbar, daß ich keine Gotische auffinden soll; ich habe doch so fleißig darnach gesucht in Diplomen und Urkunden der Archive, aber nie etwas Gotisches gefunden. Alle Ordonanzen der Longobardischen Könige sind auch lateinisch geschrieben: daraus seh ich, daß sie in Italien sich dieser

Sprache bedient haben. In Terracina, zwischen Rom und Neapel, ist eine lange Steinschrift auf König Theodorich, wie er den Weg verbessert, und den Pontinischen Sumpf ausgetrocknet ꝛc.: aber alles lateinisch.

Hier in Pavia haben wir viel Umgang mit dem Hrn. Feld-Marschall Marquis Botta: er ist schon ein Mann von 80 Jaren, hat aber noch ein gutes Gedächtnis, und spricht viel von Politik. Er hat die Armee kommandirt, und ist zweimal Gesandter in Petersburg gewesen; er hat uns allerhand Anekdoten erzält von den Deputirten der Stände, welche nach Petersburg kamen, um dem Grosfürsten die Schwedische Krone anzutragen. Er ist jezt hier als Plenipotentiarius der Kaiserin über die kaiserlichen Lehen in der Lombardey.

Sonst widerfährt uns hier viel Ehre; noch lauter Folgen der Empfehlungen des Hrn. Grafen **Firmian**. Gehen wir auf die Universität, so komplimentiren uns die Professoren mit lateinschen Haranguen. Gehen wir zum Obersten des Regiments, das hier in Garnison liegt: so fragt er uns, ob wir Zeit haben, sein Regiment exerciren zu sehen, so wolle er gleich ausrücken, und allerhand Evolutionen machen lassen. Machen wir Visite bey hiesigem Adel, so werden wir zur Mittagstafel eingeladen ꝛc. —— Die Truppen sind hier sehr gut exercirt. Ich darf nicht vergessen, daß hier ein Tableau, von der Hand zween der grösten Meister, zu verkaufen ist, nemlich von **Michel-Ange**, und seinem Freunde **Andrea del Sarto**, die sich beyde, jeder sein Porträt, auf Eine Tafel gemalt haben: es werden 3000 Dukaten dafür gefodert. Der König von Preussen hat schon hieher geschickt, und dieses Tableau besehen und messen lassen.

Aus dem Schwedischen übersetzt von Hrn. D.

34.

Von West-Preussen, Danzig, und dem polnischen Handel.

Aus Briefen eines Reisenden: Danzig, Febr. und März 1777.

Welche preußische Seestadt den grösten Seehandel jetzo habe, läßt sich in der Tat nicht so kurz ausmachen. Meines Erachtens möchten **Stettin, Königsberg,** und **Emden,** so ziemlich den Rang unter sich teilen.

Vom **Danziger Hafen** habe ich keine so große Opinion, wie Sie. Ich kenne nunmer den dortigen Handel genau: dieser ehemalige Handel in Danzig kommt mir beinahe so vor, wie der Handel, den die Engländer mit Portugall, oder wie der Handel, den Hamburg vor dem Jare 1713 mit den Brandenburgschen Staten, Schlesien, und Polen, trieb. Dem faulen Polen wurden seine Producten so gering als möglich abgenommen, und fremde Manufacturwaren so teuer und von so schlechter Qualität als möglich angeschmiert. In der Stadt Danzig wurden sonst die meisten Käufe mit dem polnischen Edelmann halb berauscht geschlossen; daher auf jedem großen Comtoir ein wackerer Trinker seyn mußte. Dieser Handel hat viele Häuser in Danzig reich gemacht, seitdem in Polen unter den sächsischen Augusten der Luxe und die . . . äusserst zunahm. Am Wechsel-Cours ward sonst viel gewonnen, so teils von Riga, teils vom Speculationshandel mit Getreide, teils von Polen, dependirte. Dies verursachte auch, daß man sonst geprägte Dukaten in grosser Menge mit der Post aus Holland kommen ließ, wobei oft viel gewonnen wurde. Diese beide Handelszweige möchten, bei der jetzigen Veränderung für die Stadt Danzig, ziemlich wegfallen. Es bleibt ihr, nebst verschiedenen kleinen Handelszweigen, hauptsächlich der Speculationshandel mit Getreide, den sie mit Riga teilt,

und der vorzüglich von der Nachfrage im südlichen Europa, und von dem Zustande der Vorräte in Holland, abhängt. — So viel von der Stadt Danzig.

Der Handel der preußischen Untertanen in der Gegend hat, ausser den obgedachten, noch Salz, Manufacturwaren, rohen Zucker zum Besten der neuangelegten Zuckerrafinerie in Bromberg, und dergleichen; ist aber in der Tat noch nicht beträchtlich, und kan es auch noch nicht seyn. Vielleicht wäre er es etwas mer, wenn man nicht gewisse sehr falsche Masregeln genommen, und besonders, wenn nicht die dortigen französischen Zollbedienten oft die Ordres übertrieben, oder sich zu helfen gewust hätten. Einer, Namens Mannier, der dort die Direction hatte, ist vor einigen Jaren cassirt worden.

Ich merke, daß man sich auswärts, vom **Danziger Hafen**, von **Westpreussen**, und von der **Macht**, die dem preußischen Hause dadurch zugewachsen, durchgehends noch romantischere Begriffe macht, als Sie * mir ohnlängst beichteten. Eine gewisse widrige Partei macht es sich an den meisten deutschen Höfen recht zum Geschäfte, alles Odium von der Teilung von Polen auf den König von Preussen zu werfen, und zugleich vorzuspiegeln, daß derselbe bei weitem den besten Teil, besonders wegen des Danziger Hafens, erhalten habe, und dadurch sehr mächtig werde. An allem dem aber ist kein wares Wort. Ich glaube, ganz Europa sollte es dem Könige danken, daß er, durch viele Negociationen und Mäßigung bei dieser Gelegenheit, den Frieden bisher erhalten hat. Mit der Macht der Waffen hätte er gewiß mer erhalten; aber er wollte dies nicht, und war offenbar mit dem geringsten Teile zufrieden, um die Sache nicht in eine ungewisse

Weite

* Aber konnte der, auch ein Ausländer, etwas dafür, wenn er glaubte, was alle Menschen glaubten? S.

Weite zu spielen. Oesterreich hat offenbar den grössten und auch den besten Teil: es hat das fruchtbarste Podolien zum Teil, nebst dem reichsten polnischen Handlungsorte **Brod**; es kan auch wirklich sein Anteil, wegen Ungerns, am besten nutzen. Westpreussen ist, Elbingen, die Marienwerdersche Niederung, und Ermeland (ein Bißtum, *c'est tout dire*) ausgenommen, nicht sehr fruchtbar. Das große *Desertum Waldou* zeigt es genugsam, und wird große Summen kosten, ehe es einigermaßen in den Zustand andrer preußischen Provinzen kömt.

Ich habe immer gefunden, daß in politischen Untersuchungen erstaunend nach Vorurteilen, nach einer gewissen Epoche, nach einem dreisten Axiom, und dergleichen, aufs falscheste geurteilt, und alle Augenblick das Præteritum mit dem Præsenti, und das Præsens mit dem Præterito, verwechselt wird. Die Wichtigkeit des Danziger Hafens leitet man hauptsächlich daher, weil der Ausfluß der Weichsel einen **notwendigen** Handel zuwege bringe, da Polen seine Producten sonst gar nicht absetzen, und fremde Waren Seewärts-ein sonst gar nicht erhalten könne. Ich höre dies noch immer in Danzig selbst sehr oft von sonst sehr einsichtsvollen Leuten behaupten: gleichwol ist nichts falscher. Man sollte nirgends einen **notwendigen** Handel supponiren, sondern immer daran denken, wie es Antwerpen und Venedig, wie es Augsburg und Erfurt, ergangen. Der geringste Umstand ändert alles. Das alte Danziger Fahrwasser ist längst versandet. Das neue Fahrwasser, welches der Stadt nicht eigentümlich gehört (sie hatte es vom Abte von Oliva gemietet, welchen Contract der König von Preussen jezt, wie ich glaube, aus richtigen juristischen Gründen, für nichtig erklärt, und das Fahrwasser occupiret hat), ist allein brauchbar, und muß mit großen Kosten unterhalten werden, wenn es nicht auch versanden soll. Wird bei der

Mon-

Montauer Spitze nicht beständige Vorsicht gebraucht, so muß der ganze Ausfluß der Weichsel ohnehin versanden. Wo bleibt denn da der **notwendige** Handel für Danzig? Noch mer, die Erfarung hat seit einigen Jaren gezeigt, daß es möglich ist, über Libau ein *Debouché* nach Polen zu machen, von welchem man sich vorher nichts hatte träumen lassen. Oesterreich zieht seines Teils den polnischen Handel nach Ungern und Triest *. Ja wenn jemals Preußen den Danziger Hafen nicht mer brauchen könnte oder wollte; so ist offenbar, daß durch den Brombergischen Kanal, wenn man nur blos Freiheiten und geschwinde Expedition giebt, der größte Teil dieses Handels nach Colberg gezogen werden kan, welches NB. nebst Wolgast die Sundfreiheit ** hat.

Oft betrügt man sich mit Worten. Der Danziger Handel war in der Tat **notwendig**, so lange die Danziger bei weitem tätiger waren, als alle ihre faule Nachbarn, die Polen. Er war **notwendig**, so lange der polnische Edelmann **notwendig** seine Producten verstossen

* Es scheint dies in Wien eine Lieblings-Idee zu seyn. Hr. von Sonnenfels behauptete schon vor 12 Jaren in einer in die Wochenschrift, die Welt, eingerückten Abhandlung, die vergrößerte Macht des Hauses Brandenburg beruhe hauptsächlich auf der Frankfurter Messe und dem dasigen polnischen Handel. Diese Behauptung ist zwar erweislich ungegründet, wie jeder weiß, der die Sache nur einigermaßen kennt; sie hat aber doch in Wien schon damals und nachher vielen Eingang gefunden. Jetzo ist das österreichische Project leichter, wegen Brod. Anmerk. des Briefstellers.

** Stettin hatte sie auch unter Schweden. Der dänische Gesandte aber war so fein, in dem Tractat mit Preussen anzubieten, daß die Stettiner so, wie die eignen dänischen Untertanen, im Sunde, tractirt werden sollten. Aus Uebereilung nahm dies der preußische Gesandte an, und so wars vorbei: denn die eigenen dänischen Untertanen zalen den Sundzoll. Anm. ebendess.

sen mußte, weil er notwendig alle Waren des Luxus brauchte. So bald aber dies dem Polen nicht mer notwendig ist; so ists dem Polen auch sehr unnötig, nach Danzig zu gehen. — Und wie, wenn in Polen die Industrie erwachte? wie, wenn sie erwachen müßte? Ich weiß sehr viele Ursachen davon, ich sage aber nur eine einzige. Sparsamkeit (im Ganzen) erzeugt notwendig Industrie: der Pole aber muß notwendig sparsamer werden, denn er kan (im Ganzen) nicht mer verschwenden. Nun, "so bald die Industrie allgemein wird, muß der Handel sich vermindern". Dieser Satz scheint vielleicht einigen ein gewaltiges Paradoxon zu seyn; aber ich traute mir ihn deutlich zu beweisen, wenn ich Zeit hätte, alle Facta der Handlungsgeschichte zusammen zu suchen. Ich habe, wie Sie wissen, ganz erhebliche Ursachen, dem Handel gut zu seyn; aber ausschweifend bin ich ihm wirklich nicht gewogen. Ein Handel, der zum Nachteil der Industrie und der Circulation geführt wird, kan einem Lande sehr schädlich seyn. Hier regieren Vorurteile, die auf das Wol der Länder den größten Einfluß haben; und unsre Schriftsteller, besonders die zum Vorteil der Seestädte den ganz freien Handel begünstigen wollen, haben diese Vorurteile zum Teil sehr scharfsinnig unterstüzt. Ich frage, wenn in der Levante Industrie wäre, könnte Frankreich durch diesen Handel Millionen gewinnen? Oder, da in Ostindien und Sina Industrie genug war, hätte Europa diesen Handel, der alle sein Silber verschlang, in die Länge aushalten können, wenn europäische Industrie und Verbote ostindischer Kunstwaren den Handel nicht vermindert, und die Engländer nicht Bengala erobert hätten?

Man muß sich nur nicht durch Worte schrecken lassen. Wenn Industrie in gehöriger Proportion steigt, so mag in Gottes Namen der Große Handel fallen. Er

wird

wird alsdann nicht mer so groß, aber im kleinen vorteilhafter seyn.

In den preußischen Landen hat sich die Industrie seit 1756, unläugbar, erstaunend gemert. Aber kommen Sie von Cleve bis nach Breslau, in Gesellschaft von Kaufleuten; so werden Sie über Abname des Handels klagen hören. (In gewissen Branchen mag er wirklich abgenommen haben, aber doch im Ganzen nicht sehr). Ob man dort, wie jemand mir behauptete, ehedem, und vor einigen Jaren besonders, sehr falsche Principia über den Handel geheget, und dadurch großen Schaden gethan habe, will ich nicht entscheiden. Indessen hätte ausser diesem doch, in gewissem Betracht, der große Handel abnemen müssen. Aber daß dies dem Lande nicht geschadet hat, beweiset, unter mereren Beweisen, die Volkmenge. Hr. Büsching hat drucken lassen, daß in Schlesien jetzo mer Menschen sind, als 1756. Nun hat Schlesien enorm im Kriege gelitten; und der Handel hat dort fast mer Einschrenkungen, als in andern preußischen Provinzen. Ich möchte mit den Kunstworten der französischen Oekonomisten (deren Grundsätze ich sonst für nichts als *rêves des gens de bien* halte) sagen: die blos **verzerende** Klasse hat sich in Preussen vermindert; dies hat auch eine Verminderung in der **vermittelnden** oder kaufmännischen Klasse verursacht: aber die **hervorbringende** Klasse ist sehr vermert worden.

Was ich Ihnen oben von der Nicht-Notwendigkeit des polnischen Handels geschrieben, und was Sie einst gegen mich äußerten, daß die waren Causes de la *Décadence* de la Pologne in seiner **Handelsgeschichte** aufzuspüren seyn möchten, veranlaßt mich, Ihnen beiliegenden Zettel mitzuschicken, auf dem Sie eine Partei wichtiger dahin gehörigen Stellen, wiewol ohne Ordnung,

mung, aber mit einer kritischen Quellen-Anzeige, gesammlet finden. Vermeren Sie mir solche gelegenheitlich.

35.

Beilage zur vorhergehenden Numer, die Geschichte von Polens Handel und Luxe betreffend.

Sehr viel, Polens Handel, Landbau, Luxe, Reichtum und Verarmung, betreffend, findet sich zerstreut in *Rzáczynski* seltner Hist. Natural. Polon., und dem noch seltnern *Auctario* dazu, welches leztere 1736 in Danzig gedruckt, aber von den Jesuiten unterschlagen worden.

Es war eine Zeit, da Polen von der Ostsee bis zum Schwarzen Meere herrschte; wie nämlich noch Livland und Polnisch-Preussen seine Provinzen, und das Herzogtum Preussen nebst der Moldau seine Lehen waren. Dieses goldne Zeitalter für Polen fällt in das 15te und 16te Jarhundert. Damals handelte es auch auf beiden Meeren mit der übrigen Welt; und damals hatte es, wer sollte es jezo glauben? in seinem Handel die Oberbilanz. *Res, quae ex Polonia ad exteros veniunt,* sine comparatione superant *illas merces, quae inuehuntur ab externis mercatoribus*, du Plessis Novella Geographia, beim *Rzáczynski* p. 62.

Sein wichtigster Handel war von je her der Kornhandel. Zwar das eigentliche Polen war bis um das Jar 1506 meist ein großer Wald, und der Ackerbau fieng erst unter dem König Sigmund I an, allgemeiner zu werden. Dies sagt wenigstens Cromer *Descript. Polon.* p. 484, der um das Jar 1582 schrieb. —— Aber Preussen, und die den Russen abgenommene Provinzen, vorzüglich Podolien, waren längst schon so gut ange-

angebaut, daß sie ihren Ueberfluß in auswärtigen Handel geben konnten. *Rzączynski* führt eine Menge Stellen polnischer und auswärtiger Schriftsteller aus dem 16ten und 17ten Jarhunderte an, wo Polen als Europens allgemeine Kornkammer vorgestellt, und mit dem alten Aegypten und Sicilien verglichen wird.

A. 1415 kam eine Gesandtschaft vom Kaiser und Patriarchen aus Constantinopel in Polen an, und bat um Korn, weil die Türken Thracien eingenommen hatten. Der König Jagello half ihnen damit aus, und ließ es von Katzibej aus, einem Hafen am Schwarzen Meer, nicht weit von Oczakov, der damals; wie Oczakov selbst, noch zu Polen gehörte, nach Constantinopel transportiren. Dies erzälen *Dlugosz*, *Cromer*, *Bjelski*, und *Kojalowicz* Hist. Litvan.

Von *Bjalogrod*, auch am Schwarzen Meere, (Λευκοπολιχνη beim Chalkokandyles), giengen ganze Ladungen von podolischem Weizen nach Cypern ab. *Sarnitzki* Descript. Polon. Von dieser fruchtbaren Gegend aus, an der Mündung des Dnjesters, soll schon ehedem der K. Leuko Athen alljärlich mit Getreide versorgt haben. Auch die Venetianer schickten eine Gesandtschaft an den alten K. Sigmund, und baten, daß er ihnen, nach dem Beispiel der alten Sarmatischen Könige, und Kasimirs des Großen vor 200 Jaren, dieses Land nebst dem Hafen einräumen möchte, damit sie von daraus ihr Cypern versorgen könnten. *Sarnitzki* Annal. Polon. *Lib*. II.

Aber zu Ende des 15ten Jarhunderts rückten die Tataren von Osten her, und die Osmaner von Süden herauf, den Polen auf den Leib, besetzten alle Küsten des Schwarzen Meers, und besonders die Mündungen der Flüsse, und liessen wie Kettenhunde nichts mer durch. (Ein völlig ähnliches Schicksal, wie hier Polen, hat bald

bald nachher auch Aethiopien durch eben diese Barbaren erlitten). Damit ward das herrliche Podolien eine Wüstenei, aller Absatz polnischer Producte über das Schwarze Meer hin hörte auf, Polen kam völlig um dieses östliche Debouché seines Handels; aber doch blieb ihm noch sein westliches über die Ostsee, oder Danzig, offen.

Hier in Danzig kamen, schon im J. 1392, 300 Schiffe aus Frankreich, England, und den Niederlanden an, um Korn zu holen. —— Im J. 1574 schrieb Krasinski (nachmals Domherr von Krakau) in Mizler's Collectio Magna, Vol. I p. 423, von Danzig: *Ciuitatis ea nunc est potentia, ut iustam, quotiescunque necessitas postularit, apparare classem queat. Sed eas potentissimae urbis vires, si quando ab obsequio Polonorum deficere cogitaret, rex Polonus non difficulter comprimere potest. Interdictis enim mercibus, quae ex universa totius regni Polonici ditione secundo Vistulae flumine aduehuntur,* Dantiscanorum potentia et opes simul intereunt. — Nach dem J. 1600 rechnete man, daß järlich im Durchschnitt 100000 Lasten (6 Mill. Scheffel, nach einem Mittelpreise für 3 Mill. Rthlr.) aus Danzig verschifft wurden. Darunter waren noch nicht die vielen tausend Lasten mitgerechnet, die alljärlich aus Littauen auf der Memel nach Königsberg, und auf der Düna nach Riga, giengen.

A. 1593 hatten Danziger und Holländische Schiffe Genua, Livorno, und Civitavecchia, mit polnischem Korne versorgt. — A. 1655 litt Rom Hunger. Der P. Alexander VII konnte nicht einmal von Sicilien so viel erhalten, als nötig war; er ließ daher, durch den Residenten der polnischen Königin *Roncal*, viele tausend Lasten allerhand Getreide aus Polen kommen. Auch unter P. Innocenz XI gieng aus Danzig Korn nach Italien. Auch Ludwig der Große närte einst seine Franzosen mit

 polni-

polnischem Brode, auf daß sie nicht Hungers stürben. S. den *Rzáczynſki.* So glänzt der polnische Kornhandel in der europäischen, nicht blos polnischen, Geschichte!

Für **Holland** besonders war, seit dem Anfange seiner Freiheit, Polen eine unentberliche Kornkammer. Daher machte der Papst um das J. 1587 den Entwurf, Schweden und Polen unter einem rechtgläubigen Könige zu vereinigen, der sodann Dänemark erobern, und den Sund sperren könnte, worauf die Holländer Hungers sterben müßten: Hrn. Gjörwell's *Svenska Bibliotek* Tom. II p. 350. — Und im J. 1626 suchte der spanische Gesandte, Graf von Soria, beim Könige von Polen um einen Hafen in Preußen an, wo sein Herr eine Flotte bauen, und auf seine eigene Kosten unterhalten könnte; nächstdem bat er, daß die Polen kein Getreide mer in andre Länder lassen sollten, weil sein Herr alles aufkaufen, und nach Spanien führen lassen wollte: CAMERAR. in Epist. ad Julium Bellum, beim *Rzáczynſki* p. 62.

Wie schwer reich Polen bei diesem blühenden Kornhandel geworden sei, und wie geschwind sich dort die Geldmasse seitdem vermert habe; davon fürt der Domherr Starowolski (in Mizler's *Collect. M.* p. 465) einen artigen Beweis an. Sonst, sagt er, war die Aussteuer einer Reichsratstochter 100 Mark: jetzo (um das J. 1600) giebt ein gemeiner Edelmann, auch wol gar ein Kaufmann, seiner Tochter 100000 Gulden mit.

Aber dieweil Osmaner im Osten der polnischen Nation eine Quelle ihres Reichtums verstopften; fieng fast zu gleicher Zeit ein anderer stillerer und eben dadurch gefärlicherer Feind an, sich bei ihr einzuschleichen, der langsam und unbemerkt das große Gebäu ihrer Macht, ihres Glücks, und ihrer innern und äussern Freiheit, dergestalt unter-

untergrub, daß es 200 Jare später sank, und noch 70 Jare später den völligen Einsturz drohte. Die Nation verfeinerte sich, und wurde galant, d. i. es fieng Lüxe bei ihr an: dieser Lüxe aber wurde mit auswärtigen Dingen getrieben, und mit ihm kamen nicht zugleich Fabriken nach Polen. KOJALOWICZ sagt in seiner Hist. Litvan. p. 350: *Praeter imminentia a vicinis arma, terrebat multum domestica per Poloniam morum vicissitudo, eo anno* (1512) *vulgata. Capillitium longius in breue, vestes curtae longis permutatae; nemo sine armis progredi, licet nunquam alias minores ad arma animi, omnes in augendam rem familiarem studia intendere, famae curam penitus negligere, castris gymnasia litteraria substituere, vires aetatemque conuiuiis atque crapula prodigere; nihil auitum in moribus aut habitu retinere. Haec illa aetate praeter morem vulgari coepta, plerisque infausti portenti speciem ingerebant.*

So fieng also Feinheit oder Verderbnis zu gleicher Zeit in Polen an, als in Frankreich die große Veränderung in den Sitten unter Franz I anhub; und bald nachher Karls V Spanier spanischen Lüxe und amerikanisches Gold nach Deutschland brachten, und von weitem her die wichtige Epoche der Kammerschulden unsrer deutschen Fürsten, samt allen deren leidigen publicistischen und ökonomischen Folgen, vorbereiteten. Das alles hat der Wollenkämmers Sohn aus Cogurco, Christoph Colon, gethan!

Colon schadete Polen noch auf eine andre sehr empfindliche Art. Die mexicanische Cochenille verdrang die polnische, die sonst bis nach Genua und Florenz in solcher Menge gieng, daß sie dem Könige von Polen järlich 6000 ungrische Dukaten blos an Zoll eintrug. *Mjechovski* in Mizlers Collect. M. p. 204.

Noch gehört vielleicht hieher, daß schon 1503 Se Eminenz, der Kardinal und Bischof Friedrich, ein Bruder des damaligen polnischen Königs, an der geilen Seuche starb: und schon 1500 polnische Edelleute ganze Fässer von Brandtewein in ihren Kellern hatten (in Deutschland und anderswo scheint man ihn damals nur noch in Arzneigläsern gefürt zu haben).

Verarmung war nicht das einzige oder gröſte Uebel, das aus diesen geheimen Revolutionen entstand. Da alle Menschen fein und schwelgerisch, folglich sehr viele arm, wurden: nun so wurden auch Polens Regenten, die **Landboten**, arm, und folglich käuflich. —

Inhalt des VIII Hefts.

Inhalt des IX Hefts. S.

Göttingen,
in der Vandenhoekschen Buchhandlung.
Im Maj 1777.

Briefwechsel

X. Heft.

36.

Briefe vom J. 1757 aus Amerika, worinnen der jetzige Aufrur daselbst vorausgesagt worden *.

I. vom *Marquis de* Montcalm, an *Mr. de* Berryer, *Premier Commissaire de la Marine* in Frankreich.

Die Correspondenz zwischen mir und meinen Englischen Pflanzern dauert noch immer auf dem nemlichen Fus, und mit der nemlichen Freyheit, Aufrichtigkeit, und Redlichkeit von ihrer Seite, fort, wie sonst jemals. Einige wenige verbotne Waren, die geschickt unter ihnen ausgestreut worden, haben mir dieses Verständnis mit ihnen regelmäßig verschafft, ohne daß die Bemühung und Wachsamkeit des Feindes, der selbst betrogen wird, dieweil er uns von unserm Ziele weit entfernt zu seyn glaubt, es verhintern können. Ich finde darin verschiedene

* *London-Chronicle* 1777, April 22 - 24, S. 889. Das Chronicle hat diese Briefe genommen, aus den *Letters* from the Marquis de *Montcalm*, Governor General of Canada, to Meſſ. de *Berryer* and de la *Mole*, in the Years 1757 - 1759: with an Engliſh Translation. 8, 28 Seiten. Es sind die beiden ersten Briefe in dieser Sammlung. — Ich setze nämlich voraus, daß diese Briefe nicht erdichtet sind; sonst wären sie freilich des Drucks nicht werth. Was hier von der Grund-Ursache des NAmerikanischen Aufstandes gesagt wird, ist nicht unbekannt, aber meines Wissens nirgends so umständlich erklärt.

dene sehr sonderbare Anekdoten: aber diese sind nicht die einzigen Gegenstände meiner Aufmerksamkeit; und nie würde ich wünschen, daß mein Vaterland für die bloße Curiosität ausschweifend viel Geld bezahlen solle. Diese Briefe entdecken mir die tiefen Geheimnisse des Stats: sie zeigen meinem Blick ein Land, dessen Kenntnis wichtiger wird; da sonst unsre unaufmerksame Gouverneure von Canada nicht gewußt zu haben scheinen, daß sie sich schon an ihren (der brittischen Kolonien) Gränzen befänden, und daher die einzigen Mittel, diese Kolonie blühend zu machen, vernachläßigt haben. Ein neuer Plan der Politik ist jezt unumgänglich nötig geworden, und auf diesen habe ich meine Aufmerksamkeit vorzüglich gewandt. Was ich darin für Fortgang gehabt habe, mag der folgende Brief bestimmen.

II. von *Mr.* S. J. an den *Marquis de* Montcalm.

Boston, 4 Jan. 1757.

Kann ein so erfahrner Statsmann, und ein so großer General, als der Marquis von Montcalm, mir die Frage thun, ob wol nicht einige Mittel anzugeben wären, um den Handel in Canada blühend, und dieses Land unter den Händen seiner Herren einträglich, zu machen? Ist es möglich, daß Sie Ihre eigne und der Engländer ihre Lage in Amerika so wenig kennen, um diese Frage aufzuwerfen? Wie geht es zu, daß die Denkschriften, die so viel große Kriegsthaten sowol, als politische Bemerkungen, Ihrer Gouverneure in Canada enthalten, Sie nicht mit Ihnen selbst oder mit uns bekannt gemacht haben? Fast sollte man glauben, Ihr Franzosen hättet euch erst seit gestern in Canada eingerichtet. Der Tadel kann aber nicht auf Sie fallen: das, was Sie seit der kurzen Zeit Ihrer Ankunft gethan haben, läßt uns auf das, was Sie noch künftig thun werden,

werden, schliessen. Wie konnten doch diese Gouverneure, die seit einem Jahrhundert die Verwaltung von Canada gehabt haben, so wenig darauf bedacht seyn, die Quellen zur Bereicherung des Landes, das ihrer Sorgfalt und ihrem Schutze anvertraut war, zu entdecken?

Mir scheint die Ursache in dem Genie Ihrer Nation zu liegen: Eure Gouverneure waren Edelleute, und zwar französische Edelleute. Euer Adel, der mit feindseligen Gesinnungen gegen den Handel geboren wird, ist so weit davon entfernt, sich damit abzugeben, daß er sich vielmehr erniedrigt und geschändet glaubt, wenn er nur einen Augenblick auf die Gedanken, ihn zu befördern, wendet. — Lächerliche Eitelkeit! Aber so viel Gründlichkeit und Wahrheit auch in diesen Begriffen in Absicht der einzelnen Personen, die sie annehmen, stecken mag; so leidet doch wenigstens das keinen Zweifel, daß einem Volke oder Lande nichts nachtheiliger ist, als der Mangel an Statsgrundsätzen. Reichtum und Handel sind unzertrennlich; und was ist ein Stat ohne Macht, ohne Stärke, und der in sich selbst keine Ressourcen hat? Die Erfarung zeigt, daß dies der Zustand Ihres Canada sey. Was für ein Skelet von einer Kolonie, wie arm und schwach würde nicht die Ihrige, sich selbst überlassen, seyn! Sie hat ihrem Herrn in 1 Jahre mehr gekostet, als sie in 10 Jahren wieder erstatten wird; und dieser Fehler ist um so viel weniger zu verzeihen, als es keine Kolonie in Amerika giebt, wovon die Besitzer mehr Vorteile einerndten könnten. Der Handel aller übrigen Kolonien könnte nach Canada gezogen, und dort fixirt werden. Denn wenn Ihr alle Arten von Manufacturen aus Frankreich, besonders eure indischen Güter, worauf die Mittelklasse unsrer Pflanzer so thöricht erpicht ist, hier einführtet; wenn Ihr von Frankreich aus ansehnliche Importen von eurem Brantewein, Wein, und andern

dern Liqueuren machtet: so würdet Ihr Säufer genug in den Kolonien finden, die sie Euch abnehmen würden. Auf die Art würdet Ihr die englischen Manufacturen bald ruiniren; in kurzer Zeit würden diese keinen Absatz mehr hier finden, und unser Geld würde unter Euren Kaufleuten umlaufen. Hieraus müßte für Euch ein doppelter Vorteil erwachsen: indem Ihr Euch selbst bereichertet, würdet Ihr zugleich Euren Erbfeind arm machen.

Zwar wird England, indem es seinen herannahenden Fall zu deutlich merkt, nicht ermangeln, schwere und laute Klagen zu erheben; und das Parliament wird sofort Billen paßiren lassen, um diesen für seine Nation so verderblichen Handel zu unterdrücken. Allein habt Ihr nicht alle Gelegenheit, Schleichhandel zu treiben? eine Gelegenheit, die Euch Euer Land, aus dem Ihr auf tausend Wegen durch die Wälder zu uns kommen und wieder zurückkehren könnt, so sicher verschafft? Habt Ihr nicht überdem Eure treuen Wilden auf Eurer Seite? Schleichhändler, die um so viel glücklicher sind, weil kein Zollbedienter es wagen würde, ihre Canoes zu durchsuchen, weil der erste, der es thäte, die Schwere des Tomahaks empfinden würde. Aber dies ist nur auf eine sehr eingeschränkte Art gesprochen: ein heimlicher und verbotener Handel kann wol jemanden einzeln bereichern; aber der Handel eines weitläuftigen Landes muß offen, frei, und ungefesselt seyn. — Eure Excellenz mögen von hier aus uns kennen lernen.

Engländer in Europa zittern schon vor dem Namen des Parliaments: es hat gesprochen, und gleich unterwirft sich jeder, sinkt dahin als Sklav, und hält sich nach alle dem doch noch für frey. Bei uns hat keine Parliamentsacte oder Befehl der Krone die Kraft eines Gesetzes, und kann nicht eher in Erfüllung kommen, als bis der Beifall und die Annahme von Seiten unsrer Ge-

neral-

neral-Versammlungen dazu kömmt. Zwar haben diese Versammlungen freilich nicht die Macht, uns selbst Gesetze zu machen; aber sie haben wenigstens das Recht, die, welche für das Land beleidigend und verderblich sind, zu verwerfen: und vielleicht ist der Tag nicht weit, da sie Billen, die in England passirt sind, abweisen werden, wenn sie auch mit der höchsten Auctorität bekleidet sind. Und können Sie denken, daß die Glieder dieser General-Versammlungen solche Feinde ihrer selbst und ihres Landes * seyn werden, um sich den Befehlen Englands feig zu unterwerfen, wenn man dort darauf fallen sollte, uns zu zwingen, ihm eine Guinee für das zu geben, was wir in Canada, in unsern eignen Häfen, für einen Penny kaufen können?

Haben Sie Sich je solche Vorstellungen gemacht, so lassen Sie sie fahren. Wir sind für das gemeine Beste hier eben so halsstarrig, als England in Europa für sein eignes Interesse nur immer seyn kann. Aber lassen Sie uns auf allen möglichen Fall setzen, daß die Statsminister mit ihren Pensionen und Stellen, und England mit seinem Gelde, versuchen sollten, die Treue des bestän-

* Hier spricht der Schleichhändler. Nicht immer ist es Feigheit oder Haß seiner selbst, wenn man an dem einen Orte für 1 Thaler kauft, was man am andern für 1 Gulden haben kan. Wenn den Thaler der Mitbürger, den Gulden aber der Ausländer, bekommt: so kauft man in jenem Falle doch zulezt wolfeiler oder besser. Aber zu dieser Denkungsart gehört ein *public Sprit*, dessen der Pöbel nicht fähig ist. — Wäre Neu-England frei, und obiger Grundsatz dauerte da in seiner ganzen Weite fort, und Kanada stände unter Frankreich: so könnte es nie selbst manufacturirend werden; es würde in die drückendste Handels-Abhängigkeit von Frankreich kommen, es müßte immer arm bleiben.

ständigsten Patrioten zu bestechen, und daß ihnen dieser Versuch glückte; setzen Sie dann ferner voraus, daß die größte Zahl der Glieder unsrer Assembleen bestochen sind, und Verräther ihrer Mitbürger werden: glauben Sie, daß alsdann alles verlohren sey? — Nein — gönnen Sie mir Ihre Aufmerksamkeit nur auf einen Augenblick. Wenn uns ein Gesetz aus England zugeschicket wird; so müssen unsre Gouverneure dessen Inhalt den verschiedenen Gliedern unsrer Provinzial-Versammlungen mittheilen, die ihn öffentlich bekannt machen. An dem Tage, der zu dessen Annahme bestimmt ist, werden in dem Versammlungs-Hause (*court-house*) Sitzungen gehalten; aber ehe man das geringste entscheidet, wird dem Volk, das auf einem geräumigen Platze versammlet ist, Nachricht vom Gegenstande der Debatten gegeben, und dessen Zuruf oder Klagen entscheiden endlich das Schicksal des Gesetzes. Vor diesem Entscheidungs-Tage, an welchem die öffentlichen Sachen zu ihrer Krisis kommen, werden unter einzelnen Particuliers tausend besondere Zusammenkünfte gehalten, und darin das öffentliche Interesse mit patriotischer Unparteilichkeit * gehörig untersucht. Diese Particular-Versammlungen

* Aber ob auch mit behöriger Einsicht? Der Pöbel ist ein Kind, genießt ein gegenwärtiges Scheingut, und schaut nicht in die Zukunft auf fernere Folgen hinüber. Aber auch patriotische Unparteilichkeit ist beim großen Haufen eine äusserst unwarscheinliche Voraussetzung. — Der Briefsteller ist ein Lobredner der Demokratie, und begeht den schon unzäliche mal gerügten Feler aller dieser Lobredner: Regierung ist ihm Sklaverei, und Demokratie Freiheit; als wenn nicht in der Demokratie auch die ärgste Sklaverei seyn könnte! Mir schaudert für einem monarchischen Despoten aus Asia; denn aus dem Begriffe eines Despoten, meine ich, folgt, daß unter zehen

lungen geben den Ton an, setzen das Ganze in Bewegung, und flössen den Einwohnern die gehörigen Gesinnungen ein. Sie erheben den Ruf des Beifalls oder der Widersetzung, so wie es bei dieser Gelegenheit nötig ist; und die Assemblee und das Gouvernement müssen der Stimme des Volks gemäß handeln. Nie versammlen sich diese Leute in grösserer Zahl, als wenn sie Ursache haben zu glauben, daß das gemeine Beste in Gefar sey; und es ist nicht warscheinlich, daß die Provinzial-Assemblee es wagen wird, einen Schritt gegen das gemeine Interesse zu thun, wenn 40 bis 50000 Mann bereit sind, ihnen zu widersprechen. Kan man wol vermuten, daß diese 40 bis 50000, die auf unsern Märkten und Wiesen versammlet sind, so sorglos und vergessen in Ansehung

zehen immer Einer ein Ungeheuer seyn müsse. Aber noch fürchterlicher ist mir der demokratische Despote, die Pluralität, das Volk, oder der Janhagel. Gegen jenes Wut läßt sich doch im Notfalle noch appelliren: aber wer kan diesen bändigen? Man sehe hier die Geschichte von Boston zu Ende des vorigen Jarhunderts nach. Die, so gegen Regierung und für sogenannte Freiheit declamiren, setzen immer als ausgemacht voraus, daß dort, nach der Regel, alle die, so die Regierung füren, unaufgeklärte oder eigennützige Geschöpfe, hier aber die sämtlichen oder doch die meisten Glieder der Demokratie, erleuchtete und patriotische Wesen, sind. Ist eine von beiden Annamen unwarscheinlich, so ist es gewiß die lezte. Einsicht und Menschenliebe ist nicht das Loos der Pluralität unter dem Menschengeschlechte. Sich ein ganzes Volk, d. i. Millionen Menschen, als ein Aggregat von praktischen Philosophen denken, ist wider alle Psychologie und Weltgeschichte. "Die Assemblee, oder Janhagels Vormund, spricht (s. oben)"? Es ist möglich, daß sie dumm oder boshaft gesprochen habe. "Janhagel, oder das Volk, spricht"? Es ist nicht nur möglich, sondern sogar warscheinlich, daß es unter dreienmalen immer amal dumm oder boshaft spreche.

hung ihrer selbst seyn werden, um ihren eignen Ruin, den sich die Glieder einer Assemblee, die blos aus einer Hand voll feiler und bestochener Bösewichter besteht, vorgesetzt haben, zu unterschreiben? — Nein, nein, mein Herr, diese Leute sehen blos auf ihren Nutzen, und werden diese Gesinnungen halsstarrig behaupten. Gleiches Interesse würde im Handel von Canada anzutreffen seyn; ein Handel, der ohne Gefahr und mit geringen Kosten befördert werden könnte. Hieraus schliessen Sie, was die Kenntniß desselben für ein wesentlicher Umstand sey.

Vor ohngefär einem Jarhundert hatten unsre verschiedenen amerikanischen Kolonien nur wenig Gemeinschaft mit einander. Mit dem Ackerbau und ihrer eignen Niederlassung beschäftigt, bekümmerten sie sich wenig um ihre Nachbarn. Ueberdem sind ihre Gouvernements verschieden: einige sind eigentümlich und erblich; andre gehören an England, dessen Gesetze und Handel sie folgen: ihre Religion ist verschieden, und oft einander entgegengesetzt: und daher rührte die wenige Vereinigung unter ihnen. Sie entstanden, eine nach der andern, beinahe ohne es zu wissen. Aber seit dem Kriege scheinen die Sachen eine andre Gestalt zu bekommen, und die Pflanzer haben in ihren Sitten, Aussichten, und Gesinnungen, sich sehr verbessert. Da wir genöthigt wurden, große Hausen von Truppen in unsern Provinzen auf die Beine zu bringen, um Euren Canadiern, die den französischen Truppen beistehen, und uns an allen Seiten angreifen, die Spitze zu bieten: so hat jede Provinz ihren Beitrag geleistet. Die Pflanzer der verschiedenen Kolonien haben sich unter einer Standarte versammelt: auf diese Art wurde Bekanntschaft, Gemeinschaft, und Gewerbe begründet; und die Vereinigung ist sehr fest geworden. Ein wichtiger Schritt für uns, da wir von nun an gleichsam Hand in Hand gehen

hen werden. Unsre Rechte werden respectirt werden, weil es gefärlich seyn würde, sie anzugreifen, was auch der Erfolg von einer solchen Unternehmung seyn sollte. Ueber diesen lezten Punct, der vom Zweck dieses Briefs entfernt ist, will ich jezt nichts mehr sagen, sondern die weitere Ausführung auf eine künftige Gelegenheit versparen. Jezt kehre ich wieder zum Handel von Canada zurück.

Aus jedem Umstande, den ich die Ehre habe Ihnen zu bemerken, läßt sich leicht vorhersehn, daß England unsern Handel mit Eurer Kolonie vergeblich verbieten würde. Und dies sage ich um so zuversichtlicher, da der Preis der aus England uns zugeführten Waaren in den Augen des gemeinen Mannes sehr drückend zu werden anfängt; daher dieser, selbst mitten im Kriege, laut um die Herbeischaffung derselben aus andern Gegenden schreit. Wenn ich nicht sehr irre, so gerathen alle unsre Kolonien in 10 Jahren bei dieser Gelegenheit in Feuer und Flamme. Und gewiß, schwerlich giebt es ein Mittel, dies zu verhintern, seitdem das Arbeitslohn in England so ausserordentlich hoch gestiegen ist: eine notwendige Folge in einem Lande, das sich durch Handel ansehnlich bereichert hat; und daher kömmt die Theurung der Manufacturen. Dies ist die Lage Englands, das deshalb seine Waaren so wolfeil, als die Franzosen, nicht verkaufen kan. Was für eine Folgerung läßt sich hieraus ziehen? Diese einzige: wenn der französische Hof mit einer sehr unpolitischen Halsstarrigkeit fortfahren sollte, Canada alle die Mittel, die zu Errichtung eines Handels mit uns notwendig sind, schlechterdings zu versagen; so wird, wenn auch Canada aus den Händen seiner Herren kommen sollte, der Tag erscheinen, da der hohe Preis der englischen Waaren unsre Kolonien durch seine drückende Schwere nötigen wird, ihre Zuflucht zu einem

Fremden zu nehmen, und daß alsdenn England ruinirt seyn muß.

Dieser prophezeite Ausgang ist desto sicherer, und um so früher zu erwarten, als der Reichtum unsrer Kolonien nicht überall gleich ist. Einige sind reich, andre arm; die eine kan den hohen Preiß der englischen Waren bezahlen, die andern können es nicht. Aber kein Unterschied wird auf dem Markte gemacht, alle müssen gleichen Preis bezahlen. Die ärmste Klasse wird daher, durch Noth und Unvermögen gedrungen, anfangen, sich zu beklagen, und die Fahne des Aufrurs aufstecken; und die Reichsten wird sie hinter sich her ziehen. – Es ist unbillig, sie zu berauben, indem man sie nöthigt, das, was sie fast für nichts haben können, theuer zu kaufen. Gemeinschaftliches Interesse wird sie vereinigen: und was wird der Ausgang davon seyn?

In einem künftigen Briefe will ich dieses genauer erörtern. Da ich unsre Lage und Gesinnungen kenne, so darf ich Ihnen vorläufig versichern, daß England als das erste Opfer fallen wird. Diese Sache ist desto trauriger, je weniger ich Mittel sehe, das Uebel zu entfernen, und den Preis ihrer Waren zu verringern; so lange ich die Reichtümer Englands, die gewaltigen Auflagen und Subsidien, die Nationalschulden, und die järlichen Statsausgaben, die ein unverbrüchliches Gesetz ausmachen, vor Augen habe. Wers erlebt, wirds sehen. Inzwischen glaube ich, Ihre Frage aufrichtig beantwortet, und Ihnen eine untrügliche Art, den Handel von Canada zum höchsten Grad der Blüthe und des Vortheils hinauf zu treiben, eröffnet zu haben. Ihr Hof wird, wie ich hoffe, meinen Rath nicht verwerfen; u. dies hoffe ich, sowol meines eignen, als unsrer Pflanzer, meiner Mitbürger, Vorteils wegen.

Uebersezt von Hrn. L.

37.

Allererste Nachrichten von der Entdeckung von Amerika:

aus Privatbriefen des Petrus Martyr, eines Freundes und Correspondenten von Christoph Colon, zwischen den Jaren 1493-1496.

1. Barcellona, 14 Maj 1493; Jo. *Borromeo*, Aurato Equiti.

—— Post paucos inde * dies, rediit ab antipodibus occiduis *Christophorus* QVIDAM *Colonus*, vir Ligur, qui a meis Regibus ad hanc prouinciam tria vix impetrauerat nauigia, quia fabulosa, quae dicebat, arbitrabantur. Rediit, pretiosarum multarum

* Vorher spricht Martyr in diesem Briefe von des K. Ferdinands Genesung. Ein verruckter Schäfer, *Cagnamares*, hatte den 7 Decemb. 1492 dem Könige rücklings einen so heftigen Schlag mit dem Degen auf den Hals gegeben, daß der ganze Kopf abgesprungen wäre, wenn nicht ein goldnes Halsband den Hieb aufgehalten hätte. Doch war der König tödlich verwundet, und lag 11 Tage ohne Hoffnung. Der Königsmörder war nie dahin zu bringen, daß er über seine Tat Reue bezeugte. Die einzige Ursache des Mords, sagte er, wäre gewesen, weil er gehofft hätte, selbst König zu werden, wenn er den König ermordete. Martyr besprach sich selbst mit ihm im Gefängnisse, und beschreibt sein Aussehen malerisch. Er wurde (etwa zu Ende des Majs 1493) mit Pferden zerrissen, "strangulatus tamen prius, ne desperaret" — also menschlicher wie Damiens.

Colon war den 3 Aug. 1492 von Palos abgesegelt: den 3 März 1493 kam er wieder in Europa an, landete aber zuerst in Lissabon, und ließ von hier aus seine Rückkunft dem Spanischen Hofe notificiren. Den 15 März ankerte er vor Palos, und den 15 Apr. zog er in Barcellona, wo damals der Hof war, im Triumph ein. Sind diese Tagbestimmungen, so wie sie in gewönlichen neueren

tarum rerum, sed auri praecipue, quae suapte natura regiones illae generant, argumenta tulit. Sed aliena omittamus, Comes egregie: omittamus. In Italiam vocantur Galli . . . .

2. Barcellona, 13 Sept. 1493.
Comiti *Tendillae*, et Archiepiscopo *Granatensi*.

Attollite mentem, Sapientissimi duo senescentes; audite novum inventum. Meministis, *Colonum* Ligurem institisse in castris (vor Granada) apud Reges, de percurrendo per occiduos Antipodes nouo terrarum hemisphaerio. Meminisse oportet, qua de re Vobiscum aliquando actum est: nec sine Vestro, ut arbitror, consilio rem hic aggressus est. Is rediit incolumis: mira se reperisse praedicat: aurum, aurifodinarum in eis regionibus argumentum, ostentat. Gosampium, aromataque, tum oblonga tum teretia, Caucaseo pipere acutiora, detulit: quae, simul et coccineas arbores, suapte natura tellus parit.

Occidentem secutus, a Gadibus *Millia passuum*, uti praedicat, *quinque millia*, in plures incidit insulas. Inter eas unam captavit, quam maioris esse ambitus, quam Hispania universa, asseverat. Homines reperit natura contentos, nudos, cibis depastos nativis, et *pane radicali*, ex spitamalibus qui-

neueren Büchern angegeben werden, richtig: so fällt es auf, daß der WeltEntdecker und Admiral Colon, auch noch nach seinem Triumph, nur ein QVIDAM vir Ligur unter den Herrn am Hofe heißt. Aber vorhin verachtet, als ein windiger Projetteur, der nichts zu verlieren und viel zu gewinnen hatte, und nun beneidet, als ein durch bloßen Zufall allzuglücklich gewordener Ausländer, behielt er immer gleich viel Feinde.

quibusdam fructetis internodiis plenis, quae ipsi terra suis contegunt temporibus, ex quorum internodiis singulis singuli turgescunt globi, in pyri aut cucurbitulae similitudinem. Hos maturos, uti nos rapas et rafanos, eruunt, ad solem siccant, scindunt, terunt in farinam, pinsunt, coquunt, comedunt. Vocant hos globos *Agies* *. Cetera, ex arboribus ut plurimum, edulia a nostratibus diversa. Quadrupes nullum insula gignit, praeter immensas lacertas, minime tamen noxias, et cuniculi quoddam parvuli genus, quod nostros mures aemulatur. Reges habet gens haec, et alios aliis maiores: sudibus arundinibusque adustis praeacutis, et arcubus, intra se certant. Viget inter eos, quamvis nudi sint, imperii cupido. Uxores ducunt. Quid colant praeter numen coeli, nondum didicit.

Tria *Colono* dederatis navigia: in eius insulae litore illisum, super rupe aquis cooperta plana, grandius amisit; cum duobus reliquis minoribus regressus est. Octo et triginta viros, qui interea, dum ipse revertatur ad eos, locorum naturam scrutentur, in insula reliquit, commendauitque Regulo eius provinciae, quam trivit, nomine *Guadcanarillo*, nudo et illi.

Maior paratur classis; redibit. Quae succedent, per me, si vixero, scietis. Valete.

3. Barr

* Also wären Kartoffeln, das für Europa allerwichtigste amerikanische Product, auch das allererste, das in Europa beschrieben worden. Auch Tobak, das zweite Hauptproduct, wurde schon 4 Jare nachher von einem spanischen Eremiten, Namens Roman Pane, den Colon zum Bekeren und Recognosciren unter die Wilden auf Haiti (Hispaniola, St. Domingue) ausgesandt hatte, wo nicht beschrieben, doch kenntlich beobachtet.

3. Barcellona, 13 Sept. 1493.

Afcanio *Sfortiae* Vice-Comiti, Cardinali, Vice-Cancellario.

Tanta eſt obſequendi Tibi, *Princeps illuſtriſſime*, mea cupido, ut etiam ſummis rerum fluctibus implicito gratum facturum putem, ſi, quae accidunt apud nos, tibi ſignificauero.

Mira res ex eo terrarum orbe, quem ſol horarum 24 ſpatio circuit. Ad noſtra usque tempora, quod minime Te latet, trita cognitaque dimidia tantum pars, ab Aurea utpote Cherſoneſo ad Gades noſtras Hiſpanas: reliqua vero a Cosmographis pro incognita relicta eſt; et ſi quae mentio facta, ea tenuis et incerta. Nunc autem, o beatum facinus! meorum Regum auſpiciis, quod latuit hactenus a rerum primordio, intelligi coeptum eſt. Res ſic ſe habet, adverte *Princeps illuſtriſſime*.

Secutus occidentem ſolem a Gadibus *Chriſtophorus* QUIDAM *Colonus*, vir Ligur, praebitis illi a meis Regibus tribus navigiis, perrexit ad Antipodes milliaria ſupra qinque millia, tres et triginta continuos dies coelo tantum contentus et aqua. Adnavigant. Terram poſthaec e cavea grandioris navis, qua Colonus ipſe vehebatur, ſpeculatores * proclamant. Inſulas percurrit ab aequore ſex. In ipſarum una, quam *Hiſpania* maiorem eſſe, cuncti, qui ſunt illum ſecuti, rei novitate pellecti, praedicant, in terram deſcendit. Ibi dies aliquot immoratus, aurum, goſampium, aromata

* Colon ſelbſt war es, der von ſeiner Kajüte aus das erſte Feuer und das erſte Land in Amerika ſah. Auch dieſe kleine Ehre wollte ihm der Neid rauben. S. deſſen Leben, beſchrieben von ſeinem Sohne, in *Churchill's* Collection II, p. 585.

ta oblonga in cinnami formam, et in piperis teretia, arbores coccineas, ſuccinum, colorem glaucum, multarumque rerum apud nos pretioſarum copiam, terram illam ſuapte natura gignere, comperit: ex quacunque re in argumentum tulit tantillum. Reges habet inſula plures, ſed nudos, et cum eis omnes utriusque ſexus. Quamvis natura contenta, utpote nuda, ſolisque arborum cibis et *radicali* quodam *pane* gens illa veſcitur; imperii tamen eſt ambitioſa, ſeſeque invicem arcubus et praeacutis aduſtis ſudibus, mutuis bellis, ea cupiditate conficiunt: cogiturque victus regulus victori parere, ac ſi *Meum* ac *Tuum*, veluti inter nos, inter eos verſaretur, lautique apparatus ac pecuniarum cumuli deſiderarentur. Qua namque re indigere nudos homines putabis?

Cetera quae ſuccedent, ſi optare iſta Galli permittent, ſignificabo .....

4. Barcellona, 1 October. 1493.
Archiepiſcopo *Bracharenſi.*

Conſuevi hactenus, de una tantum re ſcribere: tria Tibi nunc eſt animus ſignificare.

Colonus QUIDAM occiduos adnavigavit, ad litus usque Indicum (ut ipſe credit), Antipodes. Inſulas reperit plures: has eſſe, de quibus fit apud Cosmographos mentio, extra oceanum orientalem, adiacentes Indiae, arbitrantur. Nec inficior ego penitus, quamvis ſphaerae magnitudo aliter ſentire videatur: neque enim deſunt, qui parvo tractu a finibus Hiſpanis diſtare litus Indicum putent. Utcumque ſit, magna ſe reperiſſe praedicant. De his, quae dicit, ſigna tulit; maiora ſe inventurum pollicetur.

Nobis

Nobis satis, quod latens dimidia orbis pars in luce veniat. Et Portugalenses in dies magis ac magis aequinoctiali se circulo subiiciunt. Ita ignota hactenus litora peruia cuncta efficientur propediem: alter namque alterius aemulatione sese laboribus ac periculis exponit ingentibus.

Ad cetera veniamus. Carolus, Francorum Rex, quam primum vulneratum fuisse Regem meum intellexit, oblatum misit *Perpinianum* Rosilionisque Comitatum, quem Rex petebat, auiti quondam Juris Aragonici .....

5. Von Hofe (ex Curia), 1 Novemb. 1493.
An den Cardinal Ascanius Sforzia (oben N. 3).

.... *Colonus* ILLE [nicht mer QUIDAM] novi Orbis repertor, *Architthalassus* (quem Hispani *Admiraldum* vocant) maris Indici ab occidente *a meis Regibus effectus*, cum decem et octo navium classe, milleque armatis, et opificibus omnifariam, ad novam urbem condendam remissus est *, animaliaque ac sementes omnis generis secum affert ...

6. Valladolid, 31 Jan. 1494,
Archiepiscopo *Granatensi*.

... Colonum, ex ea provincia honorifica redeuntem, *Admiraldum* Oceani maris Rex et Regina Barchinonae erexerunt, *sedere*que *illum coram ipsis*,

* Colon war schon den 23 Sept. 1493 von Cadiz abgesegelt. Im November, wie dieser Brief geschrieben wurde, war er schon wieder in Amerika, und in voller Arbeit mit der Entdeckung der Inseln Dominique, Mariegalante, Guadaloupe rc.

Nun folgt, der Zeitrechnung nach, ein weit umständlicherer Brief an eben diesen Cardinal, vom 13 Novemb. 1493, der erste in Martyrs Dekaden.

ipsis, quod est, ut nosti, supremum apud Reges nostros benivolentiae et honoris ob res praeclare gestas tributi argumentum, fecerunt. Dehinc classem illi 18 navium munitam, qua regressus est, sunt impartiti. Magna pollicetur se detecturum ad occiduos antarcticosque Antipodes. Nil aliud est, quod nunc referri possit....

7. Alcala (*Compluti*), 20 Octobr. 1494.
Jo. *Borromeo* (oben N. 1).

.... Mira indies magis ac magis ab *Orbe novo*, per Colonum eum Ligurem, *Praefectum maritimum* * *ob res bene gestas a meis Regibus effectum*, afferuntur. Auri copia ingens in terrae superficie reperitur. Percurrisse, inquit, se ab Hispania rotati

* Es scheint, Martyr und andre Herren vom damaligen spanischen Hofe haben nie verdauen können, daß Schiffer Colon auf einmal Admiral Don Christoval geworden. Aber das geschah nicht aus Gnade des spanischen Hofs; es war ein Artikel des feierlichen Contracts gewesen, den Colon vor seiner ersten Abseglung mit dem Hofe geschlossen hatte. Also kommt hier nicht einmal die Frage auf, ob diese Belonung nicht ohnehin dem von Colon geleisteten Dienste, oder dessen gehabtem Glücke, völlig angemessen gewesen sei? — Dem Leser fallen vermutlich hier zwei andre Nationen ein, die gegen ihre Erfinder edelmütiger gewesen sind: die Französische, gegen den Angeber des Kanals von Languedoc; und die Deutsche, gegen den Einfürer der Posten, (welcher leztere doch auch ein Ausländer, und nicht einmal Erfinder, sondern nur Nachahmer einer schon längst anderswo gemachten Erfindung, war). Colon hingegen ward im J. 1500, aus der von ihm entdeckten Welt, mit Ketten — (damaliger Ordre Espagnol *pour le Merite!*) — behangen, nach Spanien geschickt: der Hof ließ ihn zwar sogleich frei machen, aber doch den Ritter Bovadilla, der ihn in Eisen hatte schlagen lassen, nicht

tati orbis ad occidentem tantum terrae, ut auream fere Chersonesum ab oriente cogniti orbis termini ultimi attigerit: duas tantum horas de quatuor et viginti, quibus sol ambiens perlabitur universum, se putat reliquisse. Homines reperit humana carne depastos, *Canibales* vocat vicinia eorum, et hos nudos, veluti universa est gens illa.

Libros * coepi in tantae rei invento perscribere. Si dabitur vivere, nil memoratu dignum praetermittam. Qualescunque decussi evadent, illorum ad Te mittetur exemplar. Praebebo saltem viris doctis, magna scribere aggredientibus, ingens ac novum materiae *pelagus*.

8. Alcala, 31 Octobr. 1494.

Bracharensi et *Pompelonensi* Antistitibus.

.... De nuper autem ab occidente hemisphaerii Antipodum rebus repertis haec audite. Idem *Colonus* praefectus maritimus cum 18 navium classe, ut in ea insula, *Hispaniola* ab ipso vocitata, ubi pedem fixerat, civitatem condere studeret, missus est, ceteraque ut ulteriora litora percurreret. Classis partem maiorem remisit.

Mira referuntur: haec ut conscribam, nuncii cele-

... aufknüpfen. Und unglücklicher Weise erlosch nachher das ganze Geschlecht des Welt-Entdeckers; und so konnte man die an dem Stammvater begangenen Sünden, nicht einmal an seiner Nachkommenschaft, wieder gut machen.

* Dies sind seine 8 *Decades*, wovon die erste schon A. 1500 einzeln, mit den andern 7 aber A. 1516, gedruckt worden. Diese Dekaden sind, so wie Oviedo, Benzo, und Acosta, die jetzo in Deutschland beinahe ganz vergeßnen Quellen aller ersten Geschichte von Amerika.

celeritas non patitur; nec iam ſapida fore arbitror, quia non recentia. Methymnae namque agebamus, cum ea claſſis aduecta eſt; quid novi aliud referam, non occurrit.....

9. Alcala, 5 Decemb. 1494.

Pomponio Laeto, Viro inſigni, amico.

... Inter has Italiae procellas magis indies ac magis alas protendit Hiſpania, imperium auget, gloriam nomenque ſuum ad Antipodes porriget. A Bracharenſi et Pompelonenſi praeſulibus quaeſito, quae ad illos de nuper altero ab occidente hemiſphaerio reperto ſcripſerim; Tuque illis haec ſuperaddita referto, quom eos habeas, qui ſunt amatores bonarum artium, in amicorum numero.

Ex navibus 18, quas a meis Regibus ipſi *Colono* Almirante, ut aiunt Hiſpani, Praefecto maritimo datas, ad ſecundam navigationem ad eos memini me ſcripſiſſe, 12 rediere. Suapte natura, referunt, qui ab eo hactenus orbe latente redeunt, tellurem illam coccineas ingentes ſilvas, goſampium, atque alia multa apud nos precioſa, enutrire; ſed praeter cetera non parvam auri copiam. Proh mirum, *Pomponi!* in terrae ſuperficie globos reperiunt aureos, rudes, nativos, tanti ponderis, ut pudeat fateri. Unciarum *ducentarum quinquaginta* nonnullos reperere; multo maiores ſe reperturos ſperant; uti noſtris inſinuant nutibus incolae, quom noverint, noſtros aurum magnificare.

Nec defuiſſe Leſtrigones vel Polyphemos humanis carnibus depaſtos, dubites: adverte et cave, ne horrore tibi inſurgant criſtae. Quem ex

Fortunatis, quas volunt aliqui *Canarias*, movetur ad *Hispaniolam*, hoc namque nomine insulam, in qua pedem figunt, appellant; proras aliquantulum si verterint ad meridiem, in insulas inciditur innumeras ferorum hominum, quos vocant *Canibales* sive *Caribes*. Hi, quamvis nudi, bellatores sunt egregii. Arcubus et clava maxime valent. Lintres habent uniligneos multicapaces, *Canoas* vocant, quibus ad vicinas insulas mitium hominum traiiciunt turmatim. Pagos incolarum adoriuntur; quos capiunt homines, comedunt recentes. Pueros castrant, uti nos pullos: grandiores pinguioresque effectos iugulant comeduntque. Argumento nostris id fuit, quod applicantibus se navigiis, insolita mole navium territi, domos Canibales deseruere, ad montanaque ac densa nemora profugere. Ingressi domos Canibalium nostri, quas habent ex trabibus erectis constructas sphaericas, appensas trabibus sale concoctas hominum pernas, ut nos suillas solemus, et nuper occisi iuvenis caput adhuc sanguine adspersum, atque in ollis elixandas, anserinis et psittacinis permixtas, eius iuvenis partes et verubus assandas, igni appositas alias, reperere. Una navi Cannibalicam Reginam comitatam filio sexque aliis viris deprehensam, venatu redeuntem, apprehenderunt: ex incolis neminem consequi potuerunt. Triginta utriusque sexus tamen ex his, quos veluti in stabulis comedendas vitulas servabant, ad nostros profugere, quos ex vicinis insulis raptaverant: ab his multa didicere, quae aliquando habebis. ---

10. Vom 29 Decemb. 1494, an Ebendenselben.

Prae laetitia prosiliisse Te, vixque a lacrymis

pra

prae gaudio temperasse, quando literas adspexisti meas, quibus de Antipodum orbe latenti hactenus Te certiorem feci, mi suavissime *Pomponi*, insinuasti. Ex Tuis ipse literis colligo, quid senseris. Sensisti autem, tantique rem fecisti, quanti virum summa doctrina insignitum decuit. Quis namque cibus sublimibus praestari potest ingeniis isto suavior? quod condimentum gratius? A me facio coniecturam. *Beari sentio spiritus meos, quando accitos alloquor prudentes aliquos ex his, qui ab ea redeunt provincia.* Implicent alii animos pecuniarum cumulis augendis miseri avari, libidinibus obscoeni: nostras nos mentes, postquam Deo pleni aliquandiu fuerimus, contemplando, huiuscemodi rerum notitia demulceamus. Habebis ista igitur, *Pomponi*; modo liceat per Bracharensem Pompelonensemque meos praesules, ad quos scribere ista soleo, postquam desii ad Ascanium, quem procellis undique circumseptum variis, animum curis gravibus habere pessundatum, video. Ad rem veniamus.

Prima navigatione *Colonus* maris Indici praefectus, (dicitur hispanice *Almirantus*), in Hispaniola 38 viros in Guadcanarilli Regis, et ipsi nudo, provincia reliquerat, qui telluris illius naturam, dum ipse rediret, explorarent. Hos reperit omnes, quum rediit, trucidatos, et aggeres, quos ad habitaculum illis et tutelam condiderat, aequatis solo fossis, discerptos combustosque. *Guadcanarillus*, qui nostris adventantibus profugerat, tandem repertus, coactusque de viris in eius custodia relictis rationem reddere, *Cannaboam* Regem montium, eundemque potentissimum, ipsius regnum armis invasisse, quod nostros suscepisset, nostros-

 que

que eo inuito, lacrymis etiam obortis, et de Cannaboa conquerens, uti per signa colligere fas fuerat, trucidasse innuebat. Rem dissimulare, *Colonus* ipse Almirantus satius duxit, ne insularum animos pertubaret: in alia tempora huius admissi sceleris vindictam statuit differre.

Qui rediere cum 12 illis navibus, quas supra memoravi; mira de regionis illius ubertate, de spe reperiendarum plurium, de aeris temperie, quamvis sint proximi Tropico Cancri, nam aequa est illis fere diei toto anno nox, de aurea illorum incolarum aetate, de moribus, referunt.

Urbem condere *Colonus*, UTI AD ME NUPER SCRIPSIT *, nostras sementes iacere, animalia nutrire nostratia, incipit. Quid iam mirabimur, Saturnos, Cereres, et Triptolemos, nova inventa hominibus praebuisse? Quid Phoenices, ut Sidona, ut Tyrum, conderent? Quid Tyrios ipsos, ut alias regiones inhabitarent, ad alienas terras migrasse, novasque urbes erexisse, novos populos formasse?

Miratur gens illa tubarum tympanorumque sonitus; machinarum stupet tonitrua; equorum gressu, cursu, ornatu, mussitat; haeret ab omni rerum nostratium adspectu, attonita pendet ore aperto, ex coelo missam gentem hanc putant. Sed tunc pro Diis colere nostros coeperunt, quando captos ex itinere septem Canibales cum eorum Regina, qui eos comedunt, truculentos ostenderunt;

* "*Scripsit* ad me Praefectus ipse marinus, *cui sum intima familiaritate deuinctus*, sese mihi latissime, quaecunque sors ostenderit, significaturum", schreibt Martyr anderswo, *Dec.* I. Lib. 2.

runt; vinctos etiam horrore summo cum pauore videbant, auersa illos facie spectabant.

Hispaniola haec insula folii castaneae formam aemulatur. Aiunt e septentrione arcticum elevari polum gradibus 26, a meridie vero 21; ab oriente ad occidentem produci inquiunt et elongari sphaericae longitudinis gradus 19. A Gadibus per occiduum distat gradus, ut aiunt, qui accurate rem dimetiuntur, 49.

Haec pauca nunc habeto, habiturus aliquando plura. Et vale. Scribo ista, non quando accidunt, sed quando a Te de mea evocantur officina.

II. Alcala, 10 Jan. 1495. An Ebendenselben.

Vis, *Pomponi* mi charissime, ut latius, ut capacioribus Tibi tabellis, minuta quaeque de *Novo Orbe* recitem. Non detrecto mandata Tua, Vir insignis, sed eo pedibus in iussa Tua. Vis locorum tractus? vis longitudinis et latitudinis gradus? vis terrarum et gentium naturam? De his omnibus non multis ante diebus ad Te scripsi: sed cum, uti video, intercepta fuerit epistola, aut forte, si portum attigit, cum haec Tua a Te dimitteretur, nondum Tibi fuerat in portu porrecta; brevibus pauca repetam.

Scripsi, longitudinem eius esse graduum polarium 19: latitudinem, quanto distare aiunt a Gadibus per longitudinem orientalem, gradus 49, non recta tamen penitus ad occidentem; elevatur enim Gaditanis polus gradus nondum 36, insularibus vero illis 21 a meridie, a septentrione vero 26. Varii tamen de gradibus varia sentiunt: stellae polaris motum errorem istum arbitror enutrire;

ſunt namque, qui tollant quique augeant rationem utramque.

Terrae illius natura fortunatur uberrime. Quantum preciosis rebus abundet, ſcripſi alias. *Radicali* patriae illius *pane* veſci malunt noſtri, quam triticeo, quod ſapidi ſit guſtus, faciliusque ſtomacho concoquatur: utrumque ſunt experti. Aiunt, a nocte toto anno parum diſcrepare diem; nec ſphaerae ratio adverſatur: nec vigere ibi calores immenſos, nec ulla frigora, inquiunt. Id arbitror accidere propter imbres, quos aiunt cadere creberrimos; aliter enim, cum ſint aequatori proximi, aeſtuarent acriter. Arbores eſſe aiunt proceras, altiſſimas. Herbas in pratis ita denſas altasque enutriri, ut pedibus aut equo nequaquam iter ad illas findere poſſint; armentaque ibi noſtratia naſci corpulentiora, maioraque multo evadere, propter pinguiora paſcua, referuntur.

Hortenſia ſataque reliqua, ad illos allata, mira temporis brevitate coaleſcunt. Cucurbitae, melones, cucumeres, ceteraque huiuscemodi, a iacto ſemine intra diem 36*mum* comeduntur: lactucae, raphani, boragines, ceteraque id genus olera, intra 15*mum*. Ex *vitium* ſatione ſecundo anno ſe aiunt ſuaves uvas collegiſſe. Cannas, ex quibus *ſaccarum* extorquetur, intra diem 20*mum* prodire cubitales praedicant.

Uterque ſexus univerſa in inſula *nudus* agit, praeter corruptas mulieres, quae femoralibus quibusdam goſampinis pudenda tantum contegunt. Suos habet quaeque provincia *reges*. *Domos* habent ſphaericas, ex diverſis trabibus conſtructas, palmarum foliis aut quarundam herbarum textura contextas, a pluvia tutiſſimas: trabium fixarum terrae

terrae ita coëunt cuspides, ut castrenses aemulentur papiliones. *Ferro* carent: ex fluvialibus quibusdam lapidibus fabrilia formant instrumenta. *Lectos* habent pensiles, gosampinis quibusdam lodicibus ad trabes deductis funibus lodici alligatis. *Funes* ex gosampio, vel herbis quibusdam sparto tenacioribus, contorquent.

Vocor ad curiam, disceditque tabellarius. Ignosce, si sum brevis, et propterea obscurus. Vale.

12. Alcala, 15 Januar 1495.
Archiepiscopo *Granatensi*.

... Ex Antipodibus in dies magis ac magis grandia referuntur. Praetermitto de opibus, quae Tibi sunt parvae curae: ad christianam religionem hominum ventura multa millia speramus. Et cum hoc suavi postico margine coenae valeto.

13. Saragossa, 11 Jun. 1495.
Bernardino *Caravaialo* Cardinali ex Placentia Hispana.

... Velles, ut Tibi, quae accidunt in Hispania, significarem. Nollem cuiquam iniuriam facere. *Ascanio* ista quondam, et dum vixit *Arcimboldo* Cardinali Mediolanensi, scribebam. Cum uterque mihi deesset, morte ita volente alter, alter a se ipso, postquam in Italiam Gallos vexit, abdicatus, extorris, stupidus: ad alterius generis heroëm, *Pomponium* Laetum, cuius ego literas non minoris facio, quam centum fortunae illecebras, et ad *Bracharensem Pompelonensem*que Antistites, quia, dum essem in curia, discipulos, mittebam, quae de Antipodibus ferebantur. Illa nunc *Tibi*, quae supervenient, donec habere Te in Curia Regia procuratorem aliquem sentiam,

 scripti-

ſcriptitabo; hac lege tamen, ut horum nemo praetermittatur, quin per Te de his, quae ſcripſero, fiat certior. Quae ad illos hactenus ſcripſi, ab eis exigito. Nauſeam namque mihi ſummam incitat, idem velle repetere.

Habe igitur, quae ſubſequentur, de his nuper inventis. Cetera, quae ſurgunt in Hiſpania, tam parvi ſunt momenti, ut nec illa ſcribere ego velim, nec deceat aures tuas rumoribus aut inanibus vel puſillis fatigare. Diverſi navium ductores ad diverſa alterius hemiſphaerii litora miſſi ſunt. Quae reportabunt, per me, ſi vixero, intelliges . . . . .

14. Tortoſa, 9 Aug. 1495. An Ebendenſ.

Facturum Te participem eorum, quae ſcripſero ad meum heroëm Pomponium Laetum, et Bracharenſem et Pompelonenſem Antiſtites, auditores quondam meos, e quorum faucibus Tu, quia potentior es, cibum arripis, fuiſti pollicitus. Vidiſſe Te ſcribis, quae ad illos miſſa ſunt de Orbe Novo; alias igitur oras atque alia litora percurramus.

Ex *Hiſpaniola*, quam Admirantus ipſe *Colonus*, tanti autor inventi, *Offiram* Salomonis aurifodinam putat, in aliam ad occidentem provinciam traiecit, cuius initium ab ultimo Hiſpaniolae angulo tractu diſtat exiguo: 70 namque *MPaſſ.* inquit. Cuneata eſt haec regio, quam vocant incolae *Cubam.* Latus meridionale huius terrae Colonus arripuit: *ad occidentem 70 ſe continuos dies naturales per eius terrae litora navigaſſe,* AD ME SCRIPSIT. Reverſus namque eſt ad Hiſpaniolam, ibique pedem fixit, et nuncios ad Reges de ſuo regreſſu

gressu destinavit *. *Curuari ad meridiem eius litora terrae plurimum,* scripsit, *ita ut se proximum aliquando reperiret aequinoctio. A laeva innumeras se vidisse insulas* narrabat. *Huius magnae telluris litoribus in mare* advertit *cadere flumina multiformia; frigida haec, illa calidissima; dulcia pleraque, alia saporis alterius. In plerisque piscium ingentem copiam, alibi multa conchylia, ex quibus uniones abraduntur,* invenit. *Per maria se transisse,* inquit, *testudinibus puta maioribus fere condensata, per vadosa lacteque albiora alia; perque torrentes inter insularum angustias gurgites, iter se fecisse,* dicit; *per etiam turbida coenosaque alia,* praedicat. *Per inferiorem nobis terrae ambitum maiorem se ignoti orbis partem percurrisse,* putat. *Nec* existimat, *se duas integras ad auream Chersonesum orientalis termini metam horas solares, reliquisse.*

Nosti enim, *Reverendissime Purpurate*, cum doctrinae omne genus optime calleas, pro incognito hactenus fuisse relictum, quicquid a Gadibus nostris ad Auream Chersonesum per inferius hemisphaerium trahitur. *Hanc* ergo *terram*, Admirantus iste, *se humano generi praebuisse, quia latentem invenerit sua industria suoque labore,* gloriatur. *Indiae Gangetidis continentem eam esse plagam,* contendit. Nec *Aristoteles*, qui, in libro de Coelo et Mundo, non longo intervallo distare a litoribus Hispaniae Indiam, *Seneca*que, ac nonnulli, ut admirer, patiuntur. "*Falcatis portubus regionem hanc esse fultissi-*

* Dergleichen Original = Raporte von Colon selbst, "*Praefecti ipsius marini* Coloni *archetypa*", hatte Martyr unter Händen, um auf höheren Befel eine Geschichte daraus zu verfertigen: siehe dessen Vorrede zum 3ten Buch seiner 1sten Dekade.

tissimam dicit; *et internis grandibus animalibus plenam esse, illorum vestigia, quae descendentibus cernere erat, indicabant: in mari vero stantibus horrendi per noctem auditi mugitus, magnam esse plagam, testabantur. Per suos interpretes insulares, quorum idioma proximum erat huius terrae idiomatibus, nullo in loco desinere terram* didicit: *pro certo igitur* habet, *esse continentem. Nudos tamen et reperit eos incolas*, veluti insulares diximus.

Paucis in locis, ne moraretur, discursu tantum ex praecepto Regum contentus, rediit in Hispaniolam, unde se propediem ad Reges venturum, ut late rationem de inventis reddat, pollicetur. Cum amicis ista meis conferantur. Et vale.

15. Tortosa, 21 Aug. 1495.

Petro *Ransano* Panormitano, Ordinis Praedicatorum Theologo.

... Tu, mi *Ransane*, si mentem cupis explere rebus, quae nuper evenerunt, de altero hemisphaerio; adi Pomponium Laetum, virum eruditum, aut veteres discipulos meos, Bracharensem et Pompelonensem Antistites Hispanos, ad quos ista latius scriptitavi. Et vale.

16. Burgos, 5 Oktobr. 1496.

An den Cardinal *Caravaial*, Num. 13.

Brevi compendio multa complecti, angustoque tibi fasciculo Calidonias stringere silvas intendo. Quae hactenus scripsi, colligito; quae impraesentiarum emergant, habeto.

Ex *Orbe Novo* attulit Admirantus noster *Colonus* * ab oris quibusdam, quas percurrit ad meridiem

* Er war im Jun. 1496 von seiner zweiten Reise zurück.

ridiem ad gradum ab Aequatore sextum, unionum orientalium serta pleraque. Putat, regiones has esse Cubae contiguas et adhaerentes, ita quod utraeque sint Indiae Gangetidis continens ipsum: dies et per haec litora navigavit plures, nec finem aut termini ullum se vidisse argumentum fatetur. *Pariam* ** ipse tractum hunc appellari ab incolis dicit, populis refertissimam. Habitatores carnibus conchyliûm, e quibus uniones abradunt, cum reliquis cibis vescuntur. Plerisque in locis gosampinis femoralibus pudibunda contegunt; alibi cucurbitula includunt; alicubi funiculo praeputium reducto nervo ligant, ad mictum tantum aut coitum solvunt: ceterum et ipsi nudi. Fuit magno nostris argumento, terram eam esse continentem, quod animalibus passim nostratibus eorum plena sint nemora; cervis utpote, apris, et id genus reliquis, et ex avibus anseribus, anatibus, pavonibus, sed non versicoloribus. A feminis parum discrepare mares aiunt. Sagaces sunt incolae venatores: quodvis animal sagittis facile transfigunt. Spin-

---

rückgekommen, und sehr gnädig zu Burgos, wo der Hof damals war, aufgenommen worden.

** Also auf der zwoten Reise schon hatte Colon das feste Land in Amerika entdeckt, wenn gleich noch nicht betreten; und schon im October 1496 war der Name Paria in Spanien bekannt, da Colon seine dritte Reise, in die man gewönlich diese Entdeckung setzt, erst im Maj 1498 angetreten. Ein wichtiger Zusatz zu Hrn. Toze's wahrem und ersten Entdecker der neuen Welt (Göttingen, 8, 1761) S. 16, worinn bewiesen wird, daß Colon schon, nicht aber Americo Vespucci, dieser "verwegene Räuber, dessen kleineren Namen noch izt das betrogene Europa auf den von Colon erfundnen Welttheil drückt", auch das feste Land entdeckt habe.

Spinteribus, tintinnabulis, calculis vitreis, et huiuscemodi artis institoriae mercibus, uniones alacres permutant: quorum se copiam ingentem collecturos, si nostri reversuros se promiserint, innuebant.

Haec latius in libris, quos de his tantum inuentis scribo *. Ad alia nunc deveniamus....

* Seitdem werden die Nachrichten von Colon in Martyrs Briefen seltener, vermutlich eben deswegen, weil er alles, was er neues hörte, in seine Dekaden brachte, und diese seinen Correspondenten zuschickte. Zu Ende des J. 1497 sollte Martyr als spanischer Gesandter nach Ungern gehen, welches aber unterblieb. A. 1501 gieng er wirklich in dieser Qualität nach Venedig und Aegypten ab. Nach seiner Rückkunft wurde er, der erste Geschichtschreiber Colon's, der erste Abt auf der neuentdeckten Insel Jamaica; Colon selbst aber starb vor Gram zu Valladolid am Himmelfartstage, den 20 Maj 1506, 64 J. alt, und ließ sich die Fesseln, mit denen er auf seiner dritten Reise aus Amerika gekommen war, und die er, wie sein Sohn erzält, seitdem immer bei sich im Zimmer hatte hängen gehabt, ins Grab legen!

* * *

Diese Auszüge sind aus dem *Opus Epistolarum* Petri Martyris Anglerii Mediolanensis, Protonotarii Apostolici, Prioris Archiepiscopatus Granatensis, atque a Consiliis rerum Indicarum Hispanicis. Diese Briefe, 813 an der Zal, die alle zwischen dem J. 1488—1525 geschrieben worden, sind eine ware *Correspondance secrete politique* aus diesem Zeitraum, und enthalten unzäliche allerliebste Anekdoten von dem damaligen Weltlaufe. Sie wurden zuerst 1530 zu Alcala gedruckt: Elzevir legte sie 1670, wie sie schon eine große Seltenheit waren, in Amsterdam in Fol. wieder auf: jetzo sind sie abermals unbekannt worden, wenigstens finde ich sie äusserst selten citirt. Seine Dekaden aber kennt man noch.

Vossius gab zu Berlin 1722 eine Allerälteste Nachricht von der Neuen Welt heraus: allein diese allerälteste Nachricht ist nichts als ein Brief von dem Windbeutel Americo

Vespucci, der erst nach dem J. 1500 im Publico erschien, und 1534 in Augsburg deutsch gedruckt worden ist. Martyrs Nachrichten aber sind weit älter. Doch die wirklich allerälteste ist wol diejenige, die schon im März 1493 (eben dem Monat, da Colon zurückkam) an den Senat in Venedig kam: BANDINI in *Vita e Lettere di Amerigo Vespucci* (Florenz, 4, 1745) hat sie S. 29 abdrucken lassen.

38.

Perioden der Geschichte von Amerika.

Die **Vorgeschichte** von Amerika begreift 1. eine Sammlung alles dessen, was von diesem Weltteile, teils **Griechen** und **Karthager** vermutet, teils **Araber**, und **Normänner**, und neuere einzelne **Seefarer**, erfaren und gewußt haben. 2. Eine Sammlung aller der Ueberlieferungen und Nachrichten von **Peru** und **Mexico**, die die Spanier von der Entstehung dieser beiden cultivirten Reiche vorfanden. 3. Eine Geschichte des **Compasses**, und 4. der **portugiesischen** Entdeckungen von Afrika: ohne beide würde die Entdeckung von Amerika nie geschehen seyn; bei Gelegenheit der leztern aber würde Amerika auch ohne Spanier und Colon gefunden worden seyn.

Seine **Geschichte** selbst fängt mit Colon 1492 an, und ist folglich noch keine 300 Jare alt. Sie zerfällt ganz natürlich in 4 HauptPerioden:

I. Entdeckung und Besetzung von Westindien und SüdAmerika (auch einem kleinen Teile von NordAmerika) **durch Spanier und Portugiesen: bis etwa 1584.**

Spanier und Portugiesen herrschen hier allein: jene

ne rotten Millionen UrEinwoner aus, und ersetzen früh* ihren Abgang durch Negern aus Afrika.

Dritten

---

* Der Negerhandel, oder die unmenschliche Versetzung von Millionen Afrikanern nach Amerika, ist weit älter, als man gemeiniglich glaubt. Hier sind einige Hauptstellen, diese überaus wichtige Epoche betreffend. P. MARTYR *de insulis nuper inventis* (in dessen de rebus Oceanicis et Orbe novo Decades tres, *Basil.* apud Bebelium fol. 1533) fol. 75, *a*, sagt um das J. 1520: "*Propediem in ea* (Hispaniola, reliquarum insularum genitrice ac ceu primaria) *colligere aurum, licet sit auro praegnans, desinent, quia fossores deerunt; ad exiguum miseri accolae redacti sunt numerum, quorum opera auro legendo usi sunt. Absumpti sunt ab initio bellis acribus: fame multo plures, quo anno radicem, qua panem nobilium conficiebant, eruerunt, et a Maizio grano seminando, pane populari, abstinuerunt. Reliquos varii morbi ignoti hactenus, anno 1518, qui tanquam morbosas pecudes contagioso halitu eos invaserunt; et una, ne mentiamur, auri cupiditas; in quo effodiendo, cribrando, ac legendo miseros, post iacta semina ociosis ludis ac tripudiis et piscationi aut parui cuniculi venationi assuetos, inhumane nimis exagitarunt.* Jam *per* regium universum Senatum *sancitum est, ut liberi reducantur in populos, et agriculturae generationique indulgeant; servi autem* et aliunde empti *ad id aurifodinarum opificium trahantur*". Wo die Spanier ihre ersten NegerSklaven herbekommen, habe ich noch nicht ausfinden können. In Portugal zwar waren solche schon seit 60 Jaren, oder seitdem die Portugiesen WestAfrica beschifften, gewönlich; allein die Spanier hatten damals eben so wenig, als nun, eine directe Farth dahin. — Im J. 1535 fanden sich schon sehr viele Negern auf dieser Insel. Ihrer erwänt Gonçalo Fernandez de OVIEDO, Alcayde in der Festung St. Domingue, in seiner *Historia general de las Indias* (gedruckt zum erstenmal 1535, Fol., zu Sevilla, von Crombergern, von welcher ersten Ausgabe sich ein vom Oviedo eigenhändig unter der Zuschrift unterzeichnetes Exemplar auf der Göttinger Bibliothek befindet) Bl.

47,

Britten und Franzosen gehen beide auf Entdeckungen in NAmerika aus, allein beide ohne Bestand. Nur leztere schiffen seitdem regelmäßig, wie die Spanier, nach Terreneuve auf den Stockfischfang. Später hin wollen sich französische Hugenotten 1555 in Brasilien, und 1562 in Carolina, so wie Cartier und Roberval zwischen 1534-1549 in Canada, etabliren: allein es glückt nirgends.

Schon wirkt, in der Mitte dieser Periode, amerikanisches Silber mächtig auf unsern Weltteil: und am Ende derselben fängt der Gebrauch und der Bau des **Tobaks** und der **Kartoffeln** * in Europa an.

II.

47, a: "*Al presente* muchos Negros *de los, que estan en* esta cibdad *y en la* Ysla toda, *han tomado la misma costumbre* (Tobak zu rauchen)". Und Bl. 98, a, sagt er, er habe viele Amerikaner, Negern, und Spanier mit dem Kraute Perebecenuc (d. i. Tobak) curirt: "*Digo mas, que en mi casa he curado yo o hecho curar en vezes muchos Indios y* Esclavos negros *y Christianos, y han sanado muy bien &c.*"

* Die Kräuterkenner wundern sich, daß der Hr. Geh. Rat Hoffmann in Tübingen noch vor wenig Jaren (in einem Anhange zu *Oertingeri* Diss. *Solani tuberosi esculenti*, der Grundbiren, *jura quaedam*, Tubing. 1774) Kartoffeln schon im Tacitus, in der Vulgata 4 Mos. XI. 5, und in Karls des Großen Capitularien, finden wollen. Ihn scheint der vom Pezius herausgegebene österreichische Mönch verführt zu haben, der in seinem Glossario theotisco das Wort *pepones* durch *erdephili* (Erdäpfel) übersezt hat. So erzälte einst Andreas *Libauius* (der erste Director des Gymnasii in Coburg, gestorb. 1616), man habe Tobak auf dem Harz wild wachsend gefunden: aber vor 200 Jaren, in der Kindheit der Botanik, war so ein Irrtum verzeihlich. Doch sagte ehemals schon *Magnenus*, der dies erzält (*Exercitt. de Tobaco*, 12, 1658, Seite 3): certe ante *Libauium* nullus eam sponte natam vel Europaeanam dixit.

II. Anfang der Brittischen und Französischen Colonien in NAmerika und Westindien, von etwa 1584—1660.

Die englischen Colonien gedeihen in Virginien und NeuEngland, wie die französischen in Canada. Beide Nationen nisten sich auch auf WestIndien ein: die Flibustier banten ihnen den Weg dazu; und dieser ihre Entstehung schreibt sich von der Niederlage der unüberwindlichen spanischen Flotte 1588 her. Auch Schweden sezzen sich in NAmerika, Britten in SAmerika, und Holländer in beiden. Doch die ersten werden von den Holländern verdrungen: und diese müssen den Britten in NAmerika, so wie die Britten ihnen in SAmerika, weichen. Auch erringen die Portugiesen ihr gegen die Holländer verlornes Brasilien wieder.

Der Negerhandel wird häufiger. Zucker, Tobak, und Indigo werden amerikanische Hauptproducte: durch den leztern verfällt Deutschlands Waidbau.

III. Befestigte Teilung von Amerika zwischen Spaniern, Portugiesen, Britten, Franzosen, und Holländern, bis zum Pariser Frieden; von etwa 1660-1762.

Der Utrechter Friede 1713 kann hier einen Abschnitt machen: denn erst nach demselben fängt ein wares brittisches Reich in Amerika an.

Caffee und Reis werden neue Hauptproducte. Brasilisches Gold, zum Teil auch Brasilische Diamanten, machen neue Revolutionen in der alten Welt. Den Negerhandel treiben alle dortige Nationen fort; nebst demselben nimmt der Deutschenhandel (siehe oben Heft IV S. 217.) durch die Britten seinen Anfang.

IV. Alleinherrschaft der Britten im vorderen NAmerika, vom Pariser Frieden bis jezo, 1762-1775.

Auf

Auf die drei erstern dieser Perioden beziehen sich die 3 in diesem Hefte hinter einander folgende Aufsätze Num. 37, 39, und 40, welche Lesern, die die großen Weltveränderungen gerne in ihrem kleinen Werden (*origines rerum*) sehen, aus dem Grunde angenem seyn werden. Der vorige Aufsatz, Num. 37, zeigt aus einem Zeitgenossen, was man, in den allerersten Jaren der Entdeckung von Amerika, in Spanien selbst davon gedacht und gesprochen habe. Der nächstfolgende, Num. 39, beschreibt, aus welchem Gesichtspunkte man schon im J. 1587 in England, da man kaum noch die Idee von Colonien in Amerika gefaßt hatte, die ganze Sache angesehen, wie planmäßig man dabei verfaren, wie richtig man die großen Folgen der Unternemung vorausgesehen habe. Der dritte endlich, Num. 40, entdeckt, freilich nicht zur Ehre der Deutschen Nation, wie abenteurlich Deutschland mit in das Amerikanische Wesen hineingeraten, und wie daraus die ernsthafte Folge entstanden, daß jetzo vielleicht eine halbe Million Deutsche in NAmerika sind, die doch Deutschland so wenig mer, als Livland, Preußen, Schlesien, und Siebenbürgen, (lauter ausländische deutsche Staten), angehen.

39.

Von Walter Raleigh,

dem Hauptstiffter der Brittischen Colonien in Amerika, 1584.

Richard *Hakluyt*, ein Geistlicher, der berühmte Herausgeber der ersten englischen Sammlung von Reisen, und der an den ersten Niederlassungen der Britten in Amerika, nicht blos als Gelerter durch Rat und Schriften, sondern auch als Entrepreneur durch Vorschuß, so vielen Anteil nahm, gab im J. 1587 zu Paris, wo er sich damals aufhielt, Martyrs Dekaden, (die verschiedene Gelerte damals schon für ganz verloren hielten), aufs neue heraus, unter dem Titel: De ORBE NOVO Petri Martyris Anglerii Mediolanensis, Protono-

tarii et Caroli V Senatoris, *Decades octo*, diligenti temporum observatione et utilissimis annotationibus illustratae, suoque nitori restitutae, labore et industria *Richardi Hakluyti*, Oxoniensis Angli.. 8, 605 Seiten; nebst einem Register und einer Karte von Amerika.

Diese Ausgabe schrieb der Herausgeber, unter dem 21 Febr. 1587, dem "illustri et magnanimo viro, *Gvaltero Ralegho*, Equiti Anglo, Cornubiae et Exoniae stannifodinarum omniumque Regis Majestatis castellorum in iisdem provinciis Praefecto Generali, auf 5 Blättern zu. Und in dieser Zuschrift finde ich folgende auszeichnungswürdige Stellen und wichtige Tatsäze, dergleichen man sonst in Zuschriften nicht zu suchen pflegt.

Seine Absicht bei dieser neuen Ausgabe, sagt er, sei gewesen, (und werde es auch bei seiner Sammlung von Reisen seyn, die er hier schon verspricht), die Britten besonders, als seine Landsleute, zur Nachamung der Spanier im WeltEntdecken zu ermuntern. Diese könnten aus dem Martyr lernen, daß Sebastian Cabot, der erste Entdecker von Baccalaos (Labrador), und der ganzen langen vordern Küste von NAmerika sei; und daß schon K. Henrich VIII vorgehabt habe, diesen Cabot mit einer stärkern Flotte dahin auszusenden, wenn ihn nicht der Tod daran verhintert hätte. Nun färt Hakluyt fort:

"Sed haec, ut videtur, divina providentia Tibi, ornatissime Eques, reservavit. Tibi igitur has meas vigilias condonatas et consecratas esse volui. Cui enim potius quam Tibi has novi orbis Decades offerrem, qui, *centum* fere *millium ducatorum* impensa, novis tuis classibus regiones novas, novam iam *tertio* ducendo coloniam, notas ex ignotis,

ignotis, ex inaccessis pervias, novissimis hisce temporibus nobis exhibes? cuius omnes curae, cogitationes, conatus, huc spectant, haec versant, in his inhaerent? cui cum Illustrissimo illo heroe, *Carolo Howardo*, altero Oceani maris Neptuno, Edoardi Staffordii, nostri apud regem christianissimum oratoris prudentissimi, sororio, eadem studia, eaedem voluntates, iidem ad res magnas terra marique aggrediendas sunt et fuerunt animorum stimuli?

"Cum vero *artis navigatoriae* peritiam, praecipuum regni insularis ornamentum, Mathematicarum scientiarum adminiculis adhibitis, suum apud nos splendorem posse consequi, facile perspiceres: *Thomam Hariotum*, iuvenem in illis disciplinis excellentem, *honestissimo salario* iam diu donatum apud Te aluisti, cuius subsidio horis successivis nobilissimas scientias illas *addisceres*, Tuique familiares duces maritimi, quos habes non paucos, *cum praxi theoriam* non sine fructu incredibili coniungerent. Ex quo pulcherrimo et sapientissimo instituto Tuo quid brevi eventurum sit, qui vel mediocri iudicio valent, facile procul dubio divinare poterunt. Unum hoc scio, unam et unicam rationem Te inire, qua primo Lusitani, deinde Castellani, quod antea toties cum non exigua iactura sunt conati, tandem ex animorum votis perfecerunt *.

"Perge ergo Spartam, quam nactus es, ornare: perge navem illam plusquam *Argonauticam* mille

* Hier wäre also die Epoche, wenn in England zuerst die Seglationskunst aus einem Handwerke zur Wissenschaft erhoben worden.

mille cuparum * fere capacem, quam sumptibus plane regiis fabricatam *iam tandem* feliciter absolvisti, *reliquae* Tuae *classi*, quam habes egregie instructam, adiungere. Suarum litora adhuc latentia et freta recondita nobis aperito: portas ab orbis initio praescriptione temporum obseratas Tuis reserato. Restant adhuc tibi novae terrae, regna amplissima, gentes ignotae: Tibi, inquam, restant adhuc detegendae, sceptroque serenissimae Elisabethae nostrae, maris Oceani, Hispano consitente, Imperatricis **, felicibus Tuis et armis et ausis brevi et facili negotio subigendae.

"Sed quorsum currenti calcar addo? cur festinantem a tergis incito? Quorsum ego Te, ut in incepto perstes, hortor aut admoneo, qui *literis* nuperrime ab aula *ad me datis* sponte et ultro contestatus es, a Tuae VIRGINIAE † suavissimis amplexibus, quam nympham pulcherrimam licet non-

* Vermutlich das allererste Schiff von der Größe, wenigstens in England. Aber welch ein unglücklicher antiquarischer Schnörkel, so ein Schiff nach neuer Bauart mit dem Schiffe der Argonauten zu vergleichen! Lezteres war ein Grönländischer oder Eskimoischer Bajdar. Gleichwol giebt es jezo noch Schriftsteller, die, aus blinder Verehrung des griechischen barbarischen Altertums, unsern neuen Weltumseglern ein Compliment zu machen glauben, wenn sie sie Argonauten nennen. Von England nach Virginien segeln, oder gar die Welt umschiffen; und .... von Thessalien aus bis an die Mündung des Phasis kümmerlich an den Küsten hinkriechen: welcher Vergleich!

** Und doch fällt die brittische Zerstörung der unüberwindlichen spanischen Flotte erst ins folgende Jar.

† Dieser Name war damals kaum noch 3 Jar alt, und bedeütete die ganze lange Küste von NeuSchottland bis Florida herunter.

nondum satis plerisque bene cognitam, munificentissima Regina in *Sponsam* Tibi dedit, *nullis terroribus, iacturis, infortuniis*, posse aut unquam velle amoveri. Hac si *constantia paulisper* modo usus fueris: novos eosque foecundissimos partus brevi emittet sponsa Tua, quibus Te Tuosque omnes mirifice beabit; illosque ignominia et pudore afficiet, qui illi temere et impudenter *sterilitatem* ausi sunt *toties* obiicere. Quis enim illam VIRGINIAE Tuae Elisiae maculam iure merito poterit inurere; cum eius abstrusas opes et divitias, et pulcritudinem hactenus reconditam, nemo adhuc penitus scrutatus fuerit? Abeant, quo digni sunt, socordes illi fuci, et homines ad ventrem et gulam tantum proni, qui inde redeuntes illorum vestigia secuti sunt; qui a Mose missi, exploratum terram melle et lacte affluentem, illius infamiam falso evulgarunt. Iudex rerum omnium tempus, diligensque Tuorum ministrorum inquisitio, multa inopinata, quae adhuc latent, modo Deus intersit, nobis aperient. Deum autem adfuturum, non est cur dubites, quandoquidem de ipsius gloria, animarum infinitarum salute, Reipublicae christianae incremento, agitur.

"Eia ergo, age, ut coepisti; et aeterna Tui nominis ac famae apud posteros, quae nulla unquam obliterabit aetas, relinque monumenta. Nihil enim ad posteros gloriosius nec honorificentius transmitti potest, quam Barbaros domare, rudes et paganos ad vitae civilis societatem revocare, efferos in gyrum rationis reducere, hominesque Atheos et a Deo alienos divini numinis reverentia imbuere *. Eoque magis hoc nostro miserrimo

* Alle diese Weissagungen und fromme Wünsche des ehr-

ferrimo et plusquam calamitoso saeculo, quando, in Mahumetaeorum commodum et incrementum, maxima pars Christianorum procerum domesticis dissidiis acerrime intenta, civiles tumultus et tragoedias Thyestaeas quotidie, idque sine fine, accumulant.

"Quod si ex Tuis non usque adeo male auspicatis initiis hoc proxime elapso triennii spatio tanta accessio facta sit ad nominis Tui existimationem, ut non modo domi, sed et foris etiam, a viris egregiis, interque alios ab ornatissimo et doctissimo *Basanerio* meo, Tuae laudes certatim celebrentur: quid posthac quaeso futurum putabis, cum rebus Tuis praeclare gerendis amplam adeo scribendi materiam ingenio praestantibus sis indies magis magisque praebiturus? Rumpatur *Zoilus*, nec Te permoveant venenata iniquorum et invidorum iacula, qui canem Aesopicum imitati, nec ipsi commodo prae-

---

ehrlichen Geistlichen sind unerfüllt geblieben. Kein einziges Volk in NAmerika ist durch die Einwandrung der Europäer gesittet und christlich geworden. Brantewein und Pocken haben sie blos von den neuen Ankömmlingen erhalten, darinn bestand ihre ganze Cultur: durch jenen sind sie tierischer wie vorhin, und durch beide allmälich ausgerottet worden. Daß in alten Zeiten Griechen und Römer in neuentdeckte Länder drangen, dabei gewann wirklich in der Folge das von ihnen vorgefundene und sogar auch unterjochte Menschengeschlecht. Aber daß Amerikaner und Europäer mit einander in Bekanntschaft kamen; dabei sehe ich, für jetzo wenigstens noch, nichts als Verlust, schrecklichen Verlust, auf jener ihrer Seite. Doch die Plane der Vorsehung strecken sich oft in Jartausende hinaus. SüdEuropa trug 500 J. lang römische Fesseln, und erhielt weit später erst seine Entschädigung dafür.

praesente fruuntur, nec aliis frui cupientibus acquiescunt *.

"Perge, inquam, perge, quo pede coepisti: fortunae sinciput fortunatum apprehende, immortalem Tibi gloriam oblatam ne respue; Tibique *Ferdinandi Cortesii* Castellani, Novae Hispaniae Domitoris fortissimi, res gestae, hic pulcherrime descriptae, semper in auribus canora voce resonent, nec minus noctes insomnes Tibi reddant, quam Themistocli gloriosa Miltiadis trophaea. Id modo praestiteris: si non Homerum, at *Martyrem* aliquem, id est felicissimum aliquod ingenium, tandem aliquando consequeris, quod Tuos conatus plane heroicos a vasto oblivionis hiatu vindicabit. Interea huius laboris nostri Tu haeres esto, *erisque posthac, si quid in hoc scribendi genere a nobis laude dignum perficietur* . . . .

* Man siehet aus dieser und andern Stellen, daß schon damals das Colonien-Wesen viele und laute Gegner in England selbst gehabt.

Nun mit diesem Brittischen Projetteur, dem Ritter Raleigh samt der K. Elisabet, vergleiche man in der folgenden Numer den Deutschen Projetteur, den Doctor Becher samt dem Grafen von Hanau.

40.

NeuDeutschland oder HanauischIndien, und D. Becher.

Ein actenmäßiger Bericht von dem ehemaligen Reiche des Grafen von Hanau in SüdAmerika, 1669.

"Wohlen dann, dapfere Deutschen! machet, daß man in der Mapp neben NeuSpanien, NeuFrankreich, NeuEngland, auch inskünftige NeuDeutsch-

Deutschland finde"! rief Doctor Becher vor 107 Jaren aus: aber die dapfern Deutschen hörten nicht.

Noch giebt es ein NeuSpanien, NeuEngland, und NeuSchottland in Amerika. NeuSchweden aber ist von NeuNiederland, so wie NeuNiederland und NeuFrankreich von Großbritannien, vernichtet worden: NeuDänemark verlor sich von selbst wieder, und NeuDeutschland war und blieb ein bloßes Project.

Auch bloße Projecte verdienen manchmal gekannt, und in den Zeitbüchern aufbewart zu werden. Waren sie gut und möglich: so kömmt vielleicht ein andermal ein schicklicher Zeitpunct, wo sie ausgefürt werden können. Waren sie albern und chimärisch: so werden die Enkel durch die Torheit ihrer Vorfaren klug, und hüten sich, noch einmal Toren zu seyn. Im leztern Falle ist ein Project um so viel merkwürdiger, je ungereimter es war: wenn nämlich recht Viele, oder sogenannte Große Leute, die Schlachtopfer eines unwissenden schwärmerischen, oder eines schlauen geldschneidenden Projetteurs, geworden sind.

Sechs europäische Nationen hatten sich, um das J. 1660, in die seit 1420 neuentdeckten Welten wie in eine Beute geteilt: die Deutschen aber waren dabei, wie die Italiener und die nördlichen Völker, leer ausgegangen. Kaiser Karl V hatte den Welsern von Augsburg Venezuela auf Terra firma geschenkt: aber diese namen nie von ihrer Schenkung Besiz. Erst nach dem Westfälischen Frieden, um welche Zeit überhaupt eine völlig neue Periode für unser Deutschland anhebt, fängt man bei uns mächtig an, Entwürfe zu auswärtigem großen Welthandel zu machen; und dies auf folgende Veranlassung.

Der holländische Admiral Gyssel, eben der, der den 1640 rebellirenden Portugiesen eine holländische Flotte

gegen

gegen die Spanier zu Hülfe gefüret hatte, überwarf sich mit der holländ. Ostindischen Compagnie, der er lange gedient hatte, von der er aber seiner Meinung nach nicht genug belont worden war; und projectirte, um sich an ihr zu rächen, eine neue Ostindische Compagnie in Holland selbst. Da er damit nicht durchkam, wie bei der Macht der alten Compagnie leicht vorher zu sehen war: so empfal ihn und seine Entwürfe der Statthalter selbst seinem Tochtermann, dem Kurfürsten von Brandenburg. Nun zog der schon über 60 J. alte Gyssel, mit seiner Rachgier, mit allen seinen Projecten, und mit mer als 20 Bänden Acten und Nachrichten den ostindischen Handel betreffend, nach Deutschland, schlug seine Projectenbude in dem kurfürstl. Brandenburgischen Amthause zu Lenzen auf, und brachte seitdem, in den Jaren 1660-1670, nicht nur den Brandenburgischen, sondern auch verschiedene andre Deutsche Höfe, in Rürung.

Der kaiserliche und der Bairische Hof fiengen an, die grossen Summen zu berechnen, die alljärlich die Holländer für ostindische Spezereien bar aus ihren Landen zögen, ohne inländische Manufacturen dafür in Bezalung zu nemen, oder dem deutschen Reiche sonst einen Vorteil zufliessen zu lassen. Blos aus den kaiserl. Erblanden sollten solche, in Zeit von 60 Jaren, auf 20 Millionen herausgezogen haben. Diese Ideen verschafften Gyssels Projecten Eingang. Man wollte der holländ. ostindischen Compagnie den Handel aufsagen, und die Spezereien entweder zu Lande, nach alter Art, wieder über Aleppo oder Venedig ziehen, oder eine eigne deutsche ostindische Compagnie errichten. Zu Gunsten des leztern Vorschlags bewies schon jemand auf dem Papier, daß mit einem Capital von 300000 Rthlr. in 8 Jaren über 7½ Mill. Rthlr. zu verdienen wären, und folglich Deutschlands Heil an dem Projecte hienge.

Bran-

Brandenburg, Baiern, und der Kaiser selbst, betrieben die Sache mit Macht. Und auf Verlangen des Kaisers that der Markgraf von Baden selbst deswegen eigene Reisen nach Amsterdam, Hamburg, und Lenzen zu Gysseln, um überall die besten Nachrichten vom ostindischen Handel einzuziehen.

Kommt man einmal ins Projectiren hinein: so wird des Dings kein Ende; wenigstens so lang es Leute oder gar Höfe giebt, die den Projectenmacher anhören. Aus der deutschen **Ostindischen** Compagnie sollte nun zugleich eine **Westindische** werden; und vom bloßen **Handel** fiel man gar auf **Kolonien**. Man wollte in Amerika ein NeuDeutschland gründen, und dort Länder kaufen: nur teilten sich die Meinungen, ob man solche von England oder Frankreich oder Holland nemen wolle?

Baiern stand schon in Tractaten mit der holländ. Westindischen Compagnie über eine 60 Meilen lange Küste in Guiana. Indes wurde der Kurfürstin beigebracht, es sei besser, darüber mit England zu tractiren. Hier geschahen 1665 Vorschläge: der Handel war schon richtig, und die bairischen Agenten, Speckhauer und Müller, foderten bereits Geld; als man entdeckte, daß der König von England von allem nichts wußte, sondern die beiden Herren nur mit dem Kanzler Heyde und seinem Kämmerling negociirt hatten, folglich alle Viere nur ein Stück Geld schneiden wollten u. s. w.

Eine Hauptperson bei allen diesen Projecten war **D. Becher**, dieser übelberüchtigte deutsche Erzprojetteur des vorigen Jarhunderts, welcher Chemie, Medicin, Pädagogik, den Stat, und alles, reformiren wollte, und zulezt das gewönliche üble Ende aller Projetteurs von Profeßion nahm. Dieser wollte im J. 1669 von München aus, wo er damals in Sold und Diensten stand, in andern Geschäften nach Amsterdam reisen.

Unter-

Unterwegs in Frankfurt wurde er zufälliger Weise mit dem damals wirklich regierenden aber noch jungen Grafen von Hanau bekannt. Diesen zog er in sein Indisches **Werk** hinein, und überredete ihn, daß er ihn, Bechern, mit dem Character eines geheimen Raths und Abgesandten, nebst einem GesandschaftsCavallier und drei andern Leuten, nach Amsterdam schickte, um allda von der Westindischen Compagnie ein Stück Landes von 3000 Quadratmeilen ($\frac{1}{7}$ so groß, wie ganz Deutschland) in SüdAmerika für den Grafen von Hanau zu negociiren. Er reiste mit feierlicher Vollmacht, und verschiedenen kostbaren Präsenten für die Westindische Compagnie, die aus der Hanauer Kunstkammer genommen waren, den 22 Jun. 1669 von Frankfurt ab, kam den 1 Jul. in Amsterdam an, brachte seinen Auftrag in wenig Wochen zu Stande, und war den 22 Aug. schon wieder in Hanau. Das Publicum lachte über die ganze Sache. Es sagte, der Graf von Hanau wäre König in Schlaraffenland geworden, Becher habe ihm ein Königreich im Monde, oder ein Königreich auf Papier, gebracht rc.: von Bechern selbst waren indes üble Gerüchte gelaufen, als habe er die Kunstkammer bestolen,[1] und werde, nachdem er Reise-Wechsel erhalten, nie wieder nach Hanau kommen. Der Graf fertigte indessen die Ratification des ganzen Tractats aus, und Becher hielt für nötig, im folgenden Jare untenstehende Schrift * drucken

* Gründlicher Bericht von Beschaffenheit und Eigenschafft, Cultivirung und Bewohnung, Privilegien und Beneficien deß in America zwischen dem Rio Orinoque und Rio de las Amazones an der vesten Küst in der Landschafft Guiana gelegenen, sich 30 Meilwegs breit an der See und 100 Meil wegs an die Tieffe erstreckenden strich Landes, welchen die Edle privilegirte WestIndische

drucken zu lassen, aus der, so wie auch aus dessen politischen Discursen, obige Nachrichten, und auch die nun folgenden, meist wörtlich genommen sind.

§. 1.

Bechers Vollmacht vom Grafen von Hanau, "über das Aufrichten und Stabiliren einer ansenlichen Kolonie auf

---

sche Compagnie der vereinigten Niederlanden, mit Authentischer Schrifftlicher ratification und permission der Hochmögenden Herren Staten General An den Hochgebohrnen, gegenwertig regirenden Herrn, Herrn Friederich Casimir, Grafen zu Hanaw, Rieneck, Zweybrücken, Herrn zu Müntzenberg, Liechtenberg und Ochsenstein, Erbmarschalln und Obervogt zu Straßburg. Wie auch an das gesämptliche Hochgräfliche Hauß von Hanaw mit allen regalien und jurisdictionen, ewig und erblich, unter gewissen in dieser Deduction publicirten Articuln den 18 Julii 1669 cedirt und überlassen hat. Jedermänniglichen, absonderlich aber denen welchen daran gelegen, zum Nachricht und gefallen in Truck gegeben. Sampt einer außführlichen Landkarten, darinnen man die Gelegen- und Beschaffenheit deß herrlichen Landes klärlich sehen kan. Gedruckt zu Franckfurt, In Verlegung Willhelm Serlins. Anno 1607 (soll 1670 heissen). 4. 44 Seiten.

Auf der beigefügten Karte ist im rechten oberen Winkel ein großes Wapen angebracht, mit der Umschrift: *Insignia* Indiae occidentalis *Hanoicae.*

Diese sogenante Deduction wurde nachher auch dem *Diario Europaeo* einverleibt; und zum 3tenmal in Bechers politischen Discursen vom Auf- und Abnemen der Städte (3te Ausgabe, Frankfurt, 1688) S. 1112—1197 abgedruckt. In lezterem Buche findet sich zugleich S. 1082—1112 ein genaues Tagebuch von Bechers Reise und ganzer Negociation, was für Künste und Bestechungen er dabei gebraucht, von den dieserwegen in Amsterdam gegebenen Tractamenten, wie stark dabei pocuiret worden 2c. 2c.

auf der festen Wilden Küste in Amerika", war vom 19 Jun. 1669. Den Tractat selbst unterzeichneten die Bewindhebber der WJndischen Compagnie den 18 Jul.; und die Generalstaten bestätigten ihn den 24 Jul. 1669. Er bestand aus folgenden 18 Artikeln, die Becher im Gründl. Bericht mit kurzen Erläuterungen abdrucken lassen.

I. Die Compagnie steht dem Hrn. Grafen zu, einen Strich Landes zwischen dem Orinoko und Amazonenfluß *, 30 holländische Meilen längst der See, und 100 Meilen Landwärts ein, "oder so viel mer als die Colonien mit der Zeit und Weil werden besetzen und cultiviren, oder ihnen zu Nutzen bringen können **". — Doch solle der Graf von den andern mit Einwilligung der Compagnie bereits im Lande aufgerichteten Colonien 6 Meilen weit wegbleiben. Und der Strich längst der See solle in 12 Jaren bebanet seyn, widrigenfalls alles alsdenn noch unbebaute Land der Compagnie wieder anheim fallen.

II. Dieses Land giebt die Compagnie dem Grafen als ein Feudum mit allen Regalien und Jurisdictionen. Er muß ihr dafür, durch Bevollmächtigte, auf der Küste das Homagium prästiren. Hier blos, und nicht in Eu-

* Die große Küste zwischen Terra firma und Brasilien, wo jetzo noch Suriname und Cayenne liegen. In dieser Erde schlafen, nicht seit Bechers Zeiten, sondern erst seit 12 Jaren, etwa 12000 Deutsche, die der französische Hof nach dem Pariser Frieden mit schlechten Anstalten hinsandte, um hier ein neues Kanada zu gründen, die aber schon in den ersten Jaren alle von Nässe, Seuchen, und Hunger umkamen. S. den Raynal.

** In sofern hat Becher nicht unrecht, wenn er S. 44 sagt, dieses Land sei allein größer, als ganz Deutschland.

Europa, ist er ihr Lehensmann *: auch hier blos muß er ihr, und sie ihm, beistehen.

III. Dieses Lehen erstreckt sich, nach der Natur der Lehen, auf das ganze Haus Hanau **. So oft es aber an eine andre Person übergeht, muß es aufs neue erhoben, und zur Recognition 5000 Pf. Zucker, oder 100 Dukaten, entrichtet werden.

IV. Von diesem Lehen kan der Graf wieder Subfeudationes ausgeben, auf welche Bedingungen er will. Doch müssen diese der Compagnie notificirt, und von ihr confirmirt, auch ihr von jedem Afterlehnmann in recognitionem 500 Pf. Zucker, oder statt deren 10 Dukaten, bezalt werden.

V. Dieses Lehen läßt die Compagnie dem Grafen unverändert, so lange er seinem Homagio nachkömmt. Als Oberlehnshof schüzt sie auch die Pflanzer bei ihren mit dem Grafen eingegangenen Contracten.

VI. Alle Verordnungen, die die Justiz, Polizei, Kriegs-

* Folglich, sagt B., sei ihm das nicht präjudicirlich, besonders da die Edle WIndische Compagnie wol eher Fürsten und Grafen nicht nur zu Lehenleuten, sondern gar zu Bedienten, gehabt.

** Aber als der Graf im October 1669 seinen Rat Seyfried mit der Ratification der Indischen Acten nach Amsterdam schickte: waren schon, bei der Compagnie sowol als den Generalstaten, Protestationen von der verwittweten Gräfin von Hanau und dem Pfalzgrafen von Birkenfeld, eingegangen, des Inhalts, daß sie mit diesen WIndischen Sachen nichts zu thun haben wollten, und sich also von diesen auf das ganze Haus Hanau gerichteten Privilegien selbst ausschlössen. In Holland aber achtete man nicht darauf, sondern spielte die Comödie fort. Die Compagnie nahm die Ratification, als von einem regierenden Herrn unterschrieben, an, und schickte dem Grafen einen Angolischen Moren und andre Gegenpräsente.

KriegsEtat ꝛc. angehen, macht der Graf allein mit absoluter Macht. Doch werden alle der Comp. communicirt, um nachzusehen, ob sie nichts dem LehensContract widriges enthalten.

VII. Alle Religionsparteien, die an **Gott glauben**, und kein **böses Leben** füren *, muß der Graf dulten.

VIII. Alle Colonier (Kolonisten) sollen frei jeder sein beliebiges Gewerbe treiben, durch keine Zünfte beschrenkt, und durch keine Monopolien gedruckt werden.

IX. Alles, was an Waren, Victualien, Leuten ꝛc. nach der Colonie geht, muß NB. blos aus Holland dahin ausgeschifft werden: und eben so alles, was von dar nach Europa geht, zuerst in Holland landen. Doch jene können auch anderswo eingekauft, so wie dieses auch anderswo verkauft, werden.

X. Den Sklavenhandel, falls die Colonie mit der Zeit Negers brauchte, behält sich die Compagnie PRIVATIVE vor. Dafür verpflichtet sie sich, so viele, als nötig sind, und für so civilen Preis, als andre Colonien sie bekommen, zu liefern.

XI. Alle Güter und Personen, die von Holland nach der Colonie abfaren, oder von dar zurückgehen, bezalen in Holland für jede Last (die Last à 4000 Pf. gerechnet) 5 Gulden holländ. Von allen andern Zöllen und Auflagen sind sie völlig frei. Jenen Impost von 5 Gulden darf die Comp. nie erhöhen, aber wol die Generalstaten: doch auch in dem Falle sollen dieser Colonie Güter und Schiffe nicht höher, als andrer ihre, beschwert werden.

XII.

* Im Commentar schließt Becher hieraus: Ergo wären nicht blos Atheisten, sondern auch Präadamiten, und Polygamisten, von der Toleranz in Hanauisch-Indien ausgeschlossen.

XII. Die Pflanzer im Lande selbst sollen auf ewige Zeiten nicht mer als 12½ Procent von allen ihren Sklaven, Früchten, Tieren, und Mineralien, järlich bezalen. Davon bekommt die Compagnie 5, der Graf auch 5, und die AfterVasallen 2½ Procent. Zur Erhebung dieser Gefälle kan die Compagnie, so wie die AfterVasallen, ihre eigene Einnemer im Lande halten, die sich aber in keine andre Sachen mengen dürfen, jedoch von dem Grafen mit starker Hand protegirt werden müssen.

XIII. Die Comp. ist gehalten, die Colonie zu Wasser zu schützen: zu Lande aber mag solches die Colonie selbst thun, auch wol zu Wasser, so es ihre Gelegenheit seyn wird. Im Fall von Krieg, den Gott verhüte, behalten beide Teile, was sie erobern.

XIV. Beim ersten Transport gehen, nebst des Grafen Gouverneur, auch einer oder mer Bevollmächtigte der Compagnie mit, die dem Grafen die Possession des Landes übergeben, und von ihm das Homagium empfangen.

XV. Von diesen Artikeln werden 2 Exemplare ausgefertigt, das eine vom Grafen, und das andre von der Comp. unterzeichnet, und darüber der Generalstaten Confirmation nachgesucht.

XVI. In dem Homagio schwört der Graf und seine Subfeudirte, daß sie das Land nie von den Vereinten Niederlanden noch von der WJnd. Comp. alieniren, und daß sie diese Artikel unverbrüchlich halten wollen, so wie auch die Comp. ihrer Seits solche gleich unverbrüchlich prästiren soll.

§. 2.

Mit diesem Tractat zog D. Becher den 22 Aug. 1669 feierlich in Hanau ein. Die Bürgerschaft paradirte, der ganze Hof versammlete sich, ein Notarius las

die

die Artikel vor, der Graf unterschrieb, und nun wurden um die ganze Stadt herum Stücke gelöset. Des Mittags ward herrlich geschmaußt, und dapfer getrunken, und die Gesundheiten der Generalstaten unter 100 Kanonschüssen ausgebracht. **Polit. Discurs. S. 1110.**

Aber andre Leute sprachen von dem "Könige in Schlauraffenland, und was dergleichen ungeräumte Flegelsbossen mer waren". Diesen nun "das Maul zu stopfen, und **damit die Sache in Deutschland besser bekannt würde**", gieng Becher nach Frankfurt, und schrieb seine Deduction, bekam dafür vom Grafen eine goldne Medaille 200 Dukaten schwer, und ein Haus in Hanau geschenkt: sodann **brach er wieder nach München auf**, und "hat nun dem gemeinen Wesen zum Besten **höhere Sachen** vor der Hand", und fraget nichts darnach, was Hohe oder Niedrige, Geist- oder Weltliche, Gelerte oder Narren, Neider oder Calumnianten, von ihm hinterrucks Ehrenabschneiderisch reden und urteilen, und hält sie so lange vor infame Calumnianten, bis sie ihm auch nur im geringsten beweisen, daß er etwas wider die christliche Religion geredet oder geschrieben, daß er jemands umb einen Batzen betrogen... sondern vielmer kan er beweisen, daß er vielen Guts gethan 2c. 2c. 2c." S. 22.

§. 3.

In dieser Deduction spricht er, wie folget. "Es ist ein großmütiges, hochnotwendiges, Deutschland hochnützliches Vornemen, in Indien einige Colonien zu fundiren, und die Indischen Negocien Deutschland zum Besten zu promoviren, welches sich Se Exc. der Graf von Hanau zu exequiren proponiret hat. Diese Sache geht die Wolfart des ganzen Deutschlands an. Aber einige hochdeutsche Stubenbrüder, denen Indien ein Böhmi-

sches Dorf ist, tadeln es, und sagen, die WInd. Compagnie liege in den lezten Zügen; und so ein Werk auszufüren, sei keine Sache eines Grafen, sondern eines Königes". Gegen jenen Einwurf will er das Gegenteil, wiewol sehr unstatistisch, beweisen; und auf diesen antwortet er: **Was Jhro Hochgräfl. Exc. von Hanau anbelangt, davon seynd solche** *Canalien* **zu reden viel zu gering. Der Effect weisets, daß Se Exc. gute und böse** *Consilia*, **wenn Sie wollen, unterscheiden können.** Hier woll er diesen C . . . die Mäuler stopfen.

§. 4.

Die HauptUrsache des ganzen Projects, sagt B., sei diese gewesen. Man wolle die auf der Grafschaft Hanau, seit dem 30järigen Kriege her, haftende Schulden, ohne die Untertanen zu beschweren, durch ein offenes, weltkündiges, ehrliches Mittel, nämlich **durch Jndien**, bezalen: hiezu habe man dieses **Jndische Mittel** ergriffen. — Nächstdem wolle der Hr. Graf vielen tausend armen bedrängten Menschen, ja der ganzen deutschen Nation, ein Asylum bereiten, wohin sie ihre Zuflucht nemen, und vor den rauhen Gewittern des Deutschlandes in Sicherheit stehen, können. Ist das **närrisch**, fragt B., von einem Herrn getan, der dieses zu thun sucht? ist es **unmöglich**? ist es **unehrlich**?

Das **Fundament** der Jndischen Sachen beschreibt er Kap. III. Jndien wäre ein weit besser Land, wie Deutschland. Es sei **gesünder**: die Jndier würden so alt, daß sie vor Alter endlich umfielen. Jn Deutschland wäre das Land teuer: in Jndien habe der Graf 3000 Quadratmeilen für nichts bekommen. Dort wachse höchstens Korn und Wein, beides gelte nicht viel: hier wachse Zucker, Jngwer, Tobak, Jndigo, *Orleana* 2c., die

die viel mer Gelds wert wären. Für diese Güter kriege man in Holland bar Geld; in Amerika aber brauche man keins: da sei noch keine Luxuri, wie in Europa; da könne Ein Mensch, um 3 Rthlr. werths GlasCorallen, wol ein ganzes Jar reichlich zu essen haben. Noch mer, wer da nicht selbst arbeiten wolle, möge Sklaven kaufen. So ein Neger nuze täglich ½ Rthlr. werths: man gebe ihm weder Kost noch Lohn, sondern nur ein klein Stück Landes, und Einen Tag in der Wochen frei; und doch sei er in seiner Sklaverei glücklicher, und thue weniger Arbeit, als unser Hochdeutsches Gesinde in seiner Freiheit: denn ihr Land brauche nicht geackert, nicht gepflügt, nicht gedüngt zu werden. Also wer 100 Negern hat, nimmt des Tags 50 Rthlr. ein. Nun hundert Sklaven, hat die Edle Comp. zugesagt, für 8000 Thlr. (das Stück zu 80 Thlr.), und vielleicht noch etwas wenigers, für unsre Küste zu liefern. So hat mancher in Indien, mit 10 Rthlr. Anlag, 10 und mer Tonnen Golds gewonnen.

§. 5.

Dieses **Fundament** also, die **Möglichkeit**, und **Ehrlichkeit** dieses **Indischen Mittels**, vorausgesezt, kommt er nun Kap. IV auf die "Manier und Weg, wie die Indische Sache mit Nuzen von der hochdeutschen Nation möge gethan werden".

Die erste Sorge müsse seyn, das Land aus seiner Wildheit zu ziehen. Unten an der Küste sei es zum Reisbau, weiter oben aber zum Zuckerbau, geschickt. Jezo sei es noch Ein Wald. Um den ersten Anbau zu vollfüren, giebt er 9 Regeln. I. Die Indier und ihre Weiber zufrieden zu lassen. Es wären hübsche Leute, aber bös müsse man sie nicht machen. II. Sich Land einwärts mit einer Fortereße zu versehen. III. Die Holzfällung in rechter Zeit in Obacht zu nemen: nämlich in den 9 Re-

genmonaten, damit es in den folgenden 3 Monaten trocknen könne. Dazu, meint B., liessen sich die Wilden gebrauchen: die hieben für wenige GlasCorallen einen ganzen Wald um. IV. Genugsame Victualien zu pflanzen, und bis solches in esse, Provision aus Europa mitzunemen, damit dem Magazin nichts mangle. Darinn hätten es die Franzosen und Holländer bei ihren ersten Kolonien versehen, daß solche in den notwendigsten Lebensmitteln immer von Europa abhängig geblieben. V. Keine Sklaven kommen zu lassen, als bis sie Victualien gnug für sie gebaut hätten. VI. Alsdenn den Zuckerbau und andre Früchte durch Negers verrichten zu lassen. Anfangs aber sollten sie ihr Wesen allein auf den Zuckerbau setzen, als welcher gewiß sei und nicht felen könne: dieser sei hier sogar besser wie auf den Karaiben-Inseln; denn hier müßten alle Jare frische Zuckerrore gepflanzt werden, in Hanauisch-Indien aber blieben sie viele Jare gut. VII. Zu allererst aber das Fundament und Absehen allein auf den Feldbau zu setzen. VIII. Freie Anfart und Negociation allda zu lassen, und IX. in allem gut Ordre und Regiment zu bestellen.

§. 6.

Nun die Mittel und andre Requisita, dieses Indische Wesen werkstellig zu machen, Kap. V.

Es soll eine Hochdeutsche Colonie seyn: also müssen meist Deutsche hinziehen. Und zwar ist gut, wenn diese Weiber mitnemen. Denn in Indien sei es schwer, sich ohne dergleichen zu behelfen, und dann gebe es disorder mit den Indischen Frauen.

Nicht Huren und Buben müßten hingehen, sondern ehrliche Leute.

Nicht zu viel auf einmal: fürs erste nur 500 Köpfe, worunter Geistliche, Doctores, Barbier, Handwerker, Soldaten, Bauern, und Bergleute, seyn müßten.

Diese

Diese segelten in 3 Schiffen zu Anfang des Majs aus Holland ab, in 3 Monaten wären sie da. Auf ein Jar müßten sie verproviantirt seyn.

So ein Transport muß 6 Jare hintereinander abgehen. Jeder kostet 50000 Rthlr. Also für 6 Jare ist ein Sümmchen von 300000 Rthlr. nötig. Diese werden, wenn sie da sind, in der Amsterdamer Bank niedergelegt, und alljärlich $\frac{1}{6}$ davon genommen.

Zur Direction des ganzen Hanauisch-Ind. Werks werden drei Comtoirs angelegt: in Indien selbst, in Amsterdam, und in Frankfurt am Mayn. Die Räthe derselben, teils Hochdeutsche, teils Holländer, müssen sich dem Grafen sowol als den Aftervasallen mit Eid und Caution verbinden. Ein Pflanzer, der 100 Sklaven hat, hat auch eine Stimme in diesen Comtoirs.

§. 7.

Die ganze Deduction schließt sich mit einer warmen Vorstellung an die hochdeutsche Patrioten und Menschenfreunde, um entweder nach Hanauisch-Indien zu schiffen, oder wenigstens denen, die dahin wollten, zu dem benötigten Sümmchen von 300000 Rthlr. etwas beizutragen. Vorher aber tut er noch von 15 Einwendungen Meldung, und beantwortet sie, teils gescheut, und nach seiner Art und seiner Zeit witzig, teils in der Projetteur-Sprache, d. i. er nimmt das Maul voll, und schimpft und tobt. Hier sind einige seiner Stellen im Auszug.

I. Wäre dieses Indisch-Hanau etwas nutz, die WIndische Compagnie behielt es wol selbst. Antw. Die Holländer sind blos Handels- und nicht Bauersleute: daher sind sie immer übel gefaren, wenn sie Colonien haben anlegen wollen. Zu letzterm schicken sich nur Engländer und Deutsche. Die Edle WInd. Comp. sucht Bauern, die ihr ihr Land bauen, und solche Bauern macht sie zu Freiherrn: die Bauern hingegen suchen Kaufleut, die ihnen ihre erbaute Güter abhandeln, und machen die Edle Compagnie zu einem Kaufmann.

II. **So viele Nationen haben mit so grossen Anlagen die Cultivirung in Amerika angegriffen, und sind übel dabei gefaren.** Antw. Sie haben Feler begangen, die wir, da wir diese Feler kennen, vermeiden wollen.

III. **Wie wenn Krieg entstünde?** Antw. Die Indier fangen nie an, man muß nur sie und ihre Frauen in Ruhe lassen. Und die Europäer? die nemen einander blos strittige Länder weg. Aber Indisch-Hanau ist nicht strittig, es gehört der W.Ind. Compagnie nach dem Recht des ersten Anbaus: also kan mit Fug niemand was dagegen sprechen. Die Holländer haben jezt Friede mit andern Mächten: und geschähe auch eine Ruptur, so könnte doch der Graf von Hanau als Leheninhaber in Amerika nichts dafür; folglich könnte ihn niemand mit Fug angreifen. Gleichwol aber wäre ratsam, meint D. Becher, sich auf allen Fall mit einer guten Fortereſſe und tüchtigen Soldatesca darinn zu versehen, um vor den Kanonen und Schiffen Seewärts sicher zu seyn: denn also werde es keine Gefar weder von Europäern noch Indiern haben.

IV. **Große Spesen werden zu so einem Werke erfodert.** Antw. Mit nichts wird nichts verrichtet. So groß seind auch die Spesen nicht, als man sie wol macht, wenn man den Effect dagegen betracht. Der erste Transport kostet nur 50000 Thlr.: solcher sechse nur 300000 Thlr.! Manche Komödie, Jagd, Lustreise, Feuerwerk, Panquet, Kindtauf bei großen Herrn, erfodern so viel Spesen, die ganz verloren sind, und die geringste Interesse nicht tragen; hier aber wird Land und Leut dafür erworben. Viel mer wird in Deutschland järlich unnützer Weis, ja zu Deutschlands Schaden und Schande, nur an Bändern verschlissen. Aber von dieser hochdeutschen Colonie wird es Ehr und Nutzen haben: das Geld für Zucker u. dergl. wird es nicht mer Fremden, sondern seinen eignen Deutschen, geben; also wird das Geld in Deutschland erhalten werden. Auch wird die Colonie ihre Spesen in kurzem reichlich refundiren. Zu Einer Zuckermüle gehören nur 150 Sklaven; das Stück zu 80 Rthlr., macht nur 12000 Rthlr. Eine solche Zuckermüle giebt järlich 200000 Pf. Zucker; das Pf. zu 3 Stüber, macht schon 12000 Rthlr. In 5 Jaren können 5 solcher Mülen seyn, wenn nur das Werk recht angegriffen wird: facit järlich 60000 Rthlr. Nun verintereßirt sich also obiges Capital von 300000 Rthlr. schon zu 20 Procent!

V. **Die Anbauung des Landes wird lange Zeit erfodern.** Antw. Das kan wol seyn, wenn man das Werk schläfrig angreift. Aber Vieh und Früchte wachsen weit schneller da, als in Deutschland. Wie schnell ist Virginien und Barbadoes aufgestiegen!

VI. **Hanauisch Indien liegt zu weit von Hause: da wird es mit den Rechnungen nicht so richtig gehen.** Antw. Die das fürchten, wissen nicht die Ordnung der Buchhalterei. Ostindien liegt noch 4mal weiter weg als Westindien: und dennoch fürt die Ostindische Compagnie ihre Rechnungen so nett, als wenn sie alles in Holland beisammen liegen hätte. Die 3 Comtoire §. 6 werden mit einander correspondiren. Den Hochdeutschen wirds wunderlich vorkommen, daß jeder Bürger und Bauer in Deutschland, der sein Geld an das Comtoir in Frankfurt anlegen will, in Indien Profit damit thun könne, sonder daß er nötig hat, umb Rechnungen sich zu bekümmern. Jedes Jar wird die Quota der Interesse gedruckt: da darf er nur sein Geld in Frankfurt erheben. Die Leute auf diesen Hochdeutschen Comtoiren sind beeidiget: sie werden also wohl ihrer Ordnung halben in solche Consideration kommen, daß andre hohe Häupter, sie auch über ihre Colonien zu Directorn zu machen, bereits in Sinn genommen.

VII. **Es ist weit über Meer, kan leicht ein Unglück geschehen.** Antw. Diese Objection liegt den Kunkelstuben-Junkern zum meisten im Gemüt. Es ist Wunder, daß sich die Deutschen so vor dem Versaufen fürchten, da sie doch so gerne saufen, und der Hochdeutschen ihr Lebenlang mer in Wein als in der See versoffen. Die Indische Hanauische Landschaft ist nur 1000 Meilen von Amsterdam: so weit reist der Holländer lieber zu Wasser, als zu Lande von Amsterdam nach Nürnberg. In 30 Jaren ist kein dahin gegangnes Schiff verunglückt. Diese Reise ist auch lange so gefärlich nicht, wie die nach der Ostsee. In längstens 3 Monaten ist man da: ist dann das so eine große Zeit von Haus und auf der Reise seyn?

VIII. **Viel sterben zur See und dort im Lande: auch die Negers bringen oft böse Seuchen mit aus Afrika.** Antw. Das alles läßt sich durch gute Ordnung verhüten. Von Natur ist die See gesund: nur die Victualien müssen nicht faul seyn. Im Lande selbst muß man Diät halten. Anfangs wenn die Bäume abgehauen sind, ist das Land feucht und ungesund: aber dann wird es gebrannt,

brannt, und die Luft wird rein; wärend dessen kan man sich anderswohin retiriren.

IX. **Die WInd. Compagnie ist kürzlich noch um Brasilien gekommen.** Antw. Das war ein erobertes Land, da mußte ihre ganze Einrichtung auf SoldatenFus seyn. In Suriname (*Serrenam*) und Berbisie hingegen waren sie Bauern, da gieng es gut: und auch in unserm Lande soll Bauren-, nicht Soldatenstand, seyn.

X. **Deutschland wird Menschenarm durch Indische Colonien.** Antw. Das fürchten nur einige naßweise und das Graß wachsen hörende Hochdeutsche Maulpatrioten. Spanien ist nicht durch Indien, sondern durch Intoleranz und Golddurst, entvölkert worden. England hat gewaltsame mächtige Colonien allda auf Landbau gegründet, und ist doch dadurch nicht in Europa Menschenarm geworden. Die sonst fruchtbare Deutschen enthalten sich öfters ihrer ehelichen Pflicht, aus Mangel der Mittel, und Furcht das Gezeugte zu ernären. Nur der Geldmangel macht Deutschland Menschenarm: diesem ist durch Indien abzuhelfen. Wer 12 Kinder auf dem Hals hat, schicke 2 davon nach Indisch-Hanau, so sind die übrigen 10 ernärt: nun da sie einander auf dem Halse sitzen, verderben sie mit einander. Auch arme appanagirte deutsche Fürsten und Grafen sollten Land in Indien nemen: in kurzem könnten sie da größer, wie die Principalen ihres Hauses selbst hier aussen, werden.

XI. **R. David sagt: bleib im Lande, und nähre dich redlich.** Antw. Er sagt aber nicht: bleib in der Wetterau, und wart, bis die Pomeranzen auf den Holzapfelbäumen wachsen. Ein Pfarrherr in der Wetterau sagte einst in einer Buspredigt: Was machts, daß bei uns in der Wetterau keine Citronen, Limonen, Pomeranzen, Rosinen, Oliven, Zucker, und Spanischer Wein, wachsen? Unsere schwere Sünd machen es. Nicht doch, die große Narrheit und Verzagtheit machts, daß wir, unter der höchsten Pressur und Dürftigkeit, dazu in einem bösen rauhen Clima, einander auf dem Hals hocken, hingegen viel tausend Meil wegs des edelsten besten Landes in Indien leer stehen lassen, und dennoch über Gott klagen wollen, er schaffe uns nit genung.

XII. **Nur ungeratne Leute mögen hingehen, die nicht gut thun wollen.** Antw. Die mögen in Krieg gehen, und sich todtschlagen lassen. Wer hier aussen nichts nutzt,

nutzt, da doch so viel Dinge mangeln: was wird er erst drinnen nutzen, da aller Ding Ueberfluß ist? Das Fundament der Colonie muß von den besten Leuten bestehen, auf daß die Stämm nach ihrer Wurzel arten. Wie viele vorneme Fürst[illegible] Grafen, und Herrn, in Spanien, England, Frankreich [illegible] halten es sich nicht für disreputirlich, nach Indien zu gehen?

XIII. **Wir haben Wein und Brod in Deutschland.** Antw. Aber doch nicht aller Orten. Und dann lebt der Mensch nicht allein vom Brod. Geld müssen wir vor allen Dingen haben, kein Geld ist bald mer unter Großen noch Kleinen zu finden: dagegen sehe man das reiche Holland an. Wenn das Fürsten, Grafen, und Herrn, Reichsstädte und Kaufleute, Bürger und Bauren, in Deutschland reiflich und im Grund erwägen täten, würden sie in der Tat befinden, daß dieses Hochdeutsche Westindische Werk ein Werk von hoher Importanz für Deutschland sei, welches unterschiedliche Subtilitäten, die zu seiner Zeit an Tag werden kommen, in sich verborgen habe.

XIV. **In Indien kommt man um seine Ehre, Seele, und Seligkeit, wird ein Heide, ein Wilder.** Antw. Wer seine Ehr in Briefen, Wapen, Degen, Besoldungen 2c. sucht, bleibe hieraussen: dergleichen werden in Indien unter Ihro Hochgr. Excellenz Regierung nicht seyn. Die Besoldung wird nicht in Geld bestehen, sondern in Erde, die so viel giebt, daß Geld daraus werden kan. In Indien ist nicht allein ein bessres Land als Deutschland: sondern dieses Neue Deutschland wird auch ein neues Regiment haben, welches darinn bestehen wird, daß die edle Hochdeutsche Libertät, Gutes zu tun, wiederum floriren, und sich nach dem Horizont des Landes richten wird.

XV. **Diese Indische Lande sind eine *Chimaera*, ein Schlaraffenland, ein Reich im Mond, ein Königreich auf dem Papier.** Antw. Die so sprechen, sind lose Spottvögel, wenns auch gleich Doctoren wären. Auf dem Papier blos mußte man dieses Land nach Hanau tragen; denn in natura hätte es in ganz Deutschland nicht Raum. Daß es so ein Land in Amerika gebe; daß es ein herrliches auserlesenes Land, in sofern also ein Schlaraffenland, sei; daß es großmächtige Flüsse wie der Rhein habe, u. s. w. leren alle WInd. Bücher. Solche Leute verstehen die Landkarten nicht. Solche unglaubige Thomas mögen selbst hinreisen, und die Finger in die Erde stecken. Aber was soll der Kuh Muscaten? es dienet ihr wol Haberstroh.

"Und

"Und so viel zur Widerlegung der Einwürfe wider Indien. Wer solches nun nit begreifen kan; der muß sich besser ins Tollhaus nach Amsterdam als nach Westindien schicken. Und die wider besser Wissen und ihr eigen Gewissen, aus Neid und Mißgunst gegen diese Westindische Sache, solche verachten, um andre Liebhaber zu divertiren, und die selber nichts Guts zu tun begeren, dennoch das Gute hintern; die gehören eher ins Raspelhaus nach Amsterdam, als nach Westindien. Die aber auf dieser Sachen Grund sehen, und selbigem mit Rat und Tat beistehen: die seind wert, daß sie entweder in Person, oder in Effecten, diese Indische Lande geniessen; und solche seien durch diese Deduction hiezu freundlich und allein eingeladen. Wolan dann, dapfere Deutsche . . . . (S. oben S. 237). Wer mer Bescheid verlangt, kan solchen bei Hrn. *Simon le Blon* in Frankfurt am Mayn, und bei Hrn. *Isaac Telgens* in Amsterdam, kriegen".

§. 8.

Den 16 Sept. 1669 stellte der Graf in Frankfurt 2 Urkunden aus, und verlieh durch die eine dem D. Becher 3, und durch die andre einem gewissen Gerard Goris aus Roterdam 2 Meilen Landes an der Küste, und 100 Meilen Landwärts ein, oder so tief man kommen kan. Dieser Strich hieß die Aperwaksche Colonie, die vorher schon von Holländern angelegt worden war, welchen sie nun (den 10 Sept. 1669) der Graf für 7000 Rthlr. abkaufen sollte.

Beide Lehenbriefe ratificirte und confirmirte die WIndische Compagnie den 28 Oct. 1669. In diesen Urkunden bekommt Becher, von dem Grafen in Hanau sowol, als der WInd. Comp., die grösten Lobsprüche.

Den 10 Oct. 1669 schlossen Becher und Goris einen neuen Vergleich unter sich, wegen dieses Strichs Landes von 5 Meilen. Den 28 Febr. 1670 liessen beide Herrn [oder Herzoge] von Aperwake, von München aus, ein Manifest ergehen, um Leute einzuladen, die eine Anzal Familien auf ihre Spesen in das neue Land füren

ren wollten. Den 2 April darauf schlossen sie einen Contract mit dem Kurbairischen Kammerherrn, Grafen von **Bertucy**, der 100 Familien dahin zu füren übernam. In diesem Contract wird ihm vorläufig schon das Recht eines Landstandes in Hanauisch-Indien, mit 2 Stimmen in dem [künftigen] Hohen Rate daselbst, zugestanden. Gemünztes Geld da einzufüren, wird als criminell verboten.

Schon vorher, den 27 Sept. 1669, hatte der Graf von Hanau ein Schreiben an den **Kaiser** abgelassen, worinn er um ein Privilegium bat, daß die Waren, die künftig aus seinen Colonien nach Europa kommen würden, vorzüglich in den kaiserl. Erblanden einen gewissen Verschleiß bekämen, damit das Geld **in Deutschland** erhalten werde. Doch dies Schreiben wurde zurückgehalten, weil die Hanauischen Räte selbst "das Werk am kaiserl. Hofe beschrien hatten". Becher aber ließ sich indeß den 12 Febr. 1670 von dem Kurfürsten in Baiern ein Privilegium geben; eine oder merere Zucker-Refiniaturen in Baiern, und zwar in den nächsten 20 Jaren ganz allein, anzulegen.

Alle diese und viele andre **Acten** *in extenso*, von höchsten Händen unterzeichnet, finden sich in Bechers **Polit. Discursen** abgedruckt. Man wundert sich, wenn man sie liest, wie so große Torheiten, so feierlich, so urkunden- und kanzleimäßig, unter der Auctorität großer Höfe, haben geschehen können!

§. 9.

Das Ende von allem war dieses. Der Hr. Graf von Hanau war an einen Landstreicher, der sich **Bengt Skytte** nannte, und sich für einen in Schweden abgesezten Reichsrat ausgab, geraten. Mit diesem wollte er eine absonderliche Akademie, genannt auf griechisch *Sopho-*

Sophopolis, auffüren: durch diesen wurde er mit Bechern bekannt (Polit. Disc. S. 1104): beide verschrieben, zum Behuf dieser **Sophopolis**, den Wachs-Poussirer Dan. Neuberger aus Regenspurg: dieser brachte eine starke Partei seiner Kunststücke mit; und wärend der Zeit, da Becher in Amsterdam negociirte und poculirte, hieng Skytte diese Neubergersche Wachspoussirungen dem Grafen inter pocula für 9000 Rthlr. an, wiewol dieser Bechern vorher seine **gräfliche Parole** gegeben hatte, daß er sie nicht kaufen wolle.

Der Graf hatte kein Geld: er mußte also diese 9000 Rthlr. von dem Landgrafen von Homburg borgen, und ihm dafür das Amt Rotheim versetzen. Ueber diesen Handel, und noch mer über die zu gleicher Zeit vorgefallene Bechersche Negociation, wurde von den Agnaten Lerm gemacht. Es kam eine Commißion; der Graf bekam eine Obervormundschaft; das Publicum (Becher nennt es S. 1223 den Frankfurterischen, Hanau- und Nürnbergischen Pöfel und Can. . .) spottete; D. Becher aber war — **Gesandter** gewesen, und hatte seine große Medaille weg . . . .

§. 10.

Ob Becher bei diesem ganzen Vorfalle blos wie ein **Schwärmer**, d. i. wie ein Mann, der nicht recht bei Troste, übrigens aber doch ein wolmeinender Mann, war; oder wie ein **Schurke**, der schlau blos Geld schneiden, und andre absichtlich beziehen wollte, verfaren habe: könnte bisher noch unentschieden scheinen.

Liest man dessen **Vermächtniß**, oder die allerlezte Numer S. 1271 * seiner **polit. Discurse**: so wäre man geneigt, blos das erstere zu glauben.

Aber

* "Dr. Bechers politischer philosophischer Stein in der Jüdischen Colonie beruhend. Man sagt im Sprichwort: End gut alles gut. Derentwegen ich auch zum Beschluß dieser

Aber man erschrickt, wenn man in eben diesem Buche S. 1081 folgendes, ihm selbst entfarne, und von ihm selbst publicirte Geständnis findet. "Ich wußte zwar „wol, daß der Hr. Graf von Hanau, entweder aus „Mangel der Mittel, oder Abrätung seiner Befreundte, „oder aus eigner Variation, diese Westindische Sachen „nicht fortsetzen oder werkstellig machen würde. Ich „wußte zwar wol, daß eo ipso, wenn der Hr. Graf „von Hanau solches Werk unter seinem Namen annimt, „es mer in Discredit als Reputation kommen werde: „dieweil an dem Hanauischen Hofe jemalen unterschied-„liche

dieser Indischen Handlungen etwas melden will, welches zwar, an sich selbsten, klar und war, hoch und groß, ist, aber von wenigen verstanden, hingegen von den meisten für eine Fabel und Narrenpossen, derentwegen auch schlecht und gering, wird geachtet werden: wie dann die Welt in allen hohen Sachen, so wol in der Theologia als Philosophia, solchergestalt zu urteilen pflegt. Deme aber sei wie ihm wolle, was ich hier schreiben und anzeigen werde, wird den Frommen und Verständigen ein Licht, den Bösen aber und Narren eine größere Finsternis, seyn. Prognosticire derohalben, und sage in der Warheit, die Gott selbst ist, kan es auch in einer Stunden Zeit erweisen, daß ob es schon zwar scheint, weil Holland (um das J. 1672) mit großer Kriegs-Unruhe angefochten, ich auch selbst dieser Indischen Sachen wegen zum äussersten verfolgt, samt dem ganzen Werk darnieder zu liegen scheine: so wird doch endlich dieses Wesen unversehens erhoben werden. Denn derjenige Potentat, er sei auch wer er will, so sich eine Indische Colonie zu erheben ernstlich unterstehen wird, dem verspreche Ich, kan es ihm auch in der Tat in wenig Stunden beweisen, daß er an Volk, Macht, und Geld, der mächtigste könne werden, welcher etwan jezund bei uns in Deutschland oder angränzenden Ländern seyn mag. Welches ich billig als ein *Secretum* so lang geheim halte, oder den Meinigen hinterlassen werde; bis sich einmal der rechte findet, welchem solches zu offenbaren, Zeit und Gelegenheit geben wird".

„liche Unordnungen vorgangen, welche supponiren wür„den, daß selbiger Hof sich kaum selbsten, will geschwei„gen, ein so schweres weit entlegenes **Indisches Werk**, „würde guberniren können. . . Derentwegen es schiene, „als ob zum wenigsten **ich mit ihme**, Hrn. Grafen, „und dann auch mit dem Indischen Werk, **nicht wol „gehandelt hätte**, daß ich so ein ungleiches Paar ver„mält und zusammen gebracht habe. Darauf nun muß „der Leser wissen, daß ich **weit ein tiefers Absehen** „in dieser Sache gehabt: dann **eine wunderliche Sach „hat auch einen wunderlichen Herrn haben müs„sen**. Wobei mir **genug** gewesen, obgleich auf diese „Weis, und **bei diesem** Herrn, **nimmermer** ein Ef„fect zu hoffen wäre, **gleichwol dadurch die Sach in „ganz Deutschland bekannt worden** *; und diejenige „solche gelesen, welche sonsten nicht einmal darvon hören „wollen". Der gute unschuldige Hr. Graf von Hanau!

* Aber nie ist ein Neu-Deutschland in Amerika entstanden: vielmer ist dies ganze Project dadurch so lächerlich worden, daß sich seitdem weiter kein geschenter Hof in Deutschland damit abgeben wollen. Nur beim Pöbel hafteten noch die Ideen vom Schlaraffenlande über Meer; und nachher fiengen die deutschen Wandrungen nach der Insel Phanien, aber nicht für Deutschlands Rechnung und Ehre, an. Ein historischer, folglich sehr starker Beweis, daß es, auch bei einem guten Projecte, nicht blos darauf ankomme, ihm Publicität zu verschaffen, oder eine Sache in Gärung zu bringen. Taugt der *Modus* procedendi dabei nichts: so richtet der Projetteur mit aller Schwärmerei, mit allem seinen Lermen, Schimpfen, und Toben nichts aus; er schadet vielmer der guten Sache, und seinem Zeitalter, manchmal auch sich selbst, und einer ganzen Nachwelt, unwiderbringlich.

Druckfeler.

Heft VIII S. 65 Z. 3, für Sir Pringle, ließ: Sir John Pringle. (Das Sir steht nie vor dem Zunamen).

Heft VIII S. 99 Z. 8, "seel. Hrn. Lieut. Hinrichs": das seel. muß, fürs erste noch, ausgestrichen werden.

Briefwechsel

XI. Heft.

41.

Königl. Dänischer Banco-Zettel * 1773.

Die Größe und das übrige äussere Aussehen eines solchen Zettels, ist hier auf der andern Seite dieses Blatts, so genau als im Drucke nur möglich war, und das meiste mit dem Zirkel in der Hand, vorgestellt.

Die Dänischen Worte bedeuten: Ein Reichsthaler Courant. Wenn es verlangt wird, so bezalt die Bank in Kopenhagen Einen Reichsthaler, schreibe 1 Rthlr. in Current-Münze an den in Händen habenden; Mittlerweile validirt dieser Banco-Zettel, so lang er existirt, ohne weitere Aufzeichnung oder Endossirung, für obbemeldten Einen Reichsthaler, Valuta in der Bank angenommen. Kopenhagen ꝛc.

Alles ist in Kupfer gestochen. Die Schrift ist lateinisch, und zwar geschriebene Schrift (d. i. Buchstaben, so wie man schreibt, nicht wie man druckt). Nur die Numer oben in der rechten Ecke ist, so wie drei unleserliche Namen (wo die 4 Nullen 0000 stehen), hineingeschrieben.

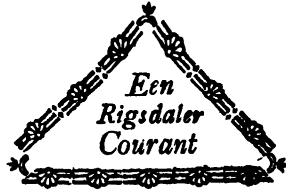
Das Papier ist gewönliches Postpapier. Die Länge von oben nach unten geht genau so weit, wie in dem Abdrucke durch die Linien angedeutet ist. Die Breite geht links vom Laubwerk a an bis über die Linie rechts zu b hinaus.

Von

* Mitgeteilt, zum Gebrauch für diesen Briefwechsel (oben Heft VIII S. 93), so wie auch folgendes Sächsisches Cassen-Billet, von Hrn. Moses Gumprecht.

a

No [83223]

X  Y

Naar forlanges, betaler Banquen i Kiöbenhavn Een Rigsdaler skriver 1 Rdlr: udi Courant Myndt til den i hænde havende; Imidlertiid Validerer denne Banco Sedel, Saa længe den er til, uden videre Paategning, eller Endossement for ovenmelte Een Rigsdaler, Valuta i Banquen annammet.

Kiöbenhavn A^o 1773.

Not.

Von den noch außer b dem darin befindlichen Papi

und Stempelzeichen giebt folgender Aufsatz eines gelerten Dänen Unterricht.

"Unsre Dänische Banco-Noten werden, so viel ich davon habe erfaren können, immer doppelt gemacht, und zwar so, daß das Laubwerk a immer die zween egalen Zettel von einander trennt. Beide werden mit einerlei Numer bezeichnet, und auch mit einerlei Unterschriften. Die 100 und 50 Thlr. Banco-Noten unterschreiben einer oder merere von den königl. Ministern; dann auch verschiedene Banco-Commissarii, worunter einige der vornemsten Kaufleute sind: die 10, 5, und 1 Rthlr. aber werden nur von Banco-Commissarien unterschrieben. Zur Linken des Triangels bei X ist der geschlungene Name des Königs mit der Krone, und zur Rechten bei Y das königl. Wapen, ohne Farbe aufgestempelt. Im Papier ist vom Papiermacher selbst, in allen 4 Ecken der 100, 50, 10, und 5 Thlr. Zettel, des Königes Name und Krone eingemacht; in den 1 Rthlr. Zetteln aber steht des Königs Name nur einmal, groß, in der Mitte, mit einem Laubwerk darum. — Wenn nun zween Banco-Noten Eines Inhalts fertig sind: so werden selbige im Laubwerk durchgeschnitten, und diejenige mit dem Laubwerk zur rechten Seite bleibt in der Bank, und dienet dazu, daß wenn ein Zweifel darüber entsteht, ob eine vorkommende Note ächt oder falsch sei, man die andre Note dagegen hält, und zusieht, ob alle Striche des Laubwerks, alle Unterschriften u. s. w., égal sind. Widrigenfalls derjenige, so einen solchen falschen Zettel in Händen hat, ein sehr scharfes Examen ausstehen muß: denn man hat so viele falsche Banco-Noten, und die überdem so gut nachgemacht sind, daß nur ein geübter Kenner solche von den ächten unterscheiden kan."

Die übrigen größeren Banknoten (von denen ich blos Abschriften vor mir habe), sind an Größe und

übriger Einrichtung der 1 Thlr. Note völlig gleich: außer daß I. auf den 100, 50 (*Halvtredsindstyve*), und 10 Rthlr. Zetteln, der Name Eines Commissärs über die Linie rechter Hand quer von unten hinauf geschrieben ist, II. der 50 Rthlr. Zettel, mit etwas veränderter Construction, anfängt: *Til den i hænde havende af denne Banco Sedel, betaler naar forlanges &c. &c.* III. die Jarzal auf den 100 und 5 Thlr. Zetteln nur mit 177, und auf den 50 und 10 Thlr. Zetteln nur mit 17, ausgedrückt ist, und IV. auf dem 5 Thlr. Zettel, über die Linie Rechts hinaus, quer hin in 3 Zeilen, folgende Worte stehen: *Hvo som denne sædel efteraber, straffes paa Livet. Og hvo som slig Falskner beviisligen angiver, beckommer Tie Tuusende Rigsdaler til douceur og Navnen forties* *.

* d. i. Wer diesen Zettel nachäfft, wird am Leben gestraft: und wer einen solchen Verfälscher erweislich angiebt, bekommt 10000 Rthlr. zur Belonung, und die Namen werden verschwiegen.

42.

Kurfürstl. Sächsisches Cassen-Billet 1772.

Auch dieses ist hier auf der nächstfolgenden S. 265 so genau wie möglich vorgestellt.

Alles ist in Kupfer gestochen, außer die in Klammern eingeschloßne Zalen und Namen, die geschrieben sind.

Oben in der Ecke, Rechts bei dem großen O, steht das Kurfürstl. Wapen, in der Größe eines 2 Sgr. Stücks, schwarz, wie das übrige abgedruckt.

Das Papier ist starkes Schreibpapier. In das Papier selbst sind, in der Mitte des Billets, lateinische Buchstaben mit einer ovalrunden Einfassung, eingemacht. Die Lettern sind geschriebne, nicht gedruckte Schrift.

Litt. A. No. [293590.]

1 Thlr.

O

Ein Reichs Thaler.

Churfürstl. Sächßl. *Cassen Billet.*

Werden bey denen Churfürstlichen *Casseu*, nach Maasgabe des *Edicts*, *d. d.* den 6. May, 1772, angenommen.

Dresden, den Sechsten May, 1772.

Litt. A. No. [293590.]

[GMRachel.]
Commissarius.

[HLSpahn]
als Buchhalter.

43.

Verzeichnis der Schazungs-Stücke in der Grafschaft Bentheim, vom J. 1776.

I. bedeutet das Gericht *Bentheim*. II. Das Gericht *Schüttorf*. III. Das Gericht *Nordhorn*. IV. Den Bezirk *Wietmarschen*. (In diesem Bezirke hat das Stift Wietmarschen jurisdictionem patrimonialem). V. Das Gericht *Ulsen* und die Stadt *Neuenhaus*. VI. Gericht *Veldhausen*. VII. Gericht *Emlicheim*.

Für jedes Stück wird die Schazung auf jedem Landtage bestimmt. Im J. 1776 wurde angesezt: für jede Person 15 Stüber, jede Feuerstätte 18 St., jedes Pferd 1 Gulden, jedes St. Rindvieh 12 St., jedes St. Schwein, Schaf, Gans, Bienenstock, 1 Stüber.

	I.	II.	III.	IV.	V.	VI.	VII.	Suma
Personen*,	2191	1851	1959	290	2884	1288	1639	12102
Feurstätten,	1035	885	868	124	1221	616	683	5432
Pferde,	381	553	563	142	836	446	646	3567
Rindvieh	2815	3225	3458	608	4439	2434	3044	20023
Schweine,	476	887	586	105	711	422	666	3853
Schafe,	3968	7837	7103	1232	16837	4556	8934	50467
Bienenstöcke,	1870	2140	1871	223	2352	597	1109	10162
Gänse,	911	1331	2355	288	1224	2451	1066	9626

* Unter diesen 12102 Personen sind nur diejenigen begriffen, die 1. über 13 Jar alt waren, 2. in keinen Freihäusern wonen, und 3. keine personae *exemtae* sind; als die bei königl. Regierung, Kammer-Administration, Hofgericht, und Ober-Kirchen-Rath angesezte und wirklich fungirende Bediente, die regierenden Bürgermeister der drei zusammen Eine Stimme auf dem Landtage habenden Städte, die LandSyndici, General-Landes-Empfänger, die Pfarrer, Küster, Armen, und Alters oder Gebrechen halber Unvermögende.

"Die Volkmenge ist, nach der Größe des Landes, meines

meines Erachtens, nicht groß genug, wenn man dabei in Erwegung zieht, daß diese Grafschaft zum leztern Kriege keinen Mann hergegeben hat, und auch eben keine epidemische Krankheiten darin gewütet haben. Vermutlich ist die bisher unterbliebene Urbarmachung der grossen Heiden Schuld daran, deren Verteilung nun anfängt, ein Gegenstand der Landtägigen Beratschlagungen zu werden."

Die ganze obige Schazung beträgt 33251½ holl. Gulden.

44.

Parallel des Genius Sokratis mit den Wundern Christi.

Von Hrn. D. Leß.

Sokrates, der berümteste Lehrer des heidnischen Altertums, der sich ganz dem Unterrichte seiner Mitbürger weihete, aber ohne erhebliche Wirkung; ihnen viele erhabene und nüzliche Warheiten, jedoch vermischt mit manchen, oft schädlichen Irrtümern, beibrachte; und die Philosophie von ihren schwindlichten Höhen herab, in die Häuser der Menschen fürete, um sie Mäßigkeit und Gerechtigkeit, (die Summe seiner Moral) zu lehren: ward — so erzält er einigen seiner Schüler, besonders dem Xenophon und Plato, die es in ihren Schriften aufgezeichnet —, durch ein gewisses übermenschliches Wesen geleitet. Nie hörete er zwar von aussen eine vernehmliche Stimme; nie sah er eine Gestalt deutlich vor sich: aber innerlich empfand er die Stimme des Dämon; und nicht die Warheiten, welche er zu Athen lehrete, offenbarte ihm jene innerlich gefülte Stimme, sondern Begebenheiten der Zukunft, die ihn oder seine Freunde angiengen. — Ihn zu gewissen Handlungen antreiben,

und von andern zurückhalten; und das nicht durch eine Reihe von zusammenhängenden Gedanken, die plötzlich in seiner Seele entstunden, sondern auch durch einen blossen Zug und Impuls: das war das Geschäfte dieses Genius.

Er selbst, dieser Mann, groß durch Einsicht und Tugend, versicherte das alles seinen Freunden: doch nur einigen wenigen; den meisten seiner Zuhörer verweigerte er eine Erklärung darüber. Auch vor dem Gerichte, das ihn zum Giftbecher verdammte, berief er sich darauf, als einen Beweis, daß die Gottheit selbst ihn den Athenern geschenkt habe. Sein Ankläger Melitus hingegen hatte diesen Dämon als einen Beweis angegeben, daß Sokrates neue Götter einfüre. Seine Schüler erzälen auch Beispiele von den Eingebungen des Genius. Von ihm erinnert, rieth der Philosoph einem seiner Bekannten ab, zu den Nemeischen Spielen zu reisen; welcher ihm aber nicht folgte, und hernach Ursache fand, es zu bedauren. — (Wie? sagt Plato nicht.) — Einen andern hielt er bei einem Gastmale zurück, nicht wegzugehen: er that es dennoch, ermordete jemanden, und ward am Leben gestraft. Auch sagte er den unglücklichen Ausgang der Unternehmungen gegen Sicilien, Ephesus, und Jonien, vorher; wie aber? und mit welchem Erfolg? finden wir abermals beim Plato nicht. Ihn selbst, den Sokrates, warnete einst der Genius bei einem Scheidewege, zur Linken zu gehen, um, wie der Ausgang wies, von den Schweinen nicht besudelt zu werden: und eben derselbe hielt ihn auch ab, sich vor dem Blutgericht zu vertheidigen. - - Plato, nebst dem Xenophon, zwei Schüler Sokratis, und lange nach diesen, Cicero und Plutarch, sind die Quellen jener Geschichte.

Unvernunft wäre es, zu zweifeln, daß solche Eingebun-

gebungen eines höheren Wesens vom **Sokrates** vorgegeben, und von seinen Freunden geglaubt worden. Plato und Xenophon besonders, sind glaubwürdig; wie konnten sie auch so etwas, dem ganzen Athen ins Angesicht erdichten?

Und Betrug! der müßte vom **Sokrates** nichts wissen, oder ein Bösewicht seyn, welcher einen solchen Verdacht hegen wollte.

Aber dieser Beste der Menschen ohne Offenbarung, lebte zu einer Zeit, wo man von der menschlichen **Seele** fast gar nichts wuste. Er glaubte an Wahrsagungen und merere Götter; fiel zuweilen in Entzückungen; achtete auch auf Träume; sah Gesichter. Kein Volk war je enthusiastischer, als die Athener, unter denen er lebte. Und die Frage betraf nicht einen Gegenstand äusserer Sinne; sondern bloß innere Empfindungen. Dies alles zusammengenommen, was kann warscheinlicher seyn, als daß der redliche Mann — sich geirret, und gewisse Ahndungen, nebst ihrer zufälligen Erfüllung, für eine übernatürliche Eingebung gehalten? Bei einer so leichten Auflösung wäre es höchst unphilosophisch oder unredlich, eine aussernatürliche Ursache herbeizurufen; oder gar zu glauben, daß ein **Dämon** durch ein unaufhörliches Wunderwerk in ihn gewirket; bei lauter unerheblichen Dingen; und auf eine so versteckte Art gewirkt, daß kein Mensch auf der Erde, auch **Sokrates** selbst nicht, sich von dem übernatürlichen Ursprunge dieses Einflusses vernünftig überzeugen kann.

1) Beim **Sokrates** ist blos innere Empfindung.

Bei Christo lauter äussere, in die Sinne fallende Handlungen; und zwar eine große Menge solcher Handlungen.

2) **Sokrates**, bei allen seinen großen Vorzügen, ein **Abergläubiger**, **Götzendiener**, und **Schwärmer**.

Christus gleich weit entfernt von der Schwärmerei und dem Aberglauben, Lehrer des vollständigsten, reinsten, edelsten und woltätigsten, Religions-Systems.

3) Sokratis Wunder betrift das Weggehen von einem Gastmale, eine Reise, die Wal bei einem Scheidewege; und lauter Dinge, die durch einen Zufall eintrafen, und deren Ausgang gröstenteils nicht gemeldet wird.

Christi Wunder sind Krankenheilungen, Todtenerweckungen, und seine eigene Auferstehung.

4) Sokrates sezet seinen Genius nie in Verbindung mit seiner Lehre.

Christus thut seine Wunder bloß darum, die Warheit seiner Lehre zu beweisen.

5) Sokrates leret, nebst der Warheit von einem mächtigen, gütigen, und weisen Gott, auch die Vielgötterei. Seine Moral besteht in Mäßigkeit und Gerechtigkeit.

Christus lert zu allererst eine vollständige Natur-Religion; sezt noch verschiedene andere Warheiten hinzu, die beides für die Ruhe und Tugend des Menschen vom äussersten Gewicht sind; und trägt eine Moral vor, die sich in der vollkommensten Menschenliebe concentriret, und auf die zärtlichste Liebe zu Gott gründet.

6) Sokrates will sich über seinen Genius nicht erklären. Er spricht davon nur gegen sehr wenige, und rätselhaft.

Christus verrichtet seine Wunder, und erkläret ihre Natur, nebst ihrer Abzweckung, ohne Rückhalt, öffentlich im Angesicht des Publicum.

7) Sokrates hat kein Dorf gebessert und beglückt.

Christus hat die edelste und woltätigste Religion über 1/10 des Erdbodens verbreitet: und fast die ganze Natur-Religion ist sein Eigentum.

8) Sokratis Genius beruhet blos auf seinem eigenen Zeugnis. Denn seine Schüler berichten nur, was sie von ihm gehört.

Christi Wunder haben unzäliche Zeugnisse für sich; die glaubwürdigsten; von Feinden so wie von Freunden.

Wie mag nun der Hr. Verfasser der Abhandlung vom Genius des Sokrates, im deutschen Museum,

Junius

Junius 1777, sagen, es finde sich eine exacte Gleichheit bei den Beweisen für den **Genius Sokratis** und die Wunder Christi? Ja, bei jenen seyn sie noch stärker?

Dem Hrn. Verf. dieses Aufsatzes hat man unter den Theologen, welche den Beweis des Christentums aus Wunderwerken verwerfen, auch Hrn. **Ernesti** und Hrn. **Michaelis** genannt (Seite 481). Beide sind weit davon entfernt. Jener will zwar die Warheit des Christentums vornemlich auf ein inneres Gefül bauen; hält aber doch auch den Beweis aus Wunderwerken für bündig, und gegen die Unglaubigen unentberlich. Und Hr. **Michaelis** legt gerade alles Gewicht nur in diesen Beweis.

Eben daselbst läßt der Hr. Verf. alle falsche Religionen Wunder anfüren. Und — gerade keine einzige thut das. Nicht Muhammed. Nicht die heidnischen Priester.

In den **zwei ersten Jarhunderten nach Christo** findet sich, sagt man Seite 483, eine Lücke im Beweise der Authentie des N. T., die sich durch alles Nachfolgende nicht ersetzen läßt. — Aber **Irenäus**, Bischof der damals schon blühenden christlichen Gemeinde zu Lyon; **Clemens**, Lehrer der damals schon sehr berümten Akademie zu Alexandrien; **Tertullianus**, Presbyter zu Kartago; also Lehrer in **Europa** und **Afrika**, kennen bereits alle Schriften des N. T., nur den 2ten Brief Petri, den 2ten und 3ten Brief Johannis, nebst der Offenbarung, ausgenommen; füren sie als ächt und göttlich an; machen lange Auszüge daraus, u. s. f. Und diese alle — lebten im zweiten Jarhunderte.

Eusebius ist, wie bekannt, einer der wichtigsten Zeugen. Aber der Hr. Verf. sagt uns, doch ohne sich näher zu erklären, S. 483, gegen seine Glaubwürdigkeit sei noch viel einzuwenden. Und was sollte denn in

seiner

seiner Nachricht vom Kanon des N. T. unzuverlässig seyn? Daß in der Bibliothek zu Cäsarien eine Sammlung der Schriften des christlichen Altertums sei? — Daß seine Nachrichten daraus geschöpfet worden? Daß alle Bücher des N. T. bis auf die oben gemeldeten, immer und allgemein angenommen worden? — — Dies hätte er der ganzen christlichen Welt ins Angesicht gelogen? Dies erdichtet, was durch alle die Schriften bestätiget wird, die aus den frühern Zeiten, so wie aus den spätern, zu uns gekommen? Und —

Schon ein Jarhundert vor Eusebius, hat Origenes (dessen der Hr. Verf. nicht gedenkt) ein Verzeichnis des N. T. gemacht, das noch in seinen Schriften vorhanden ist.

Noch mehr Einwürfe dieser Art, und eben so ohne Beweis hingeworfen, sind in die genannte Abhandlung eingewebt. Ich kenne ihren Verfasser nicht. Ich schätze ihn aber als einen Mann, von Talenten. Ich liebe ihn als ein Glied eben der Familie, zu welcher auch ich gehöre. Ich liebe ihn auch, als meinen Glaubensbruder, da er selbst mermals versichert, er sei ein Verehrer des Christentums. Aber glauben Sie denn, mein Hr. Verfasser! daß dergleichen Einwendungen, in einem Journal, welches Religionssachen nicht zu seinem Zweck gemacht, deutsch publicirt, und einer Menge von allerlei Menschen in die Hände gegeben, dem Christentum, das Sie verehren, nichts schaden? Nichts Ihren Brüdern schaden? — Mir haben Sie dadurch eine unruhige und traurige Stunde gemacht. Anderen, welche nicht so viel Gelegenheit haben, sich mit der Religion zu beschäftigen, als ich, können Sie gar ihre Ueberzeugung, Tugend, Trost, und Glück, rauben, oder schwächen. Eine Menge der besten Menschen, die das Christentum gebildet, werden Ihre Abhandlung nicht ohne Schmerz

lesen.

lesen. Und wie? wenn zwei, drei, Jünglinge von vortreflichen Anlagen, die Freude ihrer Eltern, und die Hoffnung der Welt, denen aber das heilige Christentum schon lange eine Beschwerde war, auf Ihre Versicherung hin, die ganze Religion wegwerfen; sich dem Laster zügellos übergeben; und sich, und ihre Familie, und ganze Geschlechter, zu Grunde richten? Sie, den mir selbst diese Abhandlung als einen Mann von guten Grundsätzen zeigt, können Sie gegen solche Wirkungen, und solche Gefaren, gleichgültig seyn?

45.

Vermischte Nachrichten.

I. Paris, Mai 1777 [aus dem *Bulletin du Commerce de l'Europe*, à Bruxelles, 1777, Num. XXXVII].

La *Compagnie Patriotique d'Agriculture*, autorisée à se former par les Déclarations du 14 Juin 1764 et 13 Août 1776, pour le défrichement et desséchement volontaire des terres incultes ou inondées, dans toute l'étendue du Royaume, formée sous le nom d'*Yves Bodeau de Grandcour*, prendra, à titre de bail ou concession, sans aucune rédevance, pour un nombre d'années convenu, qui n'excedera pas dix-huit ans, toutes sortes de terres incultes, qu'elle trouvera propres à être mises en valeur; à charge de les rendre, après l'expiration du nombre d'années convenu, desséchées ou défrichées, bien cultivées et en bon état, selon leur nature; ou bien elle les prendra à titre de bail ou concession, pour un plus grand nombre d'années, à la charge de certaine rédevance qui sera fixée, et pour se prêter encore plus aux différentes propositions qui pourront lui être faites par les propriétaires desdites terres, elle le prendra

prendra à titre de bail à cens à perpétuité, ou même elle les achetera entiérement à forfait.

Le fond de ladite *Compagnie Patriotique d'Agriculture* sera de 4,320000 liv. formant la valeur de 4320 actions au porteur, de 1000 liv. chacune; lequel fonds ne pourra être augmenté sous prétexte d'appel, supplément, nourriture, ou autrement, à tel titre que ce soit.

II. Volkmenge der Oesterreichischen Monarchie.

Das ganz neue und sehr wichtige statistische Factum von der Volkmenge der Oesterreichischen Monarchie, welches ich oben Heft I, S. 1 meinen Lesern mitzuteilen das Glück gehabt, ist ohnlängst durch einen ungenannten Herrn aus **Wien** in folgendem Briefe bestätiget worden, den der Hr. OCR. Büsching, der doch die Richtigkeit meiner Angabe ehedem geläugnet hatte, in seinen **Wöchentl. Nachr. 1777 St. 15 S. 122 folg.** selbst, so rühmlich als pflichtmäßig, publiciret hat.

"So weit ist man allerdings gekommen, daß alle zwei Jare in den gesammten deutschen Erblanden eine genaue Zälung der Menschen vorgenommen wird. Die Anzal der Gebornen und Gestorbnen wird järlich von der Geistlichkeit eingereicht. Die Populations-Tabellen der Lombardei, eine für Mailand, die andre für Mantua, sind bisher alle Jar herausgekommen. Halicz ist auf das genaueste gezält, ingleichen der Temeschwarer Bannat. In Ungern und Siebenbürgen geschiehet die Zälung noch sehr unzuverläßig; das lezte Land wird aber nun ehestens ordentlich conscribirt werden. Die gesammte Volkmenge der Staten des Hauses Oesterreich beträgt über 19, ja warscheinlich über 20 Millionen.

III. Göttingen, im Jun. 1777.

Im vorigen April zeigten sich die **Pocken** ganz nahe um Göttingen, und zu Ende des Monats in der Stadt selbst. Im Maj also fieng man hier an, zu inoculiren. Unter etlichen und 30 Kindern, die inoculirt wurden,

haftete

haftete das Gift, zum Teil nach wiederholter Einpfropfung, nur bei 27: und von diesen 27 Kindern starben wärend der Cur drei.

Da die Inoculation I. nicht von alten Weibern nach alten Vorurteilen, sondern von Göttingschen Aerzten nach der sogenannten neuen Methode, verrichtet worden; da II. unser Ort wol keine Local-Ursache zur grösseren Tödlichkeit inoculirter Pocken enthalten kan; da endlich III. überhaupt bisher über das Inoculiren pro und contra viel declamirt und noch wenig calculirt worden ist: so entstehet die gegründete Vermutung, daß sich dergleichen Tödlichkeit auch anderswo bereits geäussert habe, aus Gefälligkeit für das System aber entweder übersehen, oder verschwiegen worden, sei.

Wir Laien, denen an dem Leben Eines Kindes mer wie am ganzen System gelegen ist, wünschten herzlich, hierüber von andern Orten her durch Zalen beleret zu werden; ehe wir den Schluß fassen, künftig unser 7des Kind lieber der **Natur**, als unser 9tes der **Kunst**, auf den Altar zu bringen.

IV. Aus dem Preußischen, Febr. 1777.

—— Bekanntlich sucht man von hier aus einen directen Handel mit Leinwand, verarbeitetem Eisen, und dergl. mer, nach **Spanien** zu etabliren. Der König hat hierauf wenigstens schon 500000 Rthlr. gewandt, oder, wenn man will, **verloren**.

V. Zustand von Polen, 1777.

Da man hierüber so wenig zuverlässiges bisher im Publico erfaren hat: so verdient folgende, obgleich nur aus öffentlichen Blättern genommene Nachricht, um so mer hier eine Aufbehaltung, weil sie völlig authentisch zu seyn scheint.

Durch

Durch ein Schreiben vom 2ten Maj 1777 befragte das Kron-Schatz-Departement die Schatz-Commission, ob die Finanzen des Kronschatzes bei jetzigen Umständen vermert werden könnten, und durch was für Auflagen? Die SchatzCommißion antwortete hierauf den 16 Maj folgendes:

Die I. Frage: ob die Finanzen .... vermert werden könnten? Das Project, die Finanzen durch Auflagen zu vermeren, ist heilsam, wenn es den Endzweck hat, die Ruhe des Stats zu sichern, seine ware Stärke zu vermeren, und der Handlung aufzuhelfen. Allein ohne diese Absichten ist die Vermerung der Auflagen eine öffentliche Belästigung, die den Bürger entnervet, und ihn sein in liegenden Gründen oder Waren bestehendes Capital, durch das die Handlung ihr Daseyn erhält, zu vermindern zwingt. In einem woleingerichteten State giebt man einer Stadt, oder einem Bürger, deren Finanzen in Unordnung sind, selbst die Mittel sich zu erholen, und befreit sie auf einige Zeit von den Auflagen, in der Absicht, damit sie wieder einmal zu Kräften kommen, ihre Handlung und deren Ertrag wieder empor bringen, und sie dadurch der Gesellschaft nützlich machen können. Nun aber haben die Einwoner von Polen mer als die Hälfte ihrer Handlung verloren; denn ihre Landes-Producten (Getreide, Holz, Hanf, Leder, Wachs, Honig, Talg) gelten, wenn sie das Transito des preußischen Zolls auf der Weichsel [vergl. mit oben S. 187] bezalen, nicht halb so viel, als 1770 und 1772 dafür bezalt wurde: folglich sind ihre Einkünfte vermindert. Folglich, wenn sie auch nur noch so viel wie 1770 an Auflagen bezalten: so wäre doch die Bürgerschaft jetzo schon mer wie 1770 beschwert, weil ein Eigentum, das damals 1000 Dukaten eintrug, jetzo nur 500 einträgt, und doch noch dieselben Auflagen entrichtet. Allein anstatt heruntergesetzt zu werden, sind die Auflagen seit 1773, der schweren Zeiten ungeachtet, vermert worden; und die Untertanen bezalen jetzo 4mal so viel wie 1772. In diesem J. 1772 beliefen sich die Einkünfte des Schatzes auf 11,689000 polnische Gulden: jetzo zalt das Land, das den Namen von Polen behalten hat, dem Schatze 13,848000 Gulden. Nicht zu vergessen, daß die Zergliederung von Polen, wenn man das Salz und das Product der Weichsel-Handlung mitrechnet, den Ertrag der Einkünfte von ganz Polen bis auf die Hälfte vermindert hat. Da also der Bürger mer Auflagen als im J. 1772 zu bezalen, und weniger

Ein-

Einkünfte hat, indem er das Salz, das er sonst verkaufte, jetzt kaufen muß: so bezalt er jetzt 8mal mer, als vor der Zergliederung.

Jeder Bürger, der dem State eine gewisse Abgabe entrichtet, hat das Recht zu fodern, daß der Rest seines Eigentums oder seiner Handlung ihm, zum wenigsten im Lande, gesichert werde. Dies ist eine Art von wechselseitigem Contracte, der zwischen dem State und dem Untertan subsistiren muß: dieser giebt zum Beispiel $\frac{1}{10}$ seiner Einkünfte, damit er wegen der übrigen $\frac{9}{10}$ völlig gesichert sei. Aber ist der Bürger Polens, der gewiß $\frac{1}{5}$ seiner Einkünfte giebt, wegen der übrigen $\frac{4}{5}$ gesichert? Diese Frage ist noch nicht beantwortet. Vor der Zergliederung hatte Polen ungefer 10000 Mann Truppen: jetzt hat es wirklich nur 4800 Mann. Denn die vermerte Anzal der Regimenter besteht nur in der Vervielfältigung der Regimenter, und in der Vermerung der Officiers. Es giebt Regimenter, die überhaupt nur aus 80 Soldaten und 18 Officiers (den Stab ungerechnet) bestehen. Polen hatte damals 2 Millionen [ganz gewiß 4 Millionen; also die Regierung nicht einmal wußte die Summe ihrer Bürger?] Seelen mer, als jetzt. Jetzo giebt es weniger Einwoner, und mer Civil-Jurisdictionen mit Pensionen: diese sind die Ursache der Auflagen. Vor 1772 hatte Polen den Profit des Salzes, der ihm järlich etwa 300000 Dukaten eintrug: da jezt eben dies Salz kein Landesproduct mer, und doch schlechterdings unentberlich ist; so geht järlich eben so viel Geld aus dem Lande. Noch mer, die ganze jetzige Handlung von Polen bringt nicht so viel Geld ins Land, als allein für Salz hinausgeht. Man setze diesem die andern Waren von erster und zwoter Notwendigkeit hinzu: was hat nun ein Stat zu erwarten, dessen Ausgaben die Einkünfte überwiegen? — Alle diese Betrachtungen zwingen uns, der Meinung zu seyn, daß der Bürger in Polen nicht im Stande ist, die Auflagen länger zu bezalen: denn es felt an barem Gelde. Im verwichnen September hat man in der Wojewodschaft Braclaw mer als 10 Beispiele davon gesehen. Die Einwoner haben die ganze Strenge militarischer Execution erfaren müssen: sie haben den dahin gelegten Soldaten Lebensmittel im Ueberflusse, aber kein Geld, gegeben, denn bar Geld haben sie nicht. Eine gesunde Statskunst heischt, daß die Abgaben von den liegenden Gründen vermindert werden.

Die II. Frage betrift die Mittel der Regulirung der Auflagen für die Zukunft. Hier müssen die bereits eingefürten Auflagen untersücht werden. Die sogenannten Land- oder Erbgüter der Edelleute sind der Häusertaxe, dem Zehenden vom Getränke, und dem Juden-Kopfgelde, unterworfen. Die sogenannten königl. Güter oder Starosteien, Littauen mit darunter begriffen, entrichten die mit $1\frac{1}{2}$ pro Cent vermerte Häusertaxe, die Einkünfte vom ersten Jar des Besitzes, das Judenkopfgeld, und die Hälfte von den Einkünften des Getränkes. Die so zu emphyteutischen Gütern gemacht worden sind, geben $\frac{1}{4}$ der Einkünfte. Die Zollabgaben an den Gränzen, die Accise, die Auflage auf den Tobak, auf die Mühlen, auf Anleihen, auf Hypotheken, das Stempelpapier: dies sind die Namen der Auflagen, welche in die Rechnungen des Kronschatzes kommen; außer dem Don Gratuit der Geistlichkeit, und dem Ertrag der Güter von Ostrog, die den Maltheser Rittern angewiesen worden sind.

Dies Verzeichnis beweiset, daß diejenigen Bürger, welche ein Handwerk, oder den Ackerbau, oder Handlung, treiben, und vor allen solche, die Häuser besitzen, die ganze Last der Auflagen tragen. Der Mann, welcher Depositär des Reichtums des Stats ist, der seine Einkünfte von seiner Arbeit zieht, der gleichsam die Seele der Handlung ist, wird gezwungen seyn, sein Haus, seine Hütte zu verlassen, und die Einödden der vorigen Jarhunderte wieder entstehen zu lassen; da indessen diejenigen, die keine liegende Gründe besitzen, und folglich auch keine Abgaben entrichten, ihre Pensionen in barem Gelde ziehen, und die Mühe nicht kennen, es zu sammlen, um die öffentlichen Auflagen zu bezalen. Die bereits kränkelnde Handlung wird gänzlich aufhören, wenn die auf das Getreide und andre Landesproducten gelegte Zollabgaben in dem jetzigen Zustande bleiben. England und andre Länder teilen bisweilen denen Belonungen aus, welche beweisen, daß sie eine gewisse Quantität solcher Producte ausgefürt haben: Polen wird jezt dadurch, daß es seine Zollabgaben erhöhet, den Landleuten die Lust zu ihrem Stande benemen; und diese einzige Quelle, die ihm noch übrig war, Geld aus der Fremde ins Land zu bringen, wird gänzlich versiegen. Durch eine Einrichtung, von der aber niemand, auch nicht einmal durch das Conseil permanent, ausgenommen seyn müßte, könnte die Auflage auf den Tobak, auf das Stem-

pelpapier, auf die Mühlen, Anleihen, und Hypotheken, den Mangel, der durch die Verminderung der Auflagen auf liegende Gründe verursacht würde, ersetzen; nicht aber Monopolien, die nur auf ein par Jare nützlich sind, und der Handlung solche Wunden schlagen, daß man sich ihrer noch lange erinnert.

Dieser kurze Vortrag entwickelt die Ideen und das ganze System der Schatz-Commißion, die die Ehre haben wird, sich weitläuftiger darüber zu erklären, wenn das FinanzDepartement diesen Plan genemiget: um so viel mer, da alle Projecte, die vorgängig vor der Zusammenberufung der Reichsstände gemacht werden, noch verschiedene male nachgesehen, vermert, verbessert, umgeschmolzen, oder verworfen werden können.

VI. Nachrichten * von Rußland, aus Briefen eines Reisenden, vom Maj 1777.

Ein von der Regierung approbirter Plan von der Stadt St. Petersburg ist kürzlich von dem dortigen Kupferstecher bei der Akademie, Hrn. Roth, herausgegeben worden. Dadurch sind nun die Gränzen der Stadt genauer bestimmt, und so begreift ihr Umfang 21 Werste [3 deutsche Meilen]. Innerhalb dieser Gränze müssen alle diejenigen, die bauen wollen, ihre Häuser von Stein auffüren. Auf Wasili-Ostrov macht das große Perspectiv diese Gränzlinie. — So wie die Stadt an äusserlicher Pracht, an Gebäuden, und an Volkmenge, täglich zunimmt (denn sicher rechnet man über

170000

* Nachrichten eines Reisenden: d. i. solche, wie man sie in guten Reisebeschreibungen antrift, diesen unentberlichen Quellen unsrer Statskunde, wenn gleich manches unrecht Berichtete, oder unrecht Verstandene, bei dem Waren unvermeidlich mit unterlauft. Das eine vom andern abscheiden, kan der Herausgeber nicht: aber seine Pflicht ist es, sich beleren zu lassen; oder vielmer eine Woltat für ihn und das ganze Publikum ist es, wenn Leser, denen ihre Situation jenes Abscheiden möglich macht, ihn beleren wollen.

170000 Einwoner, die fremden Arbeiter ꝛc. nicht einmal mit eingerechnet): so nimmt täglich und augenscheinlich der Lüxe so zu, daß er bereits seinen höchsten Grad erreicht zu haben scheint. Er dehnt sich, um nur vom Mittelstande zu reden, von dem wollüstigen und übermütigen Kaufmann itzo bis zum herrischen Schuster und seiner Gemalin unaufhaltsam aus. . . . Und doch ist überall Geldmangel, daher nirgends Bezalung, daher die häufigen und beträchtlichen Bankerotte. Im vorigen Jar waren 1½ Millionen verbankerottirt: vor kurzem kam wieder einer von 122000 Rubel zum Vorschein, wobei kaum 15 bis 20 proCent bezalt wird. Ein deutscher Archangelscher Kaufmann spielte einen von 300000 Rub., und kan nichts bezalen: dafür verzerte er auch in 3 Jaren 60000 Rub., so wie der erstere järlich 13000 Rub. Vier bis 8000 Rub. ist die gewönliche Haushalts-Ausgabe dieser Herren Commißionärs überhaupt. Ob die järlichen Provisionsgelder von 480000 Rub., in so viele verteilt, diesen Aufwand erlauben, ist nun nicht mer zweifelhaft, wenn gleich ihre Geschäfte sich meren.

Ein erfarner Kaufmann versicherte mir, daß schon seit 2 bis 3 Jaren die Balance in Ansehung des Petersburger Handels stehet. Für 8 Mill. aus-, und für eben so viel eingefürte Waren. Er rechnet für 1 Mill. Juchten, 2 Mill. Pud Hanf à 1½ Rub., Flachs 300000 Pud à 2 Rub.

Man glaubt, daß bei den amerikanischen Händeln der Tobak wol eine neue HandelsBranche werden könnte. Man sucht ihn schon, und das Pud ist bereits von 80 Kop. auf 170 gestiegen.

Von den Einkünften der rußischen Monarchin habe ich folgendes Verzeichniß.

Allgemeine Kopfsteuer	—	7,000000 Rub.

aus

aus den Domainen, die eingezognen Kirchen-Güter mit eingerechnet —	6,000000 Rub.
die Zölle aus dem ganzen Reiche	6,000000
Branntweinspacht —	4,000000
aus den Gold- und Silberbergwerken	1,200000
SalzMonopol — —	1,800000

Leichte lassen sich noch 4 Mill. herausbringen, um die 30 Mill. voll zu machen, die gegenwärtig die Kaiserin haben soll. Der neue Impost von 5 Kop. auf das Pud Eisen, nebst 5 Kop. für die Ausfur, giebt, da man 2 Mill. Pud Eisen rechnet, 200000 Rub. Der ausserordentliche Tribut von Estland und Livland war, im J. 1772 und 1773, 500000 Albertsthaler, u. s. w.

In einem ohnlängst ausserlands gedruckten Schreiben ist vorgegeben worden, daß in Rußland für 60 Mill. Bankozettel roulirten. Dies ist offenbar falsch. Ich weiß von sichrer Hand, daß die Summe nicht höher als auf 20 Mill. steigt. Wirklich vorhanden sind 5 Mill.: 13 Mill. haften teils auf den Gütern, teils sind sie in einigen Gouveruemens sicher genug zu haben: 2 Mill. also wären nicht existirend; eine kleine Summe für Rußland! Das Publikum giebt gerne 1½ bis 2 proC. für diese Bankozettel, und mag kein Kupfergeld.

Als der Hof in Moskau war, wurde ihm der Vorschlag gethan, bei dem ungeheuren Vorrat von Kupfer vieles davon zu verkaufen. Die Kaiserin aber entrirte nicht, aus besondern Absichten, in diesen fast von allen Großen gebilligten Vorschlag.

Sonst glaubte man, ein so despotisches Reich, wie Rußland ist, werde bei Ausländern keinen Credit finden. Aber im J. 1773 sollen einige Particuliers in Genf dem Fürsten Orlov 12 Mill. Livres, die sie in Rußland als Leibrenten placiren wollten, angeboten, zur Antwort aber erhalten haben, Rußland brauche kein Geld. Zu Anfang des J. 1769 nahm die Regierung

4 Mill. Gulden in Holland auf, und im Junius schon war die Summe complet: die Interessen waren 5 proCent, und das erste Jar sezte man noch 1 proCent als ein ausserordentliches benefice für die Entrepreneurs aus. Die Zölle zu Riga und St. Petersburg waren die Hypotheken für Capital und Interessen gewesen.

Die gegenwärtige **Landmacht** macht auf dem Papier 430000 Mann aus. Vor einiger Zeit wollte man jedes Regiment verstärken: allein es war kein neuer Fond zur Bezalung ausfindig zu machen, also unterblieb es.

Die **Seesoldaten** sind 30000, wovon allein in Cronstadt 13000 liegen sollen. Beinahe sind 150 Galeeren fertig. Zu zwei Kriegshäfen, dem einen im Liman, Oczakov gegen über, und dem andern im Don, sind schon die Plane fertig, und der Executor will nächster Tagen abreisen.

Das Equippement der Flotte und der Unterhalt der Armeen in den Jaren 1770 und 1771 soll kaum 10 Mill. Rubeln gekostet haben. Zur Bestreitung dieser Summe wurden, auf Anraten des damaligen Hofbanquiers, viele Waren für Rechnung der Krone ausgefürt.

Der Hr. Statsrat Aepinus hat gegenwärtig noch das besondere Geschäfte, mit dem Großfürsten seine Ihm vor mereren Jaren erteilte geometrische und physische Lektionen zu repetiren. Die **Großfürstin** ist eine große Freundin ihrer Deutschen Nation.

VII. Nachrichten von Amsterdam, besonders der dortigen Rechtspflege; aus Briefen eines Reisenden, vom Jun. 1777.

Als ich neulich der Revüe zu Wesel beiwonte; beredeten mich einige Freunde, mit ihnen von dar nach Amsterdam zu reisen. In dieser Stadt habe ich in den wenigen Tagen meines Aufenthalts folgendes teils selbst

gehört

gehört und gesehen, teils von glaubwürdigen Leuten erfaren.

I. **Schiffs-Bau.** Auf dem Admiralitäts- oder **Staten-Werft** arbeiten jezo 900 Schiffsbauleute, als Zimmerleute, Schmide, Gewerfabrikanten, Faßbinder ꝛc.: die Stückgiesser und Seiler ungerechnet, welche leztere in einem besondern langen Gebäude, so nächst an der LynBahn (Seilfabrike) der OJndischen Compagnie liegt, arbeiten. Ein Arbeiter auf diesem Werfte verdient täglich 28 bis 30 Stüb. holl., je nachdem er in seiner Handtierung erfaren ist: dabei aber muß er sich selbst bekö̈stigen. Jm Sommer arbeiten diese Leute von 5-7½ Uhr, von 8-11, von 12-3½, und von 4-7 Uhr, mithin überhaupt 12 Stunden. Die alten Arbeiter werden doch jedesmal etwas früher aus der Arbeit gelassen, damit sie nicht von den jüngern, die beim Anziehen des Glöckchens sich durch ein Thor zu drängen, und nach Hause zu eilen pflegen, umgelaufen werden.

Jezo liegen noch über 30 große Kriegsschiffe abgetackelt im Hafen, wovon das gröste, ein Admiralsschiff, 84 Kanonen füren soll. Die Schiffszimmerleute erzälten mir hiebei, daß die englischen Kriegsschiffe bei gleicher Größe mer Kanonen fürten, als die holländischen. Ein Kriegsschiff von 54 Kanonen war neulich vom Stapel gelaufen. Für ein Schiff von 74 Kanonen behieb man erst die Balken, und verfertigte den Mast: es könnte, hörte ich sagen, in einem Vierteljare fertig seyn, wenn aller Fleiß angewandt würde.

Auf dem **OJndischen Werfte** arbeiten auch ungefer 900 Mann, die eben so wie auf dem Admiralitäts-Werfte behandelt werden. Die dabei befindliche *Lynbahn* oder Seilfabrike, und das darüber und darinn befindliche Hanf- und Seil-Magazin, ist 175 holl. Ruten lang. Es arbeiten darinn 200 Menschen. Ein erfar-

ner Handwerker verdient dabei 18 bis 20 Stüber, unerfarne 4 bis 16 St. Kleine Jungen, die beim Spinnen die Räder drehen, bekommen täglich jeder nur 2 St. 2 Deut, oder *drie Blanken* (eine Idealmünze von 6 Deut). Die vorhandenen dicksten Ankerseile hatten 18 Zoll holl. im Umkreis. Der größte Anker wog 5525 Pfund.

II. **OJndischer Handel.** Die Ladungen der OJndischen Schiffe werden jedesmal in den holländischen Zeitungen bekannt gemacht: folglich läßt sich alljärlich der ganze Handel summiren. Auf dem OJndischen Magazinhause wurde eben Visitation gehalten: und 1900 Fässer (die so groß waren, daß das Tara auf 48 Pfund angeschrieben war) mit Spezereien heraus auf eine Wiese gebracht, um verbrannt zu werden. Dies soll geschehen, um die Spezereien in einem hohen Preise zu halten, wenn durch die glückliche Ueberkunft der Schiffe zu viel herüber gekommen ist. Andre meinten, die Spezereien wären nicht gut befunden worden. Solches Verbrennen soll fast järlich geschehen.

III. **Oeffentliche Anstalten.** Die Gefängnisse für Civil- und Criminal-Arrestanten sind unter dem Rathause. Jene sitzen in ziemlich hellen halbunterirdischen Behältnissen, und zwar merere in Einem Behältnisse: es wird de *Gysseling* genannt, und hauptsächlich böse Schuldner kommen da hinein. Der Gläubiger, der sie Schulden halber setzen lassen, bezalt für ihren Unterhalt täglich 6 Stüber: dafür bekommen die Arrestanten Schiffmannskost und Bier; doch können ihnen ihre Freunde auch Essen schicken, und mit ihnen durch ein Gegitter sprechen. Sie schlafen auf Betten. — Die Criminal-Arrestanten sitzen in dunkleren doch trocknen Gefängnissen, *Boeyen* genannt, worin eine Bettstelle mit Stroh und ein gemauerter Abtritt ist. (Der berümte *Jacco* wäre bald durch einen solchen Abtritt entwischt,

wischt, und er hat veranlaßt, daß man die Kloaken, welche unter dem ganzen Rathause hergehen, und worinn man zur Besichtigung und Reparirung der Pilotirung soll schiffen können, an diesen Orten mit Gegitter versehen hat). Für den täglichen Unterhalt eines Criminal-Gefangnen wird 12 Stüb. bezalt, wofür er Schiffsmannskost und Bier bekommt.

Im **Raspelhause** werden die Delinquenten zur Bestrafung auf gewisse Jare oder Lebenslang gehalten. Sie müssen darinn täglich 24 Pfund Brasilienholz sägen, oder sie werden gegeisselt. Sie sitzen 2 und 2 in einem Behälter, indem zum Führen der 3 Finger breiten vielschneidigen Säge 2 Menschen erfodert werden. Zu ihrem Unterhalte bekommen sie Schiffmannskost und Bier. Diejenigen, die das zu raspelnde Holz verbrennen, oder sich sonst ungebürend bezeigen, werden in einen Behälter gesetzt, worinn sie brav pumpen müssen, um nicht zu ersaufen, und bekommen nur Wasser und Brod. Jetzo waren 49 Leute darinn: die meisten waren Franzosen.

Im **Spinnhause** sitzen die Weibspersonen in zwo großen Stuben, worinn in der einen genähet, und in der andern gesponnen wird. Diejenige, die ihr Tagewerk, welches nach der Art und Feinheit der Arbeit verschieden ist, nicht vollendet hat, wird gegeiselt. Diese Weibspersonen essen zusammen in Einem Zimmer gute Kost, trinken Bier, und schlafen je zwo in einem Bette zusammen in Einem Zimmer. Ein Fremder wird dieses Haus wegen solcher Einrichtung für kein Bestrafungshaus, sondern für eine Nähe- und Spinnschule gemeiner Pensionärinnen halten. Jetzo sind über 30 Personen darinnen.

An **Armen-, Waisen-, und Krankenhäusern** felt es auch in dieser großen Stadt nicht. In einige der-

selben kommen nur Bürger, und deren Kinder; in andre werden auch Fremde aufgenommen. In dem einen Waisenhause werden anjezo über 1200 Waisen und Findelkinder ernärt —. Die in Amsterdam häufig befindlichen Lutheraner und Katholiken legen auch dergleichen Häuser, worinn für Unvermögende gesorgt wird, häufig an. So steht zum Beispiel, auf der Stelle des abgebrannten Komödienhauses, jezo ein katholisches *Almoseniers Huis* (Waisen- und Armenhaus).

Ueber jedes von diesen Häusern, als Raspel- Spinn- Kranken-Haus rc., sind einige der vornemsten Personen beiderlei Geschlechts Vorsteher und Vorsteherinnen (*Regenten* of *Regentinnen*). Diese sind auch einzeln befugt, Fremden Billets zur Entree in diesen Häusern zu geben.

IV. **Justiz-Pflege.** In Criminalsachen ist der sogenannte *Hooft-Officier*, welcher aus den abgegangenen Praesidenten Schepens (Präsidenten des Schöppenstuls) erwält wird: die 9 Schöppen sind seine Beisizer. Der Hooft-Officier geht schwarz gekleidet, mit einer beliebigen Perücke. Vor ihm, wie vor den Hrn. Bürgermeistern, geht, so bald er aufs Rathaus kommt, ein Herold mit einem bunten Stabe her, der durch sein Stampfen auf den Boden die Gegenwart des Hooft-Officiers bekannt macht, damit ihm Plaz gemacht werde. Die Schöppen und Burgemeister tragen überdem noch schwarze Mäntel, vorne herunterhangende Halskragen, und vorwärts über die Schultern hangende Perücken.

Zur Captur und geringen Commißionen werden die *Schouten* und *Dienaars* gebraucht: die leztern tragen silberne Degen, und haben ihr Wachthaus gegen über dem Wonhause des Hrn. Hooft-Officiers.

Zur Fürung der Inquisition werden 2 Schöppen und

und 1 Sekretar committirt. Das *Vonnis* (Urtel) aber wird vom Hooft-Officir und den 9 Schöppen gemacht.

Die Daumschrauben müssen hier bei der Tortur nicht gebräuchlich seyn; wie ich im Raspelhause hörte, als ich von einem Gefangnen, der die Folter durchgestanden hatte, die Vorzeigung der Hände verlangte. Sie sind mir auch an dem Orte, da die Tortur zu geschehen pflegt, nicht vorgezeigt worden. — Zum Brandmal brauchte man sonst in Amsterdam 2 große Schwerdter kreuzweis, die den ganzen Rücken bedeckten. Jetzo braucht man den Stempel zweier 4 Zoll langen kreuzweis über einander liegender Schwerdter, und außerdem das Wapen der Stadt Amsterdam. — Leibes- und Lebensstrafen werden auf einem nahe vor dem Rathause jedesmal aufzufürenden Echafaud vollzogen, wohin der Misfetäter aus einem der obern Zimmer des Rathauses durch ein wie eine Thür geöffnetes Fenster mit gleichen Füßen gehen kan. Die Körper der Hingerichteten werden alsdenn über den Hafen (*het Y*) gefaren, und an die auf dem jenseitigen Ufer befindlichen Galgen oder Räder gebracht.

Der Hr. Hooft-Officier hat auch die Polizei-Gerichtbarkeit, und bekommt von allen Geldstrafen ⅓: das zweite Drittel bekommt der Denunciant, und das dritte der Stat.

Die Civil-Gerichtbarkeit handhaben die 9 Schöppen: einer von ihnen fürt das Präsidium, dieser aber muß ein Studirter seyn; unter den andern sind auch Unstudirte. Jene werden aus den Advocaten, diese aus den Kaufleuten genommen. (Aus den Schöppen werden auch die Hrn. Burgemeister gewält). — Von den Schöppen sind 2 in einem besondern Zimmer zu extraordinären Sachen committirt: 2 andre sind wieder in einem besondern Zimmer zu den kleinen Sachen committirt,

die

die nicht über 600 Gulden holl. betragen, und keine Gerechtigkeiten betreffen. Von diesen Commissarien wird aber an das HauptCollegium der Schöppen appellirt. — Zu dem HauptCollegio der Schöppen bleiben also gewönlich nur 5 übrig. Diese sitzen, auf einem etwas erhabnen Orte, hinter einem langen Tische, auf einem von 3 Seiten enclavirten Sitze, wo diejenigen herum gehen können, die etwas da zu thun haben. Vor ihnen sitzt, an einem etwas kleineren Tische, der Sekretär. Die Advocaten und Procuratoren, die den Vortrag thun, stehen in einer gegen über liegenden Bank, wie die Opponenten im großen Auditorio zu Göttingen. Zur Aufwartung ist in jedem Zimmer ein *Regtsbode* (Pedell), der das Wapen von Amsterdam auf der linken Brust trägt. Wärend dem *playten* (mündlichen Vortragen) wird die Tür geöffnet, und es steht einem jeden frei, hineinzugehen: sonst aber werden nur die einzelnen Parteien und nötigen Procuratoren und Advocaten hereingerufen.

Das *playten* geschieht teils von den Procuratoren, teils von den Advocaten. (Diese sind Promoti in Jure, und pflegen ihren Vortrag mit bedecktem Haupte zu tun; außer daß sie selbiges bei der Anrede und am Ende entblößen. Sie gehen übrigens schwarz gekleidet, in welcher Kleidung auch die Procuratoren erscheinen. Ueberhaupt giebt man in Amsterdam den Doctoribus juris mer Vorzug und einen höheren Rang, wie im Hessischen). Nämlich es werden erst einige Schriften gewechselt usque ad duplicas; alsdann wird an einem bestimmten Tage, erst von den beiden Procuratoren, und zulezt von den beiden Advocaten, die Rechtssache umständlich deducirt. Sie bedienen sich dabei eines schriftlichen Aufsatzes zur Unterstützung ihres Gedächtnisses, der aber, nach geendigtem mündlichen Vortrag, nicht ad Acta übergeben wird, sondern es werden nur, so bald der Advocat geendiget

diget hat, die Beilagen von dem Procuratore causae dem Präsidenten überreicht. Wärend dem mündlichen Vortrage machen sich einige der Hrn. Schöppen *notamina*, und bemerken sich nur hauptsächlich die Anfürung der Beilagen, Gesetze, und Rechtslerer. Der gegenseitige Advocat, der noch seinen Vortrag zu thun hat, macht sich auch dergleichen Anmerkungen, um die Säze des Gegenteils in seinem darauf folgenden Vortrage allenfalls widerlegen zu können. Denjenigen Advocaten aber, welcher den lezten Saz hat, pflegt der erste Advocat nicht einmal mer anzuhören, sondern verläßt seinen Plaz, und discurirt mit andern Leuten.

Nach geendigtem beiderseitigen Vortrag übergiebt auch der Procurator des lezten Advocaten die Beilagen rc.; und wenn alsdenn nichts mer mündlich vorzutragen ist, sagt der Präsident: *de Gemeente buiten!* (d. i. die unnötigen Anwesenden mögen sich herausbegeben), welches von dem bei ihm stehenden Pedellen wiederholt, und von diesem, nachdem die Zuhörer herausgegangen sind, die Türe wieder geschlossen wird.

Wärend dem *playten* ist der Sekretär gemeiniglich abwesend, so daß dieser gewiß nichts von dem Vortrage zu Protokoll bringt.

Aus den gewechselten ersten Schriften, den Beilagen, und den Notaminibus der Schöppen, wird nachmals an einem andern Tage das *Vonnis* (Urteil) nach der Merheit der Stimmen gemacht: zu welchem Ende diese Herren in eines oder des andern Mitglieds Behausung wöchentlich zusammen kommen. Die unstudirten Schöppen haben auch ein Votum, welches einem, der eben über Fälle aus der Materie de novi operis nunciatione, und de jure adcrescendi inter re verbis et mixtim coniunctos, hat *playten* hören, etwas sonderbar vorkommt. Jedoch sollen sie, dem Vernemen nach, vorher

her mit einem dritten Advocaten consuliren, um auf solche Art Gründe ihres Voti zu erlangen. In Handlungssachen kan übrigens die Anwesenheit solcher Schöppen von gutem Nutzen seyn. Und im Ganzen ist die Sache lange nicht so unnatürlich, als wenn man in Deutschland manchmal Leute, die in ihrem Leben nie Jura studirt haben, zu sogenannten gelerten Beisitzern eines Gerichtshofs macht. [Auch in Universitäts-Deputationen haben Nicht-Juristen ein Votum].

Die Urteile werden kurz, ohne Beifügung oder Inserirung einiger rationum decidendi, abgefaßt. Gegen den Ausspruch dieses Schöppengerichts kan die gravirte Partei entweder revisionem coram eodem, oder die Appellation bei dem *Hove van Holland* (von welchem nachmals an den *Hoogen Raad* appellirt wird), gebrauchen.

Bei dieser eben beschriebenen Art zu procediren läßt sich, meines Ermessens, als tadelnswürdig und mangelhaft anmerken, daß, von dem ganzen mündlichen Vortrag, kein Aufsatz oder Auszug ad Acta kommt *, worinn die Urteilsverfasser die Gründe im Zusammenhange und nach Belieben wiederholt finden und nachsehen könnten. Die *Notamina* der Hrn. Schöppen scheinen mir auch diesen Abgang nicht gehörig zu ersetzen. Denn I. sind selbige sehr kurz, und werden öfters unvollständig, weil

* Auf diesen Vorwurf, den ein deutscher Rechtsgelerter dem holl. Schöppengericht macht, wird vielleicht der holl. Advocat erwiedern: "Und, wie macht Ihr Deutsche es bei Euren Doctor-Examinibus auf Universitäten? Keine wesentliche Sylbe kommt davon ad Acta: s. das Raisonnement über die protestant. Univers. IV. Noch mer, von unserm Schöppengerichte kan man doch noch appelliren: aber Ihr laßt Euch von den Examinandis vorläufig schon, an Eides Statt, versprechen, daß sich solche, bei diesem in tieffstem Dunkel zu fällenden Urteile, schlechterdings beruhigen wollen?" S.

weil es schwer ist, die Gründe eines Redenden in ihrer gehörigen und eigentlichen Stärke zu Papier zu bringen: welche Unvollständigkeit überdem sich noch mer vermuten läßt, wenn man einen oder den andern Hrn. Schöppen wärend dem *playten* mit seinen Collegen oder andern spre- chen, oder gar die Zeitungen lesen, sieht. II. Werden diese Notamina nicht einmal von einem Sekretär gemacht, und würden daher, wenigstens in Deutschland, keinen fidem haben. Es kan auch III. ein Richter durch die schönen Worte in einem mündlichen Vortrage weit leich- ter eingenommen und hintergangen werden, als durch gute Schreibart in einem Aufsatze geschehen kan. — Bei dem Hove van Holland und dem Hoogen Raad muß man diesen Umstand auch wol für einen Abgang der gebürenden Genauigkeit ansehen, indem daselbst, nach geendigtem mündlichen Vortrage, eine *Memoire*, wie mans daselbst nennt, übergeben wird, worinn der In- halt des Vortrags enthalten ist. Dieses soll auch wol bei diesem Amsterdamer Schöppengericht geschehen, wenn eine Sache in der RevisionsInstanz ist.

Endlich ist es sonderbar, daß der erste Advocat den Vortrag seines Gegners gar nicht, oder wenigstens nicht aufmerksam, anhört. Denn alsdann kan der lezte noch viele neue Gründe anfüren, die der erste nicht einmal weiß, und die ihm indessen den Sieg versichern.

V. **Tobacks-Bau.** In der Gegend von **Amersford, Arnheim** 2c., haben die Bauren bekanntlich schon seit vielen Jaren Tobak gezogen. Dieser Tobaks- bau hat zwar, wegen der vor einigen Jaren eingefallnen Teurung des Getreides, etwas nachgelassen: aber bei dem jetzigen wolfeilen Kornpreise und Teurung des To- baks hat sich in jenen Gegenden der Tobaksbau noch wei- ter als jemals ausgebreitet. Vor einigen Jaren hat man daselbst 100 Pf. Tobaksblätter für 6 à 7 Gulden holl. ver-

verkauft: im vorigen Jare löste man 20 à 28 Gulden daraus. Die Niederländer fallen vorzüglich auf das, was wenig Mühe und wenig Land erfodert. Sie geben uns Deutschen ihren Tobak für unser Korn: gewiß gehört mer Schweiß und Arbeit dazu, um für 20 bis 28 Gulden Korn, als um 1 Centner Tobak, zu erndten. — Leinwand hat jezo auch einen guten Abgang; gleichwol findet man keinen Flachsbau in Holland, diesen überlassen sie den Münsterländern, bei denen wirklich auch der Amerikan. Krieg sichtbar den Flachsbau meret. Es wäre indeß zu wünschen, daß man in Deutschland den Tobaksbau, jedoch mit nötiger Einschränkung, allgemeiner machte. Nach der Aussage eines deutschen Tobakfabrikanten sollen die Russen * schon häufig Tobak nach Deutschland schicken.

VIII. Lübeck, 29 Maj 1777.

Nach einem Portugisischen Statskalender habe ich

* Alle Nachrichten von allen Enden bestätigen dies: siehe oben S. 280. Der Handelswelt steht eine Revolution bevor; ein Zusammenfluß für Rußland und Europa günstiger Umstände betreibt sie mächtig: die Ukraine soll auch in der Cultur (im Boden und Klima ist sie es schon) Virginien werden. Katharina II, auf Teplov's Vorschlag, ließ im Febr. 1763 die bekannte Ukase wegen der Tobaksplantagen in KleinRußland ergehen: Neuveränd. Rußl. II, S. 143. Aber wozu Aufmunterungen zum Bau eines neuen Products, so lange kein bequemes Debouché zu dessen Absatze ist? — Nun öffnet Katharina II, durch Rumänzovs Siege, im Jul. 1774, das seit 300 Jaren von osmanischen Barbaren verschlossene Schwarze Meer. Aber wie lange hätte es dauren müssen, bis der erst anfangende Ukrainer gegen den schon im Besitze seienden Virginier aufgekommen wäre? — Nun empört sich NordAmerika, in eben dem J. 1774: der Bürgerkrieg verschließt den Jamesfluß, und mittlerweile bilden sich Plantagen und Handelsflotten an und auf dem Dnepr und Don. S.

ich mich längst erkundiget, aber die Antwort bekommen: "ich sollte doch ja nicht denken, daß man in Lissabon einen Statskalender wie anderswo in Europa druckte; in dem dortigen Kalender stünde weiter nichts, als der eigentliche gewönliche Kalender, und hinten an die Genealogie des königl. Hauses. Man hoffe aber, daß die nun zu bewerkstelligende Anlegung einer Hofbuchdruckerei auch künftig einen ordentlichen Statskalender hervorbringen werde". Ewr. 2c. sollen jedoch einstweilen einen haben, wie er ist. — Eben so habe ich auch schon geschrieben, daß man mir allerhand bei Veränderung der jetzigen Regierung herausgekommene *Pieces volantes*, Mandate, Arrets, oder wie das Namen haben möchte, schicken solle: allein es ist ein Unglück, mit Kaufleuten zu thun zu haben, in Dingen, wovon sie nicht begreifen können, wozu sie nützen.

46.

Vom Lande Hadeln.

§. 1.

Verzeichnis, wie viel Morgen Landes jedes Kirchspiel im Lande Hadeln habe.

	Morgen	Wenden
Altenbruch - -	2161	—
Lüdingworth -	1427	—
Nordlede - -	1478	3
Neuenkirchen -	811	—
Westerende Otterndorf	1063	$2\frac{1}{2}$
Osterende Otterndorf	1014	—
Osterbruch -	605	2
Wester-Ihlingworth -	1248	—
Oster-Ihlingworth -	704	—
Stenau - -	640	—

Odeshem - -	384	—
Wanna - -	608	—
Summa	12144	$3\frac{3}{7}$

§. 2.

Geborne, Gestorbne, und Getraute in allen diesen Kirchspielen, von 7, 10, und mereren Jaren.

	I. Altenbruch.			II. Nordleda.		
	Nati	Mortui	Copul.	Nati	Mortui	Copul.
1767	95	82	26	52	45	15
1768	71	65	28	37	28	12
69	96	63	29	50	23	16
70	94	73	21	51	19	9
71	89	89	18	47	47	7
72	86	74	26	36	41	11
73	92	111	10	54	67	8
74	69	78	20	51	82*	14
75	66	75	19	40	29	20
76	80	86	18	48	33	7
	838	796	215	466	414	119

* Ein epidemisches Jar.

In dem Kirchspiele Nordlede Landes Hadeln, waren vom J. 1650-1765

	N	M	C
in 116 Jaren	4961	4805	1392
also järlich	$42\frac{89}{116}$	$41\frac{49}{116}$	12
im J. 1766	41	60	13
also in 127 Jaren von 1650-1776	5468	5279	1524

	III. Odishem.			IV. Stenau.		
	Nati	Mortui	Copul.	Nati	Mortui	Copul.
1760	31	23	4	34	37	7
1761	28	25	14	33	50	10

1762	35	32	8	29	29	21
1763	26	27	8	32	38	10
64	33	24	3	44	26	8
65	32	17	4	40	32	8
66	21	27	5	38	15	11
67	27	27	7	36	51	10
68	37	20	9	31	28	14
69	21	13	7	45	37	13
70	26	17	6	37	37	9
71	24	24	7	46	28	8
72	31	30	6	29	39	12
73	22	37	5	45	33	8
74	24	12	6	38	30	8
75	16	10	4	34	33	8
76	21	14	6	31	26	8
	455	379	109	622	569	173

Das Kirchenbuch zu Stenau fängt erst mit dem J. 1682 an; auch stehen darinn blos die Getauften. Erst seit 1754 fieng der jetzige Pastor, Hr. Krumhardt, an, auch die Gestorbnen und Getrauten aufzuzeichnen.

Von 1754—1759 war die Summe:

	N.	Den.	Cop.		N.	Den.	Cop.
1754	33	29	5	1757	37	26	12
55	34	21	9	58	41	41	13
56	22	19	11	59	40	34	3
					207	170	53

Summe aller Getauften in Stenau von 1682 bis 1753:

	N		N		N		N
1682	42	1686	40	1690	34	1694	30
83	32	87	24	91	38	95	48
84	24	88	43	92	37	96	52
85	35	89	37	93	27	97	31

1698	43	1712	51	1726	32	1740	45
99	25	13	41	27	43	41	40
1700	36	14	42	28	41	42	32
1	36	15	38	29	35	43	38
2	43	16	44	30	29	44	51
3	43	17	39	31	49	45	38
4	41	18	32	32	36	46	37
5	38	19	28	33	48	47	44
6	40	20	25	34	51	48	26
7	42	21	37	35	32	49	44
8	41	22	36	36	46	50	31
9	33	23	39	37	43	51	36
10	34	24	27	38	37	52	26
11	33	25	42	39	30	53	26

Summe aller Getauften in Stenau
in 72 Jaren, von 1682–1753 2690
in 95 Jaren, von 1682–1776 3519
im Durchschn. järlich, in den ersten 17 Jaren: $36\frac{6}{17}$
in den lezten 17 Jaren: $36\frac{10}{17}$

V. In der Stadt und deren mit eingepfarrten LandKirchspielen Wester- und Oster-Ende Otterndorf Landes Hadeln.

	N.	Den.	Cop.		N.	Den.	Cop.
1765	163	137	52	1771	134	185	26
66	158	151	37	72	152	189	42
67	137	138	31	73	133	239	43
68	146	163	37	74	151	160	46
69	176	126	49	75	123	166	35
70	146	123	34	76	127	136	37

Summa Geb. 1746 }
Gest. 1913 } in 12 Jaren.
Getr. 469 }

Indes-

Insbesondere

	ST*					WE*					OE*				
	Nati		Denati		C.	Nati		Den.		C	Nati		Den.		C.
	M.	W.	M.	W.		M.	W.	M.	W.		M	W.	M.	W.	
1774	32	27	33	31	22	15	14	17	20	9	31	32	30	29	15
1775	30	23	40	54	14	13	13	18	15	4	21	23	21	18	17
1776	25	22	25	36	18	17	16	13	14	3	26	21	23	25	16

* ST. bedeutet die Stadt Otterndorf, WE. das Kirchspiel Westerende, uud OE. das Kirchspiel Osterende Otterndorf.

VI. Kirchspiel Lüdingworth.

	Nati			Denati			Cop.
	M	W	Summa	M	W	Summa	
1740	30	32	62	27	33	60	11
41	22	33	55	31	20	51	12
42	34	26	60	23	15	38	13
43	36	24	60	16	15	31	11
44	37	26	63	25	19	44	12
45	36	27	63	27	22	49	12
46	28	24	52	32	24	56	11
47	20	28	48	18	29	47	12
48	28	26	54	28	28	56	17
49	24	23	47	24	25	49	16
1750	30	32	62	30	30	60	17
51	23	19	42	46	26	72	13
52	23	31	54	35	30	65	14
53	25	24	49	28	22	50	18
54	38	27	65	23	18	41	21
55	24	34	58	21	25	46	16
56	28	31	59	19	23	42	14
57	30	25	55	22	24	46	18
58	28	23	51	29	29	58	19
59	27	36	63	30	32	62	20
1760	28	33	61	32	24	56	13
61	34	34	68	24	21	45	19
62	24	38	62	33	28	61	23

	Nati			Denati			Cop.
	M	W	Summa	M	W	Summa	
1763	30	30	60	56	70	126	21
64	33	27	60	25	24	49	24
65	32	41	73	27	19	46	19
66	46	31	77	39	32	71	14
67	32	38	70	38	28	66	15
68	41	38	79	19	16	35	20
69	39	26	65	19	17	36	18
1770	33	34	67	22	19	41	30
71	33	36	69	24	42	66	11
72	39	27	66	44	32	76	13
73	25	36	61	32	35	67	17
74	42	21	63	34	29	63	12
75	28	29	57	24	24	48	14
76	23	30	53	31	23	54	17
	1133	1100	2233	1057	972	2029	597

Im Durchschnitt von 37 Jaren, järlich: Geb. $60\frac{13}{37}$, Gest. $54\frac{11}{37}$, Getr. $16\frac{5}{37}$.

Verhältnis bei den Gebornen, zwischen Knaben und Mädchen: nur 3 proCent Knaben mer.

Verhältnis zwischen Gebornen und Gestorbnen: nur wie 11 zu 10.

Verhältnis bei den Gestorbnen zwischen dem Männl. und Weibl. Geschlechte: $1\frac{85}{972}$.

VII. Osterbruch.

	M	W	Summa	M	W	Summa	Cop.
1759	11	12	23	5	11	16	13
60	14	11	25	6	10	16	4
61	18	10	28	19	13	32	6
62	9	8	17	6	6	12	11
63	13	10	23	30	14	44	10
64	11	14	25	16	13	29	7
65	11	15	26	11	11	22	13

	M	W	Summa	M	W	Summa	Cop.
1766	13	19	32	20	13	33	4
67	8	14	22	16	5	21	9
68	12	17	29	13	9	22	7
69	10	19	29	8	11	19	7
70	10	17	27	6	13	19	11
71	18	13	31	11	11	22	6
72	16	10	26	11	12	23	4
73	9	14	23	17	26	43	4
74	13	12	25	17	23	40	11
75	18	18	36	15	12	27	8
76	7	16	23	10	10	20	5
	221	249	470	237	223	460	140

Osterbruch, im Durchschnitt von 18 Jaren, järlich Geb. $26\frac{1}{8}$, Gest. $25\frac{5}{9}$, Getr. $7\frac{7}{9}$.

Verhältnis bei den Gebornen, zwischen Knaben und Mädchen: über 12 proC. Mädchen mer.

Verhältnis zwischen Geb. u. Gest.: wie 47:46.

VIII. Kirchspiel Neuenkirchen.

	M	W		M	W		
1767			33			25	11
68			36			15	10
69			43			30	8
70			33			32	9
71			27			40	6
72	22	13	35	18	19	37	9
73	17	21	38	35	25	60	10
74	13	16	29	12	18	30	16
75	21	18	39	16	14	30	8
76	7	21	28	14	10	24	12
			341			323	99

Neuenkirchen, im Durchschnitt von 10 Jaren, järlich Geb. 34, Gest. 32, Getr. 10.

Verhältnis zwischen Geb. u. Gest.: wie 17:16.

IX. In der Gemeine zur Ilienworth im Lande Hadeln.

	M	W	Summa	M	W	Summa	Cop.
1767	29	26	55	28	25	53	19
68	26	33	59	22	21	43	9
69	16	28	44	14	13	27	10
70	35	30	65	15	22	37	14
71	18	29	47	15	19	34	11
72	35	21	56	27	26	53	10
73	30	24	54	36	35	71	14
74	22	31	53	29	30	59	10
75	19	25	44	7	13	20	17
76	22	17	39	10	18	28	14
	252	264	516	203	222	425	128

Ilienworth, im Durchschnitt von 10 Jaren, järlich Geb. $51\frac{1}{2}$, Gest. $42\frac{1}{2}$, Getr. $12\frac{4}{5}$.

X. Kirchspiel Oster- und Wester-Wanna.

1770	23	21	44	21	10	31	11
71	24	17	41	28	14	42	8
72	22	17	39	16	23	39	10
73	19	19	38	22	21	43	7
74	22	15	37	25	24	49	9
75	26	24	50	15	13	28	12
76	20	22	42	29	36	65	13
	156	135	291	156	141	297	70

Wanna, im Durchschnitt von 7 Jaren, järlich Geb. $41\frac{4}{7}$, Gest. $42\frac{3}{7}$, Getr. 10.

Verhältnis	Ilienworth	Wanna
zwischen geb. Knaben und Mädchen	25,2 : 26,4	15,6 : 13,5
zwischen Geb. und Gest.	51,6 : 42,5	29,1 : 29,7

Wie-

Wiederholung.

Nach einer Mittelzal mererer Jare, sind alljärlich

in	Geb.	Gest.	Getr.
Altenbruch I (10)	$83\frac{4}{5}$	$79\frac{3}{5}$	$21\frac{1}{2}$
Lüdingworth VI (37)	$60\frac{1}{5}$	55	16
Nordlede II (10)	$46\frac{3}{5}$	$41\frac{2}{5}$	12
Neuenkirchen VIII (10)	34	32	10
Otterndorf V (12)	$145\frac{1}{2}$	$159\frac{5}{12}$	39
Osterbruch VII (18)	$26\frac{1}{9}$	$25\frac{5}{9}$	$7\frac{7}{9}$
Ihlingworth IX (10)	$51\frac{1}{2}$	$42\frac{1}{2}$	$12\frac{4}{5}$
Stenau IV (17)	$36\frac{8}{17}$	$33\frac{8}{17}$	$10\frac{3}{17}$
Odeshem III (17)	$26\frac{13}{17}$	$22\frac{5}{17}$	$6\frac{3}{17}$
Wanna X (7)	$41\frac{4}{7}$	$42\frac{3}{7}$	10

Also wäre die Summe aller Seelen Landes Hadeln
Geb. 553. 29 = 16037. Gest. 534. 35 = 18690.
Getr. 145. 108 = 15660.
oder nach einer wiewol sehr schwankenden Mittelzal etwa
17000 Seelen.

47.

Schöpfung des Preußischen Heers.

Infanterie. *FeldRegimenter.*

Von Kurfürst Johann Sigismund [starb 1619] finden sich keine gewisse Nachrichten, daß er ordentliche Infanterie gehabt.

Kurfürst Georg Wilhelm aber hat folgende bekannte Compagnien hinterlassen: 23 Comp. Garde, so Berlin besezt, 2 Comp. in Spandau, 4 in Cüstrin, 4 in Colberg. Desgleichen einige wenige in Peiz, Oderberg, und Driesen. Ferner ist im damaligen Herzogtum Preussen Königsberg, Pillau, und Memel, mit weniger Mannschaft besezt gewesen.

Kf. Friedrich Wilhelm der Große hat also aus oberwänten beim Antritt seiner Regierung im J. 1640

vorgefundnen Compagnien, den Fuß zu folgenden Regimentern genommen, und davon formirt:

I. v. Bandemer: in *Berlin*. Dieses Regiment bestand schon zu Kf. Georg Wilhelms Zeiten aus 3 Comp. Garde. 1655 war es schon 4 Bataill. stark, und 1656 mit in der Bataille bei Warschau. 1685 war die Garde 6 Bataill. stark. 1713 verlor es den Namen Garde, und fürt seit dem den Namen vom Chef.

II. von Stutterheim sen.: in *Königsberg* in Preußen. Steht wie das vorige seit langen Zeiten, und zwar von Kf. Georg Wilhelm her. In der Schlacht bei Warschau 1656 hatte es ein Fürst Radzivil; und seit 1669 ein Graf von Flemming, der 1696 in Sächsische Dienste gieng.

Von Kf. Friedrich Wilhelm sind neu errichtet worden:

III. Pr. v. Schaumburg: in *Halle*. Errichtet 1665 von Rekruten, die im Reich angeworben worden. Von 1679 — 1757 hatten es Dessauer Fürsten. 1719 wurde es auf 3 Bat. gesetzt.

IV. v. Pelkowsky: 5 Comp. in Preussisch-*Holland*, 4 *Mühlhausen*, 3 *Liebstadt*. Errichtet 1671 aus 8 Comp. der Cüstrinschen Garnison.

V. v. Saldern: in *Magdeburg*. Errichtet 1672 für den damaligen Kurprinz Aemilius, von dem Obersten von Schöning, aus den in Preußen stehenden Compagnien. 1685 stieß es zur Garde, 1713 wurde es wieder separirt.

VI. v. Lestwitz: in *Potsdam*. Errichtet 1673 von den Märkischen Ständen. K. Friedrich Wilhelm machte es 1713 zum LeibRegiment von 3 Bat. Nach dessen Tode 1740 wurde es getrennt, und aus einem Teil davon 1 Bat. GrenadierGarde zu 6 Comp. formirt.

VII. Herz. v. Braunschweig-Bevern: in *Stettin*. Err. 1677 von der Garde Num. I, und erhielt den Namen Kurfürstin.

VIII. v. Haak: in *Stettin*. Errichtet 1677 aus den Märkischen und Pommerschen Garnisons, von dem Obristen von Ziethen.

IX. v. Wolfersdorf: 6 Comp. in *Hamm*, 6 in *Soëst*. Err. 1677 von v. Pöllnitz, in Lippstadt, aus den Märk- und Pommerschen Garnisons, zu 1 Bataillon.

X.

X. v. Petersdorf: 6 Comp. in *Hervorden*. 6 in *Bielefeld*. Err. 1683 in Preussen auf 1 Bat. vom Pr. von Kurland. 1685 zum Regiment gemacht. 1689 ward es geteilt, 1 Bat. kam an Num. XVII.

XI. v. Zastrow: 4 Comp. in *Rastenburg*, 4 in *Angerburg*, 2 in *Nordenburg*, 2 Gren. Comp. in *Drengfort*. Err. 1685 von Alt-Holstein und Spaan zu Wesel.

XII. v. Wunsch: in *Prentzlov*. 1685 vom Obristen von Brand aus 7 Regimentern, nämlich Num. I, III-VII und Dörfling, gezogen.

XIII. v. Braun: in *Berlin*. Err. 1687 vom Obersten de Varenne aus lauter Refugiés, in 16 schwachen Comp. auf französischen Fuß. 1689 auf 1 Brandenburg. Bat. gesetzt, die übrigen an Num. XV abgegeben. 1697 daraus ein Regiment formirt. 1761 bekam es Kaiser Peter III.

XIV. v. Steinwehr: 4 Comp. in *Bartenstein*, 3 in *Friedland*, 3 in *Schlippenbeil*, 2 in *Landsberg*. Err. 1688 in Preussen vom Obr. von Belling. Nach 1701 hieß es kurze Zeit Pr. von Oranien.

Von K. **Friedrich** I sind hiezu ferner errichtet worden: die jetzige

XV. Leibgarde: in *Potsdam*. Wurde 1689 aus Num. XIII gezogen. Der jetzige König übernam es 1731 als Kronprinz: 1740 ernannte er es zur LeibGarde, und machte es mit ausgesuchten Leuten aus der Armee auf 3 Bat. vollzälich. Hiezu gehört noch 1 Bat. Unrangirte.

XVI. ——, in *Ruppin*. Hat mit Num. XV bis 1740 gleiche Chefs gehabt: da der größte Teil des Regiments mit Rekruten aus dem Reiche ergänzt worden, und den jüngsten Bruder des Königes, Prinzen Ferdinand von Preussen, zum Chef erhalten.

XVII. v. Buddenbrock: in *Königsberg*. Gestiftet 1690 von 1 Bat. Num. X, und 1 Pillauischen GarnisonBataillon.

XVIII. v. Billerbeck: 8 Comp. in *Cöslin*, 4 in *Rügenwalde*. 1693 hat es 1 Bat. von Num. XV zum Fus, und von Sydow zum Chef erhalten. 1702 ward es ein Regiment.

XIX. Pr. *Friedr. Wilh.* v. Preussen: in *Potsdam*. Ist 1698 aus der Garde Num. I, die damals noch 6 Bat. stark war, gezogen, und als 1 Bat. Gren. Garde an

an von Pannewitz gegeben worden. 1706 zum Regiment gemacht. 1713 gab es 6 Comp. an Num. XXIV ab. 1716 stiessen 600 Schweden dazu.

XX. Pr. *Friedr.* v. BRAUNSCHWEIG: in *Berlin.* 1702 erhielt es ganze Compagnien von Num. IV, VI, VII, XII, zum Fuß: der Rest wurde von der Colbergschen und Cüstrinschen Garnison genommen.

XXI. v. STUTTERHEIM jun.: in *Magdeburg.* Err. 1706, nachdem es 1 Comp. von Num. VII zum Fuß erhalten, mit 4 neu angeworbnen zu 1 Bat., welches von Borstel erhielt. 1713 wurde es durch 2 FreiComp. und 3 neue auf ein Regiment gesetzt.

K. **Friedrich Wilhelm** hat wärend seiner Regierung folgende neu errichtet. Auch sind von 1713 an alle FeldRegimenter auf 2 Bat. oder 10 Comp. gesetzt worden; die LeibGarde Num. VI und III ausgenommen, welche zu 3 Bat. oder 15 Comp. formiret worden. Und 1735 ist zu jedem Bat. eine GrenadierComp. gekommen.

XXII. Erbpr. v. BRAUNSCHWEIG: 7 Comp. in *Halberstadt*, 5 in *Quedlinburg.* Ist 1713 von den in holländischem Sold gestandnen Bataillons, nämlich VIII, IX, X, XIII, XVIII, wovon jedes 2 Comp. abgegeben, errichtet, und die felenden Leute im Halberstädtischen dazu geworben worden. Erster Chef war Graf von Dänhof.

XXIII. Gr. v. SCHLIEBEN: in *Stargard* in Pommern. 1713 wurden 5 neue Comp. von des K. Friedrich Wilhelms Regiment Num. VI zu Errichtung dieses abgegeben; wozu noch 1 Comp. von Dorthe und 1 von Oderberg gekommen, auch 3 neue in Pommern dazu angeworben worden. Erster Chef war Gr. von Borck.

XXIV. v. RAENTZEL: in *Berlin.* Err. 1713 von 6 weissen GrenadierComp. Num. XIX, und 4 Comp. von der Garde Num. VI, und an v. Kamecke gegeben.

XXV. Pr. Leop. v. BRAUNSCHWEIG: in *Frankfurt* an der Oder. 1713 von 1 Comp. Garde Num. I, 2 FreiComp. aus Spandau, 1 von Frankfurt, und 1 BauComp. Artillerie, zu 1 Bat. errichtet. Erster Chef, von Schwandes. 1715 stieß das 2te Bat. vom Colbergschen GarnisonRegiment dazu. Seit 1723 hatte es Gr. von Schwerin, der 1757 bei Prag blieb.

XXVI. v. RAMIN: in *Berlin.* 1713 aus 1 Bat. der Cü-

Cüstrinschen Garnison, und 1 Driesenschen FreiComp., zu 1 Bat. formirt, und an v. Schlabberndorf gegeben. Das 2te Bat. wurde von 2 Peitzer, 2 Memelschen, und 1 Friedrichsb. FreiComp. errichtet, und nachher mit dem ersten vereint.

XXVII. v. Steinkeller: in *Berlin*. 1714 von 5 Truchesßl. und 5 Jungheidenl. Comp. formirt, und an v. Löben gegeben.

XXVIII. v. Knobelsdorf: 7 Comp. in *Stendal*, 5 in *Gardeleben*. 1715 von den auf der Insel Rügen gefangnen Schweden errichtet: nachher von Num. III und VI auch aus der Mark und Magdeburg completirt.

XXIX. v. Zaremba: in *Brieg*. 1723 von der Armee abgegeben, und zum Füselier-Regiment errichtet. 1732 bekam es Hüthe.

XXX. v. Stechow: in *Breslau*. Wurde 1725 gleichfalls zum FüselierRegiment von abgegebnen Leuten alter Infanterie-Regimenter gestiftet. 1740 wurde es ein MusketierRegiment.

XXXI. v. Sobeck: 7 Comp. in *Anklam*, 5 in *Demmin*. Err. 1728 von 600 Mann der Cüstrinschen Garnison, und andern abgegebnen Leuten der FeldRegimenter, zum FüselierRegiment. 1740 wurden es Musketiers.

XXXII. v. Tauentzien: in *Breslau*. Gestiftet 1729 von abgegebnen Leuten aus den Regimentern Num. IX, X, XXIX, XXX zu einem FüselierRegiment. 1742 bekam es Hüte.

XXXIII. v. Rothkirch: in *Neisse*. War schon 1724 ein GarnisonBat., und stand in Geldern: nach 1730 ward es auf den FeldEtat gesetzt. 1742 wurde ein 2tes Bat. dazu gestoßen, und zum Füselier-, 1745 aber zum MusketierRegiment, gemacht. 1763 bekam es von Horn, und wurde zugleich dessen gehabtes Sächsisches Regiment mit untergesteckt.

Von dem jetzigen Könige Friedrich II sind folgende dazu gekommen. Auch wurde 1743 jede Grenadier-Compagnie mit 1 Unterofficier und 32 Gemeinen, und 1756 mit 10 Uebercompleten, verstärkt. Auch die GrenadierCompagnien der GarnisonRegimenter sind 1742 auf den FeldEtat gesetzt, und alle GarnisonRegimenter sind 1756 mit eben so viel Bataillons vermert worden.

XXXIV.

XXXIV. v. Tadden: in *Glatz.* 1736 übernam K. Friedrich Wilhelm 1 Anhaltisches Bat. von 6 Comp. ReichsContingent in Dienste, und formirte in Magdeburg 1 GarnisonBat. daraus. 1740 wurde es ein FüselierRegiment, und die übrigen teils aus der Armee genommen, teils dazu geworben. 1763 stieß das Sächsische Regiment Plotho dazu.

XXXV. Pr. *Friedr. Henr. Ludw.* v. Preussen: 7 Comp. in *Spandau*, 5 in *Nauen.* Err. wurde dieses FuselierRegiment 1740 zu Potsdam, und erhielt zum Fuß die halbe LeibComp. der alten Garde Num. VI. Die übrigen sind im Reich angeworben worden. So erhielt es der Bruder des Königes.

XXXVI. v. Kleist: in *Brandenburg.* Ist ebenfalls 1740 in Potsdam aus den Märk- und Pommerschen GarnisonBat., auch abgegebnen Leuten von der Armee, und Angeworbnen im Reich, zum FuselierRegiment gestiftet worden. 1763 wurde das Sächsische Regiment v. Röbel untergestossen.

XXXVII. v. Keller: in *GrosGlogau.* 1740 wurde auch dieses FuselierReg. in Potsdam aufgerichtet. Den Fuß gab das GarnisonBat. Hellermann in Colberg: die übrigen sind von der Armee abgegeben, und im Reich angeworben worden.

XXXVIII. v. Falkenhayn: in *Breslau.* Wie die vorigen, 1740 zum FuselierReg. errichtet, und hat den Fuß von allen GarnisonBataillons in Preussen erhalten; die übrigen sind aus der Armee genommen, und im Reich dazu angeworben worden.

XXXIX. v. Möllendorf: 5 Comp. in *Königsberg* in der Neumark, 5 in *Soldin*, 2 Gren. Compagnien in *Pyritz.* 1740 in Templin zum FuselierReg. gestiftet. Die meisten Leute gab der Herzog von Braunschweig her; daher auch Braunschweiger Prinzen es bis 1770 hatten.

XL. v. d. Gablentz: in *Schweidnitz.* Ist 1740 als 1 Bat. vom Herzog von Eisenach in Preussische Dienste überlassen, und in Magdeburg mit Rekruten aus dem Reiche zum FuselierReg. formirt worden. Die meisten Officiere sind aus Eisenach und fremden Diensten dazu gekommen: und so behielt es der Herz. v. Eisenach bis 1741.

XLI. Markgr. *Henrich* von Brandenburg: in *Frankenstein.* Wurde 1741 zu Brieg aus lauter Schlesischen Rekruten als ein GarnisonReg. errichtet. Noch in diesem

J. wurden die besten Leute herausgezogen, 2 Gren. Comp. von Num. XLII dazu gegeben, und ein FuselierReg. daraus gemacht.

XLII. v. Lossow: in *Minden*. 1741 ist dieses Regiment, welches die Herzogin von Wirtenberg dem Könige überlassen, in Wesel zum FuselierReg. errichtet. Die Officiers sind meist aus Wirtenbergschen und fremden Diensten dazu gekommen.

XLIII. Graf *Leop.* v. Anhalt: in *Liegnitz*. Ist 1741 aus der Breßlauer StadtGarnison als ein Garnison-Reg. formirt worden. 1744 wurde es ein FuselierReg.

XLIV. v. Britzke: in *Wesel*. 1742 wurde für den Gen. Feldmarsch. Grafen v. Dohna, als er sein voriges Num. XXVIII abgetreten, dieses neue FuselierRegiment errichtet, und behielt er vom vorigen 10 Mann per Comp. zum Fuß: die übrigen wurden im Reich angeworben, und aus den Cantons gehoben.

XLV. v. Schwartz: 10 Comp. Pionniers, 1 Compagnie Mineurs in *Neiss*, 1 Comp. Mineurs in *Glatz*. 1742 ist dies Reg. zu 10 Pionnier- und 2 Mineur-Comp. in Neiß formirt, und zwar die Mineurs aus Bergleuten im Magdeburgschen. Sein erster Chef von Walrave wurde 1748 auf die Festung nach Magdeburg gebracht. 1763 wurden sie Füseliers.

XLVI. Pr. v. Nassau-Usingen: zu *Burg* im Magdeburgschen. 1743 von 600 Holsteinern, so der König in Dienste genommen, zum FuselierReg. errichtet, und an den Prinzen von Darmstadt gegeben.

XLVII. v. Lettow: in *Berlin*. 1743 ward dies FuselierReg. von lauter neuangeworbnen Leuten aus dem Reich in Brandenburg gestiftet. Der jetzt regierende Herzog von Wirtenberg erhielt es, dessen Namen es bis 1758 geführt: das Commando aber nebst Revenuen hatte v Götze.

XLVIII. Landgr. *Friedr.* v. Hessen-Cassel: in *Wesel*. 1743 trat der Gener. Lieut. von Dossow sein Regiment Num. XXXII ab, und erhielt dieses neue FuselierReg., wozu er vom vorigen 10 Mann per Comp. als einen Fuß behielt, und die übrigen anwerben ließ.

XLIX. v. Eichmann: in *Wesel*. Als 1743 der Gen. Maj. von Beaufort sein FeldBat. Num. XXXIII abtrat, wurde ihm dieses als ein GarnisonBat. in die Stelle errichtet, wozu ihm 10 Mann per Comp. vom vorigen gelassen worden. 1756 ist noch 1 Bat. dazu errichtet, und

als

als ein FuselierReg. an den jetzigen Chef von N. XLVIII gegeben worden.

L — LII. Erstes Feld-Artillerie Regiment in *Berlin*. Im J. 1672 hat das Artillerie-Corps aus 300 Köpfen bestanden. Sein erster Chef v. Schurtz ward *1677* dimittirt, sein dritter v. Weyler desertirte *1695*, sein vierter v. Schlund kam auf die Festung. *1716* ward das Corps in 2 Bat. geteilt, wovon das erste als ein Feld-, das 2te als ein Festungs-Bat., angesehen wurde. *1742* wurde das 2te FeldBat. errichtet, und *1743* das Schlesische Bat. — *1762* wurden noch 2 FeldArtillerie-Regimenter errichtet: und *1773* ist das 4te FeldArtillerieRegiment, so aus 2 Bat. jedes zu 5 Comp. besteht, hinzu gekommen.

LIII. —— in *Silberberg*. *1770* kam der vorher in königl. Sardinischen Diensten gestandne Obrist von Rossier in hiesige, und hat bereits angefangen, sein Regiment, welches die Besatzung der neuerbauten Festung ausmachen soll, zu formiren. Die Officiers zu 2 Bat. sind bereits ernannt; und *1775* war schon ein ganz completes Bat. von 6 Comp. mit Augmentation.

Neue Regimenter, so der K. Friedrich II in den J. 1773 und 1774 in WestPreussen errichtet.

LIV. in *Marienburg*. *1773* wurde das FuselierRegim. v. Krockow aus lauter Neuangeworbnen und Cantonisten aus West-Preussen errichtet, die Officiers aber teils aus fremden Diensten, teils aus der Armee, dazu genommen.

LV. in Preusisch-*Holland*. *1773* wurde das FuselirReg. v. Lengerfeld aus lauter Neuangeworbnen und Cantonisten aus WestPreussen gestiftet, die Officiers aber aus königlichen Diensten und von fremden Truppen dazu genommen. Da dieses Regiment in die Garnison des Reg. v. Pelkowsky kam, welches nach Elbingen in WestPreussen verlegt wurde, und dieses dort einen andern Canton erhielt: so wurde ihm der Canton des Pelkowskischen Regiments gegeben.

LVI. in *Braunsberg*. *1773* wurde das Regim. von Luck aus Neuangeworbnen und WestPreußischen Cantonisten errichtet, die Officiers aber, wie bei den erstern, teils aus königl. Diensten, teils aber auch aus Heßischen, Wirtenbergschen, Sächsischen, und Braunschweigischen, dazu genommen.

LVII.

LVII. in *Graudentz*. 1773 wurde das Fuselier-Reg. von Rohr errichtet, und so wie erstere durch Westpreußische Cantonisten und Neuangeworbne vollzälig gemacht. Die Officiers wurden aus fremden Truppen und aus königl. Diensten dazu genommen: der Obr. von Rohr aber, der vorher bei dem Regim. Jung-Stutterheim gestanden, wurde nicht allein zum Chef dieses Regiments, sondern auch zum Inspector der WPreußischen Infanterie, ernannt.

LVIII. in *Derschau*. 1774 wurde ein Fuselier-Reg. für den Prinzen v. *Hessen*-Philippsthal errichtet, welcher aus holländischen Diensten kam, und zum Obersten und Chef dieses Regts ernannt wurde. Die Gemeinen wurden durch Neuangeworbne und durch WPreußische Cantonisten complet gemacht; die Officiers aber wurden teils aus königl., teils aus fremden Diensten, dazu choisirt.

Grenadier-Bataillons. Sind seit 1741 von den sogenannten kleinen Grenadier-Compagnien der Garnison-Regimenter nach und nach formirt, und auf den FeldEtat gesezt worden.

LIX. v. Rohr: 4 Comp. in *Treuenbrietzen*, 2 in *Belitz*. Wurde 1741 zu 6 Comp., nämlich von Num. LXIII und LXIV, nachher auch LXVIII, formirt.

LX. v. Meusel: in *Magdeburg*. Wurde 1744 formirt, aus 2 Gren. Comp. Num. XLII, und 2 Gren. Comp. Num. XLIV.

LXI. v. Rohmberg: in *Magdeburg*. Formirt wie das vorige 1744, und besteht aus den 2 Gren. Comp. Num. XLVIII, 1 Comp. Num. XLIX, und 1 Comp. N. LXVI.

LXII. v. Haerdt: in *Königsberg*. Err. 1745, und besteht aus 2 Gren. Comp. Num. LXI, 2 Comp. N. LXII, und 2 Comp. Num. LXXI.

LXIII. v. Lentzky: in *Breslau*. Err. 1753. Besteht aus 2 Gren. Comp. N. LXV in Glogau, 2 Gren. Comp. Num. LXX in Breslau.

LXIV. v. Gillern. Err. 1753. Besteht aus 2 Gren. Comp. Num. LXIX in Neiß, 2 Gren. Comp. Num. LXVI in Brieg.

LXV. FeldJägerCorps zu Fuß, de Granges: in *Mittelwalde* und *Tennitz*. Gestiftet 1740, bestehet aus gelernten Jägern, die im lezten Kriege auf 5 Comp.

vermert gewesen, seit 1763 aber wieder auf 2 Comp. zurückgesezt worden.

Garnison-*Etat.*

Regimenter und Bataillons.

LXVI. v. Hallmann: 8 Comp. in *Memel*, 2 in *Gumbinnen*. Seit 1714 stand hievon 1 Bat., das von Invaliden errichtet war. 1740 gab es die besten Leute zu Errichtung der FeldRegimenter ab, und vermerte sich auf 10 Comp.

LXVII. v. Tümpling: 7 Comp. in *Pillau*, 3 in *Fischhausen*, 2 in *Barten*, 2 in *Tapiau*, 1 in *Dommau*. 1715 als ein neues Garn. Bat. errichtet. 1740 auf 2 Bat., und 1755 noch mit 2 Bat. vermert: wovon 1763 Ein Bat. reducirt worden, daß es noch aus 3 Bat. besteht.

LXVIII. v. Vittinghofen: in *Colberg*. 1715 blieb von 2 Garn. Bat., die von Schönbeck gehabt, 1 Bat. zurück: 1756 kam ein 2tes dazu: nach dem Frieden 1763 wurde es wieder auf 1 Bat. gesezt.

LXIX. v. Gotter: 2 Comp. in *Acken*, 2 in *Könnern*, 1 in *Löbegin*. Formirt ward dies Bat. 1740 aus den ältesten Leuten des verstorbnen K. Friedrich Wilhelms LeibRegiment, und aus einigen dazu Geworbnen. Das 1756 augmentirte Bat. gieng 1763 wieder ein.

LXX. v. Arnstaedt: 1 Bat. in *Züllichau*, 1 Bat. in *Crossen*, 1 Bat. in *Jauer*, 1 Bat. in *Neumark* und *Striegau*. 1741 auf 2 Bat. in Schlesien neu errichtet: 1755 auf 4 Bat. vermert. 1759 wurden 2 Bat. auf den FeldEtat gesezt; nach dem Frieden aber wieder auf den vorigen.

LXXI. v. Sass: 3 Bat. in *Cosel*, 1 in *Namslau*. Err. 1741 zu Brieg aus lauter Rekruten auf 2 Bat. 1743 von neuem completirt, wie Num. XLI herausgezogen worden. 1756 noch 2 Bat. dazu errichtet.

LXXII. v. Salenmon: in *Geldern*. Wurde 1741 als 1 Garn. Bat. für den Gouv. G. L. v. Kröcher, nachdem er sein voriges Num. XXXIII abgegeben, neu errichtet, doch daß es vom alten 10 Mann per Comp. zum Fuß behielt. 1763 nach dem Frieden ist es dem Salenmonschen FreiBat., welches 1756 errichtet, einverleibt worden.

LXXIII. v. Kovalsky: 3 Comp. in *Neustadt* Eberswalde, 4 in *Templin*, 3 in *Angermünde*, 3 in *Bernau*, 3 in *Cüstrin*, 2 in *Spandau*, 1 in *Reppen*, 1 in *Mohrin*.

Mohrin. Err. 1742 von Mährischen Rekruten. 1756 auf 4 Bat. gesetzt.

LXXIV. v. Brehmer: 3 Bat. in *Glatz*, 1 in *Reichenbach*. Nachdem das Quandtische Reg. von 4 Bat., welches 1741 errichtet gewesen, gänzlich cassirt worden, wurde nach dem Frieden in dessen Stelle dieses aus 4 Frei-Bat. formirt; nämlich 1 Bat. le Noble, welches 1756 errichtet worden; 2 Bat. von Wunsch. Err. 1757, und 1 Bat. von Lüderitz. Es behielt zum Chef le Noble, welcher 1756 in Preußische Dienste getreten, und 1772 starb.

LXXV. v. Mülben: 2 Bat. in *Neiß*, 1 in *Patschkau*, 1 in *Ottmachau* und *Nimtsch*. Err. 1743 zu 2 Bat. von Rekruten aus dem Reich. 1756 ward es auf 4 Bat. gesetzt.

LXXVI. v. Ingersleben: 6 Comp. in *Heiligenbeil*, 3 in *Zinthen*, 3 in *Christburg*, 3 in *Eylau*. Err. 1743 aus Holsteinern, polnischen, und preußischen Rekruten zu 2 Bat. 1756 2 Bat. dazu angeworben. Nach dem Frieden wieder auf 3 gesetzt.

LXXVII. —— in *Embden*. 1744 aus 2 Ostfriesischen Comp., so *Marineurs* geheissen, auf 1 Bat. errichtet, und dem v. Kalkreuth ertheilt. Nach dem Frieden 1763 wurde es in das FreiBat. *Courbiere*, welches 1756 von dem v. Meyer errichtet worden, rangirt, und wieder auf 1 Bat. gesetzt, nachdem es den Obr. Lieut. *L'homme de Courbiere* zum Chef behalten.

LXXVIII. Vestungs-Artillerie. Ist eigentlich 1716 formirt worden: nämlich 1 Comp. in *Wesel*, 1 in *Pillau*, 1 in *Stettin*. 1717 ist 1 in *Magdeburg* dazu gekommen, 1742 noch die *Breslau*sche, und 1748 die Comp. in *Neiß*, welche 2 letztere bis auf 5 Comp. oder 1 Bat. vermert worden. Bestehet überhaupt aus 9 Comp.; wovon 1 in Magdeburg, 1 in Stettin und Colberg, 1 in Wesel, 1 in Friedrichsburg und Memel, die 5 Schlesischen aber zu Breslau, Neiß, Glatz, Schweidnitz, Cosel, Glogau, und Brieg verteilt liegen.

Das Corps *Cadets*.

v. Buddenbrogg: 4 Comp. in *Berlin*, 1 in *Stolpe*. Schon Friedrich I hatte zu Magdeburg, Berlin, und Colberg, CadettenSchulen anlegen lassen. Friedrich Wilhelm zog solche nach Berlin zusammen, und bisher hat es aus 4 Comp. bestanden. 1770 kam noch 1 Comp. in Stolpe dazu. Also besteht das Corps nun aus 5 Comp.

LandMiliz.

K. Friedrich Wilhelm traf schon die Einrichtung, daß bei den Revües Leute vom Lande, nebst den GarnisonTruppen, die Wachten versehen mußten. Nunmeer sind wirklich 4 Regimenter formirt, die beim lezten Kriege in den Festungen schon gute Dienste getan haben, nämlich:

I. v. Rothkirch: in *Berlin*.
II. v. Borck: in *Königsberg*.
III. v. Wegener: in *Magdeburg*.
IV. v. Hohndorf: in *Stettin*.

Invaliden, zu Berlin im Invalidenhause.

K. Friedrich II erbaute 1743 ein prächtiges Invalidenhaus mit der Aufschrift: LAESO ET INVICTO MILITI, wohin die Invaliden aus der Armee geschickt werden. 1748 wurde es fertig, und sind bis hieher 3 Comp., jede zu 100 Köpfen, darinnen. Commandeur: v. Dembke.

Cavallerie. *Curassiers.*

Die ersten sichern Nachrichten von Cürassiers findet man unter der Regierung Kf. Friedrich Wilhelms, und zwar, daß er in der Schlacht bei Warschau 40 Escadrons gehabt, viele davon abgedankt, und wieder von neuem errichtet. Sie sind auf folgende Art formirt worden.

I. v. Röder: in *Breslau*. Err. 1666 vom Fürsten von Dessau, und auf 6 Comp. gesetzt. 1718 auf 5 Escadrons gesetzt.

II. v. Wierschbitzky: in *Wusterhausen*, *Kyrix*, *Perleberg*, *Wittstock*, *Zehdenick*. Err. 1666. Von 1674 an hieß es Kurprinz, doch hatten die Commandeurs die Revenüen. 1718 wurde es auf 5 Esc. gesetzt, und erhielt den Namen Kronprinz, den es 1730 verlor.

III. LeibRegiment, v. Lentulus: 1 Escadr. in *Schönebeck*, 1 in *Kalbe*, 1 in *Wansleben*, 1 in *Forse u. Salze*, 1 in *Egeln* und *Seehausen*. Angeworben 1672 vom Obr. v. Beelow. 1718 auf 5 Esc. gesetzt.

IV.

IV. v. ARNIMB: 2 Esc. in *Neustadt*, 1 in *Kroppitz*, 2 in *Oberglogau* und *Zütz*. Formirt 1672 durch den v. Grumkov von den sogenannten Hof-Stabs- oder Küchen-Dragonern, unter dem Namen LeibDragoner 1718 auf 5 Esc. gesetzt.

V. v. LÖLLHÖFEL: 3 Esc. in *Belgarde* und *Cörlin*, 1 in *Reez*, 1 in *Dramburg*. Gestiftet 1683 aus einer FreiComp. und andern dazu geworbnen Leuten, und an v. Bruquemaux gegeben. 1711 kam es an den Markgr. von Brandenburg-Schwed, dessen Namen es fürt: die bisherigen Commandeurs ziehen die Einkünfte. 1718 auf 5 Esc. gesetzt.

VI. v. SEELHORST: 3 Esc. in *Aschersleben*, 1 in *Kropstädt*, 1 in *Oschersleben*. 1688 bekam dies Regim. von Num. V 4 Comp. zum Fuß. 1718 ward es auf 5 Esc. vermert.

Unter K. Friedrich I sind folgende dazu gekommen, welche unter K. Friedrich Wilhelm in den J. 1713 — 1718 teils zu Cürassiers gemacht, alle aber auf 5 Esc. oder 10 Comp. erst gesetzt worden. Unter Friedrich II 1761 ist jede Esc. mit 1 Officier und 2 Unter-Officiers vermert worden.

VII. v. MANSTEIN: 2 Esc. in *Salzwedel*, 1 in *Tangermünde* und *Seehausen*, 2 in *Osterburg Werben* u. *Arendsee*. Err. 1690 in Preussen, und mit einigen Perbandischen FreiComp. completirt. 1717 wurden es Cürassiers. 1718 auf 5 Esc. gesetzt.

VIII. v. PANNEWITZ: 1 Escadr. in *Ohlau*; 3 in *Strehlen* und *Grottkau*, 1 in *Münsterberg*. 1690 wurde dies Regiment aus einigen Baireutschen Comp. errichtet, und fürte den Namen Baireut-Culmbach bis nach dem Tode des Markgr. Christ. Ernst von Baireut 1712. 1718 auf 5 Esc. gesetzt.

IX. v. PODEWILS: 2 Esc. in *Oppeln*, 1 in *Strelitz*, 1 in *Falkenberg*, 1 in *Löwen*. Gestiftet 1691 von abgegebnen Comp. der Regimenter Num. I, II, III und Flemming, und an v. Schöning erteilt: dieser verkaufte das Regiment 1703 für 8000 Rthlr. an v. Canstein; und dieser 1705 für dasselbe Geld an den Grafen von Katt. 1718 wurde es auf 5 Esc. verstärkt.

Gens d'Armes.

X. v. Prittwitz: in *Berlin*. Err. 1691 zu 2 Comp im Halberstädtschen. 1697 stieß die weisse Escadron Garde du Corps dazu. 1713 kam die 3te neue dazu, so für den Pr. von Anhalt-Dessau gerichtet worden. 1718 auf 5 Esc. gesetzt.

Carabiniers.

XI. v. Bohlen: 2 Esc. in *Rathenau*, 1 in *Neuhaldesleben*, 2 in *Gentin*, *Havelberg*, *Landow*, und *Wolmirstädt*. Err. 1691 aus verschiednen DragonerRegimentern auf 6 Comp. 1697 stiessen 3 Dörfling. Comp. dazu. 1718 auf 5 Esc. gesetzt, und Cürassiers geworden. 1738 wurde es zu Carabiniers erklärt.

XII. v. Dalwig: 2 Esc. in *Rattibor*, 2 in *Leobschütz*, 1 in *Glewitz*. Err. 1705 von 2 Küchen- und 2 Preußischen TaschenDragonerComp. 1715 wurden sie Cürassiers. 1718 auf 5 Esc. vermert.

Garde du Corps.

XIII. v. Mengeden: 1 Esc. in *Potsdam*, 1 in *Berlin*, 1 in *Charlottenburg*. Err. 1740 von dem jetzigen Könige zu 1 Esc., wozu die Leute in der Armee ausgesucht worden. 1756 wurde sie mit den Sächsischen Trabanten auf 3 starke Esc. vermert.

Dragoner.

Unter Kf. Friedrich Wilhelm findet man die ersten Nachrichten von Dragonern, die also allem Vermuten nach erst von diesem Kurfürsten errichtet, vom Kön. Friedrich I. aber folgendermaßen formirt worden.

XIV. Gr. v. Lottum: in *Schwed*, *Wrietzen*, *Schönflies*, *Greifenhagen*, *Lippehne*. Err. 1690 aus 3 Markgr. Anspachschen Comp., und fürte es den Namen Anspach bis 1715. Auf 5 Esc. gesetzt 1718: und 1724 auf 10 Esc. vermert, wovon 5 an Num. XV abgegeben. 1740 wurde es wieder auf 10 Esc. vermert, und 1743 gab es 5 Esc. an Num. XXII ab.

XV. v. Krockow: in *Lieben*, *Rauden*, *Polckwitz*, *Buntzlau*, *Hagnau*. Hat 1690 mit Num. XIV gleiche Stiftung gehabt, bis es 1725 geteilt, und 5 Esc. hieher an von Sonsfeld gekommen.

XVI.

XVI. v. Alvensleben: in *Friedeberg*, *Arenswalde*, *Berlinchen*, *Beerwalde*, *Neuendamm*. Gestiftet 1705 auf 8 Comp. für v. Dörfling. 1713 wurden es Grenadiers zu Pferde. 1725 auf 10 Esc. vermert. 1741 verlor das Regiment die Mützen, und wurde geteilt: 5 Esc. kamen an Num. XVII.

XVII. v. Wulffen: 4 Esc. in *Landsberg* an der Warte, 1 in *Moldenberg*. Von 1705 — 1741 hat dies Regiment mit Num. XVI einerlei Schicksale gehabt, da es geteilt wurde.

K. Friedrich Wilhelm hat hiezu folgende errichtet. Auch sind 1718 alle DragonerRegimenter auf 5 Esc., die doppelten ausgenommen, gesetzt worden.

XVIII. v. Bülow: 4 Esc. in *Pasewalk*, 1 in *Gartz*, 1 in *Bahr*, 1 in *Uckermünde*, 1 in *Galnow*, 1 in *Treptow* an der Tollensee. Neugestiftet 1717 von abgegebnen Leuten der Cürassiers und Dragoner im Halberstädtschen. 1724 auf 10 Esc. gesetzt. So erhielt es 1770 der jetztregierende Markgr. von Anspach und Baireut.

XIX. —— : 5 Esc. in *Königsberg*, 2 in *Wehlau*, 1 in *Gerdau*, 1 in *Labiau*, 1 in *Allenburg*. 1717 ward dies Regiment von 600 Sächsischen Reutern und Dragonern, die der König von Polen an K. Friedrich Wilhelm für ein Aequivalent gegeben, errichtet. 1718 auf 5 Esc. gesetzt, 1725 auf 10 Esc. augmentirt. 1727 wurden 5 Esc. zu Formirung Num. XXII abgegeben. 1740 wurde es wieder auf 10 Esc. vermert.

XX. v. Apenburg: in *Tilsit*. Von 1717 - 1727 hatte dies Regiment mit Num. XIX gleiche Schicksale, und war auf 5 Esc. gesetzt. 1740 wurde es auf 10 Esc. vermert. 1742 wurden 5 Esc. an N. XXI abgegeben.

Von dem jetzigen Könige Friedrich II sind folgende neuerrichtet. 1761 wurde jede Esc. mit 1 Officier und 2 UnterOfficiers vermert.

XXI. v. Platen sen.: in *Insterburg*. Bis 1742 gleiche Schicksale mit Num. XX. Die hieher geteilten 5 Esc. erhielt v. Stosch.

XXII. v. Pomeiske: in *Riesenburg*, *Liebemühl*, Deutsch *Eylau*, *Freystadt*, *Marienwerder*. Dies Regiment stammt von Num. XIV ab: denn wie v. Plathen

1741 5 Esc. behielt, wurden sie wieder auf 10 Esc. vermert. 1743 aber wurden wieder 5 Esc. an Num. XXIII abgegeben.

XXIII. Gr. v. Finkenstein: in *Mohrungen, Saalfelt, Osterode, Neidenburg, Hohnstein.* Hatte bis 1743 einerlei Schicksale mit Num. XXII.

XXIV. v. Mitzlaff: 1 in *Sagan*, 2 *Grüneberg*, 1 *Beuthen*, 1 *Sprottau*. 1741 neuerrichtet aus lauter Schlesischen Rekruten, und dem Gr. v. Nassau erteilt, der aus Sächsischen Diensten kam, und die meisten Officiers mitbrachte.

XXV. v. Reitzenstein: in *Treptow, Greifenberg, Massow, Naugarten, Wollin.* 1742 überließ die Herzogin von Wirtemberg dies Regiment, welches in kaiserl. Sold gestanden, dem Könige mit dem Namen Wirtemberg.

Husaren. K. Friedrich Wilhelm hatte zwar angefangen, Husaren zu errichten: sie bestanden aber nur aus einigen Escadrons, woraus der jetzige K. Friedrich II folgende Regimenter formirt, und die übrigen neu gestiftet hat.

XXVI. v. Czetteritz: 2 Esc. in *Wohlau*, 1 in *Winzig, Steinau, Trachenberg, Schlawe, Gubrau, Herrnstadt, Zulauf*, und *Struppen*. 1721 warb der Gen. Lieut. von Wutgenau in Preussen das erste Corps von 30 Walachen. 1722 wurden sie auf 2 Esc. verstärkt, u. 1730 bis auf 6. Als 1732 v. Dockum abgieng, bekam sie Prinz Eugen von Anhalt zur Inspection. 1740 erhielt sie von Brunikovsky als Chef, und gab 3 Esc. an Num. XXVII ab, ferner noch 2 Esc. zum Fuß von N. XXVIII. 1741 ward die übriggebliebne 1 Esc. auf 3 Esc. vermert, und wieder zum Fuß von Num. XXX abgegeben. Aus den Zurückbehaltnen ward ein Regiment errichtet, welches sich 1742 in Böhmen auf 10 Esc. completirte.

XXVII. v. Ziethen: 5 Esc. in *Berlin*, 5 Esc. in *Parchim* und *Plauen* im Meklenburgschen. 1730 wurde 1 Esc. in Preussen errichtet, und dazu der Fuß von Num. XXVI genommen. 1733 wurde es auf 3 Esc. vermert. 1740 stiessen noch 3 Esc. von Brunikovsky dazu. 1741 wurde es auf 10 Esc. gesetzt.

Hiezu

Hiezu sind ferner gekommen:

XXVIII. v. SAMOGGY: in *Creutzburg*, *Pitschen*, *Tost*, *Bernstadt*, *Constadt*, *Landsberg*, *Reichenthal*, *Rosenberg*, *Gutentag*, *Lublinitz*. Err. 1740 vom Obristen v. Baudemer, wozu Num. XXVI 2 Esc. zum Fuß gegeben worden. 1742 auf 10 Esc. gesetzt.

XXIX. v. PODGURSKY: in *Militsch*, *Wartenberg*, *Trebnitz*, *Medzibor*, 2 in *Oelse*, *Auras*, *Julinsburg*, *Praussnitz*, *Festenberg*. 1741 ward v. Natzmer in Preussen 5 Esc. Uhlanen. 1742 wurden es Husaren, und auf 10 Esc. vermert.

XXX. v. LOSSOW: 2 in *Goldap*, 2 *Olezkow*, 2 *Lyck*, *Schirwind*, *Darkehmen*, *Pilkallen*, *Lötzen*. 1741 ist dies Regiment in der Mark auf 5 Esc. gestiftet, wozu Num. XXVI 3 Esc. zum Fuß gegeben. 1742 auf 10 Esc. gesetzt.

NB. Diesem Regiment sind die Bosniaken, so nach dem letzten Kriege 1763 auf 2 Esc. von 400 Pferden gesetzt, incorporirt worden. Sie stehen in *Stallopehne*: der Major v. HALLETIUS commandirt sie: nun sind sie ein ganzes Regiment von 10 Esc.

XXXI. v. WERNER: in *Pleß*, 2 in *Beuthen*, *Peiskretscham*, *Nicolai*, *Tarnowitz*, *Sohrau*, *Ujest*, *Loslau*, *Rübnick*. Neuerrichtet wurde dies Regiment 1741 zu Breslau von lauter Rekruten, auf 10 Esc.

XXXII. v. USEDOM: in *Soldau*, *Ortelsburg*, *Sendsburg*, *Johanneburg*, *Rhein*, *Bischofswerder*, *Passenheim*, *Biala*, *Rosenburg*, *Gilgenburg*. 1744 auf 10 Esc. in Pommern errichtet, und bekam einen Fuß von 2 Esc. schwarzer Husaren, so in Köpenick errichtet waren.

XXXIII. v. BELLING: 3 Esc. in *Stolpe*, *Schlage*, *Bütow*, *Lauenburg*, *Zahnow*, *Neustettin*, *Rummelsburg*, und *Tempelburg*. Wurde 1744 in der Kur-Mark von neuen Leuten und einigen Ungern, so in Preußische Dienste getreten, als ein Reg. von 10 Esc. errichtet, und Petern v. Haslasch erteilt, der aber 1747 dimittirt worden. Nach dem Frieden 1763 wurde es zerstreut, und in diese Stelle das 1758 neuerrichtete schwarze Husaren-Regiment, welches seit der Zeit v. Belling erhalten, einrangirt, mit Behaltung der roten Uniform.

XXXIV. Im J. 1773 wurde ein neues Husaren-Reg. errichtet, und dem Obr. v. OWSTIN, Commandeur des Rossowschen Husaren-Regiments, gegeben. Die Officiers

dazu wurden grösstenteils aus der Armee; einige aus Sächsischen, und einige aus Hessischen Diensten, genommen: der Stamm von Gemeinen aber wurde aus allen Husaren-Regimentern gegeben.

Feld-Jäger zu Pferde.

XXXV. G. M. Wilhelm v. Anhalt: zu *Köpenick, Potsdam, Berlin, Zehlendorf*. Sind 1740 neu gestiftet, und im Lande von gelernten Jägern ausgesucht worden. Werden sowol im Felde als Friedenszeiten, zu allerhand Commissionen und Verschickungen, meistens als Couriers gebraucht, nachher mit einträglichen Forstbedienungen versorgt. Der erste Gen. Adjutant vom Könige, welcher meistens zugleich HofJägermeister ist, ist allemal Chef.



Was der Geschichtschreiber von Preussen, von der Entstehung und dem erstaunlichen Anwachse des preussischen Heers seit etwa 100 Jaren, zu wissen braucht: habe ich aus 72 Seiten der neuen und verbesserten *Nachrichten von der Königl. Preussischen Armee* mit *Anfange* des J. 1777 (1777, 8, ohne Anzeige des Verfassers, DruckOrtes, und Verlegers) hier auf 14 Seiten zusammengepreßt. Die Namen aller Chefs von jedem Regimente auszuzeichnen, war für meine Absicht nicht notwendig: wiewol dabei bemerkungswerth ist, daß, da in einigen andern Staten, ein Regiment gewönlich auf die Art einen andern Chef bekommt, daß die Eigentümer des Regiments entweder 1. solches verkaufen, oder 2. sterben, hier in den Preußischen Listen diese Eigentümer sehr häufig 3. im Treffen bleiben, oder 4. dimittirt werden.

Sonst giebt bemeldter Ungenannte noch folgende Liste von der Königl. Preuß. Armee an. Es sollen dabei gewesen seyn zu Anfang des J. 1777:

1 GeneralFeldmarschall: der Landgr. v. HessenCassel, seit 1760,
5 Generale von der Infanterie.
1 ——— von der Cavallerie: von Zieten, seit 1760.

18 Gen.

18 Gen. Lieut. Infant.	8	——	Cavall.
36 Gen. Majors Infant.	19	——	Cavall.
90 Obristen Infant.	27	——	Cavall.
61 ObristLieut. Infant.	33	——	Cavall.
141 Majors Infant.	67	——	Cavall.

Husaren: 10 Obristen, 6 ObristLieut. 38 Majors.

GarnisonsReg.: 1 Gen. Lieut., 5 Gen. Maj., 10 Obristen, 29 ObristLieut., 49 Majors.

GarnisonArtill.: 1 Obrister, 1 ObristLieut., 4 Majors.

CadettenCorps: 1 Gen. Lieut., 1 Obr., 1 Maj., 5 Capit., 1 Lieutenant.

IngenieurCorps: 3 Obr., 2 Obr. Lieut., 6 Maj., 20 Capit., 20 Lieut, 2 Conduct.

MineurCorps: 2 Obr. Lieut., 6 Capit., 5 Lieut., 3 Ober-Conduct.

JägerCorps zu Pferde: 1 Rittmeister.

——— zu Fuß: 1 Obr., 5 Capit.

InvalidenCorps: 1 Obr. Lieut., 1 Maj., 3 Capit.

23 Gouverneurs- und Commendanten-Plätze: namentlich in Berlin, Breslau, Königsberg und Friedrichsburg, Stettin und auf Fort Preussen, Magdeburg, Glatz, Cüstrin, Spandau, Colberg, Neisse und auf Fort Preussen, Schweidnitz und WasserFort, Brieg, Glogau, Cosel, Wesel, Neufchatel, Geldern, Memel, Pillau, und Silberberg.

Minden ist geschleift, und die CommendantenStelle nach dem Tode des Obr. von Bork 1773 eingezogen.

Penamünde ist auch geschleift, wird aber von Colberg aus besetzt und abgelöst mit 1 Off., 2 UnterOfficier, und 26 Mann.

Verteilung der ganzen Armee:

in	Inf. u. Artill.	Cavall.	Summa
Preussen	16271	8240	24511
Pommern	10586	4850	15436
den Marken, Magdeb. und Halberstadt	50187	9698	59855
Schlesien	32176	11830	44006
Westfalen	11090	— —	11090
		Summa	154928

jedoch *exclusive* der neuerrichteten Regimenter: von Brockow, Lengefeld, Luck, Rohr, Prinz von Hessen-Philippsthal, und des HusarenRegiments von Owstien.

48.

Nachtrag zu oben S. 264 dieses Hefts.

Kurfürstl. Sächsische Cassen-Billets *.

Sie sind in 6 Klassen geteilt: à 1, 2, 5, 10, 50, und 100 Rthlr.

Sie werden in den AccisAemtern, Zug um Zug, ohne weitere Gebür, ausgegeben.

Mit diesen Billets soll notwendig allemal die Hälfte sämtlicher Portions- und RationsGelder, Land- und GeneralAccise, Zölle, Gleiten, Licenten, Fleischsteuern, KammerImposten, auf Administration stehender Amts- und reservirter IntradenGelder, auch Donativ-Gelder, und Personensteuern, wenn die auf einmal zu entrichtende Prästation wenigstens 2 Rthlr. beträgt, und nur die andre Hälfte bar, bezalt, auch von Einnemern anders nicht angenommen werden; es müßten denn die erfoderlichen Billets nicht in den Einnahmen zu bekommen seyn.

Auch bei allen Cassen werden diese Billets, auf alle Ausgaben, wo nicht ausdrücklich auf bares Geld contrahiret ist, an Geldes statt mit ausgegeben: doch sind die Steuer- und KammerCreditCasse hievon ausgenommen, und zalen alles bar.

Auch sollen mit denselben, nicht nur bei den Kanzleien und Expeditionen aller höheren und andern Collegien, sondern auch bei den Dikasterien, sowol in den Aemtern und allen übrigen Untergerichten, auch den Superintendenturen, die sämtlichen Kanzlei- und Gerichts-

* Aus einem Auszuge aus dem oben S. 265 im Billet selbst citirten Edicte, und einem spätern Mandate: welcher Auszug in Richters *Digesta Juris Saxonici* (Leipzig 1774) S. 161 folgg. stehet.

richtsSporteln, Ephoral- und andre Gebüren, inglei-chen die UrtelsGelder (nur den baren Verlag, sowol die den GerichtsObrigkeiten zukommende commoda iurisdictionis, und andre zu den GerichtsSporteln nicht zu rech-nende Abgaben ausgenommen), allemal zur Hälfte ab-gefürt, und unweigerlich angenommen werden.

Cassirer, Rechnungsfürer, Beamte, und Einne-mer, sollen in Annemung und Ausgebung der Billets sich genau nach der Vorschrift achten; kein Douceur rc. unter irgend einem Vorwande fodern oder annemen; und mit den ihnen anvertrauten Billets, bei denen in der Constitution vom anvertrauten Gute ausgedruckten Stra-fen, treulich umgehen.

Privatpersonen sind nicht gehalten, die Billets in Zalungen unter sich anzunemen.

Die verloren gegangnen können auch als res furtiva nicht von einem tertio vindicirt werden: wol aber hat condictio furtiva gegen den Dieb, und actio ex dolo oder in factum wider den Teilnemer, statt.

Eben so wenig hat sonst ein Ersatz oder Vergütung statt. Abgenutzte oder beschädigte aber werden bei der Commission gegen neue ausgewechselt: wenn nur das Quantum, die Klasse, und Numer, noch kenntlich, und das abgerißne Stück nicht nochmals zur besondern Verwechslung kommen kan.

Verdächtige Billets werden gegen ein Interims-Recepisse angenommen, der Exhibente angemerkt, und von wem er das Billet erhalten, befragt, Unbekannte bei der Obrigkeit angezeigt, und allenfalls in Verwarung gebracht, das Billet aber an die Instanz nebst Bericht eingesandt. Privati haben, wenn sie dergleichen aus einer Casse erhalten, sich bei deren Instanz, sonst aber bei der Commißion, zu melden.

Wer das zu den Billets gebrauchte Papier, die

Kupfer-

Kupferplatten, oder irgend ein dazu erfoderliches Materiale, nachmacht, die Numern oder Unterschriften nachschreibt, ware Billets verfälscht, darum Wissenschaft hat, oder falsche wissentlich ausgiebt: soll nach Unterscheid der Fälle als ein falscher Münzer u. s. w. bestraft werden.

Wer einen dergleichen Verbrecher, in oder ausserhalb Landes, bei den Instanzen oder der ordentlichen Obrigkeit, die deswegen schleunig zu berichten hat, angiebt: erhält, wenn dieser überfürt ist, 500 Thlr. aus einer von den Cassen oder von dem auswärts subsistirenden Minister.

In der HauptAuswechslungsCasse in Dresden können die Billets mit $3\frac{1}{8}$ proCent, oder 9 Pf. per Thlr. Rabatt, gegen bares Geld, und größere gegen kleinere und *viceversa* gegen $1\frac{1}{24}$ proCent, oder 3 Pf. vom Thlr. Abzug, ausgewechselt werden. Zu eben dem Ende wird diese Casse auch in andern Städten Correspondenten annemen und bekannt machen.

Die ganze Summe des in diesen Billets seit 1772 cursirenden Geldes beträgt . . . . Rthlr.

49.

Volkmenge der Königreiche Halitsch und Wladimir *.

Im ganzen Lande sind jetzo:

254 Städte,

* Der vortrefliche Reisende, der mir diesen Aufsatz unter dem 3 Aug. 1777 zugesandt, schreibt dabei: "da diese Seelen-Conscription durch das Militare aufgenommen worden, und dadurch allgemein bekannt worden sei, folglich für kein dem politischen Departement vorbehaltnes Geheimnis angesehen werden könne: so habe er keinen

32 Marktflecken
6395 Dörfer
486081 Häuser: worunter 239 Klöster.

Anzal aller Seelen: 2,580796.

Worunter 7944 Geistliche
16503 Bürger
28168 Adeliche
144200 Juden

Folglich ist hier jeder 18te Mensch ein Jude, jeder 92ste ein Edelmann, jeder 156ste ein Bürger, jeder 322ste ein Geistlicher.

50.

Vermischte Nachrichten.

I. An den Herausgeber, G... 31 Jul. 1777.

Wissen Ewr. ꝛc. von dem großen, 5 Tonnen Goldes oder mer, kosten sollenden Stollen auf dem Harz, der in künftiger Woche angefangen wird, um die Gruben der Nachwelt vor dem sogenannten ersaufen zu bewaren? Er ist bei weitem das grösseste, so unter jeziger Regierung im Hannoverschen unternommen wird, und verdiente ausfürlich in Dero Briefwechsel beschrieben zu werden. Haben Ewr. ꝛc. zu Clausthal keinen Correspondenten, den Sie um die Beschreibung ersuchen könnten? [Antw. Nein].

II. Strasburg, 9 August 1777.

Den 20 dieses Monats wird endlich die Leiche des Marschalls von Sachsen, in die ihr längstens zugedach-

te

---

keinen Anstand nemen dürfen, mir solches für diesen Briefwechsel mitzuteilen; und zugleich sei dieser Umstand Bürge für die Zuverläßigkeit der Liste. S.

te Gruft zu S. Thomä, mit aller Pracht beigesetzt werden. Das diesem berümten Helden in dem Chor dieser Kirche errichtete prächtige Denkmal ist nun völlig im Stande. Die darauf vor einigen Wochen ausgehauene und "von der *Academie des belles lettres et des* Inscriptions *à Paris*" verfertigte Aufschrift * ist folgende:

MAURITIO SAXONI
CURLANDIAE ET SEMIGALLIAE DUCI
SUMMO REGIORUM CASTRORUM ET EXERCITUUM
PRAEFECTO
SEMPER VICTORI
LUDOVICUS XV
VICTORIARUM AUCTOR ET IPSE DUX **
PONI CURAVIT.
OBIIT 30 NOV. A. S. MDCCL
AETATIS LV

* Vergl. mit Wolfs Denkmal in Westminster Vers. des Briefw. S. 192.

** Sagt das hier Ludwig XV Selbst? — Nicht einmal die Akademie sollte das sagen, wenigstens im Namen des französischen Publici nicht. Ein einzelner Franzos durfte wol einst schreiben: le brave Comte de Saxe, qui lave si bien par sa valeur la honte d'être né Allemand (Hallische Gel. Zeit. 1777, S. 441); aber ein ganzes Corpus muß nicht undankbar seyn.

Mit so einer Aufschrift hätte Moriz allen den Myriaden von Musketiers, die unter ihm alle seine siegreiche Campagnen mitgemacht haben, mit gleich vielem Rechte, und mit noch weit mer historischer Warheit, Denkmäler setzen lassen können. Zum Beispiel:

Roberto Francogallo
dicto St. Jean
Musquetario regio
semper Victori
Mauritius Saxo
Victoriarum Auctor et ipse Dux
Poni curavit

Im August 1777.

Briefwechsel

XII. Heft.

51.

Fragment
aus einem von Josef II Selbst verfaßten

System zur Emporbringung der Oesterreichischen Staten *.

Peinliche Gesetze. Die CriminalGesetze sind bereits zusammengetragen, und in die Uebung gesetzt worden. Die Folter und die TodesStrafe, welche in denselben noch stets eine starke Rolle spielen, scheinen Mir nur alsdenn gerecht zu seyn, wenn sie unentberlich sind. Ob sie dieses aber überhaupt bei allen in dem Codice Thereſiano damit belegten Verbrechen, oder nur in gewissen Fällen, sind? ist eine Frage, die Ich zwar nicht entscheiden kan, die aber, durch das Beispiel andrer klugen, ihrer Güter und Personen wegen nicht weniger sichern, Nationen, ganz wol zu verneinen wäre. Eine Fürstin, deren bloßer Name schon Sanftmut und Menschenliebe ankündiget, dürfte es daher Ihrer nicht unwürdig achten, diese wichtige Frage neuerdings in Ueberlegung zu bringen, zugleich aber auch der unglücklichen Menschheit eine wol vertretende Stimme dabei zu lassen **.

Leib-

* Der ganze Aufsatz soll über 100 Seiten lang seyn.
** Die Aufhebung der Tortur war die Folge dieser Betrachtungen: siehe oben Briefwechs. Heft I S. 23.

Leibeigenschaft. Leibeigenschaft und Fleiss oder Reichtum ist ein Widerspruch in sich selbst, und durch die tägliche Erfarung bestätiget, welche zeigt, daß der Fleiss und die Wolfart der Nationen, wenn alles übrige gleich ist, sich nach dem Maaße ihrer persönlichen Freiheit verhalten: da inzwischen die Leibeigenschaft, diese Schande unsers Zeitalters, diese häßliche Unterdrückerin aller bürgerlichen Tugenden, allein genug ist, Reiche zu zerstören, und den Namen des Landesfürsten, der sie duldet, auf ewig zu beflecken. Ja es ist eine ewige Warheit: so lange der Pflüger, als der notwendigste und nüzlichste Bürger, mit 50 Streichen gezüchtiget werden kan, und in tausenderlei Fällen von dem Eigensinne, der Habsucht, der Leidenschaft, und der Härte eines Herrn oder seiner Beamten abhängt; so lange ist der Flor des Stats ein Schattenbild, dem man vergeblich nachjagt. . . . **Frohnen** heißt, einem andern ohne sichtbaren Lohn, das ist, mit Widerwillen und schlecht, arbeiten. Die dabei zugebrachte Zeit ist daher für den Fröner ganz verloren, für den Grundherrn aber nur halb gewonnen. . . .

Toleranz. Die Toleranz ist das Kind der Sanftmut, und folglich unsrer eignen Religion. Sie unterhält den rümlichen WettEifer der Tugend und der Kirche selbst. Sie ist endlich die fruchtbarste Mutter der Bevölkerung und des Ueberflusses: denn diejenige Staten, welche sie sich eigen machen, gehen unaufgehalten ihrer Höhe entgegen; und andre, aus denen sie verscheucht wird, sinken.

52.

Verzeichnis der Königl. Preußischen Armee, sowol Infanterie als Cavallerie, wie stark selbige, inclusive der Augmentation à 40 Mann per *Comp.* bei der Infanterie, an Köpfen ist, pro Mense MARTIO anni 1777.

§. 1.

Artillerie, unter Inspection des General von DIESKAU.

a*	b	c	d	e	f
F.	-	10	*v. Dieskau*	Berlin	2200
F.	-	10	*v. Lüderitz*	Berlin	2160
F.	-	10	*v. Holtzendorf*	Berlin	2160
F.	-	10	*v. Pritzelwitz*	Berlin	2360
G.	-	5	*v. Winterfeld*	Schlesien	1080
G.	-	4	zerstreute Compagnien		500
				Summa Artillerie	10460

§. 2.

Märkische Infanterie, unter Inspection des A. Gen. von RAMIN.

M.	2	10	*Fridr. Braunschw.*	Berlin	2210
M.	2	10	*v. Ramin*	Berlin	2210
M.	2	10	*v. Rentzel*	Berlin	2210
M.	2	10	*v. Steinkeller*	Berlin	2210

M.

* Was diese Abbreviaturen bedeuten, siehe oben Heft I S. 9. — Wenn die *Nomina propria* manchmal hier anders geschrieben sind, als in den obigen Listen vom J. 1774 und 1775: so kommt dies davon her, weil ich jedesmal, wie billig, aufs allergenaueste meine erhaltene Handschrift copire.

M.	2	10	*v. Braun*	Berlin	2210
M.	2	10	*v. Bandemer*	Berlin	2210
Fs.	2	10	*v. Lettow*	Berlin	2210
Fs.	-	5	Cadets	Berlin	300
		8	Invaliden	Berlin	420
				Snmma	16190

B. Obr. von Brünning.

M.	3	15	Leibgarde	Potsdam	3310
M.	2	10	*Pr. v. Preussen*	Potsdam	2210
M.	1	5	*v. Lestewitz*	Potsdam	1096
Gr.	6	-	*v. Rohr*	Treuenbritzen	1179
Fs.	2	10	*v. Kleist*	Brandenburg	2210
	-	-	unrang. Garde	Potsdam	700
				Summa	10705

C. Gener. von Steinkeller.

M.	2	10	*Pr. Ferdinand*	Ruppin	2210
M.	2	10	*v. Wunsch*	Prenzlow	2210
M.	2	10	*Leop. Braunschw.*	Frankfurt	2210
Fs.	2	10	*Pr. Heinrich*	Spandau	2210
Fs.	2	10	*v. Mollendorf*	Königsb. in d. Mark	2210
G.	-	20	*v. Kowalsky*	Neustadt	2810
	-	5	Jäger zu Fuß	Mittenwald	700
				Summa	14560

Summa Infanterie in der Mark 41453

§. 3.

Magdeburgische Infanterie unter Inspection des General von Saldern.

M.	2	10	*Erbpr. v. Braunschw.*	Halberstadt	2210
M.	2	10	*v. Saldern*	Magdeburg	2210

M.

M.	2	10	*v. Stutterheim*	Magdeburg	2210
M.	3	15	*Pr. v. Berenburg*	Halle	3310
M.	2	10	*v. Knobelsdorf*	Stendall	2210
Gr.	4	-	*v. Romberg*	Magdeburg	786
Gr.	4	-	*v. Meüssel*	Magdeburg	786
Fs.	2	10	*Pr. v. Nassau*	Burg	2210
G.	-	5	*v. Gotter*	Acken	700

Summa Infanterie in Magdeburg 16639

§. 4.

Pommersche Infanterie, unter Inspection des Gen. von Möllendorf.

M.	2	10	*Pr. v. Bevern*	Stettin	2210
M.	2	10	*v. Sobeck*	Anclam	2210
M.	2	10	*v. Haacke*	Stettin	2210
M.	2	10	*v. Billerbeck*	Cößlin	2210
M.	2	10	*v. Schlieben*	Stargardt	2210
G.	-	5	*v. Vittingshofen*	Colberg	700

Summa Infanterie in Pommern 11750

§. 5.

Preußische Infanterie, unter Inspection des A. Gener. von Stutterheim.

M.	2	10	*v. Stutterheim*	Königsberg	2210
M.	2	10	*v. Zastrow*	Königsberg	2210
M.	2	10	*v. Steinwehr*	Bartenstein	2210
M.	2	10	*v. Boddenbruch*	Königsberg	2210
Fs.	2	10	*v. Luck*	Braunsberg	2210
Gr.	4		*v. der Hardt*	Königsberg	786
Gr.	4		*v. Baehr*	Königsberg	786
G.	-	20	*v. Ingersleben*	Angerburg	2810
G.	-	20	*v. Tümpling*	Pillau	2810

G.	-	20	v. Hallmann	Memmel	2810
				Summa	21057

B. Obr. von Rohr.

M.	2	10	v. Pellkowsky	Elbingen	2210
Fs.	2	10	v. Krockow	Marienburg	2210
Fs.	2	10	v. Lengefeld	Pr. Holland	2210
Fs.	2	10	v. Phillipsthal	Meeve	2210
Fs.	2	10	v. Rohr	Graudentz	2210
				Summa	11050

Summa Infanterie in Preussen 32102

§. 6.

Westphälische Infanterie, unter Inspection des . . . .

M.	2	10	v. Wolfersdorf	Hamm	2210
M.	2	10	v. Petersdorf	Bielefeld	2210
Fs.	-	10	Hessen Cassel	Wesel	1817
Fs.	-	10	v. Lossow	Minden	1817
Fs.	-	10	v. Britzke	Wesel	1817
Fs.	-	10	v. Eichmann	Wesel	1817
G.	-	5	v. Salenmon	Geldern	700
G.	-	5	v. Courbiere	Embden	700

Summa Infanterie in Westphalen 13088

§. 7.

Schlesische Infanterie, unter Inspection des General von Tauentzien.

M.	2	10	v. Tauentzien	Breslau	2210
M.	2	10	v. Slechow	Breslau	2210
M.	2	10	v. Zaremba	Brieg	2210

M.

M.	2	10	*v. Rothkirch*	Neüß	2210
Fſ.	2	10	*v. Gablentz*	Schweidnitz	2210
Fſ.	2	10	*v. Tadden*	Glatz	2210
Fſ.	2	10	*Pr. Heinrich*	Frankenſtein	2210
Fſ.	2	10	*v. Falkenhein*	Breslau	2210
Fſ.	2	10	*v. Keller*	Glogau	2210
Fſ.	1	5	*v. Roſſier*	Silberberg	1096
Fſ.	-	10	*v. Schwartz*	Neüß	1817
Fſ.	2	10	*v. Anhalt*	Liegnitz	2210
Gr.	4		*v. Gillern*	Brieg	786
Gr.	4		*v. Lentzke*	Breslau	787
		2	*Mineurs*	Glatz	392
G.	-	20	*v. Saſſe*	Coſel	2810
G.	-	20	*v. der Mülbe*	Neüß	2810
G.	-	20	*v. Arnſtaedt*	Croſſen	2810
G.	-	20	*v. Bremer*	Glatz	2810
				Summa Infanterie in Schleſien	38217

§. 8.

Märkische Cavallerie, unter der Inspection des Gener. von PRITTWITZ.

	Eſcadrons			
C.	3	*Garde Corps*	Berlin	520
C.	5	*Gens d'Armes*	Berlin	860
C.	5	*v. Wirſibitzky*	Kuritz	860
H.	10	*v. Zieten*	Berlin	1600
	1	Jäger zu Pferd	Cöppenick	156
			Summa Cavallerie in der Mark	3996

§. 9.

Magdeburgische Cavallerie, unter Inspection des Gener. von PRITTWITZ.

C.	5	*Leibregiment*	Schönebeck	860
C.	5	*Carabinier*	Rathenau	860
C.	5	*v. Manstein*	Saltzwedel	860
C.	5	*v. Seelhorst*	Aschersleben	860
			Summa Cavallerie in Magdeburg	3440

§. 10.

Pommersche Cavallerie, unter Inspection des Gener. von LÖLLHÖFFEL.

C.	5	*v. Löllhöffel*	Belgard	860
Dr.	10	*M. v. Anspach*	Pasewalk	1718
Dr.	5	*v. Alvensleben*	Friedeberg	867
Dr.	5	*v. Reitzenstein*	Treptow	867
Dr.	5	*v. Wulfen*	Landsberg	867
Dr.	5	*v. Lottum*	Schwedt	867
H.	10	*v. Belling*	Stolpe	1600
			Summa Cavallerie in Pommern	7646

§. 11.

Preußische Cavallerie, unter Inspection des Gener. von BÜLOW.

Dr.	5	*v. Platen*	Insterburg	867
Dr.	5	*v. Finkenstein*	Sohlfeld	867
Dr.	5	*v. Pomeiske*	Riesenburg	867
Dr.	5	*v. Appenburg*	Tilsit	867
Dr.	10	*v. Posadowsky*	Königsberg	1718
H.	10	*v. Lossow*	Goldap	1600
H.	10	*v. Owstin*	Soldau	1600

H.

H.	10	*v. Usedom*	Filehne	1600
	10	*Bosniaken*	Stalupene	1600

Summa Cavallerie in Preussen 11586

§. 12.

Schlesische Cavallerie, unter Inspection des

A. Gener. von Panewitz.

C.	5	*v. Dallwig*	Ratibor	860
C.	5	*v. Arnim*	Neustadt	860
C.	5	*v. Podewils*	Oppeln	860
H.	10	*v. Werner*	Peuthen	1600
			Summa	4180

B. Gener. von Röder.

C.	5	*v. Röder*	Breslau	860
C.	5	*v. Pannewitz*	Ohlau	860
Dr.	5	*v. Krockow*	Lieben	867
Dr.	5	*v. Metzlaff*	Sagan	867
H.	10	*v. Czetteritz*	Hernstadt	1600
H.	10	*v. Podjurſky*	Militsch	1600
H.	10	*v. Samogyd*	Creutzberg	1600
			Summa	8254

Summa Cavallerie in Schlesien 12434

§. 13.

Recapitulation.

Compagnien Gren.	Compagnien Mousqu.	Escadr.	Provinzen	Infanterie	Cavallerie
—	49	—	Artillerie	10460	—
38	193	24	In der Markt	41455	3996
21	70	20	In Magdeb.	16632	3440
10	55	45	In Pommern	11750	7646

28	160	70	In Preussen	32102	11586
4	70	—	In Westphal.	13088	—
29	197	75	In Schlesien	38217	12434
130	794	234	Summa	163704	39102

Summa Summarum im J. 1777: 202,866
— — im J. 1775: 178,820 Mann.

§. 14.

Die ganze Armee bestehet demnach, inclusive der *Garde*, aus

7 stehenden *Grenad.* Bat.
33 *Musquet.*
22 *Fusil.* und
4 Regim. Feld Artillerie,
12 Garnison Regtrn und

9 Comp. Garnison Artillerie,
13 *Curass.*
12 *Dragon.*
9 Husaren Regimentern, und
1 Regt. Bosniaken:

und formiren en Ordre de Bataille

Bat.	Comp.	
32	2	*Grenad.*
67	—	*Mousquet.*
43	—	*Fusel.*
1	—	Jäger zu Fuß
9	4	Artillerie
36	—	*Garnis.*
	2	*Mineurs*
188	8	Infanterie

Escadr.	
63	*Curass.*
70	*Drag.*
90	*Husaren*
10	Bosniaken
1	Jäger zu Pferd
234	Cavallerie

ohne die Cadets, Invaliden, und unrangirte Garde.

Die Proportion im Preußischen Heere also, zwischen Reuterei und Fußvolk, ist gegenwärtig 1 : 4$\frac{1}{5}$.

Und seit 2 Jaren ist dieses Heer um 24046 Mann stärker geworden.

Man vergleiche mit dieser ganzen Tabelle die obigen von den vorigen Jaren 1774 und 1775 (Heft I S. 16). — Künftig sollen blos die Hauptveränderungen angezeigt werden.

53.

Vermischte Nachrichten.

I. Stockholm, den 8 Aug. 1777.

Hr. Ihre hat einen Anfall vom Schlag gehabt, und ist sehr schwach. Hr. v. Linné hat das Gedächtnis verloren, und muß sich füttern lassen wie ein Kind. Die Herren Bergius, Bergmann, und von Engeström, Assessoren im BergCollegio, hat der König von Preussen, jeden mit 2000 Rthlr. Besoldung und andern Vorteilen, nach Berlin berufen. Hr. Bergmann hat den Ruf verbeten: mit den beiden andern negociirt der Hr. Gr. Nostiz noch.

II. Aus Italien, im Jul. 1777.

C'est par les soins toujours paternels de S. M. l'Imperatrice - Reine pour tout ce qui peut concourir à l'avancement des lettres & des arts, que les Moines de l'ordre de Citeaux du célèbre Monastère Impérial de *St. Ambroise* de *Milan*, ont été chargés depuis peu d' établir une fabrique de *Papier* à la façon de celui d'Hollande, de monter une *Imprimerie* complette, et de s'occuper par eux mêmes à publier les chartes et diplomes propres à repandre un jour sur l'*histoire de la province*.

On apprend tout recemment de Milan que le très R. P. Abbé *Fumagalli*, et le très R. P. Dom Charles-François *Venini*, tous les deux des plus savants sujets de l'Ordre, chargés de la partie diplomatique, sont sur le point de publier un prémier essai de leurs recherches, consistant dans les Actes et Monuments qui ont été recueillis, relatifs aux expéditions de *Frédéric* le *Barberousse* contre les Milanois. — La préface donnera une Notion

tion générale de l'ouvrage. Les Actes et Diplomes qu'on publiera, seront éclaircis par des remarques, qu'on mettra au bas de chaque page: ceux qui exigeront de plus amples détails et des espèces de Dissertations, trouveront leur place à la fin du Volume, dont le format sera in *4to*. Ces dernieres mettront dans leur jour différents points intéressants de l'histoire de cette partie de l'Italie, dont l'Institut s'occupe. On ajoutera un plan exact, redigé à l'aide des diplomes, de la ville de *Milan*, telle qu'elle a été au XII*me* Siècle. Cette prémiere production ne servira qu'à donner une idée de ce que l'on se propose de faire par la suite dans des ouvrages plus volumineux.

Cet ouvrage diplomatique sera suivi de l'Histoire des Arts et du dessein du célèbre *Winkelmann*, ouvrage posthume traduit de l'Allemand en langue italienne et augmenté considerablement par les soins de Son Em. Msgr. le Cardinal *Albani*, comme on peut voir par le *prospectus* cy-joint *, im-

* Er ist in 4, 2 Blätter: Papier und Druck ist so niedlich, daß vielleicht nie etwas schöneres aus einer Italischen Presse und Papiermühle gekommen ist. Die Anzeige des Werkes geschiehet darinn im Namen des Antonio *Agne*[illegible] Stampatore e Libraio in Milano, dalla tipografia nuovamente eretta nell' Imperial Monastero di S. Ambrogio Maggiore. Die obbemeldten Mönche heissen darinn la Congregazione Cisterciense di Lombardia: che recentemente si è in particolar modo destinata a coltivare lo studio delle antichità sacre e profane *ad imitazione d' altri illustri corpi regolari fuori d' Italia.* Von der neuen Druckerei und Papiermüle heißt es hier: la Congregazione, secondando le intenzioni dell' AUGUSTA SOVRANA, *ad esempio di altri manasteri, specialmente di Germania,* ha eretta una tipografia fornita di nitidissimi caratteri: e perchè nulla

imprimé en langue Italienne. C'est avec ce Prospectus même qu'il a paru le prémier échantillon de la nouvelle fabrique de papier de Milan à la façon d'Hollande, qui ne pourra que mériter les suffrages de tous les Connoisseurs. Les caractères nouvellement gravés par le célèbre *Podoni* de Parme sont aussi des plus élégans et propres à faire époque dans l'histoire de la Typographie Italienne.

III. Laybach in Krain, 4 Aug. 1777.

Meine lithologische Reise habe ich vor 10 Tagen geendiget. Nun habe ich zum zweiten mal den ganzen schönen und wilden Teil von Istrien durchgereist. Das ganze Land besteht aus Kalksteinen, wovon die mehresten Berge gar kein Wasser geben, indem sie meistens hol sind, oft bis zur Ebenfläche der See; blos der Berg *Utschka* oder *Uztka*, welchen die Italiener *Monte mayor* nennen, dieweil er im Lande der höchste ist, hat an seiner $\frac{2}{3}$ Höhe gute und starke reine Brunnquellen.

Der

---

nulla manchi al suo compimento, ha intrapreso altresì la fabbrica di una grandiosa cartiera a *cilindri* all' uso di quelle d'Olanda, già quasi terminata.

Uebrigens geschieht die Italische Uebersetzung des Winkelmannschen Werkes aus der neuen Wiener Ausgabe. Der Kardinal Albani, dem sie dedicirt wird, hat den Aufsehern der Druckerei versprochen, von allen den wichtigsten und noch nie publicirten Denkmälern, die in dem Werke hin u. wieder citirt werden, und die sich auf des Kardinals Villa, der allerkostbarsten und seltensten Sammlung von der Art, finden, Zeichnungen zu liefern. Diese werden sorgfältig gestochen, und nötigen Falls durch Anmerkungen erläutert werden. Folglich wird das Italische Werk das deutsche übertreffen. Es wird 2 Quartbände ausmachen. Der Preis ist noch nicht bestimmt. Die sich nicht abonniren, bezalen $\frac{1}{4}$ des Preises mer. Wer 10 Vorauszaler schafft, bekommt 1 Exemplar. Die Abonnenten werden vorgedruckt.

Der erste Ort, der an der See liegt, den ich besuchte, war die bischöfliche Stadt *Pola*, die zu der Römer Zeiten *Pietas Julia* geheissen haben soll. Man spricht allhier Italienisch und unsere Muttersprache, nämlich Illyrisch und Slavisch. Die Einwoner sind Italiener, Istrianer 2c.: in der Gegend sind viele Morlaken 2c.

Wie sehr wunderte ich mich, hier eins der schönsten und prächtigsten Denkmäler der Römer zu finden, ohne jemals was davon in Krainland gehört zu haben! Dieses Denkmal oder Ueberbleibsel ist, nebst eines Dianen-Tempels Trauer-Bogen, ein großes und schönes Amphitheater, nicht gar so groß wie das Coliseum zu Rom; aber schöner, dauerhafter, und besser aufbehalten, indem es nie das Unglück gehabt hat, einem *Barberini* zu gehören. Sie wissen das Sprichwort: *qui non &c. &c.* Es ist aus lauter grossen Quadersteinen, zu 1 Lachter lang und ½ breit, gebaut, und eben so dick, ohne Eisen gebunden: zwei solche Steine, neben einander liegend, machen die Dicke der Mauer, oder die Säulen aus, worauf die Bögen ruhen. Die Vorsätze an diesem großen Gebäude, worinn die Stiegen vorzeiten hinauf giengen, haben ebenfalls große Bögen oder Fenster, welche mit Gatterwerk von Steinen versehen sind, nach warer antiker Art. Vier Stöcke oder Ordnungen sind noch ausser der Erde zu sehen; eins, oder die erste Ordnung, ist unter derselben begraben. Ein englischer Cavallier, der vor einem Jar hier war, und sich hier 2 Monate aufhielt, um eine genaue und accurate Zeichnung davon nemen zu lassen, liess ein Loch graben, um die letzte Ordnung oder die ersten Bögen zu sehen, wo allezeit bei den Römern die Behältnisse der Tiere waren. — Ich muß gestehen, das Veronesische Amphitheater ist das ganzeste, was wir in Italien haben: aber die

Bauart

Bauart und die Steine sind hier viel besser und schöner. Es ist Schade, daß die obere Ordnung oder Stock hin und wieder etwas zerrissen ist: sie bestehet aus einer Altane mit einer gehörigen Lehne von Quadern: da es nun allein auf diesen letzten Platz regnen kan, so sind viereckigte Löcher abwärts angebracht, um dem Wasser einen Abfluß zu verschaffen. Drei Schuhe höher, nämlich in der letzten Reihe von Steinen, welche die Rücklehne macht, sind ebenfalls solche Löcher anzutreffen, welche aber kleiner sind (alles ausser dem Zirkel), deren Nutzen ich nicht erraten kan. Vielleicht haben sie gedient, bei den Schauspielen Siegeszeichen hineinzustecken, oder zu Leuchtkesseln. — Genug davon: der Engländer, wo nicht ein anderer, wird uns eine genaue Zeichnung und Beschreibung davon geben. Jetzt will ich nur noch anmerken, zu welcher Beobachtung in der Naturkunde mir diese Arena oder Coliseum Gelegenheit gegeben.

Mein Freund, der gelerte Abate *Alberto* FORTIS, in seinem *Viaggio in Dalmazia* (Venedig, 1774, *4to*), hat mit vieler Erfarung und Warheit bemerkt, daß das Adriatische Meer vom Lande gewinne, und in dieser Weltgegend immer höher steige. Und hier hat mich die Erfarung meiner gehabten falschen Gegenmeinung ganz überzeugt. Wenn die Römer heut zu Tag ihr Coliseum, das sie hier gelassen haben, wieder bauen müßten: so würden sie es ganz gewiß um vieles höher vom Meeres-Ufer gesetzt haben; denn sonst würden sie mit der Grundfläche des Gebäudes in Wasser gekommen seyn, und sich die Arbeit ungemein beschwerlich gemacht haben. Ja so viel ich ohne Nivelliren habe abnemen können, so stehet, wenn das hohe Meer stürmisch ist, die erste Ordnung schon im Wasser: und so unvorsichtig haben sie doch niemals ein so prächtiges und kostbares Gebäude, wie jenes ist, aufgefürt. Dies ist also ein warhafter Markstein,

stein, welcher zeigt, daß das Meer hier zunimmt, so wie es hingegen im Norden abnimmt.

Von ganz Istrien oder *Histria* will ich dermalen nichts sagen, sondern von dem Wachsen der See einen andern und noch deutlichern Beweis geben. Zu *Diwein* oder St. Giovanni di Duino, wo der berümte *Timavo*-Fluß aus dem Felsen kommt, und nicht weit davon in die See fleußt, ist dieses noch merklicher, als zu Pola. Das ganze Dorf, welches vormals sehr bevölkert war, ist jezt beinahe ganz verlassen, wegen der Ungesundheit, die der Timavo dermalen verursacht; welches er doch warscheinlicher Weise vorzeiten nicht gethan: denn wäre der Ort allezeit ungesund gewesen, so würden die Leute da niemals zugenommen haben. Das Schloß, welches dem Grafen della Tore gehöret, hat müssen ganz verlassen werden, und wird jezo niedergerissen, um die besten Steine zu dem weitläufigen Schlosse des benannten Grafen zu brauchen, welches auf einem Seefelsen eine halbe Stunde davon entfernt ist. Da nun hier die See immer zunimmt: so findet der ganze Timavus beinahe keinen Abfluß mer, und das Wasser fängt schon gleich bei seiner Entstehung an zu stehen, zumal in trocknen Zeiten, wo nur die untern Löcher der Felsen Wasser geben. Es sind der Löcher mer als 7, wie unsre alte Nachbarn die Römer sangen: einige haben eine ungeheure Tiefe, andre nicht. Ich fragte hier meinen Fürer, woher der Ort den Namen **St. Johann von Duino** füre? Sogleich fürte mich der gute Mann zu einem der Löcher, und sagte: "durch dieses Loch hat der Timavo den Kopf des heil. Johannis des Täufers hervorgebracht, welcher auf ewig hier in dieser Kapelle* aufbewaret wird".

Das

* Diese Kapelle soll wie eine sinesische Pagode aussehen. Bemeldter Tradition zufolge geschehen Walfarten dahin, und diese füllen Opferstöcke und Beutels. S.

Das Herzogtum Krain, worin sich dieser Fluß befindet, ist eines der wunderbarsten Länder, in Betreff der Naturgeschichte, von ganz Europa. Sein ganzer mittägiger Teil besteht aus holen Kalkfelsen, die die schönsten und wunderbarsten Grotten bilden, auf welchen man den Quarz, Kiesel und Sandsteine lagenweise findet, der mit Säuren braust, und am Stahl Feuer giebt. Das Land ist ganz geschaffen, um ein gewisses neues nur auf der Postkutsche gemachtes LieblingsSystem einiger Süd- und Nordmänner von den ursprünglichen Steinen niederzureissen. . . . Ich habe allemal für das beste Mittel, ein Land kennen zu lernen, gefunden, sich darin lange aufzuhalten, und alle Reisen zu Fuß zu machen: und so habe ich unzäliche Versteinerungen gefunden, die andre von diesem Lande geläugnet haben.

Diesen Monat empfiengen unsre Kapuciner einen Befel von der Monarchin, sich ihrer heiligen Massa * zu enthalten, und nicht mer das gemeine Volk damit zu betören, und im Aberglauben zu erhalten, wie vorhin geschehen war.

* Dies soll, so viel ich habe erfragen können, eine gewisse Mixtur seyn, aus der sonst die Mönche mit tausend Possen Amulete machten, und sie dem Volke anhiengen, und ihm weiß machten, sie wären gegen alle Zaubereien gut. S.

---

54. Einnahme an gesammten* Licent-Geldern, in der Göttingschen Receptur vom 1 *Jul.* 1765 bis ult. *Jun.* 1766.

		Thlr.	Mgr.	pf.
pro *Julio*	1765	4730	26	1

Au-

* Exclusive des Dorfs *Sebexen.*

August.	5519	14	2
Sept.	4476	—	6
Octob.	5575	2	1
Novemb.	9258	13	3
Decembr.	11674	8	4
pro *Jan.* 1766	6868	15	3
Febr.	4736	17	5
Mart.	5345	34	3
Apr.	4303	11	3
Maj.	5473	6	4
Jun.	5709	6	2
	73,673	12	5

Einnahme an Licent- und Fixi-Geldern, eben daselbst, vom 1 *Jul.* 1766 bis ult. *Jun.* 1767.

	Licent			*Fixum*		
	Rthlr.	Mgr.	Pf.	Rthlr.	Mgr.	Pf.
pro *Julio* 1766	2154	19	7	3966	7	—
Aug.	2809	35	—	3928	25	7
Sept.	1629	7	5	3720	5	1
Oct.	3332	17	1	3530	24	4
Nov.	5549	32	7	4039	11	—
noch	83	10	2			
Decemb.	9710	8	2	3925	22	4
Jan. 1767	5142	10	2	3918	24	—
Febr.	2891	3	2	3917	5	—
Mart.	1650	19	7	3511	11	1
April.	2608	—	3	3896	10	4
Maj	4041	11	2	3903	19	—
Jun.	2078	22	4	3976	5	4
	43711	18	4	46833	27	1

Beide Summen zusammen gezogen, macht pro Toto: 90545 Rthlr. 9 Mgr. 5 Pf.

Con-

Conferirt mit obiger vollen Summe, kommt ein Plus heraus von 16570 Rthlr. 33 Mgr.

55.

Silas Deane,

der 13 Vereinten NAmerikanischen Colonien Chargé d'Affaires und Mordbrenner zu Paris.

In dem ohnlängst gedruckten *Trial* (at Large) of *James Hill* [John the Painter] . . . for feloniously, wilfully, and maliciously setting fire to the Rope-House in His Majesty's Dock-Yard at *Portsmouth* [den 7 Decemb. 1776], tried at the Assize at Winchester, on Thursday *March* 6, 1777 (London, Fol. 40 Seiten), kommen folgende Hrn. Deane betreffende Stellen vor.

Baldwin [ein Maler, dem der Inquisit Hill sein ganzes Verbrechen gestanden hatte, sagt vor Gerichte, in Gegenwart des Inquisiten, eidlich aus, S. 16 folg. in den Acten]: - - - I waited upon him [dem Inquisiten] from day to day, till the 15th February. On that day he told me all the particulars: he asked me if I knew one Mr. *Deane?* I told him no; he said, *not Mr.* Deane *who is employed by the Congress at Paris?*

Prisoner. I remark to the witness that there is a righteous Judge, who also giveth righteous judgment; be ware of what you say concerning that Mr. *Deane*, perjure not yourself, you are in the sight of God, and all this company is.

Baldwin. The prisoner said, what not *Silas Deane?* I told him no; he said he is a *fine clever fellow*, and I believe *Benjamin Franklin* is employed in the same errand; he said that he had taken a view

of most of the dock-yards and fortifications throughout England, and particularly the number of guns that each ship in the navy had, and likewise the guns in the fortifications, the weight of their metal, and the number of men; and he had been at *Paris* two or three times, to inform Mr. Silas *Deane* of the particulars of what he found in examining the dock yards.

PRISONER. Consider in the sight of God what you say concerning *Selas Deane*.

COUNSEL *for the Crown*. You need not be afraid, *Silas Deane* is not here, he will be hanged in due time.

PRISONER. I hope not, he is a *very honest* man *.

BALD-

* Auch wie der Counsel for the Crown, Mr. Serjeant *Davy*, seine Anklage mit den Worten schloß: I shall be glad to hear what he (Inquisite) has to say for himself, and I shall be glad if he is able to lay this guilt at any body's door besides those to whom he has laid it. I wish Mr. *Silas Deane* were here, a time may come, perhaps, when he and Dr. *Franklin* may be here; antwortete der Mordbrenner: *He is the honestest man in the world.* p. 10.

In eben dieser Anklage p. 7 sagt Hr. Davy: Baldwin habe einem andern Herrn erzält, der Inquisit habe ihm gesagt: that Mr. *Silas Deane* had employed him in the *noble* businesss in which he had been engaged; that his employment was to set fire to the several Dock-Yards, to destroy the navy of Great Britain; that he had undertaken that work, and that he was to have a pecuniary reward for it; that Mr. *Silas Deane* was his employer; that this was a noble act, this was a *patriotic* measure, this was what all patriots would exceedingly appland, this was the right way to expose Government, this was the way to render Great Britain for ever subject, by bending its neck

BALDWIN. He said that *Silas Deane* was greatly pleased with what he had done; he acquainted *Silas Deane* in what manner he was to set the rope-houses and the shipping on fire in England; that *Selas Deane* was amazed that he should undertake by himself to execute a matter of that kind, but he told *Silas Deane*, that he would do more execution than he could imagine, or any person upon the earth. That then *Selas Deane* asked him what money he wanted to carry his scheme into execution? he told him not much; he expected to be rewarded according to his merit; that then *Silas Deane* gave him bills to the amount of 300*l.* [die er aber nachher, wie er fürchtete entdeckt zu werden, verbrannt haben soll] and letters to a great merchant or a great man in the city of London [an Dr. *Bancroft*]. He was very anxious to know whether Lord Cornwallis had been defated between Brunswick and Trenton in the Jerseys. He said that he knew Gen. *Washington* personally, he believed that Gen. Washington's abilities were greater than those of Gen. Howe, and that Gen. Washington would watch Gen. Howe's motions, and would harrass him; he was assured that the Provincials would conquer this winter; that the grand campaign was to be in the summer; that Gen. Washington only wanted a few experienced offi-

neck to the yoke of America, this was the way by which we were to prosper; this great work was to be effected by his hand under the employment of *Silas Deane* and that he did not at all doubt but that Dr. *Franklin* was likewise engaged in the same good work. Allein in Baldwins obiger beschwornen Aussage vor Gericht, sind die Ausdrücke nicht so stark und nicht so umständlich.

officers, which he believed would be supplied from France; and *Silas Deane* was appointed for that purpose at Paris, to supply them with ammunition and stores. . . . .

Den 7 März 1777, also erst den Tag nachher, wie sein Todesurteil bereits gesprochen war, sagte der Missetäter, unter andern auch folgendes [p. 38] freiwillig aus. SAITH that . . . . . Mr. *Deane* told him, when the work was done (meaning burning the Dock-yards at Portsmouth, Woolwich, and Bristol harbour, *but not the houses*), he should make his escape, and come, if possible, to him at *Paris*, and he should be rewarded. As a reward, his own expectations prompted him to hope, that he should be preferred to a commission in the American army. . . . . When at Paris, he was assisted by Mr. *Deane* with twelve six livre pieces; he asked for no more, neither did he receive from him any Bank bill, draft or note whatever . . . . His father was a blacksmith at Edinburgh, and he was apprenticed to a painter there, served his time out, and then had his indentures delivered up, which he usually carried about in his pocket, and afterwards burnt them; which gave rise to the story of his destroying papers to the value of three hundred pounds. Those were the things of value, which he meant to express by what he had burnt. . . . . Declares that all the acts herein mentioned of a public as well as of a private nature, were of his own motion, and that he was not advised or instigated thereto, by any person whatever, *except what is before related*, and that he had no accomplice. . . . .

Diese *voluntary Confession* unterschrieb der Verurteilte, und bezeugte, daß sie nichts als die Warheit enthielte:

hielte: alles dies in Beiseyn zweier königl. Friedens-Richter *Durnford* und *Smith*.

56.
Landmacht von Großbritannien zu Anfang des J. 1777.

I. Cavalry.

	Chef	Jar der Stiftung
Horse-*Guards*		
First Troop	E. de *Lawarr*	1660
Second Troop	Ld. *Bertie*	1659
Horse-*Grenadier*-*Guards*		
First Troop	*Griffin*	1693
Second Troop	E. of *Harrington*	1702
Royal Regiment of *Horse*-*Guards*	*Conway*	1661
Horse *First* Regt. of Horse, Ireland	*Johnston*	1685
Second ——, —	*Fitz William*	1685
Third ——, —— (or Carabineers)	*Pitt*	1685
Fourth ——, —	*Honeywood*	1688
Dragoon-*Guards*		
First (or the King's) Regt. of Dragon-Guards	*Mostyn*	1685
Second (or the Queen's) -,	Visc. *Townshend*	1685
Third (or the Pr. of Wales's) -,	Ld. *Manners*	1685
Dragoons		
1. *First* (or Royal) Regt. of Dragons	E. of *Pembroke*	1683
2. *Second* (or Roy. N. Brit.) - -	E. of *Panmure*	1681
3. *Third* (or the King's own) - -	*Fitzroy*	1685
4. *Fourth* — —	*Carpenter*	1785
5. *Fifth* (or Royal Irish) Dragoons, Ireland	*Yorke*	1688
6. *Sixth* (or Inniskilling) Regt. of Dr.	*Harvey*	1689
7. *Seventh* (or the Queen's — —	*Howard*	1690
8. *Eighth* (or the King's Royal Irish) Regt. of (*Light*) Drag., Irel.	*Severn*	1693

9.	*Ninth* Regt. of Dragoons, Ireland	*Mocher*	1715
10.	*Tenth* — —	*Mordaunt*	1715
11.	*Eleventh* — —	*Johnston*	1715
12.	*Twelfth* (or the PR. of WALES's) Regt. of (*Light*) Dragoons, Ireland	*Keppel*	1715
13.	*Thirteenth* Regt. of Dr., —	*Douglas*	1715
14.	*Fourteenth* Regt. of (*Light*) Drag. Ireland	*Warde*	1715
15.	*Fifteenth* (or the KING's) Regt. of (*Light*) Dragoons	*Eliott*	1759
16.	*Sixteenth* (or the QUEEN's) Regt. of (*Light*) Dr., *America*	*Burgoyne*	1763
17.	*Seventeenth* Regt. of (*Light*) Dragoons, *America*	*Preston*	1763
18.	*Eighteenth* Regt. of (*Light*) Dragoons, *Ireland*	E. of *Drogheda*	1762

II. Infantry.

Foot-Guards

	First R. of FootGuards, 3 Battal.	D. of *Gloucester*	1660
	Coldstream Regt. of FootGuards	E. *Waldegrave*	1650
	Third Regt. of FootGuards	E. of *Loudoun*	1660

Foot

1.	*First* (or ROYAL) Regt. of Foot, first and second Battalion	D. of *Argyll*	1633
2.	*Second* (or QUEEN's ROYAL) Regt. of Foot	*Montagu*	1661
3.	*Third* Rgt. of Foot (or the BUFFS), Ireland	Ld. *Amherst*	1665
4.	*Fourth* (or the KING's OWN) Regt. of Foot, America	*Hodgson*	1680
5.	*Fifth* Regt. of Foot, America	E. *Percy*	1674
6.	*Sixth* — — —, America	*Boothby*	1673
7.	*Seventh* — — —, (or ROYAL FUZILEERS)	*Prescott*	1685
8.	*Eighth* (or the KING's) Regt. of Foot, America	*Armstrong*	1685
9.	*Ninth* Regt. of F., America	E. *Ligonier*	1685
10.	*Tenth* ——, ——	*Sandford*	——
11.	*Eleventh* ——, Ireland	*à Court Ashe*	——
12.	*Twelfth* ——, Gibraltar	*Clinton*	——
13.	*Thirteenth* ——,	*Murray*	——

14.

14. *Fourteenth* Regt. of F.	America	*Cuninghame*	1685
15. *Fifteenth* ——	Amer.	E. of *Cavan*	——
16. *Sixteenth* ——	Amer.	*Gisborne*	1688
17. *Seventeenth* ——	America	*Monckton*	1688
18. *Eighteenth* (or ROYAL IRISH) Regt. of Footh		*Sebright*	1684
19. *Nineteenth* Rgt. of F.	Ireland	*Græme*	1688
20. *Twentieth* ——	America	*Parker*	——
21*st*. Rgt. of F. (or ROYAL N. BRIT. FUZILEERS)	America	*Mackay*	1678
22*d*. Rgt. of F.	America	*Gage*	1689
23*d*. —— (or ROYAL WELSH FUZILEERS)	America	*Howe*	1688
24*th*. Regt. of F.	America	*Tayler*	1689
25*th*. — —		Ld. *Lennox*	——
26*th*. — —		Ld. *Gordon*	——
27*th*. (or INNISKILLING) Rgt. of Foot	America	*Massey*	——
28*th*. Rgt. of Foot	America	*Grey*	1694
29*th*. — —	——	*Evelyn*	1702
30*th*. — —	Ireland	*Parslow*	——
31*st*. — —	America	*Oughton*	——
32*d*. — —	Ireland	*Amherst*	——
33*d*. — —	America	E. *Cornwallis*	——
34*th*. — —	America	Ld. *Cavendish*	——
35*th*. — —	America	*Campbell*	1701
36*th*. — —	Ireland	*Pierson*	1701
37*th*. — —	America	*Coote*	1702
38*th*. — —	America	*Pigot*	——
39*th*. — —	Gibraltar	*Boyd*	——
40*th*. — —	America	*Hamilton*	1717
41*st*. — —	*Invalids*	*Wren*	1719
42*d*. (or ROYAL HIGHLAND) Regt. of Foot	America	Ld. *Murray*	1739
43*d*. Regt. of Foot	America	*Cary*	1741
44*th*. — —	——	*Abercromby*	——
45*th*. — —	——	*Haviland*	——
46*th*. — —	——	*Vaughan*	——
47*th*. — —	——	*Carleton*	——
48*th*. — —		*Sorell*	——
49*th*. — —	——	*Maitland*	1743
50*th*. — —		*Wilson*	1755
51*st*. — —	Minorca	E. of *Eglinton*	——

52*d*. Regt. of Foot,	America	*Clavering*	—
53*d*. — —,	Ireland	*Elphinstone*	—
54*th*. — —,	America	*Frederick*	—
55*th*. — —,	—	*Grant*	—
56*th*. — —,	*Gibraltar*	*Walsh*	—
57*th*. — —,	America	*Irwine*	—
58*th*. — —,	Gibraltar	*Baugh*	—
59*th*. — —		*Lindsay*.	—
60*th*. or ROYAL AMERICAN Regt. of Foot, *first* Battalion, Jamaica, *second* Batt. Antigua, *third* and *fourth* West-Indies		Ld. *Amherst*	—
61*st*. — —,	Minorca	*Barlow*	1758
62*d*. — —,	America	*Jones*	—
63*d*. — —,	—	*Grant*	—
64*th*. — —,	—	*Pomeroy*	—
65*th*. — —,	—	*Urmston*	—
66*th*. — —,	Ireland	*Gabbett*	—
67*th*. — —,	—	*Maxwell*	—
68*th*. — —,	—	*Lambton*	—
69*th*. — —		*Sherrard*	—
70*th*. — —		*Trapaud*	—
71*st*. — — (1*st* and 2*d* Batt.) America		*Fraser*	

III.

A Corps of Foot serving in AFRICA	*Clarke*	1766
A Corps of Infantry serving in AMERICA	*Dalrymple*	

20 Independent Companies of INVALIDS: 4 Comp. at *Guernsey*, 4 at *Jersey*, 3 at *Berwick*, 2 at *Hull*, 2 at *Chester*, 2 at *Dover Castle*, 1 at *Sheerness*, 1 at *Land Guard-Fort*, 1 at *Tilbury-Fort*, 1 in the Islands of *Scilly*, 1 at *Pendennis*, 4 in *North Britain*.

10 Comp. *Invalids* in *Ireland*

GARRISONS in

I. *Great Britain*: Berwick, Blacknesf Castle, Calshot, Carlisle, Chester, Cinque Ports, Dart-

Dartmouth, Dumbarton, Edinburgh, Gravesend and Tilbury, Guernsey, Hull, Hurst Castle, Jersey, Fort George and Fort Augustus near Inverness, Landguard Fort, St. Maws, Pendennis Castle, Plymouth, Portland Castle, Portsmouth, Scarb. Castle, Scilly Island, Sheerness, South Sea Castle, Cliff. Fort near Tinmouth, Tower of London, Upnor, Isle of Wight, Sandown Port, Yarm. Castle, Carisbro' Castle, Cowes Castle, Fort William, Windsor, North Yarmouth.

II. *Europe:* Gibraltar, Minorca and Fort St. Philip.

III. *North America* 1. Nova Scotia: Annapolis Royal, Halifax. 2. Newfoundland: Placentia, St. John's. 3. Louisburgh. 4. Isl. of St. John. 5. Quebec. 6. Montreal. 7. East Florida: St. Augustin. 8. West Florida: Pensacola. 9. Mobile. 10. South Carolina. 11. Providence. 12. Bermudas.

IV. *West Indies*, the Southern Caribbee Islands, Grenada and the Grenadines, St. Vincent, Tobago, Dominica.

Officers of the Hospitals for the Forces in North-America: 6 Physicians, 8 Surgeons, 8 Apothecarys, 3 Purveyors, 1 Chaplain.

Royal Regiment of ARTILLERY, 4 Battalions. Colonel: Visc. *Townshend*, Mast. G. of the Ord. Dabei 32 Captains. - - 1705. (Der erste Master Gen. of Ordnance war E. *of Essex* 1596).

Company of CADETS. Capt. the Master Gen. of the Ordnance.

Invalide Officers of *Artillery*: 8 Capt. &c.

The Corps of ENGINEERS - - - - - *Skinner*, Chief

Chief Engineer and Colonel: 12 Captains in ordinary &c.

Royal Regiment of *Artillery* in *Ireland*, - - - - Colonel E. of *Drogheda* - - 1760.

Engineers in *Ireland* - - - Chef Director and Lt. Col. *Pigot*.

Marine Officers: General *Forbes*, 3 Colonels, 70 Companies *.

Stärke der Regimenter.

Cavallerie. Ein *Troop* besteht aus 31 Mann: 3 Troops bei der schweren Reuterei und Dragonern, und 2 Troops bei den leichten Dragonern, machen 1 *Squadron*.

Die meisten CavallerieRegimenter bestehen aus 2 Squadrons; ausgenommen folgende drei, *Roy*. Regt. of *Horse Guards*, *First* of *Dragoon Guards*, und *Fifth* or Royal Irish Dragoons, haben deren 3. — Alle Leichte Dragoner-Regimenter haben 3, das 17te aber gar 4 Squadrons. Folglich hat ein Regiment

schwerer Reuterei u. Dragoner,	2 Esc.	— 186	Mann.
- - -	3 Esc.	— 279	-
Leichte Dragoner	3 Esc.	— 186	-
- -	4 Esc.	— 248	-

Infanterie. 10 Compagnien formiren 1 Batail-

* Bis hieher ist alles gezogen aus: *a List of the General and Field Officers* . . . for the Year 1777 (London, bei Millan, gr. 8, prächtig gedruckt, 262 Seiten). Die Stiftungsjare der Corps habe ich nur vermutungsweise aus der Succession of Colonels p. 245—257 genommen.

Die nun folgenden Nachrichten, von der Stärke und dem Preis der Regimenter, hat ein englischer Officier, Hr. Morrison, der sich jetzo in Göttingen aufhält, mir mitzuteilen die Gütigkeit gehabt.

taillon: 8 haben Hüte (*hat-men*), 1 Grenadiere, und 1 leichte Infanterie.

1 Comp. auf Brittischem oder Irischem Fuß hat 36 Mann, auf ausländischem Fuß aber (on *foreign Duty*) 50 Mann. — Folglich besteht 1 Bataill. in jenem Falle aus 360, und in diesem aus 500 Mann.

Die meisten Regimenter bestehen nur aus 1 Bataillon. Ausgenommen das 1ste Fuß Garde hat 3 Bat.; *Coldstream* und das IIIte Fuß Garde, das Iste, das XLIIste, und das LXXIste haben 2, das LXste (Royal *Americans*) hat 4 Bataillons.

Die Artillerie besteht aus 4 Bataillons, jedes Bat. zu 500 Mann.

As certain Commissions in the British Army are sometimes permitted to be sold, His late Majesty *George* II in the Year 1755 was pleased to order the General Officers to fix the Price of Commissions in the several Corps.

FIRST and SECOND Troop of HORSE GUARDS

Commissions	Prices	Diff. *
First *Lieutenant Colonel*	5500	400
Second - -	5100	800
Cornet and *Major*	4300	200
Guidon and *Major*	4100	1400
Exempt and *Captain*	2700	1200
Adjutant and *Lieutenant* or *Brigadier*	1500	300
Sub Brigadier and *Cornet*	1200	1200
		5500

FIRST and SECOND Troop of Horse Grenadier Guards

Lieutenant Colonel	5400	1200

Major

* Difference in value between the several Commissions in Succession.

Major	4200	1100
Lieutenant and *Captain*	3100	100
Guidon and *Captain*	3000	1300
Sublieutenant	1700	300
Adjutant	1400	1400
		5400

HORSE

Lieutenant Colonel	5200	950
Major	4250	1150
Captain	3100	1100
Captain Lieutenant	2000	250
Lieutenant	1750	150
Cornet	1600	1600
		5200

DRAGOON GUARDS and DRAGOONS

Lieutenant Colonel	4700	1100
Major	3600	1100
Captain	2500	1100
Captain Lieutenant	1400	250
Lieutenant	1150	150
Cornet	1000	1000
		4700

FOOT GUARD

Lieutenant Colonel	6700	400
Ist, IId, IIId *Major* with rank of Colonel	6300	2800
Captain } with rank of Colonel	3500	900
Capt. Lieut. } with rank of Colonel	2600	1100
Lieut. with rank of Captain	1500	600
Ensign	900	900
		6700

March

March in the Regiments of FOOT

Lieut. Colonel	3500	900
Major	2600	1100
Captain	1500	700
Captain Lieutenant	800	250
Lieutenant	550	150
Ensign	400	400
		3500

in the FUZILEERS

Ist *Lieutenant*	550	100
IId *Lieutenant*	450	450

57.

ROI, FERAND, und AUBRAIS, eine sehr ernsthaft gewordene Pariser Lakajen-Geschichte:

gezogen aus des Königs-Mörders Damiens Criminal-Acten, 1757.

In der einzigen Stadt Paris sind über 40000 Lakajen *. Dieses unnüze Heer von meist rüstigen Leuten im besten Alter, das der Lüxe der Großen alljärlich dem Landbau und den Fabriken stielt; diese Müßiggänger von Amts wegen, die auf Kosten der arbeitenden Klasse der Nation in der Hauptstadt schlemmen, machen vor Langerweile den politischen Kannengießer, vielleicht dreister, und dabei doch feiner, als an irgend einem andern Orte der Welt.

Litte-

* Büschings Magazin II S. 268. Wo diese Leute zulezt hinkommen, oder was endlich aus ihnen wird, wenn sie zum Dienen zu alt werden; ob Mönche, oder Finanzbediente 2c. 2c.? — habe ich nicht bestimmt erfaren können, so sorgfältig ich mich auch in Paris darnach erkundigte.

Litterarische Cultur ist bekanntlich in Frankreich auch unter den niederen Ständen unglaublich weit ausgebreitet. Diese Lakajen also können alle lesen und schreiben, lesen also Zeitungen und andre öffentliche Blätter, studiren wol gar französische Geschichte und Gedichte, und buchstabiren wol gar im Esprit des Loix. Die Langeweile, die sie drückt, ladet sie Anfangs zu dieser Nebenbeschäftigung wie zu einem Zeitvertreibe ein; und die Vorteile, die sie in der Folge darin finden, machen ihnen solche endlich zu einer Hauptbeschäftigung. Sie werden dadurch, für ihre oft eben so müßige, und nicht viel mer aufgeklärte Herren, Spionen und Zeitungsträger: und unter ihren Kameraden glänzen sie wie Statskündige, oder wenigstens wie Vertraute von Statskündigen.

Nun denke man sich, was alltäglich in Paris geschieht. Ein Dutzend dieser Leute kommen Abends nach 10 Uhr in einem Vorsaale zusammen, um ihre Herren von einer Gasterei abzuholen. Indeß sie Stunden lang warten, bespricht man sich von *nouvelles du jour*, und von *affaires du tems*. Wer eine Neuigkeit weiß, oder zu wissen vermeint, erzält solche mit der möglichst importanten Mine. Die andern staunen ihn an, erzälen das Gehörte wieder anderswo, und werden wieder angestaunt. So breitet sich oft eine Nachricht, durch die grosse Stadt, von einem Ende zum andern * aus. Oft ist ihr erster Grund ein bloßer Mißverstand; oft blos ein auf-

* Und von dar oft durch das ganze europäische lesende Publicum. Eine Menge Zeitungs-Artikel unter der Rubrike Paris und Versailles, die wir wöchentlich gedruckt lesen, schreiben sich ursprünglich aus diesen Pariser Lakajen-Zirkeln (an den, der solche ausser Lands verschickt, gelangen sie gewönlich auf dem Caffehause), so wie die französischen Moden von den Pariser Theatern, her.

aufgefangnes Wort, welches der mit der Aufwartung beschäftigte Bediente aus dem Contexte reißt, und wie *bouts-rimés* behandelt. Oder war auch im Grunde etwas wares an: so wächst doch die Nachricht durch Zusäze, im Fortlaufen durch tausend Lakajenmäuler, so gewaltig, oder ändert sich durch Varianten so wesentlich, daß zulezt aus einem ursprünglichen Facto eine reine Lüge wird.

Die Regierung ist zu erhaben, als daß sie von jedem dergleichen Lakajengeschwäze Notiz nemen sollte. Aber manchmal treten doch, durch einen Zusammenfluß sonderbarer Umstände, Fälle ein, wo sie solche von Amts wegen nicht blos **kritisch**, sondern sogar **gerichtlich** und **peinlich**, untersuchen muß. So ein leidiger Fall ereignete sich zu Anfang des J. 1757.

Den 20 Decemb. 1756 war eine große Gesellschaft abends bei dem königl. Rathe Hrn. **Lenoir** zu Gaste. Einer von den Gästen, Hr. **Drou**, ein alter Advocat, aß und trank nicht, und klagte immer, daß er so übel wäre. Man sagte ihm, er müsse etwas brauchen. "Nichts als gute Diät, antwortete der Hypochondrist; vor Aderlassen und Arzneien grauet mir". Ein andrer junger Advocat, Hr. **Legouvé**, fuhr hier auf, und sagte lebhaft: das wäre es eben, was ihm felte; aderlassen müsse er, so würde ihm geholfen seyn. "*Bon, voilà un grand* MALHEUR, *vous en serez quitte pour une* SAIGNÉE", waren seine Worte.

Roi, der Bediente des Hauses, der ganz allein hier bei Tische aufwartete, mochte eben den Kopf voll Statssachen haben. Es gieng damals in Frankreich stürmisch her. Von aussen war der Krieg mit England angegangen: und von innen zankte sich der Hof mit dem Parlement, und die Klerisei, von dem Hofe unterstüzt, mit den Jansenisten. Der Erzbischof von Paris ließ

den Sterbenden die Sakramente verweigern, wenn sie keine Beichtzettel von altgläubigen Geistlichen aufweisen konnten: seitdem nahm auch das gemeine Volk * an dem Gezänke der Schriftgelerten feierlich Teil. Der König hatte darüber, zu Gunsten des Erzbischofs, ein Lit de Justice gehalten; und dieser königl. Machtspruch hatte ein lautes Murren der damals noch ihrem Parlement ergebnen Nation erregt. Alles schalt auf den Erzbischof, die Geistlichkeit, und den Hof: alles bedauerte den guten aber von bösen Ratgebern geleiteten König. So gar Kinder ** — wie viel mer erst Lakajen? — namen Teil an diesen affaires du tems, sprachen selbst mit, oder horchten doch auf, wenn andre davon sprachen.

Nun hier, auf dem Soupé bei Hrn. Lenoir, sprach wol niemand † von diesen Dingen; aber der Lakaj Roi dachte vermutlich eben daran, indem Hr. Legouvé, mit jugendlicher und spottender Heftigkeit, mit dem armen Hypochondristen Hrn. Drou redete. Die Worte desselben ... *malheur* ... *saignée*, fielen ihm, dem Lakajen, mächtig aufs Trommelfell. Das Vorhergegangne hatte er überhört: wie konnte er auch alles im Zusammenhange hören, er der ganz allein auf 14 Personen an einer Tafel zu

* Auffallende Beweise hievon stehen in Damiens's CriminalActen S. 378, 402, und viel andern Orten.

** Man sehe, in eben diesen Acten, die Verhöre der *Descouflet* und *Geoffroi*, zwoer 13järigen Pensionärinnen, die durch Kindergeschwätze sich und viele andre Personen mit in den Proceß des Königsmörders verwickelten.

† Dies sagen wenigstens unten ausdrücklich 4 Zeugen aus, die mit bei Tische waren. Sollte indessen am einen Ende des Tisches wirklich von Unruhen und Besorgnis gesprochen worden seyn, wie der Bediente so standhaft versicherte: so fiel doch das Hauptwort *saignée* an einem andern Ende, und in einem ganz andern Discurse, vor.

zu bedienen hatte? Aber zu voll von seinem Lieblings-Gegenstande, füllte er, vermutlich ohne es selbst zu wissen, obige Puncte, oder sein Ueberhörtes, mit seinen eignen Ideen aus, vermengte nun Gedachtes mit Gehörtem, und bildete sich ein, Hrn. Legouvé sagen zu hören: "Dem Königreiche stünde ein großes MALHEUR bevor, es sei eine SAIGNÉE, eine Aderlässe, ein Blutbad, zu befürchten".

Den andern Tag speißt sein Herr, der Rat Lenoir, bei einem andern Hrn. Foissier. Roi kommt, ihn abzuholen. In der Antichambre fragt ihn Ferard, Foissier's Bedienter, — der erst 22järige angehende Politiker und Lakaj Ferard, fragt den alten 47järigen Roi —, was es guts Neues gebe? "Terrible Neuigkeiten, sagt Roi: kürzlich wartete ich ganz allein * meinem Herrn bei einer großen Gesellschaft auf; da sagte ein fremder Herr, es würde so arg, daß eine Revolution, wie die vor 250[150] Jahren, und ein Blutbad, in Frankreich zu befürchten wäre".

Ferard und der Kutscher des Hauses hielten nachher im Vorsaale Rat über diese Neuigkeit. Zum Unglück hatten sie nicht recht gehört: sie meinten, der Fremde habe gesagt, — nicht, es sei zu befürchten, daß ein Blutbad geschehe, sondern — es müßte ein Blutbad geschehen. Indem sie davon sprachen, gieng die Köchin durch, und fieng das Wort *saignée* auf. Des Abends giengen jene beide in die Küche hinauf: nun gieng der Stats-Discours zwischen Kutscher, Lakaj, und Köchin aufs

* "Ganz allein". Roi mußte also — das sollte Ferard aus dem Zusatze schliessen — der Vertraute seines Herrn seyn, und folglich Glauben bei einer Nachricht verdienen, die sonst nicht leicht Lakajen erfaren. Aber eben dieser Zusatz vermerte vielleicht bei den Richtern die Bedenklichkeit der Aussage.

aufs neue an. Hier war auch ein dritter Bedienter aus eben dem Hause, **Aubrais**, zugegen, der also Roi's große Nouvelle aus der zwoten Hand bekam.

Dieser Aubrais kommt den 31 Dec. zum Strumpfhändler **Gabriel**, und bestellt ein paar Strümpfe für einen fremden Herrn aus Strasburg, der in seinem Hause wone. Madame kömmt dazu, und fragt wie gewönlich, was es guts Neues gebe? "Schreckliche Neuigkeiten, antwortete Aubrais; man sagt Poßvelten! es müsse eine *saignée* in Frankreich geschehen". Die Kramerfrau erschrickt, oder — tut, als wenn sie erschräke, und — fragt weiter, wie Mr. Aubrais das verstünde? "Man sagt, commentirte nun der Lakaj, das Haus Bourbon müsse ausgerottet werden". Das war eine bloße **Glosse**: aber Aubrais hielt sie nachher selbst für **Text**; oder er meinte, diesen Ausdruck selbst von Ferard gehört zu haben.

Hr. Gabriel und Fr. Gabrielin denunciren nichts. Vermutlich waren sie gewont, dergleichen Lakajen-Klatscherei sehr oft in ihrem Laden zu hören. Aber 6 Tage nachher —

den 5 Jan. 1757, wird Ludwig der Vielgeliebte in Versailles, Abends um ¼ auf 6 Uhr, wie er eben von da nach Trianon faren wollte, umringt von seiner Garde und seinem ganzen Hofe, von einem damals herrnlosen und bis zur Tollheit politischen Lakajen, **Damiens** aus Artois, mit einem Federmesser in die rechte Brust, jedoch nicht tödtlich, gestochen.

Bei dem Kramer Gabriel wonte seit 3 Monaten ein fremder Geistlicher zur Miete, der Prior **Ingoult** aus St. Quentin. Dieser kommt den andern Tag nach dem Königsmorde abends nach Hause: natürlich sprechen Hr. Gabriel und Madame mit ihm von dem Königsmorde; und eben so natürlich fällt ihnen dabei ein, was sie

sie wenige Tage vorher von dem Lakajen Aubrais gehöret hatten. Hr. Ingoult hört den Tag nachher wieder so etwas: und nun denuncirt er. Damiens war schon einigemale im Verhör gewesen, und wollte keine Complicen bekennen: jezo glaubte man auf einmal auf der Spur zu seyn. Ingoult's Denunciation kam vor eben den Richter, der den Königsmörder vorhatte; und den 12 Jan. fiengen die Verhöre und Arreste an.

Die Acten sind sämtlich gedruckt. Ich will daraus kurz, aber doch so vollständig, referiren, daß Leser, denen daran gelegen seyn möchte, die VerfarungsArt und Sprache der französischen Gerichtshöfe in peinlichen Fällen kennen zu lernen, auch diesen NebenVorteil daraus ziehen können *.

§. 1.

* Dies wäre der 1)ste Nutzen, den die Publication wichtiger CriminalActen stiftet: man kan ihn den statistischen nennen. Dem zu Folge denke ich, auf den Wink wichtiger Männer, künftig auch aus andern Ländern dergleichen Acten, beinahe in Extenso, zu liefern (D. Dodd's seine sollen die ersten im nächsten Hefte seyn). Also werden blos historische Leser dabei "schuldige Rücksicht auf ihre juristische und statistische Mitleser nemen, und es nicht übel deuten, wenn die Relationen dadurch etwas weitläuftig werden". — Ein 2)ter Nutzen ist moralisch. Mancher einzelne Proceß giebt dem denkenden Leser mer Stoff, für sich praktische KlugheitsLehren daraus zu abstrahiren, als die ganze Welt- und Stats-Geschichte. Leztere lert doch nur zunächst die Kunst, Völker und Länder (nicht sich selbst) vor Schaden zu hüten: aber wie wenige Leute haben jene Kunst zu practiciren! -- Ein 3)ter Nutzen ist historisch. Der CriminalProceß ist eine Species von historischer Kritik. Der Richter in obigem Processe verfolgte ein seyn sollendes Factum durch eine Menge Zeugen und Anzeigen hindurch, bis er endlich auf den Grund, auf Nichts, kam.

Ingoult sagt: Gabriel sage:: ein Bedienter habe gesagt::: in Frankreich müsse ein Blutbad geschehen, und das Haus Bourbon ausgerottet werden.

 Gabriel

§. 1. [81-84].

Zufolge der Plainte vom 6 Jan. des königl. Procureurs *Mallet*, als Demandeur et Accusateur contre le nommé François Damiens, participés et adhérans Defendeurs et Accusés; und auf die Vorladung (Assignation) eines Huissier vom 12 Jan. erschienen bemeldten 12 Jan. vor ... *Davoust*, Ecuyer, Conseiller du Roi Lieutenant Géneral civil Criminel et de Police en la Prévôté de l'Hôtel du Roi et grande Prévôté de France, ... assisté de ... *Tertre*, dessen Commis Greffier ordinaire, in des ersteren Hôtel in Paris, folgende drei Personen, und sagten alle 3 eidlich (der erste, als Geistlicher, la main mise *ad pectus*) aus, wie folget:

I.

Gabriel sagt: Aubrais habe gesagt:: man sage::: in Frankreich müsse ein Blutbad geschehen, und das Haus Bourbon ausgerottet werden.

Aubrais sagt: Ferard sage:: ein Bedienter habe gesagt::: einige Herrn hätten gesagt:::: es müsse in Frankreich ein Blutbad geschehen, und das Haus Bourbon ausgerottet werden.

Ferard sagt: ein Bedienter habe gesagt:: ein Herr habe gesagt::: es müsse ein Blutbad in Frankreich geschehen.

Roi sagt: *Lécouvé* habe gesagt:: es sei zu befürchten, daß in Frankreich ein Blutbad geschehe.

Drou sagt: *Lécouvé* habe gesagt:: es sei ratsam, daß er, Drou, zur Ader lasse.

Ein Geschichtforscher könnte hundert Beispiele für eins anfüren, wo es ihm mit Tatsätzen, die er, in der Sammlung aller Reisebeschreibungen, in den Recherches sur les Egyptiens, den Voltairischen Schriften u. s. w., vorfindet, gerade so geht, daß, wenn er von einem Citato aufs 2te, vom 2ten aufs 3te u. s. w., forschend fortgeht, zulezt aus einem projettirten Blutbade eine angeratene Aderlässe wird. Die Mühe der Untersuchung ist beim Richter wie beim Geschichtforscher gleich groß; auch die Re-

I. Messire *Alexandre* INGOULT, Prieur de l'Abbaye Royale de St. Prix, ville de St. *Quentin*, Diocése de Noyon, demeurant ordinairement à St. Quentin en ladite Abbaye de St. Prix, et de présent en cette ville de *Paris*, rue St. Sauveur et même Paroisse, chez le nommé *Gabriel* Marchand; logeant en Chambre garnie, 46 Jar alt: erscheint, zeigt die Abschrift der Vorladung des *Huissier* vor, und schwört, die Warheit zu sagen. Jhm wird die Plainte des Procureurs vorgelesen; er bezeugt, n'étre Parent, Allié *, ni Domestique des Parties; und sagt aus:

Er wone seit etwa 3 Monaten bei dem Kramer Gabriel zur Miete. Den andern Tag nach dem Königsmorde, habe ihm dieser sein Wirt und dessen Frau, in dem Augenblicke, da er des Abends nach Hause gekommen, gesagt: sie erinnerten sich eines aufrürischen Discurses, den sie den 31 Decemb. in ihrer Stube gehört. Ein Bedienter eines Exempt des Cent-Suisses, der, wie Zeuge (Déposant) meine, *Corvet* oder *Corbet* heisse, und dessen Vater Munitionnaire Général wäre, sei damals zu ihnen, Gabriel und Frau, gekommen, um für einen Fremden, der bei dem Munitionnaire wone, ein par Strümpfe zu kaufen. Beide hätten ihn gefragt: s'il sçavoit quelque nouvelle? Worauf der Bediente geantwortet: *que le Royaume étoit dans une agitation affreuse, et quil ne pouvoit se calmer que par une* saignée *en France.* Die Frau habe, in Gegenwart ihres Mannes, den Lakajen gefragt: *si l'on avoit à craindre quelque* Guerre civile? Worauf der Lakaj erwiedert: *je ne parle point de Guerre civile; mais on ne peut*

Regeln, wornach beide verfaren, sind im Grunde einerlei: aber der Lohn der sauren Mühe ist verschieden. Jener, der Richter, rettet die Ehre, vielleicht gar das Leben, eines Unschuldigen: dieser, der Geschichtforscher, wirft blos aus der Geschichte einen falschen Saz heraus (met hors de Cour, wie unten die Köchin), welcher aber meist so unbeträchtlich ist, daß, wenn er auch geblieben wäre, doch keine Seele dadurch unglücklich worden wäre.

* In den folgenden Zeugenverhören steht immer mit bei: *Serviteur.*

peut rétablir le calme et la paix, que par la destruction entiere *de la* Maison *de* Bourbon. Diesen schrecklichen Discurs habe die Kramerin den Bedienten zweimal wiederholen lassen.

Zeuge fügt hinzu, die bestellten Strümpfe wären für bemeldten unbekannten Fremden gewesen, der seit kurzem bei dem Munitionnaire angekommen. Auch habe ihm der Kramer Gabriel gesagt, daß er den 1 Jan. 1757 dem Fremden die Strümpfe gebracht, und bemeldtem Bedienten einen großen Thaler verehrt habe.

Noch sagt Zeuge aus: den 3ten Tag nach dem Königsmorde habe ihm der Ritter *d'Aunay*, ancien Garde du Roi, der mit Zeugen in Einem Hause wone, gesagt: gerade an dem Tage des Königsmordes sei ein reich gekleideter Mensch in ein Caffehaus gekommen, wo er, Ritter d'Aunay, und über 40 Leute, zugegen gewesen; dieser habe ganz laut gesagt: die im leztern Lit de Justice publicirten drei Declarationen wären das Werk des Hrn. Marschalls, Duc de Belleisle; durch dessen Ratschläge lasse sich der König leiten, aber es werde ihn bald gereuen müssen.

"Et est tout ce qu'il a dit sçavoir. Lecture à lui faite de sa déposition, a dit icelle contenir vérité, y a persisté, n'y vouloir augmenter ni diminuer, a refusé *salaire* [anderswo: n'a requis *taxe*], et a signé. Ainsi signé à la minute des Présentes: A. *Ingoult*, *Davoust*, et *Tertre*, avec Paraphe". [Und eben so bei den folgg.].

II. Sieur *Jean* GABRIEL, Marchand de Bas à Paris, et logeant en Chambre Garnie, demeurant... [wie oben], etwa 38 J. alt ... sagt aus.

Den 31 Decemb. sei zu ihm gekommen ein Bedienter Namens St. Jean *, dem Ansehen nach 28 J. alt [er beschreibt ihn nach seinen Haren, Physiognomie, Statur, und Montur], der, wie Zeuge wisse, seit mer als 2 Jaren bei Hrn. *Dubourneaux*, Exempt des Cent-Suisses, diene. Dieser habe ihm gesagt, daß ein kürzlich aus Strasburg angekommener Herr, der beim Hrn. Foissier, des

* Die Bedienten in Paris haben häufig 2 Namen; und zwar den einen gemeiniglich von ihrer Heimat: so wie auch die deutschen Handwerksgesellen sich unter einander den Pfälzer, den Augspurger 2c. 2c. nennen.

des Hrn. Dubourneaux Vater, wone, Strümpfe brauche. Dies sei um 6 oder 7 Uhr abends gewesen. Indem sie, in Beiseyn seiner Frau, in ihrer Stube im ersten Stock vorne heraus, mit einander gesprochen; hätten sie den Bedienten gefragt: *s'il n'y avoit point de nouvelle?* Worauf dieser erwiedert: *que les affaires alloient* bien mal, *et que le Roi ne pouvoit se dédire de ce qu' il avoit dit.* Zeuge habe gesagt: *que si le Roi tenoit un autre Lit de Justice, les choses pourroient s'accommoder.* Der Bediente aber habe geantwortet: *vous n'y êtes pas; l'on dit, pardié, qu'il faut qu' il y ait une* saignée *en France.* Des Zeugen Frau, hierüber erschrocken, habe ihn gebeten, *d' expliquer ce qu' il vouloit dire.* Worauf der Bediente gesagt: on dit qu'il faut que la *Maison* de *Bourbon* soit detruite. Hier habe des Zeugen Frau ausgerufen: *ah, quel malheur! qu' est-ce que vous me dites là?* Indem sei jemand in die Stube getreten, und das Gespräch habe aufgehört.

Den andern Tag, den 1 Jan., habe er, Zeuge, die Strümpfe dem bei Hrn. Foissier wonenden Herrn hingebracht: dieser habe gesagt, er habe keine bestellt, habe aber doch ein par behalten. Und weil Zeuge seit 2 Jaren das Foissier'sche Haus, worin 3 Bediente sind, versieht: so habe er geglaubt, St. Jean habe diesen Auftrag nur erdichtet, um ihn Zeugen am Neujarstage ins Haus zu kriegen; daher habe er, seiner Gewonheit nach, dem Lakajen St. Jean einen großen Thaler, in Beiseyn des Haus Perückenmachers, Cadet, zum NeuJar gegeben.

"Et c'est tout ce qu'il a dit sçavoir . . . wie oben.

III. *Pierrette-Victoire* ROUX, femme de Jean GABRIEL . . . etwa 32 J. alt . . .

Sie wisse von den Sachen weiter nichts, als daß letzthin den 31 Decemb. ein Bedienter, Namens St. Jean, in Diensten bei Hrn. Dubourneaux, in zimmetfarbnem Rock mit meßingnen Knöpfen, zu ihr gekommen, und ihrem Manne in der Stube im ersten Stock gesagt, einem Herrn aus Strasburg, der ein guter Freund von Hrn. Foissier wäre, Strümpfe zu bringen. Dies sei um 6 oder 7 Uhr abends gewesen. Sie Zeugin habe ihn gefragt: *s'il n'y avoit point de nouvelles?* Worauf dieser erwiedert: *que les affaires alloient* bien mal, *et que le Roi ne pourroit se dédire de ce qu'il avoit fait au Lit de Justice.* Ihr Mann habe gesagt: *que si le Roi en tenoit un autre, les*

 choses

choses pourroient s'accommoder. Dies habe der Bediente in folgenden Ausdrücken beantwortet: *vous n' y êtes .... en France* [völlig so, wie ihr Mann oben]. Sie, erschrocken, habe ihn gebeten, *d' expliquer ce qu' il venoit de dire.* Worauf der Bediente gesagt: *on dit qu' il faut ... detruite* [just wie ihr Mann oben]. Hier habe sie ausgerufen: *ah, quel malheur! qu' est-ce que vous nous dites là?* Indem sei jemand gekommen, das Gespräch habe aufgehört, und der Bediente sei weggegangen .... UT SUPRA.

Das Protokoll wurde dem Procureur zugesandt. Dieser verlangte darauf Arrest (décret de prise de corps) auf den Bedienten St. Jean, und Davoust decernirte solchen: alles das noch an eben dem Tage den 12 Jan. St. Jean wurde nach Versailles gebracht, wo noch Damiens saß.

§. 2. [p. 95-100].

Den 15 Jan. begab sich *Guillot*, Huissier-Audiencier ordinaire du Roi en la Prevôté de l'Hôtel zu Versailles, in das dortige königl. Gefängniß, und fand da den eingezognen Bedienten *.

Noch eben den Tag fieng das Interrogatoire durch Hrn. Davoust und dessen Commis-Greffier Hrn. Gardiennet

* "lequel j'ai en vertu dudit décret, écroué et recommandé sur le Registre des Ecrous des prisons qui m'a été représenté à cet effet par Ant. Hennequart, Concierge des dites prisons, à la requête de Mr. le Procureur du Roi de ladite Prévôté de l'Hotel, demeurant ...: pour, par ledit Jean Aubrais ester à droit, et répondre aux fins et conclusions prises par mondit Sieur le Procureur du Roi, et qu' il avisera ci-après, et ai laissé copie du présent audit Jean Aubrais, en parlant à sa personne, pour ce mandé, entre les deux guichets comme lieu de liberté, et ensuite renvoye dans sa prison". Worte des Procès Verbal d'Ecrou.

diennet, an, à Versailles, *le Roi y étant**, en la Chambre Criminelle. Beklagter, dessen Beschreibung nach Haren, Gesichtsbildung, Statur, und Kleidung wiederholt wird, kam vor, und schwor, daß er die Warheit sagen wolle. Auch wurde ihm declarirt, qu'il sera jugé par Jugement Souverain, à ce qu' il n'ait à s'attendre à aucun appel. Und auf die ihm einzeln vorgelegte Fragstücke sagte er folgendes aus.

Jean AUBRAIS, dit *St. Jean*, etwa 35 Jare alt, aus der Normandie gebürtig, dient und wont seit dem 11 Decemb. 1753 bei Hrn. du Bourneaux, Exempt des Cent-Suisses. Hat vorhin 3 Jare bei Hrn. Arissan gedient: von diesem kam er an dessen Freund Foissier den Vater; und dieser überließ ihn seinem Sohne, obbemeldtem du Bourneaux. Hat überhaupt schon seit seinem 16ten Jare gedient, und bei den meisten Herren sehr lange: anfangs in der Normandie, nachher in Paris, wo ihn, weil er gerne in die Hauptstadt wollte, sein voriger Herr selbst hin, und an seinen Schwiegervater, empfal.

Kennt den Damiens nicht, weder nach dessen Namen noch Beschreibung. Hat den Tisch in seines Herrn Hause, ausser wo dieser bei Hofe oder auf dem Lande ist. Nennt die Gasthöfe, wo er alsdenn speißt; und die Kaufleute und Handwerker, die seines Herrn Haus bedienen.

"Ob diese Lieferanten ihm gewönlich ein Neujahrsgeschenk geben"? Nein: doch dieses Jar habe ihm der Kramer Gabriel 6 Livres verehrt.— Nicht er, sondern der Strumpfwäscher A, habe diesen Gabriel ins Haus recommandirt.

Kan sich nicht erinnern, daß er zu Ende des J. 1756 Strümpfe bei Gabrieln bestellt: wol aber, daß Gabriel sie gebracht, der fremde Herr sie gekauft, und er Aubrais 6 Livr. zum Neujar erhalten habe.

Besinnt sich jedoch bei der folgenden Frage, daß er bei Gabrieln in der Stube gewesen, abends gegen 7 Uhr: den Tag weiß er nicht genau. Gabriel wäre anfangs allein gewesen, gleich nachher sei Madame dazu gekommen. Sie hätten von verschiednen Dingen gesprochen. Gabriel habe ihm

* Nur eine Gerichtsformul. Der verwundete König war freilich nicht dabei.

ihm angeboten, ob er nicht eins trinken wolle? wofür er sich bedanket. Madame habe ihn gefragt, was es guts neues gebe? Besinne sich nicht, was er geantwortet: doch erinnere er sich, dem Gabriel und seiner Frau gesagt zu haben, was er hätte sagen hören.

"Ob er der Krämerin nicht gesagt: *que les affaires* ... *Justice* (oben S. 365 Z. 3 v. unten)"? Glaube dies gesagt zu haben, weil er dergleichen Reden am Tage des bemeldten Lit de Justice in der Cour du Palais gehört. "Von wem er das gehört habe"? Aus dem Munde verschiedener gemeiner Weiber vom schmutzigsten Pöbel (*Poissardes*), die mit in der Cour du Palais gewesen.

"Ob nicht Gabriel gesagt: *que si le Roi* ... *accommoder* (oben S. 365 Z. 8); und was er darauf geantwortet"? Erinnere sich nicht, diese Worte von Gabriel gehört zu haben: glaube nicht, daß er ihm geantwortet habe.

"Ob er nicht geantwortet: *vous n' y êtes pas* .. saignée *en France*"? Ja, er erinnere sich dieser seiner Antwort. Das habe er aber in der Antichambre oder Küche seines Herrn gehört; seine Kameraden hätten ihm erzält, ein Herr, der im Hause zum Besuch gewesen, habe seinen Bedienten mitgebracht: dieser Bediente hätte ihnen erzält, wie er einst seinem Herrn in einem Hause, welches er nicht angegeben, aufgewartet; so hätten die Herren an der Tafel, bei Gelegenheit der gegenwärtigen Affairen, gesagt: *qu' il falloit qu' il y eut une* saignée *en France, et qu' il falloit que la* Maison *de* Bourbon *fût* detruite. Er Aubrais sei nicht mit zugegen gewesen, wie jener Bediente dieses im Vorzimmer seiner Herrn gesagt; sondern er habe es blos aus dem Munde seiner Kameraden: und so habe er es dem Kramer und dessen Frau erzält. Erinnert sich auch des Ausrufs der Kramerin: *ah, quel malheur &c.*

"Wer seine Kameraden wären, die ihm von ... *saignée* und ... *Maison de Bourbon* ... gesagt"? In der Küche habe ers gehört, wo die Köchin Chevalier, und der Bediente bei Foissier dem Vater, Condé, gewesen. Jene sei seit 2½ Jaren, dieser seit 4 bis 5 Monaten, im Hause. Er beschreibt den leztern.

"Wie der Herr heisse, dessen Bedienter obiges erzält"? Habe sich nicht darnach erkundiget, weil er die Wichtigkeit dieser Sache nicht voraus gesehen.

Man tut noch andre Fragen an ihn. Gesteht, er habe an Mad. Biarnet in Maudon geschrieben: es sei aber ein

bloßer

bloßer Complimenten=Brief. Er sei unverheiratet. Habe keine Stube in der Stadt. Habe nur noch eine alte Mutter in der Normandie, für die er so viel möglich sorge. Gehe mit niemanden als seinen Kameraden und den Kaufleuten um, zu denen ihn seine Herren schickten.

"Ob er keinen Anschlag auf das Leben des Königes und der königl. Familie gemacht, und ob er nicht von andern so etwas abscheuliches wisse"? Nein: er habe ganz entgegengesetzte Gesinnungen, und sei dem Könige und der ganzen königl. Familie sehr getreu.

Auf die übrigen gewönlichen Fragen antwortete er: er sei nie *prisonnier*, nie *repris de Justice*, gewesen. Wolle den Zeugen glauben, wenn sie die Warheit sagten. Habe übrigens alle Herren, denen er gedient, zu Bürgen seiner Gesinnungen und seiner Auffürung.

Lecture à lui faite ... UT SUPRA. S. 364.

Nach Einschickung des Protokolls foderte, noch eben den 15 Jan., der Procureur Arrest auf die Köchin *Chevalier* und den Lakajen *Condé*.

§. 3. [p. 105-116].

Den 16 Jan. wurden vorgefürt *:

I. *Noële* SELIM, seit 2 Jaren Köchin bei Hrn. Foissier, verheiratet an Jean CHEVALIER, Bedienten bei Hrn. Hoguet; 45 Jar alt, aus der Picardie: sagt eidlich aus (nachdem sie vorher, und mit unter, über gleichgiltige Dinge befragt worden, z. Ex. wie viel Bedienten in ihrem Hause wären? wer am längsten darinn sei? ob der Kutscher lang wäre ꝛc.).

Wie sie einige Stunden nachher, wie ihre Herrschaft des Mittags abgespeißt, das Silberzeug in den Vorsaal zurück-

* Ort, Personen, und Formalitäten, sind hier völlig so, wie im vorigen *Interrogatoire*. Der Kürze wegen excerpire ich von nun an auch nur solche Aussagen, die auf die Hauptsache eine unmittelbare Beziehung haben. Wer aber, aus der Einrichtung der FragArtikel, die Fähigkeiten des Richters beurteilen kan und will, muß die Acten selbst lesen.

zurückgebracht, habe sie den Kutscher im Hause und Hrn. Foissier's Lakajen Condé sagen hören, ein Bedienter eines Herrn, der auch im Hause wäre, habe eben gesagt: *qu'il* falloit *qu' il y eût une* saignée *en France*. An eben dem Tage, abends um 6 oder 7 Uhr, wären bemeldter Kutscher und Condé in die Küche hinaufgekommen, wo sie (*répondante*) gewesen. Sie habe beide gefragt, wer das im Vorsaale gesagt hätte? Sie hätten ihr geantwortet: es wäre bemeldter fremde Bediente, den sie (répondante) im Vorsale gesehen; der hätte es ihnen erzält, und gesagt, er habe es in einem Hause, wo er seinem Herrn bei Tische aufgewartet, sagen hören.

Auf nochmaliges ausdrückliches Befragen: "ob ihr ihre Kameraden, wie sie ihr diesen Discurs erzält, nicht zugleich gesagt hätten, daß der fremde Bediente hinzugesezt, man sage, daß das Haus Bourbon ausgerottet werden müsse"? Nein, sie habe es nicht sagen hören.

Weder den Namen des fremden Bedienten noch seines Herrn wisse sie: jenen aber beschreibt sie nach Kleidung u. Statur. "Wie es möglich sei, daß sie den Bedienten oder dessen Herrn nicht kenne, da dieser Herr doch ein Bekannter von Hrn. Foissier ihrem Herrn wäre"? Interpellée de nous dire vérité, sagt sie: sie habe wahr geredet, sie kenne ihn so wenig wie seinen Herrn, glaube aber, der Kutscher und Condé müßten ihn kennen, vermutet er sei über 40 J. alt.

Weiß nicht, daß dieser fremde Bediente Anteil an einer Verschwörung und einem Anschlage auf des Königs und der königl. Familie Leben hat. — Dient seit 18 Jaren in Paris, bei mereren Herrschaften, bei einigen 4, 5, bis 11½ Jare. Will den Zeugen glauben, wenn sie wahr sprechen. Unterschreibt nicht, weil sie nicht schreiben kan.

II. *Quentin* FERARD, dit *Condé*, Domestique du Sieur *Foissier*, Intéressé dans les Affaires du Roi et Munitionnaire des Vivres, über 22 Jare alt, gebürtig aus Condé-les-Harpies in Champagne.

Dient seit 8½ Jaren: 6 Jare bei einem Geistlichen in Rheims, in Paris bei dreien, nur wenige Monate immer.

Erinnert sich nicht, ob alle seine Kameraden im Vorsale gewesen, wie er des Hrn. Lenoir Bedienten, den jemand gefragt, ob er nichts neues wüßte, hat antworten hören: wie er allein seinem Herrn bei Tische aufgewartet, wo gegen 12 Personen gewesen, habe einer aus der Gesell-

schaft

schaft gesagt, *qu' il* falloit *qu' il y eût une* saignée *en France.* Daß aber der Bediente hinzugesezt: man sage, daß das Haus Bourbon 2c. 2c., habe er nicht gehört.

Meint, der fremde Bediente heisse St. Jean, und beschreibt ihn über 40 J. alt, 5 Fus 1 bis 2 Zoll hoch 2c. Dessen Herr, Lenoir, Notarius zu Paris, wone da und da.

Auf nochmaliges ausdrückliches Befragen über die Worte ... *Maison de Bourbon* ... antwortet er: habe solche den Lakajen nicht sagen hören. Denn so bald er diesen von *saignée* en France sprechen gehört, habe er ihm Stillschweigen auferlegt, und vorgestellt, solche Neuigkeiten müsse man weder sagen noch nachsagen.

Die Köchin sei nicht mit bei dem Discurse des St. Jean [*Roi*] gewesen: sie habe es blos von ihm, eben den Tag in der Küche erfaren, abends, wie die Bedienten im Hause abgegessen gehabt.

"Stunde und Tag betreffend": Lenoir's Bedienter sei gegen halb 11 oder 11 Uhr abends gekommen, seinen Herrn abzuholen; und damals und in bemeldter Stunde habe jener seine Reden gefürt, 4 oder 5 Tage vor Weihnachten, so viel er sich besinne. Blos seinen Kameraden, keinem andern Menschen, habe er diese Rede wieder gesagt.

Weiß von keiner Verschwörung gegen den König und die königl. Familie u. s. w.

Hierauf und noch eben den Tag verlangt der Procureur Arrest auf einen *Quidam*, so alt, so groß, so aussehend 2c., Bedienten beim Notarius le Noir in der und der Straße. — Dieser wird den folgenden Tag, 17 Jan., wie die vorigen vorgefürt.

III. *Noël* Roi, dit *Roi*, 47 J. alt, Bedienter seit etwa 18 Monaten bei Hrn. *Lenoire*, Notaire au Châtelet de Paris, gebürtig aus Orchampvelle in der Franche-Comté.

Bejahet, daß sein Herr ein besondrer Freund von Hrn. Foissier wäre; glaubt gar, er sei dessen Neffe und Notaire ordinaire. Erinnert sich nicht genau, ob er seinen Herrn zu Hrn. Foissier hinbegleitet; wol aber, daß sein Herr, wenige Tage vor dem Neujar, bei Hrn. Foissier zu Abend gespeißt, und er (répondant) gegen 10 Uhr hingegangen, ihn abzuholen.

"Ob

"Ob er nicht, wärend daß er auf seinen Herrn gewartet, in Hrn. Foissier's Vorsal oder Küche gegangen, wo merere Bediente des Hauses gewesen"? Ja, er habe da die Köchin mit des Hrn. Foissier des Vaters Lakajen angetroffen: wisse aber ihre Namen nicht, kenne sie nur von Gesichte. Habe auch da den St. Jean, Bedienten in eben dem Hause bei Hrn. du Bourneaux, Hrn. Foissier's Sohn, angetroffen.

"Ob ihn nicht bemeldte Bedienten, oder einer davon, nach Neuigkeiten gefragt"? Ja, und er habe ihnen geantwortet: man sage terrible Neuigkeiten, und en expliquant sa pensée habe er hinzugesetzt: wie er allein seinen Herrn bei einer Tafel bedient, wo 12 bis 13 Personen gewesen, habe ein Herr von der Gesellschaft gesagt: que le Roi étoit bon, que ce qu' il avoit fait en venant tenir son Lit de Justice, n' étoit pas de lui-même; mais qu' il étoit *à craindre* que le trouble des affaires n' *occasionnât* en France une révolution semblable à celle qui étoit arrivée il y a 250 [lies 150] ans, et qu' il n' y eût une saignée en France comme il y en avoit eu en ce tems là.

Läugnet ausdrücklich, weder gehört noch nachgesagt zu haben, daß bemeldter Herr hinzugesetzt: qu' il *falloit* que la *Maison* de *Bourbon* fût *détruite*.

"Welcher von den Bedienten ihn zuerst nach Neuigkeiten gefragt"? Kan sich nicht genau besinnen; glaubt aber, es sei St. Jean.

Erinnert sich, daß der Herr, der die obige Rede gefürt, Hr. *Lécouvé*, Advocat oder Procureur, wonhaft da und da, etwa 30 J. alt, sei. — Glaube, diese Unterredung sei nicht fortgesetzt worden. Habe weiter nichts gehört. Habe auch sonst zu viel zu thun gehabt, 12 bis 13 Personen zu bedienen, als daß er auf ihre Gespräche hätte Achtung geben können.

Weiß von keiner Verschwörung gegen den Stat und die königl. Familie.

Hat bei 17 Herrschaften, die er alle herrechnet, meist nicht lange, gedient: bei den 6 ersten habe er *Comtois* geheissen. "Warum er so oft gewechselt"? Par quelques mecontentemens ou par quelques fatigues qu' il avoit dans les dites Maisons.

§. 4.

Alle 4 Verhaftete (§. 2 und 3) hielten, jeder besonders

sonders und schriftlich, bei dem Procureur um Befreiung aus dem Arreste an; und dieser verwilligte sie ihnen allen den 17 Jan., à la charge par le Suppliant de se représenter à toutes assignations en état d'ajournement personnel, et élisant domicile.

§. 5.

Durch einen königl. Befel vom 15 Jan., kam Damiens's Sache den 17 Jan., von der Prevôté de l'Hôtel du Roi in Versailles, an die Grand'Chambre du Parlement séant en Grand'Chambre nach Paris. Und dieweil man den Hauptproceß beschleunigte, ruhete Ingoult's Denunciation, wiewol sie von dem HauptProcesse noch nicht geschieden war.

Erst den 19 Febr. gab die Grand'Chambre dem königl. GeneralProcureur, *Joly de Fleury*, Acte de la Plainte "à découvrir la vérité de ces propos, et les personnes qui ont été capables de tenir de semblables discours". Und auf dessen *requête* wurde, durch den 1sten und 2ten Präsidenten de Maupeou und Molé, und 2 andre königl. Räthe, den 14 März des Morgens, en la chambre de la Tournelle, über folgende 4 Personen *Information* angestellt.

§. 6. [p. 334 - 350].

1. *André-Georges* DROU, Avocat en la Cour et ès Conseils du Roi, etwa 38 J. alt, wonend da und da, témoin assigné par exploit du 13 du présent mois, fait par Griveau, Huissier de la Cour, copie duquel il nous a fait apparoir, Après serment par lui fait de dire vérité, Lecture à lui faite de la Plainte du Procureur Général du Roi, et de l'Arrêt de la Cour du 19 Février dernier, A dit n'être parent, allié, serviteur ni domestique des Parties. Dépose:

"Von dem Inhalte der Plainte habe ich gar keine besondre Kenntnis. Ich erinnere mich, daß ich mit meiner Frau letzthin, abends vor St. Thomä, zum Hrn. Notarius Lenoir zum Essen gebeten worden. Auch meine Schwiegermutter, Fr. Deulan, und Hr. Guairal, königl. Secretar, nebst seiner Frau, und verschiedne andre, waren eingeladen. Wie man sich zu Tische setzen sollte, nahm ich meinen Platz am Ofen, weil mir nicht wol war: am gegenüberstehenden Winkel des Tisches saßen Hr. Lenoir und Hr. Légouvé. Die Unterredung war über Tische nur allgemein, und nicht von öffentlichen Affairen. Ich selbst saß neben Mad. Deulan und Hr. Tribolet: hier wurde blos von Philosophie, Moral, und Blumen gesprochen, von denen Hr. Tribolet ein großer Liebhaber ist. Auf der andern Seite wurde viel über Hrn. Lenoir gescherzt, weil dieser mer beschäftigt zu seyn schien, die Honneurs seiner Tafel zu machen, als einer neben ihm sitzenden Dame Cour zu machen Mir gegenüber saß meine Frau zwischen den Hrn. des Bournaux und Dumesnil, welche sie aufgeräumt zu machen suchten, weil sie über meine Unpäßlichkeit traurig war. Hr. Naudit, der mir auf der andern Seite saß, zankte mit mir, daß ich an der Conversation keinen Anteil nähme, und weder äße noch tränke. Weil ich mich beklagte, so sagte man mir, ich sollte etwas brauchen. Ich erwiederte, ich wüßte kein besser Mittel, als gute Diät, und hätte gegen Aderlassen und andre Mittel einen Widerwillen. Hier erhob Hr. Légouvé die Stimme und den Arm, und sagte: *Bon voilà un grand malheur, vous en serez quitte pour une saignée.* Gleich nach Tische ließ ich einen Wagen holen, und gieng allein mit meiner Schwiegermutter Mad. Deulan weg. Alle die mit beim Essen waren, hatten ihre Bedienten: aber keiner hatte den seinigen mitgebracht, sondern Hrn. Lenoirs Bedienter wartete ganz allein allen Gästen auf. Uebrigens kenne ich seit 7 Jaren den Hrn. Légouvé als einen Mann von Ehre und Talenten, der vorsichtig, und nicht fähig ist, aufrürische Reden zu führen. Dies ist alles, was ich weiß.

Lecture faite de sa déposition . . . wie oben S. 364.

II. Messire *Jacques* LENOIR, Ecuyer, Conseiller du Roi, Notaire au Châtelet de Paris, 33 Jar alt . . . .

Von

Von den in der Plainte enthaltenen Reden habe ich keine Kenntnis. Nur durch das öffentliche Gerüchte habe ich erfaren, daß man den Advocaten Hrn. Légouvé beschuldige, als hätte er bei mir auf einem Abendessen, das ich in letztverwichnem December gab, gewisse Reden gefürt. Diese Reden habe ich nicht gehört. Die Unterredung war nur allgemein; und ich kan wol versichern, daß von Affaires du tems gar nicht gesprochen worden. Eben so gewiß habe ich weder bei dieser noch einer andern Gelegenheit je den Hrn. Légouvé anders sprechen hören, als wie es einem ehrlichen Manne, einem treuen Untertanen, und einem guten Bürger, geziemt. Ich bitte sogar das Gericht überzeugt zu seyn, daß wenn einer von den Gästen einige indiscrete Reden gefürt hätte, ich der erste gewesen seyn würde, der sein Misvergnügen darüber bezeugt, und Stillschweigen geboten hätte: ja ich würde sie gar der Justiz hinterbracht haben, wenn sie wichtig gewesen wären. Ich bemerke noch, daß mein Bedienter ganz allein bei Tische aufgewartet hat. Dies ist alles . . . .

III. *Jean André* GAIRAL, Ecuyer, Conseiller, Secrétaire du Roi, Maison, Couronne de France et de ses Finances, 39 J. alt,

Der mir eben vorgelesenen Tatsätze erinnere ich mich weiter nicht, als daß ich vorigen Abend vor St. Thomas beim Hrn. Notarius Lenoir zu Abend gespeißt. Hier waren viel Gäste: keiner aber fürte Discurse, die auf die Affaires du tems eine Beziehung hatten. Die Unterredung war sehr aufgeräumt, so wie es sich für hübsche Leute schickt. Wie ich nachher hörte, was man in der Stadt von diesem Abendessen redete: sagte mir einer meiner Freunde, der mit bei Tische gewesen, er erinnere sich, daß Hr. Légouvé dem unpäßlichen Hrn. Advocaten Drou eine Aderlässe angeraten habe. Ich gab mir nachher Mühe, mich wieder auf diese Rede zu besinnen: allein ich kan es nicht, weil ich am Tische sehr weit von Hrn. Légouvé wegsaß. Dies ist alles ...

IV. *Jacques* TRIBOLET *d'Auvilars*, Ecuyer, 49 J. alt . . . .

Ich bin Hrn. Lenoir's besondrer Freund, und esse sehr oft bei ihm. Ich erinnere mich auch, vorigen December bei ihm in zalreicher Gesellschaft soupirt zu haben, von der

 ich

ich aber niemanden kannte, als den Hrn. Advocat Drou, und einen andern, mit dem ich sehr oft bei Hrn. Lenoir Piquet gespielt habe. Ueber Tische hörte ich gar keine Reden die Affaires du tems betreffend. Die Conversation war allgemein; und traurig ist es, wenn das Schicksal der Bürger von der Delation eines Bedienten abhängt, der ganz allein 12 bis 14 Personen zu bedienen hatte.

§. 7.

Eben den Tag (14 März), nachmittags, geschah an eben dem Orte, vor eben den Richtern, das RECOLLEMENT, sowol von den 7 Zeugen, *Drou*, *Lenoir*, *Gairal*, *Tribolet*, *Ingoult*, *Gabriel*, und dessen Frau, als den 4 Beklagten, *Roi*, *Aubrais*, *Ferard*, und femme *Chevalier*. Alle 11 schworen aufs neue, blieben bei ihrer vorigen Aussage, nahmen nichts zurück, setzten nichts hinzu, und unterschrieben abermals. Nur Gairal setzte hinzu: er kenne den Hrn. Légouvé seit 8 bis 9 Jaren als einen sehr gescheuten Mann und guten Bürger. Und der Hauptbeklagte Roi setzte hinzu: *qu' il ne peut assurer positivement avoir entendu Me.* Légouvé *tenir les propos dont il a parlé dans son Interrogatoire*, *mais qu' il* lui semble, et *qu' il* croit les avoir entendus.

Hierauf erfolgte, noch eben den Tag, die CONFRONTATION. Erstlich wurden confrontirt *: Roi mit

---

* Beide Confrontirte schworen wieder, daß sie, jeder in Beiseyn des andern, die Warheit sagen wollen. Sie werden gefragt, ob sie sich einander persönlich kennen? "*Ont dit se connôitre de vûe*". Der Beklagte wird avertirt, de fournir sur le champ de *reproches*, autrement qu' il n'y sera plus reçu, après avoir entendu lecture de ses déposition et recollement en leur entier suivant l'Ordonnance. "*L'accusé a dit n'avoir* reproches". Beide wiederholen nun ihre vorige Aussagen, das Protokoll wird ihnen nochmals vorgelesen, und Zeuge, Beklagter, und Richter unterschreiben.

mit Drou, Roi mit Lenoir, Roi mit Gairal, und Roi mit Tribolet. Alle 4 male bleibt Roi bei seiner vorigen Aussage; er glaubt die Rede gehört zu haben: "sans, neanmoins pouvoir l'assurer positivement". Zweitens: Aubrais mit Gabriel, und Aubrais mit Fr. Gabrielin. Drittens: Roi und Ferard, Aubrais und Ferard, und Ferard und die Köchin. Alle erkennen sich, haben keine reproches gegen einander, und bleiben bei ihrem vorigen.

§. 8. [p. 361, 368].

Den 23 März citirte der Parlements Huissier die 4 Beklagten, "de se représenter demain Jeudi, à huit heures précises du matin, et jours suivans, aux pieds de la Cour pour le jugement de leur Procès, et autres dont est question audit Arrêt, si non & faute par eux de ce faire, nous leur déclarons qu' ils y seront contraints par corps [et où ils ne pourroient être pris au corps après perquisition faite de leurs personnes, seront assignés par une seule proclamation, leurs biens saisis et annotés, et à iceux Commissaires établis jusqu' à ce qu' ils ayent obéi suivant l'Ordonnance, pag. 396], suivant et ainsi qu'il y est dit: et leur avons à chacun séparément, parlant comme dessus, laissé copie tant dudit Arrêt que du présent". Auf dieses Verhör [welches sich aber nicht mit bei den Acten findet],

den 26 März, beschloß das Parlement auf die Foderung des Gen. Procureurs, in eben dem Arret, das Damiens's Todesurtel enthielt, jene Sache dieser 4 Beklagten "être disjointe du procès dudit Damiens, pour être jugée séparément dudit Procès".

Den 28 wurde Damiens wie Ravaillac hingerichtet.

§. 9. [p. 411 - 416].

Den 4 April wurden die 4 Beklagten abermals, derriere le Barreau, en la Grand'Chambre assemblée, eidlich verhört. Die vorgelegten Fragen waren die nämlichen, wie oben §. 2 und 3, nur kürzer: und alle 4 antworteten gleichfalls auf die nämliche Art, und fast mit eben den Worten, wie oben. Auf dieses Verhör erfolgte das Urteil:

La COUR, les Princes et Pairs y séans, pour les cas résultans du Procès, *fait défenses* aux nommés Jean AUBRAIS dit Saint-Jean, Noël ROI dit Roi, Quentin FERARD dit Condé, *de récidiver sous peine de punition exemplaire* *: sur l'accusation intentée contre Noële SELIM femme de Jean Chevalier, *met les Parties hors de Cour.*

Fait en Parlement, la Grand' Chambre assemblée, le 4 Avril 1757. Signés, de *Maupeou*, *Molé*, *Pasquier*, & *Severt*.

* In der den Acten selbst vorgesetzten Relation p. 336 steht: *Roi* sei verboten worden de récidiver sous peine de punition *corporelle*, dem Aubrais und Ferard aber . . . sous peine de punition *exemplaire*; und die Köchin sei aus dem Gerichte gejagt worden (*mise hors de Cour*).

58.

Zur Stats-Rechenkunst.

Kräklinge, ein Kirchspiel im Stifte Nerike und Strengnäs in Schweden, hat überhaupt in allem etwa 800 Seelen.

Hr. Gustaf Hedin, Propst und Pfarrer daselbst seit 37 Jaren, hat vom März 1739 an bis eben dahin 1776, jedesmal, wenn eine verheiratete Person, oder ein

ein Wittwer, oder eine Wittwe, in seiner Gemeine mit Tod abgieng, genau nachgefragt und aufgeschrieben, wie alt die Person gewesen, als sie sich zum ersten mal verheiratet habe. Ferner fragte er alle Verheiratete, Wittwer, und Wittwen in seiner Gemeine, die noch im März 1776 lebten, wie alt sie gewesen, als sie zum ersten mal in den Ehestand getreten. Endlich erkundigte er sich auch, wie viel Kinder beiderlei Geschlechts jede Frau und Wittwe geboren, die entweder unter den 37 Jaren in der Gemeine wieder verstorben, oder im März 1776 noch lebte, aber schon so alt war, daß von ihr weiter keine Kinder zu erwarten waren. Hieraus machte er bei müssigen Stunden [1] einen Auszug, und folgende 3 Tabellen [2].

I. Wie viel Manns-, und wie viel Weibs-Personen, sich die Zeit über verheiratet, und in welchem Alter?

A *	M	W	A	M	W	A	M	W
15	0	2	20	8	26	25	29	24
16	0	2	21	10	18	26	29	26
17	0	10	22	20	23	27	27	23
18	2	17	23	11	25	28	20	20
19	3	17	24	34	24	29	25	12
								30

1. Auch unsern deutschen würdigen Herren LandGeistlichen, die Zeit und Lust haben, nicht blos ihrer Kirche, sondern auch den Wissenschaften zu dienen, wäre keine schicklichere und dabei wichtigere Nebenbeschäftigung vorzuschlagen, als dergleichen Beiträge zur StatsRechenkunst. Fast alle andre litterarische Arbeiten fodern Hülfsmittel von Büchern und dergl., woran es gemeiniglich auf dem Lande felt: aber zu solchen Bemühungen gehört nichts, als Fleiß und Genie. S.

2. Im 4ten Quartal der Stockholmischen *Vetenskaps Academiens Handlingar* 1776, S. 338—342.

* A bedeutet das Alter der Heiratenden, M die Anzal der Bräutigame, und W die Anzal der Bräute. Z. Ex. in der 4ten Reihe: im Alter von 18 Jaren haben 2 Junggesellen und 17 Jungfern, in Zeit von 37 Jaren, in Kräklinge geheiratet. S.

30	21	15	38	7	5	46	0	1
31	24	14	39	1	8	47	0	1
32	15	11	40	1	7	48	0	1
33	10	9	41	3	2	49	1	1
34	11	12[4]	42	3	1	50	0	2
35	3	5	43	1	3	51	1	0
36	6	7	44	0	1			
37	4	3	45	0	2			
						Summa	330	380

II. Von 304 Weibern, die zusammen 1283 Kinder geboren, hat jede geboren, wie folget:

			Kinder einer jed.	Kinder zusamm.
34	Mütter, (also jede 9te Verheiratete war unfruchtbar)		0	0
28	Mütter, fast jede 11te,	hätte	1	28
33	- , - 9te,	-	2	66
40	- , - 8,	-	3	120
29	- , - 10,	-	4	116
32	- , - 9,	-	5	160
34	- , - 9,	-	6	204
28	- , - 11,	-	7	196
22	- , - 14,	-	8	176
8	- , - 38,	-	9	72
11	- , - 28,	-	10	110
3	- , - 101,	-	11	33
1	- , - 304,	-	13	1
1	- , - 304,	-	16	1
304				1283

III.

4. Hier in Kräklinge also hält sich die Hoffnung alter Jungfern bis ins 34ste, oder gar bis ins 40ste Jar, und stirbt erst mit dem 51sten gänzlich ab: bei Hagestolzen aber bricht sich der Muth zu heiraten schon im 45sten Jare völlig. Diese Proportionen sind vom Lande her; Schade, daß man noch keine aus grossen Städten hat. S.

III. Von 250 Müttern haben

27 nur Söhne, 88 mer Söhne als Töchter,
33 nur Töchter, 72 mer Töchter als Söhne,
30 gleich viele Söhne und Töchter, geboren.

59.

Volkmenge, Handel, und Einkünfte von dem Spanischen Amerika.

§. 1.

Aus ganz Amerika und den Philippinen betragen neuerlich die Einkünfte für die Krone Spanien

	Pesos fuertes.
Alcavalas (vom Verkauf aller Güter, in Spanien 10 proCent, und in Amerika 4 proCent) und *Aduanas* (eigentliche Zölle)	2,500000
Vom Gold und Silber —	3,000000
KreuzBulle * — —	1,000000
Tribut von den Indiern —	2,000000
Vom Verkauf des Quecksilbers —	300000
Papier, das für Rechnung des Königes eingebracht, und in den königlichen Magazinen verkauft wird — —	300000
Stempelpapier, Tobak, und andre kleinere Imposten — —	1,000000
Von der Münze, 1 SilberReal für die Mark	300000
Vom Handel in Acapulco, und dem Küstenhandel von einer Provinz in die andre	500000
Vom Negerhandel — —	200000
Vom Handel mit *Mathè*, oder dem Kraute Paraguay, vormals einem Monopol der Jesuiten — — —	500000

Andre

* Gedruckte Stücken Löschpapier, die die Höfe von Spanien und Portugall noch immer ihren Untertanen verkaufen, zur Vergebung der Sünden! Auch in Japan soll noch der Bischof von Jöge Ablaßkästchen feil haben. Aber die heil. Massa in Krain (oben S. 341) hat Maria Theresia abgeschafft.

Andre Einkünfte, die sonst diesem Orden * gehörten — — —	400000
	12,000000 Pesos

n. Die Hälfte geht wieder auf Besoldungen und andre Kosten der Statsverwaltung. Also bleibt für Spanien järlich reine Revenüe übrig: 6 Mill. *Pesos* oder Spec. Rthlr. [Also nicht 8 Mill. KupferRealen, wie man uns bisher berichtet hat.]

§. 2.

Mexico allein wirft neuerlich folgendes ab:

	Pesos
Kreuzbulle, die alle 2 Jar publicirt wird, bringt järlich — — —	150000
Silber — — —	700000
Gold — — —	60000
Spielkarten — — —	70000
Pulque (ein bei den Indiern gewönl. Trank)	161000
Stempelpapier — — —	41000
Eis — — — —	15522
Leder — — — —	2500
Pulver — — —	71550
Salz — — —	32000
Kupfer von Mechoacan —	1000
Alaun — — —	6500
Juego de *los Gallos* — —	21100
Hälfte der KirchenAnnaten — —	49000
Königl. Neunte aus den Bistümern ꝛc	68800
Tribut der Indier — —	650000
Alcavala — — —	721875

Alma-

* Die Jesuiten hatten, bei ihrer Vertreibung aus America, an Collegiis, Profeßhäusern, und Residenzen, in Mexico 30, in Quito 16, NeuGrenada 13, Peru 17, Chili 18, Paraguay 18; in allem = 112. Die Anzal aller Jesuiten, Priester und Novizen, war 2245. Sie allein machten sonst die honneurs des Christentums in der Neuen Welt: denn die andern Spanischen Geistlichen allda füren bekanntlich ein abscheuliches Leben.

Almajorifasgo (von im- und exportirten Waren, 15 proCent) — — —	373333
Von der Münze — —	357500
	3,552680

Hier fehlet noch, I. 500 Centner Quecksilber, die für Rechnung des Königs aus dem Bergwerke Almaden in Spanien gebracht werden, II. die *Averia*, für die Convojen, die die von und nach Amerika segelnde Schiffe bedecken, 2 pro Cent vom Werthe der Güter. (welche Abgabe seit Drake's Expedition nach der Südsee aufgekommen ist). III. Verschiedene andre Revenüen. Alles zusammen gerechnet also mögen die Einkünfte von Mexico järlich wol auf 4½ Mill. Species Thaler steigen.

Peru trug im J. 1614 ein: 2,372768 Dukaten (3 Sgr. mer als ein Peso). Doch auch hier sind nicht alle Einkünfte mitgerechnet: so, daß man überhaupt die Revenüen von Peru eben so hoch wie die von Mexico anschlagen kan.

§. 3.

Alles was jeßo järlich aus den Spanisch-Amerikanischen Bergwerken kommt, schäßt Campomanes auf 30 Mill. Pesos.

Alle Waren, die järlich aus Spanien nach Amerika gehen, schäßt Ulloa auf 11 Mill. Pesos. Das meiste davon ist fremde Manufactur: und alles Fremde giebt über 25 proCent Zoll.

Der Marquis von Serralvo gewann durch sein Monopol mit Salz, und durch seinen Handel nach Spanien und den Manillen, alljärlich 1 Mill. (Silber-)Dukaten. Wie seine Zeit aus war, schickte er 1 Mill. Dukaten nach Spanien, um von dem Grafen Olivarez und dessen Kreaturen eine Verlängerung seiner Statthalterschaft auszuwürken. Er erhielt seine Absicht, und blieb

von

von 1624 - 1635, also 2mal so lange, als er eigentlich sollte.

Im J. 1774 giengen blos von Cuba nach Spanien Waren, für $1\frac{1}{2}$ Mill. Pesos am Werth. Der dortige Zoll beträgt jetzo järlich 308000 Pesos.

§. 4.

Philipp V ließ 1741 alle seine Untertanen in Amerika zälen: aber bis jetzo ist nur erst ein kleiner Teil dieser Zälungen publicirt.

Mexico ist in 9 Diöcesen, 1 Erz-, und 8 Bistümer, verteilt. In 5 derselben fand sich folgende Anzal von Familien:

		Spanier *	Indier
Erzb. *Mexico*	—	105202	119511
Bist. *Los Angelos*	—	30600	88240
— *Mechoacan*	—	30840	36196
— *Oaxaca*	—	7296	44222
— *Nova Galicia*	—	16770	6222
		190708	294391
	5. **	953540	1,471955

Nun felen noch die Bistümer *Yucutan*, *Verapaz*, *Chiapa*, und *Guatimala*: und in beiden letztern sind die Indischen Familien zalreicher, als irgend sonst in Mexico. In NeuGalicien ist die Anzal der Indier auch nicht vollständig angegeben: in den 4 andern aber ist sie zuverläßig, weil sie aus dem SteuerRegister, wornach sie den Tribut bezalen, genommen ist. Also mögen wol über 2 Mill. Indier in ganz Mexico seyn. Auch die erste Columne ist nicht complet: man kan daher für ganz Mexico wol $1\frac{1}{2}$ Mill. für jene, etwa $\frac{1}{2}$ Mill. Spanier, und 1 Mill. Negern, Mulatten, und Mestizen, annemen.

Peru

* mit Inbegriff der Negern, Mulatten, und Mestizen.
** 5 Menschen auf 1 Familie gerechnet.

Peru hatte 1761, 612780 steurbare Indier. Weil aber nur Mannspersonen zwischen 18 und 50 Jaren dieses Kopfgeld (von etwa 28 Sgr.) entrichten; so kan man wol alle Indier in Peru auf 2,449120 Seelen schäzen.

Die Stadt *Mexico* hat wenigstens 150000 Einwoner: *Los Angeles* hat über 60000 Spanier und Blendlinge, *Guadalaxara* hat über 30000 ohne die Indier. *Lima* hat 54000, *Carthagena* und *Potosi* jede 25000, *Popayan* über 20000. St. Francisco de *Quito* hat zwischen 50 und 60000.

Aus dem Absaze der **Kreuzbullen** läßt sich einigermaßen auf die Volkmenge schliessen. Bei jeder neuen Publikation derselben gehen nach Peru 1,171953, und nach Mexico 2,649326 Exemplare. Nur wenige Indier kaufen diese heil. Massa: die meisten Abnemer sind die Spanier und Blendlinge; dieser müssen also wenigstens 3 Millionen seyn. — Ihr Preis ist verschieden. Auf der lezten Messe (*Predicacion*) wurden debitirt:

in Mexico		in Peru		
4	à 10 Pesos das Stück	——	à 16 Pes.	4½ Real.
22601	à 2 ——	14202	à 3 —	3 ——
164220	à 1 ——	78822	à 1 —	5½ ——
2,462500	à 2 Realen (7 ggr.)	410325	à ——	4 ——
		668601	à ——	3 ——
2,649325 St.		1,171953 St. *		

* Alle diese ganz neue und überaus wichtige Nachrichten hat Hr. Robertson in seiner *History of America*; und dieser hat sie zum Teil aus *Campomanes* Discurso sobre el Fomento de la Industria Popular, und sobre la Educacion Popular de los Artesanos, wie auch aus *Villa Segnor* Theatro Americano. Diese spanische Schriftsteller, das sind Quellen neuster spanischer Statskunde!

60.

60.

Aus Polen, den 6 Aug. 1777;
WestPreussen betreffend (s. oben Heft IX, S. 185 folgg.)

Ein mir sonst unbekannter, aber durch das Amt, welches er bekleidet, verehrungswürdiger Mann, äussert in einem Schreiben an einen Dritten, seine Unzufriedenheit über die oben von WestPreussen bekannt gemachte Sätze und Nachrichten, etwa in folgenden Ausdrücken:

"Ich kan nicht läugnen, daß Hr. Prof. Schlözer in dieser Abhandlung sehr viel richtiges und wares angefürt hat. Aber daß er das jetzige WestPreussen für nicht so important hält, als es wirklich ist; und daß er meint, daß man sich auswärts von WestPreussen, und von der Macht, welche dem preußischen Hofe dadurch zugewachsen, romantischere Begriffe mache, als es sich in der Tat befinde: dieses ist, mit seiner Erlaubnis, falsch, und werden es nur solche Personen behaupten, welche entweder keine Kenntnis von diesen vortreflichen Landen haben, oder von der widrigen Partei mit Vorurteilen eingenommen worden, wie es dem würdigen . . . ergangen seyn mag; ich aber und andre, die dieses Land genauer kennen, werden sich durch diesen Aufsatz nicht irre machen lassen.

Denn daß Oesterreich, und vielleicht auch Rußland, an Größe und Etendue auf sein Teil mer Land bekommen hat, als der König von Preussen; das will ich nicht in Abrede seyn: aber er hat das beste obgleich kleinste Stück Land bekommen. Denn Rußland hat Kupfer, Oesterreich Silber, aber der König von Preussen Gold, auf sein Anteil bekommen. Dieses ist die ware Proportion der geteilten Länder; und jeder, der nur hört, was die grosse Welt davon spricht, wird zugeben müssen, daß es schon jetzo die teilnemenden Mächte selbst einsehen, zu ihrem Schaden aber zu spät, daß sie sich nicht besser um alles bekümmert haben.

Hr. Prof. Schl. schreibt: "WestPreussen ist, Elbingen, die Marienwerdersche Niedrigung, und Ermeland (ein Bistum, c'est tout dire) ausgenommen, nicht sehr fruchtbar". Warum hat man das vortrefliche Marienburgsche Werder, und die Culmischen Niedrigungen, ausgelassen? Warum schweigt man von der waren Goldgrube, nämlich von dem Fordamer Wasserzoll, von dem man sagt, daß er nur in dem Monat Mai dieses Jars 60000 Dukaten eingetragen hat? Warum spricht man so verächtlich von Ermeland,

meland, dessen Bischof nur für seine Person 100000 Rthl. järlich Revenuen hatte, ohne das Capitul, welches noch einmal so viel Revenues hatte, als der FürstBischof: und doch ist es ein vortrefliches Land, was schöne Städte und blühenden Handel gehabt hat, aber jetzo gewiß nicht mer haben wird, und nach welchem Bistum das Preußische Haus schon lange sehnlich geseufzt hat, es zu haben, welches gar nicht geläugnet werden kan.

Kurz, es ist mir leid, daß ... so was zu debitiren verleitet worden.

Antw. I. Der obige Aufsatz von WestPreußen ist nicht von mir: es ist ein mir zugesandter Brief, ich bin nichts als Herausgeber desselben. Sein Verfasser ist ein wichtiger Mann; ganz gewiß würde selbst der Verf. gegenwärtigen Schreibens aus Polen, ihm seine Hochachtung nicht versagen, wenn ich ihn nennen dürfte.

II. Aendern, Ausstreichen, Einschieben, kan ich nichts in den fremden wichtigen Aufsätzen, die man mir zur Einrückung verwilligt. Thäte ich es einmal: wer würde mir ferner erhebliche Beiträge anvertrauen? Was weiß ich auch, ob den Lesern mer an meiner, oder eines andern Ungenannten Meinung, gelegen sei?

Endlich III. die Theologie hat ihre Controversen, die Politik auch. Ob WestPreußen unwichtiger oder wichtiger als Halicz (S. oben S. 322) sei? ob die NAmerikaner verblendete Rebellen oder ehrliche brave Leute sind? ob Pombal ein großer Mann oder ein tyrannischer Minister sei? darüber giebt es eben so geteilte und unbekehrliche Parteien, als über Fegfeuer und Prädestination. Was ist hier zu thun? - Eben das, was in der Kirche geschehen muß: man muß einander toleriren. S.

Inhalt.

Heft X.

Heft XI.

Heft XII.

Im September 1777.